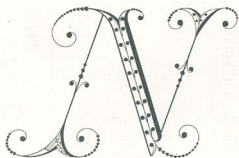


N



**NAPOLÉON
BONAPARTE**

NAPOLÉON BONAPARTE

Œuvres littéraires et écrits militaires

publiés par Jean Tulard

Préface de Marcel Dunan
membre de l'Institut



SOCIÉTÉ ENCYCLOPÉDIQUE FRANÇAISE
PARIS

III 540092

NAPOLEON
BONAPARTE

Œuvres littéraires
et
correspondances

1804-1815
Paris
1815



Première édition critique
sous la direction de
Jean Tulard
Directeur d'études
à l'École pratique des Hautes Études
(Section des sciences historiques et philologiques)

La Table d'Austerlitz, plus communément appelée
« Table des Maréchaux ». Exécutée en 1806
par la manufacture impériale de Sèvres d'après
les dessins de Percier. Bronzes de Thomire,
Miniature de J.-B. Isabey.
Musée de la Malmaison. Photo Michaelides.

*Au centre, l'empereur.
De gauche à droite, en partant en haut à droite de
la tête de l'empereur :*
le duc de Vicence (Caulaincourt),
le duc de Raguse (Marmont),
le duc d'Auerstaedt (Davout),
le duc de Trévise (Mortier),
le duc de Dalmatie (Soult),
le duc de Castiglione (Augereau),
Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles (Murat),
Alexandre, prince et duc de Neufchâtel (Berthier),
le prince de Ponte Corvo (Bernadotte),
le duc d'Elchingen (Ney),
le duc d'Istrie (Bessières),
le duc de Frioul (Duroc).



TOME III

ÉCRITS MILITAIRES

Articles du Moniteur

Proclamations

Bulletins de la Grande Armée

(1797-1815)

Avertissement

Dans la période qui s'étend de 1796 à 1815, Napoléon cesse d'écrire; pressé par le temps, il dicte : habitude qu'il avait déjà prise à Toulon où il utilisait les services de son frère Louis ou de ses aides de camp Junot et Marmont. Désormais, l'œuvre de Napoléon cesse d'être autographe; les manuscrits sont de la main de Bourrienne, Méneval et Fain, ses secrétaires particuliers, Maret, son secrétaire d'État, Berthier, son chef d'état-major.

Le débit de Napoléon était trop rapide pour que les secrétaires aient eu la possibilité de prendre en note tout ce qu'il dictait. Pour la correspondance, on sait par Méneval lui-même comment procédait le secrétaire : « Tout mon mérite consistait dans la connaissance que j'avais de l'enchaînement et de la conduite des affaires de Napoléon, dans la prévision que cette connaissance me donnait de leur direction et de leur issue, et dans l'habitude que j'avais acquise de la contexture de ses idées, de la précision de son style et de l'originalité de ses expressions. Je ne possédais pas de procédé abrégatif tel que sténographie, tachygraphie ou autre; je n'aurais donc pu écrire littéralement tout ce que l'Empereur dictait; mais je notais les principaux points qui me servaient comme de repères et les expressions caractéristiques. Je refaisais la lettre à peu près

dans les mêmes termes, et lorsqu'il la relisait, avant de la signer, ce qui n'arrivait que quand l'objet était épineux et le préoccupait, il y retrouvait sa manière. » (*Mémoires*, t. II, p. 49.) En campagne, Napoléon dictait ses ordres à Berthier qui remaniait ensuite les directives impériales et rédigeait les bulletins de la Grande Armée.

Si les secrétaires conservent le sens général des paroles de Napoléon et les tournures particulières qu'affectionne l'Empereur, ils n'en « récrivent » pas moins le texte que signera Napoléon.

Ainsi se trouve posé le problème de l'authenticité des écrits napoléoniens de la période consulaire et impériale, problème particulièrement important pour la correspondance qui comprend près de trente mille lettres. Il n'en va pas de même pour les proclamations dont il existe parfois des autographes et dont il est permis de penser que Napoléon a relu avec soin le texte. La même attention a dû être apportée aux principaux bulletins de la Grande Armée, et à certains articles parus dans *le Moniteur* sous le Consulat.

On trouvera en tête de chaque partie des éclaircissements sur l'origine des textes reproduits dans ce volume.

Une chronologie devrait comprendre tous les grands événements de l'Empire et n'apporterait, à l'inverse des deux premiers volumes, aucun élément nouveau. On se contentera de renvoyer à l'*Itinéraire de Napoléon Bonaparte* par Garros et à l'*Almanach du Premier Empire* de Jean Massin. La table des matières, donnant la date de chaque article du bulletin, tiendra lieu ici de chronologie.

I

NAPOLÉON MEMBRE
DE L'INSTITUT

« Napoléon comme un enfant était charmé d'avoir été membre de l'Institut », observe perfidement Chateaubriand.

Le général Bonaparte fut élu le 25 décembre 1797 à l'Académie des sciences, section des arts mécaniques, par 305 voix contre 166 à Dillor et 123 à Montalembert. C'est davantage le héros de la campagne d'Italie qui fut élu que le mathématicien : il n'avait guère dépassé les éléments de calcul différentiel et de calcul intégral ainsi que les principes généraux de mécanique contenus dans le Bezout.

A l'Institut, où il prit place dès le 26 décembre, Bonaparte fut désigné avec Monge et Prony pour examiner un projet de machine à imprimer présenté par l'inventeur Henin ; mais il ne paraît pas avoir participé à l'élaboration du rapport qui fut lu dans la séance du 31 décembre 1797.

On trouvera ici la lettre de remerciement — de la main de Bourrienne — que Bonaparte adressa au président de l'Institut, le lendemain de son élection, et qui tint lieu en quelque sorte de discours de réception. Le texte, reproduit d'après le document conservé aux archives de l'Académie des sciences (cf. Lacour-Gayet, Napoléon membre de l'Institut, p. 34) diffère quelque peu de celui publié dans la Correspondance de Napoléon (n° 2392).

Au Président de l'Institut national,
Paris, 6 nivôse an VI¹.

Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut m'honore. Je sens bien qu'avant d'être leur égal je serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne².

1. 26 décembre 1797.

2. Dans la *Correspondance* :
« qui ne lui appartienne ».

II NAPOLÉON JOURNALISTE

Les articles du « Moniteur »

Dans ses Souvenirs, Fain, décrivant la journée de l'Empereur, rapporte que la matinée de Napoléon finissait ordinairement par le travail du Moniteur. « Il se faisait apporter les dépêches. La part qu'il fallait en faire au public, il l'indiquait lui-même par de gros traits sur les marges. Mais le plus souvent il dictait des notes. » (Mémoires, p. 177.)

Les manuscrits de ces notes et les épreuves portant des corrections de la main de Napoléon ont été brûlés dans l'incendie qui éclata en 1858 dans les locaux du Moniteur. Thiers avait pu, semble-t-il, les consulter. L'étude classique de Périvier, Napoléon journaliste (1918), a permis d'identifier un certain nombre d'articles du Moniteur comme provenant de Napoléon. « Aucun journaliste, reconnaît N. Tomiche (Napoléon écrivain, p. 151), n'eût osé en écrire de pareils sur des questions brûlantes comme l'Égypte, l'Angleterre, la Russie, la paix... » Ce sont ces articles que l'on a reproduits ici. On a tout lieu de croire qu'ils sont de Napoléon, mais, faute de notes manuscrites ou d'épreuves corrigées, il est impossible, dans certains cas, de l'affirmer formellement, car des retouches ont pu être effectuées par le secrétaire d'État, Maret (cf. Ernouf, Maret, duc de Bassano, p. 221). De même la liste des articles publiés ici ne saurait-elle prétendre être exhaustive, car l'identification des

I.

La France vue de l'armée d'Italie

Dès la première campagne d'Italie, comprenant l'importance de la presse, Napoléon fonde deux journaux, le Courrier de l'armée d'Italie (dont il n'existe plus de collection, selon Hatin, Bibliographie historique et critique de la presse périodique française, p. 273) et La France vue de l'armée d'Italie. Ce journal, « écrit en quelque sorte sous la dictée du général Bonaparte » par Régnault de Saint-Jean d'Angély puis par Corbigny, eut quinze numéros. C'est à la fin des premiers numéros que Bonaparte fit insérer en août 1797 l'avis suivant :

Il s'imprime déjà un journal français à Milan, mais dans un autre format¹.

L'objet de celui-ci sera de faire connaître la vérité sur ce qui se passe en Italie, sur la manière dont on y envisage la situation de la France, enfin de défendre la liberté et ses amis contre les partisans de la tyrannie² ou de la terreur³.

1. Allusion au *Courrier de l'armée d'Italie*.

2. La menace vise Pichegru et les royalistes contre lesquels fut fait, avec l'appui de Bonaparte, le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797).

3. Gracchus Babeuf venait d'être guillotiné en mai 1797.

II.

Le Courrier de l'Égypte

Au Caire, lors de l'expédition d'Égypte, Bonaparte fonde, le 24 juillet 1798, un nouveau journal, le Courrier de l'Égypte. « Ce sera le moniteur officiel de la colonie française. » (Périvier, Napoléon journaliste, p. 79.) Le premier numéro contient un éditorial que Bonaparte a écrit ou tout au moins inspiré.

L'intérieur de la République jouit de la tranquillité. Le nouveau corps législatif commence sa carrière sous d'assez heureux auspices¹ : l'esprit républicain semble y avoir une prépondérance très marquée, et rien jusqu'à présent n'y fait entrevoir le germe des dissensions qui ont tourmenté les législatures précédentes². Le corps législatif paraît surtout décidé à s'occuper avec suite et attention du perfectionnement des lois civiles et de celles qui concernent l'administration. Il existe, dans ces dernières principalement, un grand nombre de lacunes et d'indécisions auxquelles les assemblées n'ont jamais voulu remédier quelques instances qu'on leur ait faites : ces assemblées ont presque toujours eu le malheur d'être dominées par des hommes qui affectaient de confondre l'administration avec le gouvernement. Cette confusion permet aux uns de citer chaque erreur de l'administration comme

1. Joseph et Lucien venaient d'être élus au conseil des Cinq-Cents.

2. Allusion aux précédents coups d'État du Directoire.

3. La menace est précise
à l'égard du Directoire.

un argument contre la forme républicaine; les autres, sous prétexte de défendre le gouvernement, soutiennent les fautes et même les prévarications des administrations. Les républicains sincères sont tous voués au maintien du gouvernement, ils y sacrifient leur vie; mais ils sont des premiers à censurer et à redresser l'administration lorsqu'elle s'égare³.

III.

Le manifeste du coup d'État

Au soir du coup d'État, le 19 brumaire, Bonaparte rédige un manifeste qu'il envoie aux journaux. (Périvier, Napoléon journaliste, p. 145.)

Le cercle des révolutions diverses dont se compose l'ensemble de notre Révolution présente une telle succession d'événements, presque toujours accompagnés de réactions, qu'il semble désormais établi que toute action suppose réaction, et que déjà même on se hasarde à prononcer ce mot funeste.

On conçoit alors bien mal la journée du 18 brumaire, on en dénature le caractère; on méconnaît l'empire des temps auxquels enfin nous sommes arrivés.

Que, durant la tourmente révolutionnaire, on ait agi et réagi aussitôt, c'est ce qu'il est facile d'expliquer; il n'existait point d'accord entre les idées et les institutions; et tout, dans le monde politique comme dans le monde physique, est soumis à cette loi de la nature qui veut que les événements se balancent et s'équilibrent mutuellement. Cet équilibre une fois rompu, il n'y a plus que choc, déchirement et chaos jusqu'à ce que les deux bassins de la balance se pondérant également reprennent leur assiette. Ainsi, depuis 89 jusqu'en 92, les idées et les institutions ne se balançaient plus, n'étant

1. Par la déclaration du 23 juin 1789, Louis XVI avait affirmé sa volonté de maintenir la distinction entre les trois ordres. C'est après le départ du roi que le marquis de Dreux-Breuzé, invitant les députés du tiers à obéir, s'attira la fameuse riposte de Mirabeau.

2. Dans la nuit du 4 août 1789 furent abolis les privilèges.

3. Le 10 août 1792, le peuple, en s'emparant des Tuileries, précipita la chute de la royauté.

plus de niveau. Nous avons vu l'action et la réaction constante de la liberté contre le despotisme et du despotisme contre la liberté, de l'égalité contre le privilège et du privilège contre l'égalité.

La déclaration royale du 23 juin¹ fut la réaction de la réunion des trois ordres; la nuit du 4 août² fut la réaction du 23 juin. Le triomphe des nouvelles idées sur les vieilles institutions fut enfin décidé par le 10 août³, mais les vieilles idées luttèrent à leur tour contre les institutions nouvelles. Si des âmes généreuses s'étaient élevées jusqu'à la pensée de la République, elles laissaient toutefois bien loin derrière elle des esprits tardifs ou indociles : et des souvenirs, des sentiments, des préjugés monarchiques se réinterposèrent entre le gouvernement nouveau et le gouvernement passé. On agit et on réagit donc encore, et l'action comme la réaction, prenant un caractère d'autant plus violent que les passions étaient plus exaspérées, toutes deux exercèrent à la fois leur force contre les idées et contre les personnes. Contre les personnes, plus de garantie pour la sûreté individuelle, on vit la vengeance punie par la vengeance, le crime par le crime.

IV. Contre Pitt.

Premier article connu de Bonaparte dans le Moniteur : celui où, sous la forme d'une correspondance venue de Londres, il s'en prend aux intrigues du cabinet anglais depuis le début de la Révolution, et plus particulièrement à Pitt. L'article se termine par un appel à la paix.

Nos vœux, ceux de tous les habitants, de tous les amis de la Grande-Bretagne, seront-ils donc enfin exaucés? On assure que le cabinet de Saint James¹ a expédié hier au soir un courrier à Pétersbourg pour notifier à Paul Ier² l'intention où est le gouvernement anglais de traiter de la paix avec la France. On sait que cette notification est une des clauses du dernier traité d'alliance entre les deux puissances. Il y était dit formellement qu'en cas que l'Angleterre se trouvât dans la nécessité de renoncer à la coalition et de conclure la paix elle ne pourrait le faire sans avoir préalablement instruit son allié³; et que dans tous les cas les deux hautes parties contractantes ne feraient aucun arrangement, aucun traité particulier, sans y comprendre son allié, qui, à cet effet, serait prévenu des négociations à temps pour pouvoir y prendre part s'il le jugeait convenable à ses intérêts.

1. Le gouvernement anglais.

2. Monté sur le trône le 17 novembre 1796, le tsar, qui se séparait des Anglais, fut assassiné dans la nuit du 23 au 24 mars 1801.

3. La deuxième coalition, dont la formation a été précipitée par l'expédition d'Égypte, fut constituée en 1798. Un accord russo-anglais fut signé le 22 juin 1799.

4. Un débarquement anglo-russe tenté en Hollande, à Bergen, avait été repoussé par Brune en octobre 1799.

5. Le second Pitt (1759-1806). Adversaire de la Révolution puis de Bonaparte, animateur des premières coalitions, il devait mourir désespéré par la victoire d'Austerlitz.

6. Par le traité de Bâle, le 5 avril 1795.

7. Par le traité de Campo Formio, le 17 octobre 1797.

8. Le premier Pitt, comte de Chatham (1708-1778).

9. Après la paix de Campo Formio, les ministres anglais Pitt et Grenville, redoutant une crise bancaire et un débarquement français, cherchèrent à négocier en envoyant Malmesbury à Paris. Mais la France refusa de restituer la Belgique à l'Autriche en échange de la paix.

Les dispositions pacifiques de notre ministère sont connues publiquement à Londres depuis deux jours. On croit qu'il y met cette fois plus de sincérité qu'il n'y en avait mis jusqu'à présent; c'est une obligation que nous aurons à l'expédition de Hollande⁴. Sous ce rapport elle sera plus profitable pour l'Angleterre que si nous y avions obtenu les avantages les plus signalés. En effet, quels triomphes pourraient compenser les maux que nous cause la guerre?

Si la vraie gloire pour un gouvernement est fondée sur la prospérité nationale, il faut avouer que M. Pitt⁵ s'est bien écarté du but : il s'est mis dans la tête d'être le champion de la royauté; il a fait entendre à son maître qu'il n'y avait pas de sûreté pour sa personne royale tant que la nation française serait sans roi et sans prêtres. Il s'est efforcé de persuader à tous les potentats de l'Europe que leur trône avait été ébranlé au moment où celui des Bourbons en France avait été renversé. Il a fait passer dans leurs âmes ses craintes vraies ou fausses. Il les a déterminées par ses raisonnements à s'unir ensemble pour détruire l'ennemi commun. Les revers d'une première coalition ne l'ont point épouventé; la Prusse s'en était retirée depuis longtemps⁶, l'Autriche avait fait son traité à part⁷; l'Angleterre restait seule pour tenir tête à l'ennemi. C'était le moment de faire aussi sa paix avec lui. Mais le fils de Chatham⁸ a hérité de son père une grande aversion pour le nom français. Son amour-propre se révolte contre l'idée d'une négociation sincère avec une nation qu'il déteste et que, depuis plusieurs années, il présente à l'Europe, à l'univers, comme féroce, impie, ennemie de Dieu et des hommes.

Cédant pourtant, au moins en apparence, au vœu bien prononcé de l'Angleterre, il envoie en France un simulacre de négociateur; Malmesbury⁹, dans des conférences insignifiantes,

amuse et trompe les deux nations; et après plusieurs mois le négociateur anglais reçoit du directoire français l'ordre d'évacuer, sous un espace de temps déterminé, le territoire de la République. Affront que M. Pitt aurait bien sûr dû épargner à son roi et à sa nation.

Après le traité de Campo Formio¹⁰, un congrès se tient à Rastadt¹¹. L'Europe fatiguée, épuisée par une guerre longue et infructueuse, s'attendait à voir sortir du milieu des discussions diplomatiques une paix définitive. En effet, qui pouvait s'y opposer? Qui pouvait ne pas la désirer? Eût-ce été la France? mais après tant de sacrifices, tant d'agitations, tant de crimes, tant d'exploits héroïques, tant de sang répandu, avec une constitution encore au berceau et déjà attaquée par toutes les factions, avec un gouvernement à peine installé et déjà calomnié, outragé, avili, la France sentait trop le besoin du repos pour ne pas saisir avec empressement le rameau d'olivier.

Eût-ce été l'Autriche? mais l'Autriche, aussi épuisée que la France, menacée jusque dans Vienne, dépouillée de la Belgique et de la Lombardie, dédommée de ses pertes par la possession de Venise, des îles et des terres qui venaient de lui être cédées par le traité de Campo Formio, avait besoin de la paix pour établir et consolider son empire dans de nouvelles possessions; certes, elle la voulait, ou du moins elle devait la vouloir définitive.

Les autres puissances de l'Allemagne, attelées pour ainsi dire au char de l'Autriche, trop faibles pour avoir une autre volonté que la sienne, après avoir partagé ses sacrifices, sans avoir eu part aux dédommagements, ne demandaient pas mieux que d'être comprises dans une pacification qui leur eût garanti la jouissance de ce qui leur restait et leur eût offert une compensation pour ce qui leur avait été enlevé.

La Prusse était depuis longtemps en paix

10. Par ce traité de Campo Formio, l'Autriche cédait à la France la Belgique et la Lombardie.

11. Au congrès de Rastadt, dans le pays de Bade, fut réglé le sort des princes de la rive gauche du Rhin.

12. Ferdinand IV de Bourbon, souverain des Deux-Siciles. Ses troupes entrèrent à Rome le 26 novembre 1798. « Du haut du Capitole, proclamait Ferdinand, les Napolitains apprendront à l'Europe que le réveil des rois est arrivé! »

13. Championnet procéda au renversement de la dynastie à Naples et à la proclamation d'une République parthénopéenne.

14. Victor-Amédée III de Sardaigne. Quant à Léopold, il s'agit du grand-duc de Toscane devenu empereur d'Allemagne en 1791.

15. Allusion à l'expédition d'Égypte et aux inquiétudes qu'elle suscita dans l'empire ottoman.

avec la France. La Russie n'était ni en paix ni en guerre. La Suède et le Danemark étaient demeurés dans un état de neutralité.

L'Angleterre seule était toujours en guerre ouverte. Ainsi le voulait M. Pitt. Mais, comme il sait que pour nuire la volonté ne suffit pas, il n'a rien négligé de ce qui était en son pouvoir pour susciter de nouveaux ennemis à la France et faire rétrograder la paix. Insinuations perfides, menaces, promesses, attraites puissants de l'or, tout fut employé au congrès de Rastadt et dans les différents cabinets de l'Allemagne et du nord de l'Europe.

En Italie, mêmes moyens, mêmes artifices, mais avec plus de succès encore. Assassinats dans Rome, persécutions, avanies dans Naples; complots à Turin, à Florence, à Livourne. Ferdinand¹², stimulé par un ministre corrompu, par une reine implacable dans sa haine pour les Français, fond sur Rome avec une armée de 80 000 hommes, triomphe un moment, arbore ses drapeaux sur le Capitole, et en est bientôt chassé par les républicains qui battent ses armées, s'emparent de ses places et semblent disputer au Vésuve le triste honneur de faire trembler Naples¹³. Ferdinand fuit en Sicile. Amédée¹⁴ est arrêté dans son palais. Léopold se réfugie en Allemagne.

Voilà l'Italie, voilà l'Europe encore une fois en feu, et ce vaste incendie n'est qu'un jeu pour M. Pitt. C'est lui qui sème les haines, qui attise les divisions, qui fait sonner pour des milliers de héros l'heure du trépas.

L'Autriche ne voit plus ou feint de ne plus voir dans les Français que des violateurs de la religion des traités; l'empereur de Russie, que des ennemis conjurés contre tous les trônes de l'univers; la Porte, que des ambitieux qui vont l'attaquer dans l'Égypte pour retourner de là sur Constantinople¹⁵; voilà l'Europe soulevée contre la France et M. Pitt au comble de ses vœux.

Mais qu'en est-il résulté pour l'Angleterre?

De quel avantage ont été pour elle ses traités avec la Russie, l'Autriche et Naples? Lui ont-ils procuré plus de gloire, plus de prospérité, plus de sûreté? Non, sans doute : le duc d'York, embarqué témérairement dans une expédition dont on parlait depuis si longtemps et en termes si pompeux, le duc d'York, le fils du roi de la Grande-Bretagne, est contraint à demander, à recevoir d'un Français, une capitulation honteuse pour lui, pour son armée et pour sa nation¹⁶; armée que nous avons, il y a quelques mois, accompagnée jusqu'au rivage, au milieu de mille acclamations mais non pas sans beaucoup d'agitation et d'inquiétude. Voilà comment M. Pitt a su illustrer son pays. L'Angleterre est-elle plus heureuse? Qu'est devenu le produit de ces taxes extraordinaires? Où est passé l'or de l'Angleterre? Entre les mains des Barbares du Nord. Quel bras puissant a renversé son commerce? A quoi lui sert d'aller à travers mille dangers enlever au Nouveau Monde ses productions, pour les rapporter et les enfouir dans des magasins qui en sont encombrés et dans lesquels, faute de débit, elles périssent? De quelle utilité lui sont ses relations commerciales avec les premières places de l'Europe? Elle est entraînée dans leurs désastres et se trouve obligée, pour les alimenter, de faire tous les jours de nouveaux sacrifices. Voilà comment M. Pitt travaille à la prospérité de son pays.

Le gouvernement anglais enfin est-il mieux affermi sur ses bases? La constitution de notre pays est-elle plus inviolable? Mais le mécontentement répandu sur toutes les classes de la société, choquées avec raison de l'opiniâtreté avec laquelle on s'obstine à pousser, pour ainsi dire, la nation entre les roues du char révolutionnaire pour l'arrêter seule dans sa course; mais la dette toujours croissante de l'État, mais la surcharge insupportable des taxes publiques; mais la stagnation du

16. Les forces anglo-russes avaient dû capituler devant les troupes de Brune.

17. Une note que l'on peut attribuer à Bonaparte complète par la suite cet article : « c'est un usage très ancien que de dire des injures à ses ennemis. Les dieux d'Homère s'injurient l'un l'autre; ses héros se provoquent aux combats par des outrages. Les chants de guerre des sauvages sont composés d'injures comme le sont les manifestes des rois et les harangues des orateurs. L'usage qui autorise ces formes grossières veut aussi qu'on y attache peu d'importance.

Les armes et non les propos font le destin des empires, et, pour l'ordinaire, la paix, soit qu'on l'accepte, soit qu'on l'impose, ne se détermine pas par la balance des invectives.

Nous ne pouvons nier qu'en ce genre, les Anglais n'eussent sur nous l'avantage. »

commerce, mais la cherté excessive du pain et des denrées de première nécessité, mais les violations continuelles de la charte constitutionnelle, mais le ressentiment profond de l'outrage auquel on a exposé le nom anglais dans la Hollande, mais les efforts de l'Irlande et sa résistance à une union législative dont elle ne veut pas; mais la vengeance des Français qu'on réduit au désespoir en persistant à s'immiscer dans leur gouvernement; mais la haine de tous les peuples de l'Europe, qui finiront par voir dans les Anglais les ennemis du repos de l'univers et les usurpateurs de la souveraineté des nations : ne sont-ce pas là des matériaux combustibles qui n'attendent qu'une étincelle pour s'embraser et dévorer l'Angleterre? Est-ce en suscitant des causes de trouble et de déchirement que M. Pitt peut se flatter d'avoir travaillé à la sûreté de son pays?

Il est impossible, s'il n'est pas le plus obstiné des hommes, qu'il ne reconnaisse enfin la profondeur de l'abîme dans lequel il va précipiter sa nation; il faut qu'il soit le plus insensé s'il n'emploie pas autant ses moyens pour le combler qu'il semble en avoir pris pour le creuser. De tous ces moyens, le plus puissant, le seul peut-être qui soit véritablement efficace, c'est la paix ¹⁷.

Article du 17 novembre 1799

V.
Sur le luxe
du Premier Consul.

Bref démenti où se reconnaît la griffe de Bonaparte :

L'*Ami des Lois*¹ dit que le Premier Consul Bonaparte vient de commander une fête qui coûtera deux cent mille francs.

Cela est faux !

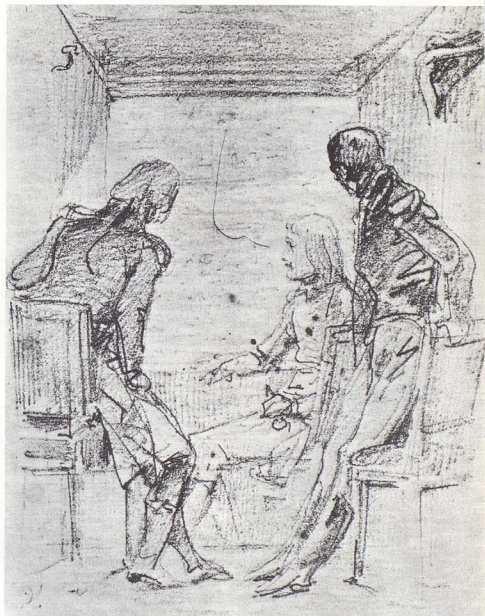
Le Premier Consul Bonaparte sait que deux cent mille francs sont le prêt d'une brigade pendant six mois.

1. Célèbre journal révolutionnaire qui fut supprimé le 29 mai 1800.

Article du 30 décembre 1799

2. Bonaparte dans sa loge au Théâtre français.
Dessin à la mine de plomb par Carle Vernet.
Collection Privée. Bulloz.

« A cette époque, Napoléon était si laid, il se soignait si peu, que ses cheveux mal peignés, mal poudrés, lui donnaient un aspect désagréable. Je le vois encore entrant dans la cour de l'hôtel de la Tranquillité, la traversant d'un pas gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond, enfoncé sur ses yeux et laissant échapper ses deux oreilles de chien qui retombaient sur la redingote, les mains longues, maigres et noires, sans gants, parce que, disait-il, c'était une dépense inutile, portant des bottes mal faites, mal cirées et puis tout cet ensemble maladif résultant de sa maigreur, de son teint jaune » (Duchesse d'Abrantes, Mémoires).



VI.

Sur la mort de Paul I^{er}.

L'assassinat du tsar, le 24 mars 1801, appris par Talleyrand à Bonaparte le 12 avril, inspire au Premier Consul ce bref entrefilet :

Paul I^{er} est mort dans la nuit du 24 au 25 mars¹. L'escadre anglaise a passé le Sund² le 31.

L'Histoire nous apprendra les rapports qui peuvent exister entre ces deux événements³.

Article du 17 avril 1801

1. Erreur, dans la nuit du 23 au 24 mars.

2. Détroit qui permet de communiquer entre la mer du Nord et la Baltique. La flotte anglaise l'avait franchi pour bombarder le Danemark.

3. A l'annonce de la nouvelle de l'assassinat de Paul I^{er}, rapporte le Prussien Lucchesini, Bonaparte « s'est tout de suite livré à l'idée que la mort n'a pas été naturelle et que le coup est parti de l'Angleterre ».

VII.

Sur le bombardement de Copenhague.

Le 26 décembre 1800, le tsar Paul I^{er}, devenu hostile à l'Angleterre, formait avec la Suède et le Danemark une Ligue des neutres dirigée en fait contre « les tyrans des mers ». En riposte, les Anglais firent bombarder Copenhague, le 2 avril 1801, par la flotte de Nelson.

Indigné par cette agression, Bonaparte envoya au Moniteur une note où il abandonnait son ton habituel pour parler à la première personne.

Je finirai par payer à ce brave peuple le tribut d'éloges que méritent son sang-froid, son patriotisme et sa haine contre les Anglais. Les cinq sixièmes des habitants de cette capitale ont résolu de s'ensevelir sous les ruines de leur ville plutôt que de consentir à une capitulation honteuse. Le prince royal est leur digne prince¹.

Dans cette scène dramatique dont on attend l'issue avec inquiétude, les Danois ont pour eux la justice, la bonne conduite et les vœux des gens de bien de toute l'Europe.

Grand Dieu ! Est-ce là la nation qui se bat pour l'organisation, pour les principes conservateurs, pour consolider l'autorité des gouvernements établis ? Puissances de l'Europe, que le gouvernement anglais eût eu en sa puissance les cinquante mille braves qu'ont les

1. Le futur Frédéric VI associé au pouvoir par son père Christian VII.

2. Victoire remportée sur les Autrichiens par Bonaparte, le 14 juin 1800.

3. Victoire remportée sur les Autrichiens par Moreau, le 19 juin 1800.

armées françaises, qu'il eût vaincu à Marengo², à Hohenlinden³, que seriez-vous devenues?

Article du 17 avril 1801

VIII.

Diatribes contre Pitt.

Débarassé de l'Autriche, Bonaparte concentre son action contre l'Angleterre qu'il rend responsable de la continuation de la guerre. « Il s'était attaché à la décrier, observe Thiers, dans les diatribes éloquentes contre M. Pitt insérées au Moniteur, et il disait qu'il voudrait bien qu'on envoyât M. Pitt et ses adhérents bivouaquer sur les champs de bataille ensanglantés, ou croiser jour et nuit au milieu des tempêtes de l'Océan, pour leur enseigner ce que c'était que la guerre. » (Cité par Périvier, op. cit., p. 159.)

Un membre du Parlement d'Angleterre, ancien ministre, nous fait connaître en peu de mots la politique de l'ancien ministère anglais¹. Il veut faire la paix avec la France et garder toutes les colonies prises par les troupes anglaises pendant que les alliés étaient occupés par la guerre continentale et déchirés par les différentes révolutions qui se sont succédé dans leur gouvernement. Si celui de la France avait raisonné comme cet ancien ministre, tout le pays vénitien, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, la Dalmatie, etc., aurait été réuni au territoire français lors des préliminaires de Léoben². La moitié de l'Allemagne, le royaume de Naples auraient

1. Le cabinet Pitt avait été remplacé par un cabinet Addington.

2. Les préliminaires de Léoben précédèrent la paix de Campo Formio.

3. La paix de Lunéville fut conclue le 9 février 1801.

4. En réalité, ces trois « républiques-sœurs » étaient sous la dépendance de la France.

5. Au partage de 1795, l'Autriche avait reçu la Pologne méridionale avec Cracovie.

6. Allusion à la Ligue des neutres.

subi le même sort lors du traité de Lunéville³. La Batavie, la Cisalpine et la Suisse conquises par les armées françaises formeraient dès longtemps des départements français⁴ et le Portugal deviendrait aujourd'hui province espagnole. Certes, si le principe de garder tout ce qu'on prend devait être désormais la base de la diplomatie européenne, l'Angleterre n'y gagnerait rien et son emprise ne serait pas de longue durée.

De toutes ses conquêtes, au contraire, la France n'a gardé que la plus petite partie. Tout a été évacué et l'équilibre de l'Europe rétabli parce que le peuple français ne veut vivre que tranquille chez lui et qu'il laissera en paix les puissances qui le laisseront vivre en paix. Que le ministre anglais imite cette conduite et la paix sera bientôt faite. La Batavie, l'Helvétie et la Cisalpine sont indépendantes. Naples et le Portugal sont du nombre des puissances. La France ne s'est pas accrue de plus de cinq millions d'habitants. Elle a restitué des pays peuplés de plus de trente millions d'habitants. Ces cinq millions d'habitants ne font que compenser les quatre millions de population qu'a acquise l'Autriche pour le partage de la Pologne⁵. Cet ex-ministre ne paraît pas mieux entendre la politique qu'il n'entend la guerre et il ne serait pas extraordinaire qu'il eût assez peu de discernement pour ne pas voir que la situation de l'Angleterre aujourd'hui est absolument celle dans laquelle se trouve une armée agissant contre un ennemi, lorsque deux ou trois armées confédérées dont les efforts étaient unis aux siens ont été battues. Mais il y a plus : pendant que les alliés de l'Angleterre sur le continent étaient défaits et se réunissaient à la République, de nouvelles puissances se sont coalisées contre le gouvernement britannique. La Russie, la Suède, le Danemark et la Prusse ont été et sont encore dans un état hostile contre l'Angleterre⁶. Sans la mort

de Paul I^{er}, la bataille de Copenhague eût eu des suites bien contraires aux espérances de ceux qui l'avaient ordonnée⁷. Mais, si les embarras d'un nouveau règne, si le désir généreux de l'empereur Alexandre⁸ d'en illustrer le commencement par une pacification générale l'ont porté à adoucir une partie des mesures qu'avait prises son prédécesseur, il n'en sent pas moins les obligations que lui impose la puissance de la nation à laquelle il commande; et lord Saint Helens, si propre, par son caractère personnel, à réussir dans toutes les missions diplomatiques qui lui sont confiées, est bien loin de trouver à Pétersbourg les dispositions dont se flattait le ministre anglais⁹.

Une nombreuse escadre anglaise est encore dans la Baltique. La Prusse occupe toujours le Hanovre et dans le système de cet ancien ministre anglais, puisque l'on doit garder tout ce que l'on tient, la Prusse aussi garderait le Hanovre¹⁰. Cet électorat ne se trouve dans aucun des deux cas prévus dans le traité de Lunéville; il n'appartient ni à un prince ecclésiastique ni à un prince séculier. C'est une contrée de l'empire d'Allemagne soumise à l'empereur britannique, et, actuellement surtout que le roi d'Angleterre est empereur, il ne peut plus vouloir être considéré comme membre de l'Empire germanique. Il est vrai que l'Angleterre est éminemment dédommée de l'occupation du Hanovre et du million qu'en retire le roi de Prusse par les magasins trouvés dans les colonies danoises.

Que peut-on conclure de tout ceci? 1^o C'est que, si l'Europe était gouvernée par des hommes du caractère de cet ex-ministre anglais, on se battrait longtemps, à moins cependant qu'il n'y eût des puissances dont la guerre fût dirigée par des hommes comme lui, car alors elles ne tarderaient pas à être subjuguées; 2^o Que le nouveau ministère anglais ne montrera ses dispositions pacifiques qu'en pro-

7. Cf. les articles précédents.

8. Alexandre I^{er} qui avait succédé à son père.

9. Le 17 juin 1801, les Russes signaient finalement avec l'Angleterre une convention maritime favorable aux Anglais.

10. Berceau de la dynastie anglaise. Les Prussiens, qui appartenaient à la Ligue des neutres, avaient occupé le Hanovre à la fin de mars 1801.

posant un système d'équilibre qui concilie le plus grand nombre d'intérêts possible; 3^o Que, dans la position actuelle des nations, aucune n'a plus d'intérêt que l'Angleterre à abjurer le principe qu'à la paix on doit garder tout ce que les armées ont occupé pendant la guerre.

Lorsqu'il existe dans une nation des hommes furibonds et assez ennemis de l'humanité pour désirer des guerres perpétuelles et d'extermination, on devrait bien se garder de les admettre dans les conseils, mais les faire passer des années entières loin de leur famille, de leur patrie, sur les cutters bloquant des rades, au sein des tempêtes de l'hiver, ou les placer au milieu des déserts de l'Arabie, ou sur le champ de carnage le jour d'une bataille; si tout sentiment d'humanité n'était pas étouffé dans leurs cœurs, ils abjureraient sans doute ces principes atroces. On a toujours vu que les hommes qui crient à tue-tête guerre à mort dans une assemblée sont des lâches qui ne sont jamais sortis du sein de la mollesse, car l'homme brave fait la guerre pour l'Honneur, la Gloire, le bien de son pays et emploie ses veilles, ses discours à ramener les nations à des sentiments de fraternité, de conciliation et de justice.

Article du 11 juillet 1801



BONAPARTE ET SON ÉPOUSE

SE PROMENANT À MALMAISON.

3. Bonaparte et son épouse se promenant à la Malmaison (1799). Estampe populaire gravée à l'eau forte et coloriée. Bibliothèque Nationale.

IX.

Sur l'escadre de Brest.

Les projets d'expédition à Saint-Domingue suscitant de violentes réactions dans la presse anglaise, la riposte de Bonaparte est elle-même foudroyante :

C'est toujours avec un nouvel étonnement que nous voyons de longs articles des journaux anglais et les discours des membres du Parlement sur la sortie de l'escadre de Brest. Il est difficile de concevoir comment, lorsque nous sommes en état de paix, une expédition qui se rend à Saint-Domingue¹ pour y établir la tranquillité peut inquiéter la Jamaïque. On ne reconnaît pas dans ces discours les sentiments d'Européens civilisés, mais les craintes des Tartares du Tibet. Pour l'honneur de la civilisation de notre siècle, ne nous faisons pas plus barbares et plus fous que nous sommes. Les discussions puériles, et qui montrent simplement la mauvaise foi des hommes qui les provoquent, sont bien contraires aux ordres qui furent donnés à Brest lors de la signature des préliminaires. Le préfet demandait des instructions pour le cas où l'escadre de lord Cornwallis², poussée par le mauvais temps, serait forcée de se réfugier dans Brest. Il lui fut répondu non seulement de la laisser entrer dans le port, mais même de ne prendre

1. L'expédition avait pour but de mettre fin à la révolte de Toussaint-Louverture.

2. Frère du négociateur de la paix d'Amiens.

aucune espèce de précautions extraordinaires, car c'est la plus grande injure que l'on puisse faire à des Européens civilisés que de leur laisser voir que l'on soupçonne possible une conduite que l'honneur et les droits des nations ont rendue sans exemple.

Article du 2 février 1802

X.

Sur la paix d'Amiens.

Même au moment où se négocie la paix qui sera signée à Amiens le 25 mars 1802, la polémique entre Bonaparte et les journalistes anglais ne désarme pas, comme le prouve cet article du 14 mars :

Depuis dix jours, tous les journaux anglais crient comme des forcenés à la guerre. Quelques orateurs du Parlement ne se déguisent pas davantage; leur cœur ne distille que du fiel.

Le Premier Consul ne veut pas la paix! Les ministres réparateurs auxquels l'Europe et l'humanité doivent tant, M. Addington¹, lord Hawkesbury², etc., sont joués!

Cependant, depuis quinze jours, l'on est à Amiens d'accord sur tous les articles.

Que signifie donc le langage de ces turbulents écrivassiers? Les avantages que les préliminaires donnent à la Grande-Bretagne ne sont-ils donc pas assez grands? Il fallait restreindre la puissance continentale de la France! Pourquoi donc le roi et le cri unanime de la nation ont-ils ratifié ces préliminaires? Et s'il fallait imposer à la France des sacrifices continentaux, pourquoi, Monsieur Grenville³, n'avez-vous pas traité lorsque vous aviez des alliés, que leur armée campait sur les Alpes, que les armées russes étaient incertaines sur leur mar-

1. Successeur de Pitt et partisan de la paix.

2. Négociateur des préliminaires de Londres en octobre 1801.

3. Partisan de Pitt et de la guerre.

4. Chargé de la guerre dans le cabinet Pitt.

5. Général autrichien qui contraignit Masséna à capituler dans Gênes, mais fut vaincu par Bonaparte et Dessaix à Marengo.

6. Allusion au bombardement de Copenhague.

7. La convention d'El-Arisch avait été signée le 24 janvier 1800 entre Kleber et Sydney Smith. L'armée française évacuait l'Égypte et rentrait en France. Sur le refus du gouvernement anglais de ratifier cette convention : cf. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. VI, p. 46.

8. L'*Annal Register* qui paraissait à Londres depuis 1758 donna au peuple anglais de précieux renseignements que l'on peut compléter par l'ouvrage de Beaujour *Du traité d'Amiens* (1802).

che rétrograde, et que la Vendée fumante occupait une portion de l'armée française? Et puisque vous ne pensiez pas alors que la France fût assez affaiblie pour arriver à votre but, et que vous croyiez devoir continuer la guerre, il fallait, Monsieur Windham⁴, la mieux diriger! Il fallait que ces quinze mille hommes qui se promenaient inutilement et à tant de frais sur les côtes de l'Océan et devant Cadix entrassent dans Gênes le même jour que Melas⁵; il fallait ne pas donner au monde le spectacle hideux, et presque sans exemple, de bombarder les sujets d'un roi, votre allié, jusque dans sa capitale⁶, sans déclaration de guerre et sans même avoir renvoyé son ambassadeur.

Qu'espérez-vous aujourd'hui? Renouveler une coalition? Le canon de Copenhague les a tuées pour cinquante ans!

Que voulez-vous donc? Culbuter le ministère dont la main sage a su guérir une partie des plaies que vous avez faites. Mais enfin, si, pour assouvir votre ambition, vous parveniez à entraîner votre patrie dans un gouffre de maux, votre nation ne tarderait pas à regretter les préliminaires de Londres, comme elle a regretté l'armistice d'El-Arisch⁷.

Les détails du congrès d'Amiens⁸ mis au grand jour, la nation anglaise, qui tient un rang distingué dans le monde, par son sens droit et profond et la liberté de ses idées, aurait envers le Premier Consul un nouveau mouvement d'estime et de bienveillance parce qu'elle verrait qu'il n'aurait pas dépendu de lui que la paix fût prompte, honorable et éternelle.

Vos passions basses et haineuses seraient à découvert et vous ne pourriez pas longtemps gouverner une nation qui, spontanément, unissant sa voix à celle du monde entier, vous déclarerait les ennemis des hommes.

Article du 14 mars 1802

XI.

Réponse à Windham.

Les attaques contre les visées expansionnistes de la France, nombreuses dans la presse anglaise, sont reprises au Parlement. Windham et Grenville sont les orateurs les plus francophobes. Bonaparte leur répond dans ce long article, qui s'inspire des idées de Thomas Payne (La décadence et la ruine prochaine des finances de l'Angleterre, 1796). Alexandre d'Hauterive et le chevalier de Guer ont participé plus ou moins directement à la rédaction de cette longue dissertation sur la vulnérabilité du système financier anglais, et la supériorité du système français.

Il paraît que les hommes qui voudraient faire renaître, pour l'Angleterre, pour la France, pour l'Europe, pour le monde, l'horrible fléau de la guerre y travaillent de tous les moyens; ils mettent toutes leurs voiles dehors pour retourner au sein des tempêtes, comme les autres pour rentrer dans le port.

Dans la Chambre des communes, M. Windham¹ peint la France comme une puissance gigantesque qui menace d'engloutir l'Angleterre et de dévorer ses trésors. Il faut, selon lui, faire la guerre à cette république dominatrice, afin de l'affaiblir et d'assurer l'existence des autres États de l'Europe. Ce langage est un argument adressé à une certaine classe

1. Le discours de Windham, hostile à la France, est reproduit en partie dans Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. VI, p. 169.

2. Cette lettre commençait par les paroles fameuses : « Si Votre Majesté veut la paix, elle est facile. »

3. L'armistice de Steyer, le 25 décembre 1800.

d'hommes sur laquelle on croit qu'il peut faire impression. Il faut des raisonnements d'une autre nature pour la multitude et certains papiers publics sont chargés de le faire et de les répandre. Il importe de faire croire à ceux qui ont la vue étendue pour la porter dans l'avenir que la République française menacera bientôt l'Europe si on lui laisse le temps d'ajouter à sa force actuelle : il importe de faire croire au peuple qui ne voit que le moment présent que la France est hors d'état de se défendre; et voilà comment la bonne foi de ces messieurs emploie loyalement deux arguments opposés — mais qu'importe, pourvu qu'on réussisse! *An dolus, an virtus*, etc.

Il est donc inutile de rappeler ici toutes les preuves de modération données par le gouvernement français depuis le 18 brumaire. Depuis la lettre écrite par le Premier Consul au roi d'Angleterre le 5 nivôse an 8, lettre qui contenait ces paroles remarquables : *Comment les deux peuples ne sentent-ils pas que la paix est le premier des besoins, comme la première des gloires*, jusqu'à celle écrite du champ de bataille de Marengo pour proposer la paix à l'Empereur², depuis l'armistice signé à Alexandrie le 27 prairial an VIII jusqu'à celui qui suivit la victoire d'Hohenlinden³, depuis les préliminaires de la paix maritime jusqu'à l'époque actuelle des négociations qui en préparent une définitive, le gouvernement français nous a paru allier la modération à la fermeté, l'amour de la paix au sentiment de la dignité nationale, le désir d'obtenir toutes les garanties qu'exige la sûreté de la République avec la résolution d'accorder toutes celles que la prudence conseille aux autres puissances de demander.

Ce ne serait pas un tableau peu intéressant à offrir à l'Europe que le parallèle de ce que la République française a conquis et a rendu sur le continent et de ce que l'Angleterre a

conquis et veut rendre en possessions coloniales, que la comparaison du sentiment avec lequel l'opposition anglaise voudrait que sa nation usât de sa supériorité maritime et le sentiment avec lequel la nation française est résolue à user de sa supériorité continentale : on verrait alors de quel côté est un esprit de domination et d'envahissement ou un système de compensation, de garantie et de fixité ; on verrait de quel côté sont les demandes, les projets qui tendent à garantir la durée de la paix, en rendant le retour de la guerre hasardeux et sans fruit pour tous, ou les prétentions, les vues qui tendent à conclure une paix passagère en rendant le retour de la guerre utile ou facile à quelques contractants.

Un tel sujet nous mènerait trop loin ; et d'ailleurs, livrés à nos seules réflexions, sans autres données pour le traiter que l'aspect de ce qui se passe aux yeux de toute l'Europe, nous ne pourrions pas dessiner ce tableau comme il mérite de l'être. Il est réservé au burin de l'Histoire qui tracera profondément le portrait des ennemis et des amis de l'humanité, fera à chacun sa part de gloire et de mépris, de reconnaissance ou d'amour, de malédictions ou d'horreur ; déjà, peut-être, nous ne sommes que trop abandonnés à la profonde émotion dont il est si difficile de se défendre en pensant que les destinées du monde peuvent dépendre du contrat qui se prépare entre deux grands peuples et que les motions haineuses, l'ambition folle, l'orgueil féroce de quelques hommes au cœur froid, à la tête ardente, voudraient, au lieu de l'hymne de paix, faire entonner encore le chant de guerre.

Mais revenons. Pour faire croire au peuple anglais qu'on peut, sans risque, s'attaquer de nouveau à la France, on lui assure que le commerce est anéanti et qu'il y a un défaut total de confiance, depuis le négociant le plus respectable jusqu'au plus petit marchand ; que « le crédit est absolument anéanti »,

4. Ce sont les idées défendues par l'économiste genevois Francis d'Ivernois, passé au service de l'Angleterre. Il les a exposées notamment dans les *Cinq promesses ou Tableau de la conduite du gouvernement consulaire envers la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et surtout envers la Suisse*, ouvrage publié à Londres en 1802.

5. Célèbre juriconsulte anglais (1723-1780), auteur de *Commentaires sur les lois d'Angleterre* influencés par Montesquieu.

d'où on conclut que « l'Angleterre a un immense avantage sur le gouvernement débile de la France⁴ ».

Le véridique écrivain raconte ensuite comment toutes les denrées sont chères à Paris; comment on y paie les logements le double de l'année précédente, ce qu'il attribue à la variété des impôts, qu'il affirme être bien supérieurs en nombre et en quotité à ceux de l'Angleterre.

Il en donne même la nomenclature sans penser apparemment combien la comparaison est facile et désavantageuse à la Grande-Bretagne. Elle a, comme nous, son impôt territorial, son impôt des fenêtres, son impôt du timbre, ses taxes somptuaires sur les domestiques et bien plus fortes que les nôtres qui ne montent pas à quatre millions; elle a sa taxe des pauvres qui est du quadruple de notre octroi de bienfaisance; elle a ses droits de barrières sur les routes et, de plus que nous, de forts droits de navigation; elle a son droit de licence plus fort que nos droits de patente et, par-dessus tout cela, elle a son accise qui atteint toutes les consommations, qui a pour agents dans le territoire resserré de son île environ cinq mille employés, visitant à toute heure du jour et même de la nuit, dans quelques circonstances, les maisons des marchands qui commercent en denrées soumises aux droits de l'accise; employés desquels Blackstone⁵ a dit que « leur manière de procéder est si rapide qu'ils peuvent en deux jours faire condamner quelqu'un à une amende de plusieurs livres sterling, par deux commissaires ou deux juges de paix, au mépris du jugement par jurés et de la loi commune ». Il ajoute que « le pouvoir de ces officiers de la Couronne sur les propriétés des citoyens est accru à un point effrayant ». Ce n'est pas, comme on le voit, une assertion de journalistes, mais le témoignage d'un auteur récusable, que l'Angleterre entière confirmerait.

Après cette rapide et véridique comparaison, rétablissons un peu les autres faits ⁶.

Quoique, suivant ces messieurs, nous n'ayons ni commerce ni crédit, nous avons cependant à Paris, par exemple, trois établissements dont l'activité et le succès donnent un démenti bien formel à leurs assertions. Le premier est la Banque de France ⁷, le second la Caisse de commerce ⁸, le troisième le Comptoir commercial ⁹. Tous trois escomptent trois fois par décade, l'un le papier des maisons de banques et des premières maisons de commerce qui en sont actionnaires, l'autre celui des marchands en gros de toutes les classes; le dernier, celui des détaillants de tous les genres; et, sur une circulation qui s'élève peut-être à cent millions par mois, il n'y a pas eu, le trimestre dernier, vingt mille francs de protêt et pas pour un écu de perte.

Pourquoi les bornes de ce journal ne comportent-elles pas des détails plus étendus? Pourquoi ne pouvons-nous pas calculer devant les avilisseurs de la puissance et des ressources de la France ce que valent les produits territoriaux, de combien ils sont déjà et de combien plus ils seront bientôt supérieurs à sa consommation? Combien elle aura de superflu à échanger contre les denrées exotiques ou à exporter moyennant du numéraire? Pourquoi ne pouvons-nous expliquer comme une nation qui a toutes ses forces en faisceau, toutes ses richesses dans son sein, tout son territoire en une pièce, dont le gouvernement, placé au centre, fait tout mouvoir autour de lui sans retard et aujourd'hui sans obstacle et sans effort a une puissance plus imposante que la nation, dont une partie de la richesse est à quatre mille lieues d'elle et qui, pour mouvoir les masses qu'elle veut ébranler, est souvent obligée de placer son levier à faux ou hors de sa portée; comment la dernière est obligée d'aller chercher au-dehors ou de se procurer par un mouvement qui ne peut

6. Les développements qui suivent sont inspirés par l'ouvrage d'Hauterive *De l'état de la France à la fin de l'an VIII*, très apprécié par Bonaparte.

7. Créée par sept banquiers, dont Perregaux, après le 18 brumaire, elle fut autorisée officiellement le 19 janvier 1800. Son succès fut rapide, car ses escomptes s'élevèrent de 111 millions en l'an VIII à 443 millions en l'an IX.

8. La Caisse d'escompte du commerce : sur sa création et ses difficultés, cf. B. Gille, *La banque et le crédit en France de 1815 à 1848*, pp. 41-43.

9. Le Comptoir commercial, qui prit aussi le nom de Caisse Jabach, fut créé en vendémiaire an IX.

10. Sur ce redressement financier, cf. R. Stourm, *Les finances du Consulat*, ch. xvii, la dette publique sous le Consulat.

cesser sans péril tout ce qui est nécessaire à sa conservation; comment elle a besoin de se créer des richesses fictives, tandis que l'autre peut borner ses efforts à se défendre et trouve au milieu d'elle tout ce qu'il lui faut pour y réussir, dans les richesses réelles et renaissantes que sa population et son territoire lui prodiguent? La paix est un bienfait, un bonheur pour deux nations aussi partagées; toutes deux gagneront d'en jouir; mais qui osera dire que le besoin n'en soit pas plus impérieux pour la seconde que pour la première? Finissons cet article par quelques observations sur l'état actuel de la richesse de la France comparée à ce qu'elle était au 18 brumaire, au mois de nivôse an VIII, époque à laquelle l'Angleterre refusa la paix. La dette publique était à 10 p. 100; elle est à peu près de 60; le capital de cette dette était de deux milliards et ne valait alors, entre les mains des propriétaires, que deux cents millions; il vaut douze cents millions aujourd'hui, ce qui fait un milliard de plus¹⁰. Les domaines nationaux ruraux se vendaient pour quatre années de revenu; on n'en trouve pas à douze années aujourd'hui; et s'il y a pour deux cents millions de revenu de domaines, ce qui valait alors huit cents millions seulement de capital, se trouve élevé en ce moment de deux milliards quatre cents millions, ce qui fait seize cents millions de différence. Les écrivains anglais eux-mêmes aident à prouver cette vérité, quand ils disent que les loyers sont enchéris en France; cette cherté ne vient pas de l'augmentation des taxes sur les maisons ou les locataires; elles ont été réduites; elle tient à un accroissement de produit, résultant de la renaissance du commerce, du concours des étrangers, du retour de l'aisance et du luxe. En même temps que cette amélioration a eu lieu en France, qu'est-il arrivé en Angleterre? Ses ports, ses vaisseaux, ses magasins sont pleins de denrées coloniales, de marchandises de

l'Inde; ses denrées, ses marchandises ont diminué de plus de 30 p. 100 de valeur, taux commun, et elle a perdu dans cette proportion pour ce qu'elle a à présent; elle a perdu dans une proportion supérieure pour ce qui lui arrivera de ses colonies ¹¹.

Ajoutons encore, pour donner une idée juste de l'état du crédit en France, que les obligations des receveurs généraux, qui sont en effets publics, se négocient à 9 p. 100 par an, ce qui est à peu près le taux auquel les effets de même genre se négociaient sous la monarchie. Enfin n'oublions pas que l'ordre va renaissant dans toutes les parties, que les deniers publics sont suivis avec vigilance dans toutes les mains qui en ont le maniement et l'administration; et que les améliorations journalières se composent de l'augmentation des produits comme de la réduction de la dépense.

Dans une telle position, le peuple dont le gouvernement vainquit en l'an VIII peut, comme alors, désirer la paix, mais moins encore qu'alors redouter la guerre si on le forçait à la soutenir.

Article du 22 mars 1802

11. C'est en germe la reprise de l'idée de blocus continental. Sur la situation de l'économie britannique : cf. les premiers chapitres de F. Crouzet, *L'économie britannique et le blocus continental* (1958). En février 1803, Bonaparte s'exclamait en plein Conseil : « On cite toujours l'Angleterre pour sa richesse et sa bonne administration. Eh bien ! J'ai son budget. Je le ferai imprimer dans le *Moniteur*. On verra qu'elle a actuellement un déficit de cinq à six cents millions. »

XII.

Contre les journaux anglais.

Bonaparte était particulièrement irrité contre les attaques singulièrement violentes des caricaturistes et des journalistes anglais. De plus, malgré la paix d'Amiens, Londres continuait à abriter émigrés et agents royalistes auxquels la presse anglaise assurait l'hospitalité dans ses colonnes. Napoléon avait dicté une note pour le Moniteur : « Que l'on compare le ton sage et mesuré que prennent tous les écrivains français avec le ton furibond, dégoûtant et malintentionné qu'ont le plus grand nombre des feuilles anglaises, et l'on reconnaîtra que les uns expriment le sentiment d'un peuple qui aime et veut la paix, qui cherche à seconder les intentions de son gouvernement, et que les autres secondent un parti ennemi de la paix du monde et des plus simples convenances. » Cette observation n'eut aucun effet. Le ton est plus violent dans l'article du 8 août 1802 que Thibaudeau attribue entièrement à Bonaparte.

Le *Times*¹, que l'on dit être sous la surveillance ministérielle, se répand en invectives perpétuelles contre la France. Deux de ses quatre mortelles pages sont, tous les jours, employées à accréditer de plates calomnies. Tout ce que l'imagination peut se peindre de bas, de vil, de méchant, le misérable l'attribue

1. Le *Times* avait été fondé par John Walter en 1785 sous un autre titre. Il prit celui de *Times* en 1788.

2. Il s'agit de l'*Ambigu* que publiait à Londres le pamphlétaire contre-révolutionnaire Peltier. L'ambassade de France intenta contre lui un procès à Londres pour incitation au meurtre du Premier Consul. Peltier, défendu par Mackintosh, fut condamné à une peine légère.

3. Conzié, évêque d'Arras depuis 1769. Hostile à la Révolution, il avait émigré à Londres où il mourut le 16 décembre 1804.

4. Ils critiquaient en effet le Concordat qui avait privé les royalistes de tout argument religieux.

5. Cadoudal. Le célèbre chef chouan était passé à Londres après la pacification de la Vendée.

6. Allusion à l'explosion de la machine infernale sur le passage de la voiture du Premier Consul, rue Saint-Nicaise, le 24 décembre 1800. C'est en réalité Hyde de Neuville et non Cadoudal qui en porte la responsabilité.

au gouvernement français. Quel est son but? Qui le paie? Sur qui veut-on agir?

Un journal français rédigé par de misérables émigrés, le reste le plus impur, vil rebut, sans patrie, sans honneur, souillé de tous les crimes, qu'il n'est au pouvoir d'aucune amnistie de laver, enchérit encore sur le *Times*².

Onze évêques, présidés par l'atroce évêque d'Arras³, rebelles à la patrie et à l'Église, se réunissent à Londres. Ils impriment des libelles contre les évêques du clergé français; ils injurient le gouvernement et le pape parce qu'ils ont rétabli la paix de l'Évangile parmi quarante millions de chrétiens⁴.

L'île de Jersey est pleine de brigands condamnés à mort par les tribunaux pour des crimes commis postérieurement à la paix, pour des assassinats, des vols, des incendies! Le traité d'Amiens stipule qu'on livrera respectivement les personnes accusées de crimes et de meurtres; les assassins qui sont à Jersey, au contraire, sont accueillis. Ils partent inopinément sur des bateaux pêcheurs, débarquent sur nos côtes, assassinent les plus riches propriétaires et incendient des meules de blé ou des granges.

Georges⁵ porte ouvertement à Londres son cordon rouge, en récompense de la machine infernale qui a détruit un quartier de Paris et donné la mort à trente femmes, enfants et paisibles citoyens⁶. Cette protection spéciale n'autorise-t-elle pas à penser que, s'il eût réussi, on lui eût donné l'ordre de la Jarretière.

Quand deux grandes nations font la paix, est-ce pour susciter réciproquement des troubles?

Pour gager et solder les crimes? Est-ce pour donner argent et protection à tous les hommes qui veulent troubler l'État?

Et la liberté de la presse dans un pays, s'étend-elle jusqu'à pouvoir dire d'une nation amie et nouvellement reconciliée ce que l'on

n'oserait pas dire d'un gouvernement contre lequel on aurait une guerre à mort?

Une nation n'est-elle pas responsable à une autre nation de tous les actes et de toute la conduite de ses citoyens? Les bills du Parlement ne défendent-ils pas d'insulter les gouvernements alliés et même leurs ambassadeurs?

On dit que Richelieu, sous Louis XIII, aida la révolution d'Angleterre et contribua à précipiter Charles I^{er} sur l'échafaud. M. de Choiseul et, après lui, les ministres de Louis XIV excitèrent sans doute l'insurrection de l'Amérique; l'ancien ministère anglais a bien su s'en venger. Il excita les massacres de septembre et influa de plus d'une manière sur les mouvements qui firent périr Louis XVI sur l'échafaud, détruire et brûler nos premières villes de manufactures, Lyon, etc.⁷

Cette série de mouvements et d'influences qui a été si funeste aux deux États pendant tant de siècles, veut-on donc encore la prolonger? Et ne serait-il pas plus raisonnable et plus conforme aux résultats de l'expérience de s'influencer réciproquement par de bonnes relations commerciales, par une surveillance respective qui protège le commerce, empêche la fabrication de la fausse monnaie et refuse aux criminels un refuge?

D'ailleurs, quel résultat peut attendre le gouvernement anglais en fomentant des troubles de l'Église, en accueillant et revomissant sur notre territoire les brigands des Côtes-du-Nord et du Morbihan, couverts du sang des principaux et plus riches propriétaires de ces malheureux départements, en répandant par tous les moyens, bien loin de les contenir et de les réprimer sérieusement, toutes les calomnies dont sont remplis les écrits anglais ou français imprimés à Londres? Ne savent-ils pas que le gouvernement français est plus solidement établi aujourd'hui que le gouvernement anglais? Et croit-on que la réciprocité

7. Napoléon aurait pu y ajouter la fabrication de faux assignats.

serait difficile pour le gouvernement français?

Quel serait l'effet de cet échange d'injures, de cette influence de comités insurrectionnels, de cette protection et de cet encouragement accordés aux différents assassins? Qu'y gagneraient la civilisation, le commerce et le bien-être des deux nations?

Ou le gouvernement anglais autorise et tolère ces crimes publics et privés, et alors on peut lui dire que cette conduite n'est pas digne de la générosité, de la civilisation, de l'honneur britannique; ou il ne peut les empêcher, et alors on peut lui dire qu'il n'y a pas de gouvernement partout où il n'y a pas de moyens de réprimer l'assassinat, la calomnie et de protéger l'ordre social européen.

Article du 8 août 1802



MADAME BONAPARTE Dessinant le Portrait du Premier CONSUL.

A Paris chez Bassot, M^e A. Potampue et Fils de papier peint, rue St. Jacques au coin de celle des Mathurins N^o 67.

4. Madame Bonaparte dessinant le portrait du
Premier Consul.
Musée de la Malmaison. Bulloz.

XIII.

Sur le curé de Saint-Roch.

Bonaparte ne se désintéresse pas des problèmes intérieurs, témoin cette note qui fit sensation lorsqu'on en connut la provenance (Périvier, op. cit., p. 194).

Le curé de Saint-Roch¹, dans un moment de déraison, a refusé de prier pour M^{lle} Chameroy² et de l'admettre dans l'Église. Un de ses collègues, homme raisonnable³, instruit de la véritable morale de l'Évangile, a reçu le convoi dans l'église des Filles-de-Saint-Thomas, où le service s'est fait avec toutes les cérémonies ordinaires.

L'archevêque de Paris⁴ a ordonné trois mois de retraite au curé de Saint-Roch, afin qu'il puisse se souvenir que Jésus-Christ commande de prier même pour ses ennemis et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il apprenne que toutes les pratiques superstitieuses, conservées dans quelques rituels et qui, niées dans les temps d'ignorance ou créées par des cerveaux échauffés, dégradaient la religion par leur niaiserie, ont été prosrites par le Concordat et par la loi du 18 germinal⁵.

1. Marduel, qui avait refusé un poste d'évêque pour rester dans sa cure. Sur cette affaire : cf. Lanza de Laborie, *Paris sous Napoléon*, t. IV, pp. 108-114.

2. « Fille d'opéra » selon l'expression du temps. Sous l'Ancien Régime, les comédiens n'étaient pas inhumés en Terre sainte.

3. Rivière, un ancien moine insermenté.

4. Le cardinal de Belloy, très modéré.

5. Les fameux articles organiques.

XIV.

Sur la presse anglaise.

Bonaparte poursuit sa polémique avec la presse anglaise :

Une partie des journalistes anglais reste en proie à la discorde; toutes les lignes qu'ils impriment sont des lignes de sang. Ils appellent à grands cris la guerre civile au sein de la nation occidentale, heureusement pacifiée.

Tous leurs raisonnements, toutes leurs hypothèses roulent sur deux points : 1^o imaginer des griefs contre la France; 2^o se créer aussi libéralement des alliés et donner à leurs passions des auxiliaires parmi les grandes puissances du continent. Leurs griefs principaux sont aujourd'hui les affaires de Suisse¹ dont l'heureuse issue excite leur jalousie. Il paraît qu'il aurait convenu beaucoup à leurs passions que la guerre civile déchirât cette malheureuse nation et que les puissances voisines se laissent entraîner par l'empire des circonstances, l'harmonie du continent fût de nouveau troublée. La proclamation du 10 vendémiaire a coupé le nœud de toutes les intrigues. Ils invoquent le traité de Lunéville qui assure l'existence de la République helvétique, mais c'est précisément pour l'assurer que l'intervention de la France est indispensable. D'ailleurs, de toutes les puissances de

1. Pour mettre fin aux luttes intérieures entre les cantons, Bonaparte donna à la Suisse, le 19 février 1803, une constitution fédérale qui lui accordait, avec le titre de médiateur, un droit d'arbitrage entre les cantons : cf. Dunan, *Napoléon et les cantons suisses* (Revue des Études napoléoniennes, sept. 1912).

2. Cette diète d'Empire, le 23 février 1803, remania profondément l'Allemagne sous la direction de Talleyrand.

l'Europe, la seule qui n'ait pas le droit d'invoquer à cet égard le traité de Lunéville, c'est l'Angleterre, puisqu'elle a refusé de reconnaître la République helvétique. Elle a également méconnu la République italienne, la République ligurienne et le roi de Toscane. Nous savons que depuis un an, malgré les vives instances du gouvernement français, elle a persisté dans le même refus, relativement à ces États et aux arrangements continentaux stipulés par le traité de Lunéville. L'Angleterre n'a point d'agents diplomatiques ni à Berne, ni à Milan, ni à Gènes, ni à Florence. Le gouvernement anglais ne se plaint point et ne peut se plaindre en effet de ce qui arrive dans des pays dont il ne reconnaît pas l'existence politique, et avec lesquels il n'entretient pas de relations publiques. Les affaires d'Allemagne excitent bien plus vivement encore la jalousie de cette faction d'écrivains périodiques; et la conduite forte et généreuse qui a mérité à la Russie et à la France les remerciements de tous les peuples d'Allemagne est un sujet de griefs pour ces instigateurs de troubles. Le roi d'Angleterre a reconnu tous les arrangements de l'Allemagne : il y a adhéré. Il suffit à ce sujet de lire le vote de son ministre à la diète de Ratisbonne². Aussi le cabinet britannique, satisfait d'avoir vu prendre en considération et ménager tous ses intérêts, n'élève à cet égard aucune espèce de plainte. Les libellistes anglais écrivent que la volonté exprimée par le roi d'Angleterre comme électeur d'Hanovre n'est pas celle de la nation anglaise. Mais quel autre titre aurait donc une puissance insulaire pour se mêler des affaires de l'Allemagne! Et à quelle abjection faudrait-il que la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Suède, le Danemark, la Bavière et les maisons de Wurtemberg, de Baden, de Hesse-Cassel, etc., et la République française se trouvassent réduits s'ils ne pouvaient négocier, conclure, arranger leurs intérêts limitrophes sans l'agrément d'une puis-

sance qui est aussi étrangère à ces intérêts qu'à notre droit diplomatique! Elle qui, seule, méconnaît les droits des nations indépendantes sur les mers. *Les relations de la France et de l'Angleterre sont le traité d'Amiens, rien que le traité d'Amiens.* Les alliés, que les écrivains ou les partis qui impriment à Londres se créent sur le continent, n'existent heureusement, ainsi que leurs griefs, que dans leur imagination déréglée et dans les passions haineuses et jalouses qui les tourmentent.

Ils appellent de tous leurs vœux les troupes autrichiennes; ils rassemblent et forment des armées dans le Tyrol, mais Thugut n'est plus³, et S. M. l'Empereur sait bien que si, deux fois, la puissance autrichienne a été conduite sur les bords du précipice, c'est pour s'être livrée deux fois à ces perfides investigations.

Bien loin de sacrifier le sang de ses sujets, qui lui est si cher, la cour de Vienne, obérée par les remboursements qu'elle a l'extrême bonne foi de faire à l'Angleterre pour les subsides qu'elle en a reçus pendant les premières campagnes, ne s'occupe qu'à diminuer ses dépenses. Elle pourrait en bonne justice, au lieu de rendre l'argent qu'elle a dépensé pour la cause du gouvernement anglais, demander à cette puissance 5 ou 600 millions comme une juste indemnité des frais de la guerre. Kaunitz⁴ disait au milieu du siècle passé à un ministre du roi de Prusse qui prenait son audience de congé : « Le roi votre maître apprendra un jour combien l'alliance de l'Angleterre est pesante. Et si la Prusse vit ses frontières envahies, sa capitale saccagée, et ne succomba point, elle en fut redevable à ce prince de glorieuse mémoire et à cette armée qui sera longtemps citée comme modèle⁵. »

N'entendez-vous pas aussi les journalistes effrénés appeler à grands cris les armées russes? Mais ces armées russes ont-elles oublié que, compromises et abandonnées dans les marais de la Hollande, elles ont été désavouées en

3. Thugut avait été le promoteur des deux premières coalitions contre la France.

4. Grand ministre autrichien (1711-1794).

5. Frédéric II pour lequel, on l'a vu, Napoléon nourrissait une grande admiration.

Angleterre et qu'au mépris du droit des nations on n'a pas même voulu les comprendre dans l'échange des prisonniers? Mais les Russes, les Suédois et les Danois ne conserveront-ils pas un long souvenir de ces prétentions inouïes qui ont amené les massacres de Copenhague? Certes, et le continent en est profondément convaincu, le premier des biens, l'intérêt le plus cher est la paix. Il sait trop qu'une guerre continentale n'aurait d'autre effet que de concentrer toutes les richesses du commerce, toutes les colonies du monde dans la main d'une seule nation. La Russie et la France, réunies par une estime réciproque, par des intérêts communs, par la ferme volonté de maintenir la paix du continent, contiendraient, malgré eux, nos esprits inquiets dont la politique turbulente inspire les gazettes anglaises, si jamais l'influence de leurs libelles parvenait à faire remplacer le ministère sage qui gouverne la Grande-Bretagne. Qu'on cite, depuis cent ans, une puissance continentale qui, s'étant écartée des principes d'une saine politique, n'ait pas justifié ce mot profond de M. de Kaunitz : « Si le roi des Deux-Siciles a vu deux fois ses frontières franchies et sa capitale au pouvoir des Français, si l'électeur de Bavière a vu deux fois la même scène se renouveler dans ses États, si le roi de Sardaigne a cessé de régner en Savoie et en Piémont, si la maison d'Orange a perdu le stathoudérat, si l'oligarchie de Berne et de Gênes a vu s'évanouir son influence et le Portugal les limites de ses provinces couvertes de troupes prêtes à les conquérir, tous ne l'ont-ils pas dû à l'alliance de l'Angleterre? » La paix de l'Europe est solidement établie et aucun cabinet ne veut la troubler; mais, s'il pouvait arriver que des individus ennemis des hommes et de la tranquillité du monde parvinssent à obtenir quelque crédit dans le cabinet britannique, ils ne réussiraient point à empêcher tout le bien que les deux nations ont droit

d'attendre de leur état de paix et de leurs nouvelles relations.

Au reste, le peuple français n'ignore point qu'il existe une grande masse de jalousie et que longtemps on fomentera contre lui des discussions soit intestines, soit étrangères; aussi demeure-t-il constamment dans cette attitude que les Athéniens ont donnée à Minerve, le casque en tête et la lance en arrêt.

On n'obtiendra jamais rien de lui par des procédés menaçants. La crainte est sans pouvoir sur le cœur des braves.

Article du 29 octobre 1802

XV.

Contre les menées anglaises.

On reconnaît également dans la conclusion de cet article la griffe du Premier Consul (cf. Périvier, op. cit., p. 173).

Quel est l'intérêt que la faction ennemie de l'Europe prend aux insurgés suisses? Il est facile de voir qu'elle voudrait faire de la Suisse un nouveau Jersey pour y tramer des complots, solder des traîtres, répandre des libelles, accueillir tous les criminels, tous les ennemis de la France, et faire sur l'Est tout ce qu'elle a fait constamment au moyen de la position de Jersey sur l'Ouest. Elle aurait par là cet avantage tout particulier d'inquiéter cette belle manufacture de Lyon qui renaît de ses ruines et porte une main d'acier sur la balance du commerce, afin de la faire pencher en faveur de l'industrie française¹. Quel est l'intérêt de la France? C'est de n'avoir que de bons voisins et des amis sûrs. Au midi, le roi d'Espagne, allié de la France par inclination comme par intérêt, et les Républiques italienne et ligurienne², qui entrent dans son système fédératif; la Suisse, le duc de Bavière, le bon prince de Bade, le roi de Prusse, la Hollande au nord et à l'est.

La faction ennemie de l'Europe et qui veut

1. Napoléon avait effectué un voyage à Lyon, en janvier 1802.

2. La république de Gènes.

3. L'acte de médiation.

agir sur le continent ne trouvera dans ces États ni complices ni tolérance. Cependant ces agitateurs ne dorment jamais; ils se sont essayés à la fois à Gênes, en Suisse, en Hollande. Leurs trames prenaient de la consistance en Suisse lorsque la proclamation du 8 vendémiaire a tout calmé³. Tout est rentré dans son état naturel, dans cet état qui, de tous côtés, présentera le beau territoire de la France environné de peuples amis.

Cet état est le résultat de dix ans de triomphes, de hasards, de travaux et d'immenses sacrifices. La paix de Lunéville, les préliminaires de Londres et la paix d'Amiens, bien loin d'y changer, l'ont consolidé. Aujourd'hui, pourquoi tenter ce que l'on n'a pu faire réussir jusqu'à ce jour? Nous croit-on devenus lâches? Nous croit-on moins forts que nous l'avons été? Il est plus facile aux vagues de l'Océan de déraciner le rocher qui en brave la fureur depuis quarante ans qu'à la faction ennemie de troubler l'Europe.

Article du 5 novembre 1802

XVI.

Hymne à la paix.

Périvier attribue au Premier Consul, sans fournir les sources sur lesquelles il s'appuie, cette profession de foi pacifiste, qui révèle, si l'article est bien de Napoléon, un aspect inattendu de sa personnalité. Ainsi pourrait se confirmer la thèse d'Arthur Lévy, exposée dans Napoléon et la paix, qui rejette sur l'Angleterre la responsabilité des guerres napoléoniennes.

Si la guerre est un fléau plus terrible pour les peuples que la famine, la peste, la sécheresse, quelle profonde perversité doit avoir rendu insensibles à tous les sentiments de la nation les Grenville¹, les Windham, les Minto²!...

Mais ces menées sont vaines; espérons qu'elles le seront constamment. Le gouvernement français touchera toujours ces nœuds d'intrigues lorsqu'on les aura ourdies avec beaucoup de peine, comme le nœud gordien. Le continent restera en paix, mais la gloire en sera toute au peuple français et les remords aux amis de la guerre. Oui, les remords! Après dix ans de guerre, où le tiers de la population a péri, est-il aujourd'hui une mère en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France, qui ne doive regarder avec horreur les Grenville, les Windham, les Minto? Ces

1. Grenville avait annoncé aussitôt après la paix d'Amiens la reprise de la guerre dans un délai de douze mois.

2. Ambassadeur d'Angleterre à Vienne.

hommes qui provoquent les guerres, ils ne l'ont jamais faite. Au sein d'une riche et somptueuse ville, environnés de tous les agréments et de toutes les commodités de la vie, ils provoquent le massacre du reste de notre génération. Est-il un souverain sur le continent dont l'étude essentielle ne soit pas de lire aujourd'hui avec attention et de méditer profondément sur les discours, les pensées qui décèlent cette politique infernale, avoués aujourd'hui avec une impudeur sans exemple dans l'histoire des nations, ce qui ne peut être que l'effet du délire, première punition du crime...

La France, la Russie et la Prusse peuvent enfin se fatiguer de cet excès de licence et dire : que cela ne soit plus ! Dussions-nous le dire jusqu'à l'ennui, la paix, toute la paix, rien que la paix pour consolider l'Europe, et l'Angleterre la première.

Tendres mères, bons citoyens, philanthropes éclairés, bénissez le ciel du discrédit de cette faction.

Article du 1^{er} Janvier 1803

XVII.

Contre

le gouvernement anglais.

et le roi d'Angleterre.

Nouvelle attaque de Bonaparte contre le gouvernement anglais :

L'esprit de vertige qui s'est emparé depuis quelques mois du gouvernement anglais ne saurait se concevoir.

Il croit donc sans doute que nous n'avons ni armes ni encre.

Article du 23 mai 1803

XVIII.

Parallèle

entre le Premier Consul et le roi d'Angleterre.

Après la découverte de la conspiration de l'an XII, Bonaparte reprend la plume.

L'année dernière, à pareil jour, l'Europe était en paix.

Demain, une année sera révolue depuis que le roi d'Angleterre, déshonorant un règne de quarante ans par les plus grossiers mensonges, appela sa nation aux armes parce que, disait-il, en face de l'Europe, *les ports de France et de Hollande étaient remplis d'armements formidables qui menaçaient la constitution, l'indépendance et la religion du peuple anglais.*

Ce mensonge fallacieux a renouvelé la guerre. Les ministres du roi d'Angleterre préparaient un nouveau message pour célébrer cet anniversaire. Ils comptaient annoncer au Parlement qu'ils avaient lâchement fait assassiner le Premier Consul¹. Mais celui qui dispose de la vie des hommes et des destinées des empires en avait ordonné autrement. Le gouvernement français est plus affermi; une nouvelle énergie vient d'animer, de réunir les citoyens et d'apprendre aux méchants, aux conspirateurs, que le peuple tout entier se rassemble, se presse autour du chef de l'État.

Le Premier Consul, supérieur à tous les événements, tranquille au milieu de toutes

1. Allusion à la conspiration de l'an XII qui regroupait Moreau, Pichegru et Cadoudal. Ce dernier, qui était encore en fuite, allait être arrêté le 9 mars.

2. George III avait été frappé de troubles mentaux et dut céder la régence à son fils aîné, le futur George IV. Il avait épousé Sophie-Charlotte de Mecklembourg dont il eut douze enfants.

ces vaines conjurations, tout entier aux travaux de la guerre et de l'administration, est plus en état que jamais d'accomplir l'ordre des destinées et de venger le droit des nations, le droit des gens si souvent violé : tandis que le roi d'Angleterre, frappé le jour même qu'il avait marqué pour l'assassinat du Premier Consul, environné d'un crêpe funèbre, déjà privé de sa raison, se débat entre la démence et la mort ; que sa nation est en proie aux divisions et aux alarmes ; que, dans sa famille, le frère s'arme contre le frère, la mère contre le fils aîné².

A la vue de ces preuves éclatantes de l'existence d'une Providence divine et juste, on se rappelle les tableaux les plus sublimes des prophètes d'Isaïe. On dit avec Daniel : Mané, Thécel, Pharès.

Article du 8 mars 1804

XIX.

Sur le duc d'Enghien.

Prolongement de la découverte de la conspiration de l'an XII, l'enlèvement en territoire allemand du duc d'Enghien, soupçonné d'être le prince attendu par les conjurés. L'infortuné arrive à Paris le 20 mars. Pour préparer l'opinion, Bonaparte introduit une note dans le Moniteur du 21. « Il n'y a aucun doute que cet article ne soit l'œuvre du Premier Consul lui-même », écrit Périvier (op. cit., p. 191).

Tandis que l'Angleterre envoyait Pichegru, Georges et la bande d'exécution à Paris¹, elle rassemblait et prenait à sa solde tous les émigrés qui se trouvent en Allemagne. Une circulaire du prince de Condé² leur a fait appel il y a près de deux mois; c'est un fait connu de toute la ville de Hambourg, qu'un nommé Maillard était chargé en cette ville des fonds pour recruter ces malheureux et les expédier sur le Rhin. La rive droite du Rhin se remplissait journellement de ces nouveaux légionnaires que l'Angleterre appelle encore une fois à être les jouets et les victimes de son cruel machiavélisme.

Un prince Bourbon³, avec son état-major et quelques bureaux, était fixé sur ce point d'où il dirigeait le mouvement. Le prince Guéménée ainsi que plusieurs autres officiers

1. Ils venaient en effet d'être arrêtés à Paris.

2. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, était le général en chef de l'armée de l'émigration.

3. Le duc d'Enghien, petit-fils du prince de Condé.

devaient arriver le 25 mars pour compléter l'organisation des bandes.

Les puissances du continent s'empresrent de désavouer de pareils éléments de trouble, et cette nouvelle tentative du cabinet britannique n'aura pas plus de succès que le crime organisé à Paris par lui à si grands frais contre le Premier Consul.

Article du 21 mars 1804

XX. Contre Paris.

L'attitude des Parisiens lors de la découverte de la conspiration de l'an XII ; leur scepticisme sur la culpabilité de Moreau et leurs témoignages de sympathie à l'égard du général, avait exaspéré Bonaparte déjà méfiant à l'égard d'une ville, berceau de la Révolution. Le nouvel empereur envisageait de faire de Lyon la capitale de la France. Il lança un avertissement aux Parisiens, non plus sous la forme d'une note insérée dans le Moniteur mais indirectement, par une lettre adressée à la Gazette de France sans signature. « Thibaudeau, vivant alors dans l'entourage de Napoléon, ne nous laisse aucun doute sur l'origine de cet article. » (Périvier, op. cit., p. 233.)

J'ai cherché les causes qui ont pu déterminer Constantin à fonder une nouvelle capitale¹.

Il n'y a pas de doute qu'il n'ait été déterminé à cette vaste entreprise par les mêmes raisons qui ont engagé Dioclétien et Maximien à transférer le siège du gouvernement à Nicodéum et à Milan².

Ces deux princes qui ont ramené l'ordre, la paix et la tranquillité dans Rome et dans l'Empire, qui se sont illustrés par des victoires éclatantes sur les Barbares de l'Asie et du Nord, vinrent, après tant d'exploits, triompher dans

1. Constantinople.

2. Dioclétien et Maximien se partagèrent le pouvoir en 286. Les deux capitales furent Milan, sentinelle sur les Alpes, et Nicomédie, proche de la frontière perse.

la capitale; ils s'attendaient naturellement à y recevoir l'accueil que méritaient leurs travaux guerriers; mais ils n'y trouvèrent qu'un peuple ingrat, inconstant, léger, qui, loin d'apprécier leurs services et de bénir la main qui avait cicatrisé ses blessures, cherchait à les tourner en ridicule. Toutes les fois qu'ils paraissaient dans le cirque, au théâtre, ou dans d'autres lieux publics, ils étaient témoins des applications indécentes, des sarcasmes, des calembours qu'on se permettait en leur présence, tandis que les habitants des provinces se trouvaient honorés de la présence de leurs monarques, se pressaient sur leurs pas et leur témoignaient la reconnaissance dont ils se sentaient pénétrés.

La comparaison que firent ces empereurs ne se trouva pas à l'avantage de la capitale et les détermina sans doute à établir leur résidence habituelle dans des villes moins splendides à la vérité, mais où ils recevaient un accueil plus flatteur. Constantin paraît avoir eu les mêmes motifs à l'égard de Rome; il n'a pas voulu s'exposer aux désagréments qu'avaient éprouvés ses prédécesseurs.

Il est bien étonnant, sans doute, que Dioclétien et Constantin n'aient pas senti que, pour se venger d'une poignée de faquins, de gens sans aveu, de jeunes gens inconsidérés, ils entraînaient la ruine d'un grand nombre de commerçants et de propriétaires. Serait-ce que les meilleurs esprits ne tiennent point contre l'ingratitude? Quoi qu'il en soit, Rome est totalement déchue de son rang.

Puisse cet exemple servir de leçon à la postérité!

Gazette de France, 28 septembre 1804

XXI.

Note

sur la catastrophe de Baylen. 1808

La nouvelle de la reddition à Baylen, en rase campagne, du général Dupont, première défaite de la Grande Armée en Espagne, surprend Napoléon à Bordeaux. Sa colère éclate, dans une note non datée, qu'il adresse au Moniteur.

Il y a peu d'exemples d'une conduite aussi contraire à tous les principes de la guerre. Ce général, qui n'a pas su diriger son armée, a ensuite montré, dans les négociations, encore moins de courage civil et d'habileté. Comme Sabinus Titurius, il a été entraîné à sa perte par un esprit de vertige; il s'est laissé tromper par les ruses et les insinuations d'un autre Ambiorix¹; mais, plus heureux que les nôtres, les soldats romains moururent tous les armes à la main.

1. Dans ses *Commentaires* sur les campagnes de César, écrits à Sainte-Hélène, Napoléon raconte longuement l'épisode de Titurius.

XXII.

Sur le pouvoir impérial.

Au cours de la campagne qu'il dirigea en Espagne, Napoléon avait envoyé au corps législatif, pour atténuer l'effet déplorable de la défaite de Baylen, des drapeaux et des trophées. Le président du corps législatif ayant porté à Joséphine les remerciements de l'assemblée, l'Impératrice commit l'étourderie de déclarer que le corps législatif représentait la nation, propos qui furent reproduits dans le Moniteur. Napoléon adressa à ce journal un vigoureux démenti, le 15 décembre 1808.

S. M. l'Impératrice n'a point dit cela; elle connaît trop bien nos constitutions, elle sait trop bien que le premier représentant de la nation, c'est l'Empereur, car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation. Dans l'ordre de nos constitutions, après l'Empereur vient le Sénat, après le Sénat le Conseil d'État; après le Conseil d'État est le corps législatif; après le corps législatif viennent chaque tribunal et fonctionnaire public dans l'ordre de ses attributions.

Napoléon inspirera encore de nombreuses notes et articles dans le Moniteur et les journaux autorisés, sans toutefois, semble-t-il, prendre directe-

ment la plume lui-même. (Cf. en dehors de la Correspondance et de l'ouvrage de Péricier, *Hauterive*, Napoléon et la Presse, Revue des Deux-Mondes, 1^{er} janvier 1940.)

Note au Moniteur, 15 décembre 1808

5. Portrait de Bonaparte Premier Consul, datant peut-être de son voyage à Lyon. Soie sur soie tissée par la manufacture Pernon à Lyon. Musée de la Malmaison. Bulloz.

Faut-il y voir un témoignage de la reconnaissance des soyeux lyonnais devant la renaissance de leur industrie? En 1809, avant que ne se fassent sentir les conséquences du Blocus Continental, le voyageur allemand Nemnich notait : « les soieries de Lyon se sont toujours signalées avec le plus grand honneur par leur bonne façon, leur goût, leur bon marché et autres avantages. Loin de reculer à cet égard, dans la moindre pièce, les fabricants recherchent sans trêve des améliorations et une plus haute perfection, pour ne pas se laisser arracher le premier rang par des places industrielles concurrentes. Aussi Lyon est-elle incontestablement, après Paris, la ville la plus active de la France actuelle, et à cet égard peut-être, la moins malheureuse du continent européen ».



III NAPOLÉON CHEF DE GUERRE

Rapports au Directoire
Proclamations
Bulletins de la Grande Armée

III
NAPOLÉON
CHÉF DE GUERRE
Rapports au Directoire
Propositions
Bulletin de la Grande Armée

6. Nomination de Bonaparte à l'armée d'Italie.
Ministère de la Guerre. Bulloz.

« L'attitude de Bonaparte, dès son arrivée à l'armée d'Italie, fut celle d'un homme né pour le pouvoir. Il était évident, aux yeux des plus clairvoyants, qu'il saurait se faire obéir. »

4^e Division.

5^e Subdivision.

Liberté.



Egalité.

Bureau
des
Affaires

Département de la Guerre.

Paris, le 17 *Prairial* an 4^e de la République française.

Ampliation.



Extrait des Registres du Directoire exécutif,
Du 11 *Prairial* an 4^e de la République française.
N^o 11. *Indivisible*.

Arriver le *Prairial*
à 17. *Indivisible*

Le Directoire exécutif a arrêté ce qui suit
Le Général de Division Bonaparte
commandant en chef l'armée de l'Italie
en nomme Général en chef de l'armée d'Italie
Pour copie. Conf. Signé Lebrun
Fin
Par le D^u Exécutif le 11 *Prairial* an 4
Signé
Pour amplification
Le Chef de la 5^e Division
3^e Subdivision
Dumouriez

En 1835, une correspondante écrit à Balzac :
« Les premières sensations de ma vie ont été éveillées par la gloire de nos armées, par cette puissance napoléonienne qui savait tout faire vibrer, tout faire surgir. Je sens encore les battements de cœur que j'éprouvais en entendant crier la victoire ou les bulletins de la Grande Armée (en ce temps-là, c'était la même chose). Mon cœur s'agrandissait, sautait dans ma jeune poitrine ; mes yeux se remplissaient de larmes. J'aimais, j'adorais Napoléon ! Mon imagination me le peignait comme un dieu, comme Jupiter armé de la foudre ! »

Napoléon écrivain, c'est avant tout l'auteur de ces proclamations à l'armée, brèves, nerveuses, imagées, dont nul après lui ne retrouvera le ton.
« Les proclamations à l'armée sont généralement courtes et ont pour sujet un fait unique, la bataille à gagner ou la victoire acquise, la déclaration de guerre ou le traité de paix. » (Tomiché, *op. cit.*, p. 193.)

En revanche, les rapports ou mémoires que Bonaparte adressa au Directoire lors des campagnes d'Italie ou d'Égypte offrent une vue plus large de son action et permettent d'entrevoir les idées politiques, militaires, diplomatiques ou sociales du jeune général.

Sous une forme impersonnelle, les bulletins de la Grande Armée sont la continuation de ces

rapports, mais leur importance est plus considérable. Ils n'ont plus pour objet de renseigner le gouvernement, mais d'expliquer aux soldats les opérations auxquelles ils ont participé et susciter leur émulation en relatant les actions d'éclat au combat. Ils s'adressent également à la nation et à l'Europe dans un dessein de propagande que Stendhal a bien mis en lumière lorsqu'il les définit comme des « machines de guerre ». « Les bulletins ne sont pas l'histoire », reconnaît Napoléon lui-même, le 24 février 1814. Lorsqu'il les dicte, l'Empereur ne craint pas, tout en simulant l'objectivité, de falsifier le récit des événements. Pourtant son récit captive l'attention, crée une atmosphère d'enthousiasme qui paralyse tout esprit critique. Les conséquences de cette propagande ne se limitent pas à la France; elles touchent l'Europe. Metternich s'en inquiète dès 1805.

Ces textes posent le difficile problème de leur attribution. S'il ne fait pas de doute que Napoléon ait dicté ou corrigé les proclamations les plus célèbres (certaines, il est vrai, ont été réécrites plus tard), il n'en va pas de même pour les bulletins de la Grande Armée. La plupart ont été rédigés par l'état-major. La commission qui édita la correspondance de Napoléon I^{er} sous le Second Empire en a retenu un certain nombre qu'elle estime, sans preuves formelles, être de Napoléon. En effet, celui-ci a certainement collaboré à la rédaction des bulletins les plus importants.

On a retenu ici les principaux rapports adressés par le général Bonaparte au Directoire pendant les campagnes d'Italie et d'Égypte. Bonaparte s'y exprime à la première personne et signe le rapport. Figurent également dans ce recueil les proclamations à la Grande Armée qui ont précédé et suivi les batailles les plus importantes et le bulletin contenant le récit des

opérations. De fortes chances existent pour qu'ils aient été au moins revus par Napoléon. S'agissant de sources déjà plusieurs fois imprimées, l'appareil critique a été réduit aux seuls éclaircissements historiques, renvoyant pour plus de détails aux ouvrages fondamentaux.

I.

Les armées de la République

On attachait dans les armées du Directoire une grande importance au bulletin historique dont la rédaction était confiée au chef d'état-major. C'est dans le bulletin qu'étaient mentionnées pour les contemporains et la postérité actions d'éclat ou défaillances. « Le bulletin historique devait fournir l'exacte indication des forces aux prises et la minutieuse description des lieux, y joindre le précis des ordres du général en chef et des mouvements de l'armée, colonne par colonne, indiquer le détail des actions et des combats, avec leurs caractéristiques et la relation des traits de bravoure, enfin résumer les résultats stratégiques, mais aussi les dommages subis¹. »

Avec Bonaparte, le ton et la forme changent. Le général en chef s'exprime lui-même dans des rapports au Directoire ou des proclamations à l'armée. L'information est fournie par l'état-major qui propose une première rédaction que remanient parfois entièrement Bonaparte ou Berthier. « Jamais Bonaparte n'envoyait une lettre qu'il ne l'eût relue ou raturée vingt fois. Il gardait tout cela jusqu'à six et huit jours sans rien expédier. Ensuite, avec Berthier, tous ces chiffons étaient mis sur une table. On formait sur le tout des rapports et des lettres au Directoire et ailleurs, c'est-à-dire des histoires complètes, avec les dates convenables. Avec cette méthode il était facile d'arranger tout ce qui était arrivé²... »

1. M. Reinhard, *Avec Bonaparte en Italie*, p. 73.

2. *Mémoires de Landrieux* publiés par M. Reinhard (*op. cit.*, p. 77).

3. Reinhard, *op. cit.*, p. 76.

4. *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*. Paris an VIII.

« Ainsi se dessinait un historique d'un type non réglementaire, apparenté aux Commentaires de la guerre des Gaules, qui furent, eux aussi, publiés par fragments au cours des événements, pour soigner la réputation de leur auteur³. » La légende napoléonienne s'est forgée non pas sur le rocher de Sainte-Hélène, mais dès la campagne d'Italie.

Le procédé fut conservé — malgré la difficulté des communications — lors de la campagne d'Égypte dont Berthier publia en l'an VIII la relation⁴.

I.

Proclamation à l'armée d'Italie

Première proclamation, la plus célèbre peut-être :

Quartier général, Nice,
7 germinal an IV (27 mars 1796).

Soldats!

Vous êtes nus, mal nourris; le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables; mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir; vous y trouverez honneur, gloire et richesse. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ou de constance¹?

1. Sur l'organisation de l'armée d'Italie, cf. l'étude de J. Godechot (*Cahiers de la Révolution française*, IV, 1936) qui signale une autre proclamation adressée aux patriotes italiens trois jours plus tard.

II.

Premier ordre du jour

Quartier général, Nice,
9 germinal an IV (29 mars 1796).

Le général en chef Bonaparte a passé la revue de la 100^e demi-brigade et de la 165^e, ainsi que du bataillon de Montferme, du 7^e régiment de hussards et de l'artillerie; il a été satisfait de la tenue des troupes, des sentiments de dévouement à la République et de la forte résolution de vaincre qu'elles lui ont témoignés. Il a parcouru les divisions les plus actives de l'armée; il a trouvé partout des soldats accoutumés à vaincre et à souffrir, aussi dévoués à la liberté qu'à la discipline, qui est le nerf des armées. Ils trouveront en lui un frère d'armes, fort de la confiance du gouvernement, fier de l'estime des patriotes, et décidé à fixer sur l'armée d'Italie des destinées dignes d'elle.

En exécution de l'arrêté du Directoire exécutif, en date du 12 ventôse, le général Alexandre Berthier est nommé chef de l'état-major de l'armée d'Italie¹.

L'adjudant général Vignolle reste sous-chef de l'état-major.

Le général de division P. Gaultier reste employé au quartier général à Nice; il est particulièrement chargé, dans ce moment, de tout ce qui a rapport à la nouvelle organisation de l'armée, aux hommes de la réquisition et à

1. Berthier était ainsi remis en activité comme général de brigade (cf. Six, *Dictionnaire des généraux de la Révolution et de l'Empire*).

2. Gaultier de Kerveguen était précédemment chef d'état-major de l'armée d'Italie. Pour la carrière de tous les généraux mentionnés dans les bulletins, on renvoie une fois pour toutes au *Dictionnaire des généraux et amiraux français (1792-1814)*, de Georges Six.

l'échange des prisonniers de guerre; il signera tout ce qui est relatif à ce travail².

Il est ordonné aux généraux qui n'ont pas le nombre d'aides de camp désigné par la loi de s'en choisir suivant les dispositions qu'elle prescrit.

Il est également ordonné aux adjudants généraux qui n'ont pas leurs adjoints de proposer sans délai les officiers qu'ils jugeront capables de remplir ces fonctions importantes. Ils doivent sentir qu'aucune considération particulière ne peut influencer sur leur choix; les talents, la moralité, un patriotisme pur et éclairé doivent seuls le déterminer.

A la réception du présent ordre, les adjudants généraux adresseront au chef de l'état-major le nom, le grade et l'ancienneté de service de chacun de leurs adjoints; ils ajouteront des notes sur leurs connaissances.

Les adjudants généraux sont prévenus que le chef d'état-major a des ordres très précis du général en chef pour faire subir un examen aux adjoints, afin de faire passer dans les auxiliaires et remplacer ceux que ne seraient pas propres à seconder le travail dont leurs adjudants généraux sont chargés.

Par ordre du général en chef.

III.

La victoire de Montenotte

Deux armées gardaient la frontière des Alpes, celle des Autrichiens que commandait Beaulieu et celle des Sardes dirigée par Colli. Après avoir franchi les Alpes par le col de Cadibone, Bonaparte se glisse entre les deux armées et bat les Autrichiens à Montenotte. (Cf. Camon, La première manœuvre de Napoléon, 12-18 avril 1796.)

Quartier général, Carcare,
23 germinal an IV (12 avril 1796).
Ordre du jour.

Vive la République! Aujourd'hui, 23 germinal, la division du général Masséna¹ et celle du général Laharpe² ont attaqué les Autrichiens, qui étaient au nombre de treize mille hommes, commandés par le général Beaulieu³ en personne et les généraux d'Argenteau et Roccavina, occupant l'importante position de Montenotte. Les républicains ont complètement battu les Autrichiens et leur ont tué ou blessé environ trois mille hommes. Le général Roccavina est au nombre des blessés. Plusieurs lieutenants-colonels et officiers ont été tués. Les détails de cette relation seront envoyés à l'armée lorsqu'on aura recueilli en entier les renseignements relatifs à cette glorieuse affaire.

1. Masséna commandait la première division de l'aile droite de l'armée d'Italie depuis avril 1795, puis l'avant-garde de l'armée d'Italie en mars 1796 (cf. Gachot, *Histoire militaire de Masséna*. 1902).

2. Laharpe commandait la première division d'avant-garde sous Masséna. « Grenadier par le cœur comme par la taille », dira Napoléon.

3. Commandant les forces autrichiennes, Beaulieu (1725-1819), belge d'origine, était un vétéran de la guerre de Sept Ans.

IV.

La bataille de Millesimo

Après avoir battu les Autrichiens à Montenotte, Bonaparte bouscule les Sardes à Millesimo.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Carcare,
26 germinal an IV (15 avril 1796).

Je vous ai rendu compte que la campagne avait été ouverte le 20 du mois, et je vous ai instruits de la victoire signalée que l'armée française a remportée aux champs de Montenotte; j'ai aujourd'hui à vous rendre compte de la bataille de Millesimo.

Après la bataille de Montenotte, je transportai mon quartier général à Carcare; j'ordonnai au général divisionnaire Laharpe de se porter sur Sassello, pour menacer d'enlever les huit bataillons que l'ennemi avait dans cette ville, et de se porter le lendemain, par une marche rapide et cachée, dans la ville de Cairo. Le général Masséna se porta avec sa division sur les hauteurs de Dego. Le général divisionnaire Augereau¹ qui était en marche depuis deux jours avec la 69^e et la 39^e demi-brigade bivouaqua dans la plaine de Carcare. Le général de brigade Menard² occupa les hauteurs de Biestro. Le général de brigade Joubert³, avec la 1^{re} demi-brigade d'infanterie

1. Le futur maréchal commandait la première division du corps de bataille.

2. Philippe Mesnard commandait la 2^e brigade de la division Laharpe (1750-1810).

3. Général de brigade depuis le 24 décembre 1795, Joubert devait être tué à la bataille de Novi en août 1799 (cf. Chevrier, *Le général Joubert*, et le jugement de Napoléon à Sainte-Hélène, *Mémorial*, éd. Dunan, t. II, p. 229).

4. Le marquis de Provera (1736-1804), d'origine lombarde, fut disgracié après le siège de Mantoue.

5. Banel commandait la 2^e brigade de la division Augereau. Il fut tué le 13 avril 1796.

légère, occupa la position intéressante de Sainte-Marguerite.

Le 24, à la pointe du jour, le général Augereau, avec sa division, força les gorges de Millesimo, dans le temps que les généraux Menard et Joubert chassèrent l'ennemi de toutes les positions environnantes, enveloppèrent, par une manœuvre prompte et hardie, un corps de quinze cents grenadiers autrichiens, à la tête desquels se trouvait le lieutenant général Provera, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse ⁴, qui, loin de poser les armes et de se rendre prisonnier de guerre, se retira sur le sommet de la montagne de Cosseria et se retrancha dans les ruines d'un vieux château extrêmement fort par sa position.

Le général Augereau fit avancer son artillerie; l'on se canonna pendant plusieurs heures. A onze heures du matin, ennuyé de voir ma marche arrêtée par une poignée d'hommes, je fis sommer le général Provera de se rendre. Le général Provera demanda à me parler; mais une canonnade vive, qui s'engageait vers ma droite, m'obligea à m'y transporter. Il parla avec le général Augereau pendant plusieurs heures; mais les conditions qu'il voulait n'étant point raisonnables, et la nuit approchant, le général Augereau fit former quatre colonnes et marcha sur le château de Cosseria. Déjà l'intrépide général de brigade Joubert, grenadier par le courage et bon général par ses connaissances et ses talents militaires, avait passé avec sept hommes dans les retranchements de l'ennemi; mais, frappé à la tête, il fut renversé par terre; ses soldats le crurent mort et le mouvement de sa colonne se ralentit : sa blessure n'est pas dangereuse.

La seconde colonne, commandée par le général Banel ⁵, marchait avec un silence morne et armes sur le bras, lorsque ce brave général fut tué au pied des retranchements ennemis.

La troisième colonne, commandée par l'adjudant général Quesnin, fut également déconcer-

tée dans sa marche, une balle ayant tué cet officier général. Toute l'armée a vivement regretté la perte de ces deux braves officiers.

La nuit, qui arriva sur ces entrefaites, me fit craindre que l'ennemi ne cherchât à se faire jour l'épée à la main. Je fis réunir tous les bataillons et je fis faire des épaulements en tonneaux et des batteries d'obusiers à demi-portée de fusil.

Le 25, à la pointe du jour, l'armée sarde et autrichienne et l'armée française se trouvèrent en présence. Ma gauche, commandée par le général Augereau, tenait bloqué le général Provera. Plusieurs régiments ennemis, où se trouvait, entre autres, le régiment Belgiojoso, essayèrent de percer mon centre. Le général de brigade Menard les repoussa vivement. Je lui ordonnai aussitôt de se replier sur ma droite; et, avant une heure après midi, le général Masséna déborda la gauche de l'ennemi, qui occupait avec de forts retranchements et de vigoureuses batteries le village de Dego. Nous poussâmes nos troupes légères jusqu'au chemin de Dego à Spigno. Le général Laharpe marcha avec sa division sur trois colonnes serrées en masse; celle de gauche, commandée par le général Causse, passa la Bormida sous le feu de l'ennemi, ayant de l'eau jusqu'au milieu du corps, et attaqua l'aile gauche de l'ennemi par la droite. Le général Cervoni⁶, à la tête de la seconde colonne, traversa aussi la Bormida sous la protection d'une de nos batteries, et marcha droit aux ennemis.

La troisième colonne, commandée par l'adjudant général Boyer, tourna un ravin et coupa la retraite à l'ennemi. Tous ces mouvements, secondés par l'intrépidité des troupes et les talents des différents généraux, remplirent le but qu'on attendait. Le sang-froid est le résultat du courage, et le courage est l'apanage de tous les Français.

L'ennemi, enveloppé de tous les côtés, n'eut pas le temps de capituler; nos colonnes y

6. Cervoni (1765-1809) commandait la 1^{re} brigade de la division Laharpe.

7. Futur maréchal de France.

8. Il fut nommé officiellement le 24 avril 1796.

semèrent la mort, l'épouvante et la fuite.

Pendant que sur notre droite nous faisons les dispositions pour l'attaque de la gauche de l'ennemi, le général Provera, avec le corps de troupes qu'il commandait à Cosseria, se rendit prisonnier de guerre.

Nos troupes s'acharnèrent de tous côtés à la poursuite de l'ennemi. Le général Laharpe se mit à la tête de quatre escadrons de cavalerie et le poursuivit vivement.

Nous avons, dans cette célèbre journée, fait de sept à neuf mille prisonniers, parmi lesquels un lieutenant général, vingt ou trente colonels ou lieutenants-colonels et presque en entier les régiments suivants :

Corps francs : trois compagnies de Croates, un bataillon de Pelligrini, Stein, Wilhem Schröder, Teutsch ;

Quatre compagnies d'artillerie ; plusieurs officiers supérieurs du génie au service de l'empereur ;

Et les régiments de Montferrat, de la Marine, de Suze, et quatre compagnies de grenadiers au service du roi de Sardaigne ;

Vingt-deux pièces de canon avec les caissons et tous les attelages, et quinze drapeaux.

L'ennemi a eu de deux mille à deux mille cinq cents hommes tués, parmi lesquels un aide de camp colonel du roi de Sardaigne.

Notre perte se monte à quatre cents hommes tués ou blessés. Le citoyen Reille⁷, aide de camp du général Masséna, a eu un cheval tué sous lui, et le fils du général Laharpe a eu son cheval blessé.

Je vous ferai part le plus tôt qu'il sera possible, et lorsque j'aurai reçu les rapports, des détails de cette affaire glorieuse et des hommes qui se sont particulièrement distingués ; mais, comme je prévois que j'aurai encore une nouvelle bataille avant peu de jours, je vous demande provisoirement le grade de général de brigade pour le citoyen Rampon, chef de la 21^e demi-brigade⁸. Le chef de brigade de la

39^e ayant été tué, j'ai nommé, pour le remplacer, le citoyen Lannes, chef de brigade à la suite ⁹.

BONAPARTE.

Je vous enverrai incessamment les drapeaux par un officier ¹⁰.

9. Le futur duc de Montebello, qui conservera toujours une grande familiarité dans ses rapports avec Napoléon.

10. Il faut confronter le récit des opérations de l'armée d'Italie donné par Bonaparte avec l'ouvrage de Clausewitz *Der Feldzug von 1796 in Italien* (1833) et l'*Histoire des guerres de la Révolution* de Jomini, t. XVIII.

V.

La bataille de Dego

Bonaparte frappe à nouveau les Autrichiens à Dego :

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Carcare,
27 germinal an IV (16 avril 1796).

Je vous ai rendu compte, Citoyens Directeurs, des deux batailles que l'armée a remportées sur les armées autrichienne et sarde combinées. J'ai à vous rendre compte aujourd'hui des opérations de l'armée pendant la journée du 26, c'est-à-dire du combat de Dego, de celui de Saint-Jean, de l'occupation de Montezemolo, et de ma jonction avec la division du général Sérurier¹, que j'avais laissée pour garder le Tanaro et la vallée d'Oneille.

La droite de l'armée, fatiguée du combat de la veille, qui avait fini fort tard, tout entière livrée à la sécurité de la victoire, se laissa enlever à la pointe du jour le village de Dego par 7 000 Autrichiens qui vinrent l'attaquer avec la plus grande audace. La générale battit bientôt à l'aile droite, et immédiatement après au quartier général. Le général Masséna, dès l'instant qu'il eut rallié une partie de ses troupes, commença l'attaque. Nos troupes furent repoussées par trois fois différentes.

1. Le futur maréchal commandait alors la deuxième division du corps de bataille (cf. Tuetey, *Un général de l'armée d'Italie: Sérurier*. 1899). « Honnête homme, probe, sûr, mais général malheureux », dira de lui Napoléon à Sainte-Hélène.

2. Causse (1751-1796) appartenait à la division Laharpe.

3. Le futur duc de Bellune avait remplacé Banel au commandement de la 2^e brigade de la division Augereau.

4. Rusca (1759-1814) commandait la 3^e brigade de la division Augereau.

Quand j'arrivai, je trouvai le général Causse² ralliant la 99^e demi-brigade, chargeant les ennemis, et prêt à les atteindre à la baïonnette, lorsqu'il tomba blessé à mort. La manière dont il s'était conduit la veille, sa conduite intrépide au moment de sa mort l'ont fait vivement regretter du soldat.

La première chose qu'il me demanda, lorsqu'il me vit, fut : « Dego est-il repris ? » Il était deux heures après midi et rien n'était encore décidé. Déjà je faisais former en colonne la 39^e demi-brigade, commandée par le général de brigade Victor³, lorsque l'adjutant général Lanusse rallie la 8^e demi-brigade d'infanterie légère et se précipite, à sa tête, sur la gauche de l'attaque. Un instant ses troupes chancelèrent, mais il les décida par son intrépidité. Ce brave officier a eu, pendant le combat, une épaulette emportée par une balle ; il s'est, depuis la guerre, distingué par son activité, son courage et ses connaissances.

Je vous demande pour lui la place de général de brigade, vacante par la mort du général Causse.

La cavalerie acheva la déroute et recueillit grand nombre de prisonniers. L'on évalue la perte de l'ennemi à deux mille hommes, dont quatorze cents prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs. Nous avons perdu, tant morts que blessés, deux cent vingt hommes ; du nombre de ces derniers est le chef de brigade Rondeau, surnommé le Brave, et le chef de brigade Dupuis.

L'adjutant général Vignolle, sous-chef d'état-major, et le commandant Murat, mon aide de camp, chef de brigade, ont beaucoup contribué au succès de cette journée.

D'un autre côté, le général Rusca⁴ s'est emparé de la position intéressante de Saint-Jean, qui domine la vallée de la Bormida ; il a pris deux pièces de canon et fait cent prisonniers.

Le général de division Sérurier s'est emparé

des hauteurs de Battifollo, de Bagnasco et de Ponte Nucetto; il a fait soixante et un prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-colonel.

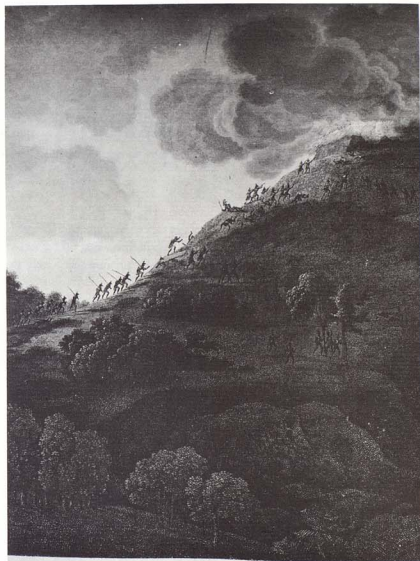
Le général Augereau a occupé les redoutes de Montezemolo, que l'ennemi a évacuées à son approche; il a, par là, ouvert nos communications avec la vallée du Tanaro et la division du général Sérurier.

Il m'est impossible de vous envoyer les traits de courage et les noms de ceux qui se sont spécialement distingués; dès le moment que nous serons moins en mouvement, et que les différents généraux auront envoyé leur relation à l'état-major, je m'empresserai de vous en faire part.

BONAPARTE.

7. Les troupes françaises en Italie. Vue de Dego, 15 avril 1796. Une nouvelle attaque des positions abandonnées dans la nuit par les troupes qui les avaient occupées la veille. Gravure à l'eau forte. Bibliothèque Nationale.

Cette vue dessinée sur les lieux par le capitaine Bagetti, ingénieur géographe, et gravée au dépôt général de la guerre sous la direction du lieutenant Pelet en 1833, représente l'une des premières batailles de la campagne d'Italie, le 15 avril 1796.



117 VUE DE DEGO.

VI.

La bataille de Mondovi

Se retournant contre les Sardes isolés, Bonaparte achève leur écrasement à Mondovi. La route de Turin, capitale du Piémont, est ouverte.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Lesegno,
3 floréal an IV (22 avril 1796).

J'ai à vous rendre compte de la prise de Ceva, du combat de Mondovi et de notre entrée dans cette place.

Le 27, le général divisionnaire Augereau partit de Montezemolo et attaqua les redoutes qui défendent l'approche du camp retranché de Ceva. 8 000 Piémontais les défendaient. Les colonnes commandées par les généraux Beyrand¹ et Joubert se battirent tout le jour et se rendirent maîtres du plus grand nombre. L'ennemi a perdu trois à quatre cents hommes. Notre perte est de cent cinquante hommes tués ou blessés : parmi les morts se trouve le chef de la 39^e demi-brigade.

L'ennemi craignit d'être tourné par Castellino ; il évacua la nuit le camp retranché. A la pointe du jour, le général Sérurier entra dans la ville de Ceva, et l'on investit la citadelle. Nous avons trouvé dans la ville de Ceva quelques ressources pour nos subsistances.

1. Beyrand (1768-1796) commandait la 2^e brigade de la division Augereau.

2. Le baron de Colli-Marchi (1738-1808), vétéran des luttes contre les Turcs, commandait l'armée sarde.

L'armée piémontaise, chassée de Ceva, prit des positions au confluent de la Corsaglia et du Tanaro, ayant sa droite appuyée sur Notre-Dame-de-Vico et son centre sur la Bicoque. Le 1^{er} floréal, le général Sérurier attaqua la droite de l'ennemi par le village de Saint-Michel; il passa le pont sous le feu des ennemis, les obligea, après trois heures de combat, à évacuer le village; mais, le Tanaro n'étant point guéable, la division qui devait attaquer la gauche de l'ennemi ne put l'inquiéter que par des tirailleurs. L'ennemi se renforça sur sa droite. Plusieurs soldats s'étaient arrêtés dans le village pour piller et avaient, par là, commencé le désordre; ce qui décida le général Sérurier à la retraite, qu'il fit dans le meilleur ordre. Chacun, à la nuit, se trouva dans ses positions. Notre perte s'évalue à cent cinquante hommes, parmi lesquels cinquante prisonniers; celle de l'ennemi doit être à peu près égale, à l'exception que nous n'avons pas fait de prisonniers.

La position de l'ennemi était formidable, environnée de deux rivières profondes et torrentueuses; il avait coupé tous les ponts et avait garni leurs bords de fortes batteries. Nous passâmes la journée du 2 à faire des dispositions et à chercher réciproquement, par de fausses manœuvres, à cacher nos véritables intentions.

A deux heures après minuit, le général Masséna passa le Tanaro près de Ceva et vint occuper le village de Lesegno. Les généraux de brigade Guieu et Fiorella s'emparèrent du pont de la Torre. Mon projet était de me porter sur Mondovì et d'obliger l'ennemi à changer de champ de bataille. Cependant le général Colli², craignant l'issue d'un combat qui eût été décisif sur une ligne aussi étendue, se mit, dès deux heures après minuit, en pleine retraite, évacua toute son artillerie et prit le chemin de Mondovì. A la pointe du jour, les deux armées s'aperçurent : le combat commença dans

le village de Vico avec la plus grande opiniâtreté. Le général Guieu³ se porta sur la gauche de Mondovi; les généraux Fiorella⁴ et Dommartin⁵ attaquèrent et prirent la redoute qui couvrait le centre de l'ennemi; dès lors l'armée sarde abandonna le champ de bataille; le soir même nous entrâmes dans Mondovi.

L'ennemi a perdu dix-huit cents hommes, dont treize cents prisonniers. Un général piémontais a été tué et trois sont prisonniers, savoir : le lieutenant général comte de Leire, le comte de Flaye, colonel des gardes du roi de Sardaigne, M. Statler, colonel propriétaire du régiment de ce nom, et quatre autres colonels, onze drapeaux et huit pièces de canon, dont deux obusiers, et quinze caissons. Notre perte s'élève à deux cents hommes tués ou blessés. Les généraux, officiers et soldats ont parfaitement fait leur devoir. Le général Despinoy⁶ a rendu de grands services, ainsi que le général divisionnaire Berthier, chef de l'état-major, chez qui les talents égalent l'activité, le patriotisme et le courage.

Toute l'armée regrette, avec raison, le général Stengel⁷, blessé mortellement en chargeant à la tête d'un de ses régiments de cavalerie.

Le 20^e régiment de dragons, à la tête duquel a chargé le citoyen Murat⁸, mon aide de camp, chef de brigade, s'est distingué.

BONAPARTE.

3. Guieu (1758-1817), sorti du rang, commandait la 1^{re} brigade de la division Sérurier.

4. Fiorella (1752-1818) commandait la 2^e brigade de la division Sérurier.

5. Dommartin (1768-1799) devait commander en second l'artillerie de l'armée d'Italie.

6. Despinoy (1764-1848) était général de brigade.

7. Stengel (1744-1796) commandait, comme général de division, la cavalerie de l'armée d'Italie. « Il possédait si éminemment toutes les qualités d'un général d'avant-garde », dira de lui Napoléon à Sainte-Hélène.

8. Le futur maréchal de France et roi de Naples.

VII.

Proclamation à l'armée

Quartier général, Cherasco,
7 floréal an IV (26 avril 1796)¹.

Soldats, vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats! la patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon² vous présageâtes l'immortelle campagne de 1794, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous; les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée des

1. Cette proclamation fut publiée dans le *Moniteur*.

2. Où s'illustra précisément Bonaparte.

3. Ce diplomate français avait été assassiné par la populace romaine le 13 janvier 1793. Lorsque Bonaparte signa avec Pie VI un armistice à Bologne, il exigea du pape qu'il désavouât l'assassinat.

4. La formule sera reprise pour d'autres batailles dont celle d'Austerlitz.

triomphes de vos ennemis sont confondus et tremblants.

Mais, soldats, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous : les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville³.

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne; vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus; les magasins pris à vos ennemis sont nombreux; l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses; justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il entre vous dont le courage s'amolisse? En est-il qui préféreraient retourner, sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essayer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est point parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : « J'étais de l'armée conquérante de l'Italie⁴! »

Amis, je vous la promets, cette conquête : mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrez, c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats suscités par nos ennemis. Sans cela, vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à

moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais, investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage et sans cœur les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers; je ferai exécuter à la rigueur le règlement que j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards seront impitoyablement fusillés⁵; déjà plusieurs l'ont été: j'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés pour faire exécuter les ordres.

Peuples de l'Italie, l'armée française vient pour rompre vos chaînes; le peuple français est l'ami de tous les peuples: venez avec confiance au-devant d'elle; vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés.

Nous faisons la guerre en ennemis généreux et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent.

BONAPARTE.

5. Le pillage était en effet important à l'armée d'Italie. La première proclamation de Bonaparte n'était-elle pas elle-même une incitation au pillage?

VIII.

La chute de Cherasco

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Cherasco,
8 floréal an IV (27 avril 1796).

Après la bataille de Mondovì, les ennemis passèrent la Stura et prirent leurs positions entre Coni et Cherasco. Cette dernière ville, forte par sa position au confluent de la Stura et du Tanaro, l'est aussi par une enceinte bastionnée, très bien palissadée et fraisée.

La journée du 4 fut employée à passer l'Ellero et à jeter de nouveaux ponts sur le Pesio. Le soir, l'avant-garde arriva à Carrù; le lendemain, après quelques escarmouches de cavalerie, nous entrâmes dans la ville de Bene.

Le général Sérurier se porta le 6, avec sa division, à la Trinité et canonna la ville de Fossano, quartier général du général Colli. Le général Masséna se porta contre Cherasco; il culbuta les grand-gardes des ennemis. J'envoyai le général Dujard et mon aide de camp, le chef de bataillon Marmont, officier de la plus grande distinction, pour reconnaître la place et placer des batteries d'obusiers pour couper les palissades. L'ennemi tira quelques coups de canon et évacua la ville en repassant la Stura. Nous avons trouvé 28 pièces de canon, des magasins très considérables. Cette conquête

est pour nous de la plus grande conséquence; elle appuie la droite et nous offre de grandes ressources en subsistances.

Le temps est aujourd'hui très mauvais, il pleut à verse. Je fais jeter des ponts de bateaux sur la Stura. L'ennemi s'est, dit-on, retiré à Carignan pour couvrir Turin, dont je suis à neuf lieues.

Fossano vient de se rendre; le général Sérurier vient d'y entrer.

Le général Augereau marche sur Alba, et j'attends, à chaque instant, la nouvelle de la prise de cette place.

Alba est à nous; j'ai donné l'ordre au général Augereau d'y jeter sur-le-champ plusieurs ponts de bateaux, afin de pouvoir passer le Tanaro, qui est d'une largeur et d'une rapidité considérables. Nous sommes ici dans le plus beau pays de la terre.

BONAPARTE.

IX.

L'armistice de Cherasco

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Cherasco,
8 floréal an IV (27 avril 1796).

Aujourd'hui, à deux heures après minuit, l'aide de camp du général Colli m'a apporté la lettre dont je vous envoie ci-joint copie. J'ai fait la réponse ci-jointe¹. J'attends cette nuit sa dernière détermination. Je fais passer la Stura à l'armée pour aller à la rencontre de l'aide de camp qu'il m'enverra.

Le roi de Sardaigne sera donc obligé de faire une paix telle que vous voudrez la lui prescrire², puisque, indépendamment des pays compris entre Coni, Cherasco, Alba et Alexandrie, nous avons la ville et les forts de Coni et la ville et les forteresses de Tortone et d'Alexandrie.

Si cela est conclu demain, je partirai le jour d'après, aux troupes de Beaulieu³. J'obligerai le duc de Parme et de Plaisance à la paix. Je chercherai à passer le Pô, pour m'emparer du Milanais. Si vous n'acceptez pas les propositions du roi de Sardaigne, je serai plus à même, dans quinze jours, de prendre Turin qu'actuellement; j'aurai alors mon artillerie de siège; j'obligerai Beaulieu à repasser le Pô; ma jonction avec l'armée des Alpes sera plus facile, et

1. On n'a pas jugé utile de la reproduire ici.

2. Après la signature de l'armistice de Cherasco, le roi devait, par le traité de Paris (15 mai 1796), céder à la France la Savoie et le comté de Nice.

3. Chef des forces autrichiennes.

4. Déjà Bonaparte en comprenait l'importance stratégique. (Cf. Guillon, *Napoléon et la Suisse*, 1910).

j'aurai deux places fortes qui me serviront de dépôts. Vous sentirez combien il est essentiel que vous ne fassiez connaître votre détermination qu'à moi, afin que, si j'étais engagé au-delà du Pô, j'aie le temps de choisir des mesures et de profiter de l'instant favorable pour déclarer votre intention au roi de Sardaigne.

Dès l'instant que la suspension d'armes avec le roi de Sardaigne sera conclue, je ferai passer un de mes aides de camp en Suisse ⁴. Je regarde cet événement comme un des plus heureux qu'il soit possible de se figurer; tous les généraux et le commissaire du gouvernement le voient comme moi.

Si je n'avais pas rempli votre but, et fait une chose contraire à vos projets, ce serait, je vous assure, le plus grand malheur que je puisse imaginer. J'avais, dans le temps, prévu le cas qui arrive, et demandé des instructions : on me répondit qu'il faudrait prendre conseil des événements dans les circonstances imprévues.

BONAPARTE.

X.

A la poursuite de Beaulieu

Débarassé des Sardes, Bonaparte se lance à la poursuite du général autrichien Beaulieu qui s'est retiré en Lombardie dans l'espoir d'organiser sur la ligne du Pô la défense de cette province.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Tortone,
17 floréal an IV (6 mai 1796).

L'armée d'Italie a pris hier possession de Tortone, où nous avons trouvé une très belle forteresse, qui a coûté plus de quinze millions au roi de Sardaigne, et qui renferme cent pièces de canon de bronze et des casemates pour 3 000 hommes.

Je vous ai annoncé par mon aide de camp Murat que nous avions occupé Coni et Ceva, que nous avons trouvés dans un état de défense respectable et approvisionnés de tout.

Le lendemain de la signature de la suspension d'armes, le général Laharpe marcha avec sa division par la route de Bosco à Acqui; le général Augereau par San Stefano; le général Masséna par Nizza della Paglia. Beaulieu évacua ce pays et se réfugia dans Valence, où il passa le Pô avec toute son armée. Le général Masséna est arrivé, avec sa division, à Alexan-

drie pour s'emparer des magasins que les Autrichiens, ne pouvant les emporter, avaient vendus à la ville. Le 13, l'armée allemande a repassé le Pô, a coupé les bateaux et a brûlé ceux qu'elle a trouvés sur le rivage.

Les Napolitains, qui ordinairement ne sont pas entreprenants, se sont emparés de Valence. Le roi de Sardaigne leur a intimé d'une manière si décidée de lui rendre cette place qu'ils n'ont pas jugé à propos d'attendre jusqu'au bout et l'ont rendue à la garnison piémontaise.

Dans ce moment-ci, la division Sérurier est campée entre Valence et Alexandrie; celle de Masséna est à Sale; celle d'Augereau à Castellazzo; celle de Laharpe à Voghera. Le général de brigade Dallemagne, avec 3 000 hommes et 1 500 chevaux, est à Casteggio. Dans la journée d'hier, nous nous sommes canonnés avec l'ennemi posté au-delà du Pô. Ce fleuve est très large et très difficile à passer. Mon intention est de le franchir le plus près possible de Milan, afin de n'avoir plus aucun obstacle pour arriver à cette capitale. Par cette mesure, je tournerai les trois lignes de défense que Beaulieu s'est ménagées le long de l'Agogna, du Terdoppio et du Tessin. Je marche aujourd'hui sur Plaisance. Pavie se trouve tournée, et, si l'ennemi s'obstine à défendre cette ville, je me trouverai entre lui et ses magasins. On construit de tous côtés des barques et des radeaux; mais vous savez combien tout cela est long, et combien une armée organisée depuis quatre ans pour une guerre de montagne doit manquer de choses pour une guerre de plaine aussi active que celle que nous faisons. Il me faut vingt jours pour faire venir quelque chose de Nice; ajoutez la pénurie des charrois, et voyez combien il nous faudrait perdre de temps pour suivre les règles ordinaires. Je suis sûr que nous ne serions pas prêts à passer le Pô au mois de juillet si j'attendais que nous ayons deux ponts de bateaux; aussi ai-je le projet de le passer avec des radeaux et des ponts volants. Soyez sûrs

que nous ferons tout ce qui est faisable, et j'ai l'assurance de votre justice. Je sais que vous savez mieux que personne évaluer la force des obstacles qu'il n'appartient pas à l'homme de franchir tout d'abord, et que vous êtes bien loin d'écouter ces militaires des clubs qui croient qu'on passe de grandes rivières à la nage¹. L'on m'accusera de témérité, mais non pas de lenteur; mais encore faut-il avoir pour soi les chances du calcul.

Quand passerons-nous le Pô? où le passerons-nous? je n'en sais rien². Si mon mouvement sur Plaisance décide Beaulieu à évacuer la Lomellina, je le passe tranquillement à Valence. Si Beaulieu ignore pendant vingt-quatre heures notre marche à Plaisance et que je trouve des bateaux dans cette ville ou de quoi faire des radeaux, je le passe dans la nuit. Mais je vois encore bien des obstacles à tout cela. Tous les bateaux ont été brûlés par les Autrichiens; le roi de Sardaigne n'en a plus.

Si je passe le Pô, j'aurai donc chassé l'armée impériale des États du roi de Sardaigne au-delà de ce fleuve, et ils sont alors pays de conquête. Je viens de proposer au roi de Sardaigne de me donner : 1^o les bateaux et agrès nécessaires pour construire deux ponts; 2^o 600 chevaux de dragons harnachés; 3^o et enfin 1 400 de charrois. A ces conditions, je lui promets de lui restituer ses États au-delà du Pô, dès l'instant où je les aurai conquis, pourvu qu'il y entretienne 6 000 hommes de garnison. Cette circonstance est très avantageuse pour nous, parce que, si jamais nous nous brouillons, je retiendrai les 6 000 hommes en otage; bien entendu que je serai maître du pont sur le Pô. Je vous ferai part dès l'instant que cette négociation sera terminée.

Si je ne passe pas le Pô d'ici à quelques jours, mon intention est d'envoyer de Plaisance 4 000 hommes jusqu'à Bologne, pour m'emparer des routes de cette ville et demander six millions au duc de Modène, faire

1. Bonaparte devait affronter les critiques de ses adversaires. (Cf. Guyot, *le Directoire et la paix de l'Europe*, p. 167.)

2. Le Pô constituait une véritable frontière naturelle, surtout au moment des hautes eaux de printemps. (Cf. Fugier, *Napoléon et l'Italie*, p. 34.)

peur à Rome et au grand-duc de Toscane.

Vous aurez appris la manière révoltante dont s'est conduit le duc de Toscane : il protège les émigrés et laisse prendre nos bâtiments sous le canon de Livourne. J'avais eu le projet d'envoyer un adjudant général à Livourne demander au gouverneur si nous étions en paix ou en guerre : dans le premier cas, exiger, sous vingt-quatre heures, l'indemnité des bâtiments qu'ils ont laissé prendre ; dans le cas contraire, faire les logements pour une brigade de l'armée à Livourne.

Ces petits princes ont besoin d'être un peu menés ; ils estimeront plus une note venant de l'armée que de nos diplomates : la peur seule les rend si honnêtes et si respectueux que l'on peut dire bas.

Le général Kellermann m'annonce 10 000 hommes qu'il va me faire passer : moyennant cela, je puis faire à la fois une visite au pape et au Milanais ou au roi de Sardaigne. Les Autrichiens ne sont redoutables que par leur cavalerie ; ils en ont 6 000 hommes.

Il serait utile que vous m'envoyassiez trois ou quatre artistes connus, pour choisir ce qu'il convient de prendre pour envoyer à Paris.

BONAPARTE.

XI.

Le passage du Pô

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Plaisance,
20 floréal an IV (9 mai 1796).

Je vous ai annoncé, Citoyens Directeurs, dans ma dernière lettre, la retraite de l'armée autrichienne, qui a repassé le Pô à Valence. Elle s'était fortifiée le long de l'Agogna, du Terdoppio et du Tessin, afin de défendre l'entrée du Milanais.

Après différentes marches et différents mouvements militaires et diplomatiques pour lui faire penser que je voulais passer à Valence, je me transportai, par une marche forcée, à Castel San Giovanni avec 5 000 grenadiers et 1 500 chevaux. A onze heures du soir, le chef de bataillon d'artillerie Andréossy¹ et l'adjudant général Frontin parcoururent avec cent hommes de cavalerie la rive du Pô jusqu'à Plaisance et arrêterent cinq bateaux chargés de riz, de malles d'officiers, de 500 malades et de toute la pharmacie de l'armée.

A neuf heures du matin, nous sommes arrivés au Pô vis-à-vis Plaisance. Il y avait de l'autre côté deux escadrons de hussards qui faisaient mine de vouloir nous disputer le passage; nous nous précipitâmes dans les bateaux et abordâmes de l'autre côté. Après quelques

1. Andréossy (1761-1828) était sous-directeur des équipages de pont à l'armée d'Italie. Les liens d'amitié qu'il noua alors avec Bonaparte lui permirent de devenir inspecteur général de l'artillerie (1800), ambassadeur à Londres (1803), à Vienne (1806) et à Constantinople (1812).

2. Allusion au fameux désastre de Pavie en 1525.

coups de fusil, la cavalerie ennemie se replia.

Le chef de brigade Lannes, aussi brave qu'intelligent, est le premier qui ait mis pied à terre. Les divisions de l'armée, qui étaient toutes en échelons à différentes distances, ont précipité leur marche du moment que le mouvement a été démasqué et ont passé dans la journée.

Cependant Beaulieu, instruit de notre marche, se convainquit, mais trop tard, que ses fortifications du Tessin et ses redoutes de Pavie étaient inutiles, que les républicains français n'étaient pas si ineptes que François 1^{er}². Il ordonna à un corps de 6 000 hommes et de 2 000 chevaux de se porter à notre rencontre et de s'opposer à notre débarquement, ou de nous attaquer lorsque nous ne serions pas encore formés; il s'est trompé dans son calcul. Sur les midi, j'appris qu'une division ennemie était très près de nous; nous marchâmes. Les ennemis avaient vingt pièces de canon et étaient retranchés dans le village de Fombio. Le général de brigade Dallemagne avec les grenadiers attaqua sur la droite, l'adjudant général Lanusse, sur la chaussée, le chef de brigade Lannes, sur la gauche. Après une vive canonnade et une résistance assez soutenue, l'ennemi dut songer à sa retraite; nous l'avons poursuivi jusque sur l'Adda. Il a perdu une partie de ses bagages, 300 chevaux et 500 morts ou prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers.

Pendant la nuit, un autre corps autrichien de 5 000 hommes, qui était à Casal, partit à quatre heures du soir pour venir au secours de celui de Fombio. Arrivé près de Codogno, quartier général du général Laharpe, où il arriva deux heures après minuit, il envoya des tirailleurs qui culbutèrent nos vedettes.

Le général Laharpe monta à cheval pour s'assurer de ce que ce pouvait être; il fit avancer une demi-brigade. L'ennemi fut culbuté et disparut; mais, par un malheur irré-

parable pour l'armée, le général Laharpe, frappé d'une balle, tomba mort sur le coup.

La République perd un homme qui lui était très attaché, l'armée un de ses meilleurs généraux, et tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline.

Le général Berthier se rendit sur-le-champ à Codogno, poursuivit l'ennemi, lui prit Casal et une grande quantité de bagages. La 70^e demi-brigade et le général Menard se sont parfaitement conduits.

Le succès du combat de Fombio est dû en grande partie au courage du chef de brigade Lannes.

Je recommande au Directoire le fils du général Laharpe pour avoir une place de lieutenant de cavalerie. Je demande la confirmation de l'adjudant général Frontin qui, non compris dans le travail de prairial, n'a pas cessé de servir avec courage.

Le passage du Pô est une des opérations les plus essentielles. Il y avait des paris que nous ne le passerions pas de deux mois.

BONAPARTE.

XII.

La bataille du pont de Lodi

De cette bataille, dont la légende s'empara immédiatement (cf. Bouvier, Napoléon en Italie, pp. 640 et suiv.), date la confiance de Bonaparte en lui-même. « Ce n'est que le soir de Lodi, affirme-t-il à Sainte-Hélène, que je me suis cru un homme supérieur et que m'est venue l'ambition d'exécuter les grandes choses qui jusque-là occupaient ma pensée comme un rêve fantastique... » Cette nouvelle assurance est perceptible dans le rapport adressé au Directoire.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Lodi,
22 floréal an IV (11 mai 1796).

Je pensais que le passage du Pô serait l'opération la plus audacieuse de la campagne, tout comme la bataille de Millesimo, l'action la plus vive; mais j'ai à vous rendre compte de la bataille de Lodi.

Le quartier général arriva à Casal le 21, à trois heures du matin. A neuf heures, notre avant-garde rencontra les ennemis défendant les approches de Lodi. J'ordonnai aussitôt à toute la cavalerie de monter à cheval avec quatre pièces d'artillerie légère qui venaient d'arriver et qui étaient attelées par les che-

1. Dallemagne (1754-1813) commandait le corps d'avant-garde des grenadiers et carabiniers de l'armée d'Italie.

vaux de carrosse des seigneurs de Plaisance. La division du général Augereau, qui avait couché à Borghetto, celle du général Masséna, qui avait couché à Casal, se mirent aussitôt en marche. L'avant-garde, pendant ce temps-là, culbuta tous les postes ennemis et s'empara d'une pièce de canon. Nous entrâmes dans Lodi poursuivant les ennemis, qui avaient déjà passé l'Adda sur le pont. Beaulieu avec toute son armée était rangé en bataille; trente pièces de canon de position défendaient le passage du pont. Je fis placer toute mon artillerie en batterie. La canonnade fut très vive pendant plusieurs heures. Dès l'instant que l'armée fut arrivée, elle se forma en colonne serrée, le 2^e bataillon de carabiniers en tête, et suivi par tous les bataillons de grenadiers, au pas de charge et aux cris de *Vive la République!* l'on se présenta sur le pont, qui a cent toises de longueur. L'ennemi fit un feu terrible. La tête de la colonne paraissait même hésiter; un moment d'hésitation eût tout perdu. Les généraux Berthier, Masséna, Cervoni, Dallemagne¹, le chef de brigade Lannes et le chef de bataillon Dupas le sentirent, se précipitèrent à la tête et décidèrent le sort encore en balance.

Cette redoutable colonne renversa tout ce qui s'opposa à elle; toute l'artillerie fut sur-le-champ enlevée, l'ordre de bataille de Beaulieu rompu; elle sema de tous côtés l'épouvante, la fuite et la mort; dans un clin d'œil l'armée ennemie fut tout éparpillée. Les généraux Rusca, Augereau et Beyrand passèrent, dès l'arrivée de leurs divisions, et achevèrent de décider la victoire. La cavalerie passa l'Adda à un gué; mais, ce gué s'étant trouvé extrêmement mauvais, elle éprouva beaucoup de retard, ce qui l'empêcha de donner.

La cavalerie ennemie essaya, pour protéger la retraite de l'infanterie, de charger nos troupes; mais elle ne les trouva pas faciles à épouvanter. La nuit qui survint et l'extrême fatigue des troupes, dont plusieurs avaient fait dans

la journée plus de dix lieues, ne nous permirent pas de nous acharner à leur poursuite. L'ennemi a perdu vingt pièces de canon, 2 à 3 000 morts ou blessés, ou prisonniers; nous n'avons perdu que 150 hommes morts ou blessés. Le citoyen Latour, capitaine aide de camp du général Masséna, a été blessé de plusieurs coups de sabre; je demande la place de chef de bataillon pour ce brave officier. Le citoyen Marmont², mon aide de camp, chef de bataillon, a eu un cheval blessé sous lui. Le citoyen Lemarois, mon aide de camp, capitaine, a eu ses habits criblés de balles; le courage de ce jeune officier est égal à son activité³.

Si j'étais tenu de nommer tous les militaires qui se sont distingués dans cette journée extraordinaire, je serais obligé de nommer tous les carabiniers et grenadiers de l'avant-garde et presque tous les officiers de l'état-major; mais je ne dois pas oublier l'intrépide Berthier, qui a été dans cette journée canonnier, cavalier et grenadier. Le chef de brigade Sugny⁴, commandant l'artillerie, s'est très bien conduit.

Beaulieu fuit avec les débris de son armée; déjà toute la Lombardie peut être considérée comme à la République; il traverse dans ce moment-ci les États de Venise, dont plusieurs villes lui ont fermé leurs portes. J'espère vous envoyer bientôt les clefs de Milan et de Pavie.

Quoique, depuis le commencement de la campagne, nous ayons eu des affaires très chaudes et qu'il ait fallu que l'armée de la République payât d'audace, aucune cependant n'approche du terrible passage du pont de Lodi.

Si nous n'avons perdu que peu de monde, nous le devons à la promptitude de l'exécution et à l'effet subit qu'ont produit sur l'armée ennemie la masse et les feux redoutables de cette intrépide colonne.

Je vous prie de confirmer le citoyen Monnier,

2. Le futur duc de Raguse qui avait déjà été attaché à Napoléon au siège de Toulon (cf. ses *Mémoires*, t. I).

3. Il avait signé, comme témoin, le contrat de mariage de Napoléon avec Joséphine; cf. sa biographie par Gillot, *Un aide de camp, le général Le Marois* (1957).

4. Sugny (1753-1821) était chef d'état-major de l'artillerie.

5. Sur les sentiments qui animent alors Napoléon, cf. les *Mémoires de Marmont*, t. I, p. 178.

6. En réalité, Bonaparte supportait impatiemment leur contrôle (cf. Godechot, *Les commissaires aux armées sous le Directoire*, 1937).

adjudant général, qui sert en cette qualité, quoique non compris dans le dernier travail. Je vous demande la place de capitaine pour le citoyen Reille, aide de camp du brave Masséna, et pour le citoyen Thoirét, digne adjudant-major du 3^e bataillon des grenadiers. Dès l'instant que nous resterons deux jours dans le même endroit, je vous ferai passer le rapport des hommes qui se sont le plus distingués dans cette célèbre journée ⁵.

Le commissaire du gouvernement a toujours été à mes côtés; l'armée lui a des obligations réelles ⁶.

BONAPARTE.

XIII.

Nécessaire unité de commandement

Bonaparte s'oppose au projet du Directoire de diviser l'armée d'Italie. A mesure que les succès s'accroissent, le ton du jeune général devient plus impérieux.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Lodi,
25 floréal an IV (14 mai 1796).

Je reçois à l'instant le courrier parti, le 18, de Paris. Vos espérances sont réalisées, puisqu'à l'heure qu'il est toute la Lombardie est à la République. Hier, j'ai fait partir une division pour cerner le château de Milan. Beaulieu est à Mantoue avec son armée; il a inondé tout le pays environnant; il y trouvera la mort, car c'est le pays le plus malsain de l'Italie.

Beaulieu a encore une armée nombreuse; il a commencé la campagne avec des forces très supérieures. L'empereur lui envoie 10 000 hommes de renfort, qui sont en marche.

Je crois très impolitique de diviser en deux l'armée d'Italie; il est également contraire aux intérêts de la République d'y mettre deux généraux différents¹.

L'expédition sur Livourne, Rome et Naples

1. Sur ce projet du Directoire, cf. M. Reinhard, *Avec Bonaparte en Italie*, p. 24. Kellermann aurait commandé en Lombardie et Bonaparte aurait dirigé l'expédition péninsulaire.

2. Les divergences de Bonaparte et du Directoire sur l'Italie ont été exposées par Guyot, *Le Directoire et la paix de l'Europe*, ch. v.

est très peu de chose; elle doit être faite par des divisions en échelons, de sorte que l'on puisse, par une marche rétrograde, se trouver en force contre les Autrichiens et menacer de les envelopper au moindre mouvement qu'ils feraient.

Il faut pour cela non seulement un seul général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et dans ses opérations. J'ai fait la campagne sans consulter personne; je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avantages sur des forces très supérieures, et dans un dénuement absolu de tout, parce que, persuadé que votre confiance se reposait sur moi, ma marche a été aussi prompte que ma pensée.

Si vous m'imposez des entraves de toute espèce, s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du gouvernement, s'ils ont droit de changer mes mouvements, de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, n'attendez plus rien de bon. Si vous affaiblissez vos moyens en partageant vos forces, si vous rompez en Italie l'unité de la pensée militaire, je vous le dis avec douleur, vous aurez perdu la plus belle occasion d'imposer des lois à l'Italie².

Dans la position des affaires de la République en Italie, il est indispensable que vous ayez un général qui ait entièrement votre confiance. Si ce n'était pas moi, je ne m'en plaindrais pas; mais je m'emploierais à doubler de zèle pour mériter votre estime dans le poste que vous me confieriez. Chacun a sa manière de faire la guerre. Le général Kellermann a plus d'expérience et la fera mieux que moi; mais tous les deux ensemble nous la ferons fort mal.

Je ne puis rendre à la patrie des services essentiels qu'investi entièrement et absolument de votre confiance. Je sens qu'il faut beaucoup de courage pour vous écrire cette lettre; il serait si facile de m'accuser d'ambition et

d'orgueil! mais je vous dois l'expression de tous mes sentiments, à vous qui m'avez donné dans tous les temps des témoignages d'estime que je ne dois pas oublier.

Les différentes divisions d'Italie prennent possession de la Lombardie. Lorsque vous recevrez cette lettre, nous serons déjà en route, et votre réponse nous trouvera probablement près de Livourne. Le parti que vous prendrez dans cette circonstance est plus décisif, pour les opérations de la campagne, que 15 000 hommes de renfort que l'empereur enverrait à Beaulieu.

BONAPARTE.

XIV.

L'organisation de l'Italie

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Milan,
28 floréal an IV (17 mai 1796).

Le pavillon tricolore flotte sur Milan, Pavie, Côme et toutes les villes de la Lombardie. Le château de Milan est cerné de tous côtés. Il renferme 3 000 hommes de garnison. On forme à Tortone un équipage de siège. Dès l'instant que notre artillerie sera arrivée, le château sera pris.

L'armée autrichienne est au-delà du Mincio. Elle a déjà reçu 6 000 hommes de renfort; elle en attend encore 10 000, qui sont en route. Cela ne fera qu'accroître la gloire des armées de la République.

Milan est très porté pour la liberté; il y a un club de 800 individus, tous avocats ou négociants. Nous allons laisser exister les formes de gouvernement qui sont en usage; nous changerons seulement les personnes, qui, ayant été nommées par Ferdinand¹, ne peuvent mériter notre confiance. Nous tirerons de ce pays-ci vingt millions de contributions. Cette contrée est une des plus riches de l'univers, mais entièrement épuisée par cinq années de guerre. D'ici vont partir les journaux, les écrits de toute espèce, qui vont

1. Le grand-duc, frère de l'Empereur François dont il aurait, d'après les déclarations de Napoléon à Sainte-Hélène (*Mémorial*, éd. Dunan, t. I, p. 544), convoité le trône. Il fut déposé de son grand-duché et reçut celui de Salzbourg.

embraser l'Italie, où l'alarme est extrême.

Si ce peuple demande à s'organiser en république, doit-on le lui accorder? Voilà la question qu'il faut que vous décidiez et sur laquelle il serait bon que vous manifestassiez vos intentions. Ce pays-ci est beaucoup plus patriote que le Piémont; il est plus près de la liberté.

BONAPARTE.

XV.

Proclamation à ses frères d'armes

Quartier général, Milan,
1^{er} prairial an IV (20 mai 1796).

Soldats!

Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin : vous avez culbuté, dispersé, éparpillé tout ce qui s'opposait à votre marche.

Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France.

Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie.

Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage.

Le Pô, le Tessin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards vantés de l'Italie ont été insuffisants, vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin.

Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la République. Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes se réjouissent de vos succès et se vantent avec orgueil de vous appartenir¹.

1. Par un arrêté du même jour, Bonaparte décidait que la moitié de la solde serait payée en numéraire. Le Directoire n'osa pas protester (Godechot, *Les commissaires aux armées*, t. I, p. 291).

2. Allusion aux Anglais.

3. Bonaparte reprend la formule employée dans la proclamation précédente.

Oui, soldats, vous avez beaucoup fait; mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? La postérité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie? Mais je vous vois déjà courir aux armes : un lâche repos vous fatigue; les journées perdues pour la gloire le sont pour votre bonheur. Eh bien, partons! nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger.

Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent²; l'heure de la vengeance a sonné.

Mais que les peuples soient sans inquiétude; nous sommes amis de tous les peuples et plus particulièrement des descendants des Brutus, des Scipion et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui se rendirent célèbres, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, tel sera le fruit de vos victoires. Elles feront époque dans la postérité. Vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe.

Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse qui l'indemniserà des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : « Il était de l'armée d'Italie³! »

BONAPARTE.

XVI.

Le passage du Mincio

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Peschiera,
13 prairial an IV (1^{er} juin 1796).

Après la bataille de Lodi, Beaulieu passa l'Oglio et le Mincio; il appuya sa droite au lac de Garda, sa gauche sur la ville de Mantoue, et plaça des batteries sur tous les points de cette ligne, afin de défendre le passage du Mincio.

Le quartier général arriva le 9 à Brescia. J'ordonnai au général de division Kilmaine¹ de se rendre, avec 1 500 hommes de cavalerie et six bataillons de grenadiers, à Desenzano.

J'ordonnai au général Rusca de se rendre, avec une demi-brigade d'infanterie légère, à Salò. Il s'agissait de faire croire au général Beaulieu que je voulais le tourner par le haut du lac, pour lui couper le chemin du Tyrol en passant par Riva.

Je tins toutes les divisions de l'armée en arrière; de sorte que la droite, par où je voulais véritablement attaquer, se trouvait à un jour et demi de marche de l'ennemi. Je la plaçai derrière la rivière de Chiese, où elle avait l'air d'être sur la défensive, tandis que le général Kilmaine allait aux portes de Peschiera, et avait tous les jours des escarmouches avec les avant-postes ennemis, dans l'une desquelles fut tué le général autrichien Liptay.

1. Kilmaine (1751-1799), d'origine irlandaise, avait combattu en Amérique sous Rochambeau. Il remplaça Stengel au commandement de la cavalerie de l'armée d'Italie.

2. Gardanne (1758-1807) commandait les grenadiers de l'avant-garde sous Kilmaine.

Le 10, la division du général Augereau remplaça, à Desanzano, celle du général Kilmaine, qui rétrograda à Lonato et arriva la nuit à Castiglione. Le général Masséna se trouvait à Montechiaro et le général Sérurier à Mezzane. A deux heures après minuit, toutes les divisions se mirent en mouvement, toutes dirigeant leur marche sur Borghetto, où j'avais résolu de passer le Mincio. L'avant-garde ennemie, forte de 3 à 4 000 hommes et de 1 800 chevaux, défendait l'approche de Borghetto. Notre cavalerie, flanquée par nos carabiniers et nos grenadiers, qui, rangés en bataille, la suivaient au petit trot, chargea avec beaucoup de bravoure, mit en déroute la cavalerie ennemie et lui enleva une pièce de canon.

L'ennemi s'empressa de passer le pont et d'en couper une arche. L'artillerie légère engagea aussitôt la canonnade. L'on raccommodait avec peine le pont sous le feu des batteries de l'ennemi, lorsqu'une cinquantaine de grenadiers, impatients, se jettent à l'eau, tenant leurs fusils sur leur tête et ayant de l'eau jusqu'au menton. Le général Gardanne², grenadier pour la taille comme pour le courage, était à leur tête. Les soldats ennemis croient revoir la terrible colonne du pont de Lodi; les plus avancés lâchent pied. On raccommode alors le pont avec facilité, et nos grenadiers, dans un seul instant, passent le Mincio et s'emparent de Valeggio, quartier général de Beaulieu, qui venait seulement d'en partir. Cependant les ennemis, ébranlés, en partie en déroute, étaient rangés en bataille entre Valeggio et Villafranca; nous nous gardons bien de les suivre; ils paraissent se rallier et prendre confiance, et déjà leurs batteries se multiplient et se rapprochent de nous : c'était justement ce que je voulais; j'avais peine à contenir l'impatience, ou, pour mieux dire, la fureur des grenadiers.

Le général Augereau passa, sur ces entrefaites, avec sa division; il avait ordre de se

porter, en suivant le Mincio, droit sur Peschiera, d'envelopper cette place et de couper aux ennemis les gorges du Tyrol. Beaulieu et les débris de son armée se seraient trouvés sans retraite.

Pour empêcher les ennemis de s'apercevoir du mouvement du général Augereau, je les fis vivement canonner du village de Valeggio; mais les ennemis, instruits, par leurs patrouilles de cavalerie, du mouvement du général Augereau, se mirent aussitôt en route pour gagner le chemin de Castelnovo; un renfort de cavalerie, qui leur arriva, les mit à même de protéger leur retraite.

Notre cavalerie, commandée par le général Murat, fit des prodiges de valeur. Ce général dégageda lui-même plusieurs chasseurs que l'ennemi était sur le point de faire prisonniers. Le chef de brigade du 10^e régiment de chasseurs, Leclerc³, s'est également distingué. Le général Augereau, arrivé à Peschiera, trouva la place évacuée par l'ennemi.

Le 12, à la pointe du jour, nous nous portâmes à Rivoli; mais déjà l'ennemi avait passé l'Adige et enlevé presque tous ses ponts, dont nous ne pûmes prendre qu'une partie.

L'on évalue la perte de l'ennemi, dans cette journée, à 1 500 hommes et 500 chevaux, tant tués que prisonniers; parmi ces derniers se trouve le prince de Cuto, lieutenant général des armées du roi de Naples, commandant en chef la cavalerie napolitaine. Nous avons pris également cinq pièces de canon, dont deux de 12 et trois de 6, avec sept à huit caissons chargés de munitions de guerre. Nous avons trouvé, à Castelnovo, des magasins dont une partie était déjà consumée par les flammes. Le général Kilmaine a eu un cheval blessé sous lui.

Voilà donc les Autrichiens entièrement expulsés de l'Italie! Nos avant-postes sont sur les montagnes de l'Allemagne. Je ne vous citerai pas les hommes qui se sont distingués par des traits de bravoure, il faudrait nommer tous les grenadiers et carabiniers de l'avant-garde. Ils

3. Lié avec Bonaparte, il devait épouser sa sœur, Pauline.

jouent et rient avec la mort; ils sont aujourd'hui accoutumés avec la cavalerie, dont ils se moquent. Rien n'égale leur intrépidité, si ce n'est la gaieté avec laquelle ils font les marches les plus forcées; ils chantent tour à tour la patrie et l'amour. Vous croiriez qu'arrivés à leurs bivouacs ils doivent au moins dormir; point du tout, chacun fait son conte ou son plan de l'opération du lendemain, et souvent on en rencontre qui voient très juste. L'autre jour, je voyais défiler une demi-brigade; un chasseur s'approcha de mon cheval : « Général, me dit-il, il faut faire cela. — Malheureux, lui dis-je, veux-tu bien te taire! » Il disparaît à l'instant; je l'ai fait en vain chercher : c'était justement ce que j'avais ordonné que l'on fit.

BONAPARTE.

XVII.

Le siège de Mantoue

Désormais le sort de la guerre se joue autour de Mantoue, place forte qui commande les vallées de l'Adige et du Mincio, voies de pénétration en Italie pour les armées autrichiennes. « Tant que Mantoue n'aurait pas été prise, on pourrait dire, écrira Stendhal, que les Français avaient parcouru mais non pas conquis l'Italie. »

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Milan,
20 prairial an IV (8 juin 1796).

Citoyens Directeurs, après le combat de Borghetto, le passage du Mincio, la prise de Peschiera et la fuite de l'ennemi dans le Tyrol, nous avons investi la ville de Mantoue.

Cette place, située au milieu du lac de ce nom, est inabordable dans ce moment-ci, à cause du débordement des rivières et de l'accroissement des eaux produit par la fonte des neiges. Elle communique au continent par quatre chaussées; l'une, qui aboutit au faubourg Saint-Georges, est défendue par des fortifications et une tête de pont assez bien tracée; l'autre, au faubourg de Cerese, défendue par une tour crénelée, plusieurs batteries et les retranchements de Cerese; la troisième aboutit à Pradella; la quatrième au fort de Mantoue¹.

1. Pour cette description, Bonaparte a pu s'inspirer de notes que reprendra Chasseloup, directeur du siège, dans son rapport du 5 février 1797 (cf. Reinhard, *Avec Bonaparte en Italie*, ch. III).

Le 16, à cinq heures du matin, le général Dallemagne avec le chef de brigade Lannes se portèrent, avec six cents grenadiers, sur le faubourg de Saint-Georges. Je me rendis à la Favorite, superbe palais du duc de Mantoue, à une demi-lieue de la forteresse. Je fis avancer une demi-brigade avec le général Sérurier, pour soutenir le général Dallemagne qui, ayant aperçu l'ennemi dans les retranchements de Saint-Georges, l'avait attaqué et s'était rendu maître du faubourg et de la tête de pont. Déjà, malgré la mitraille de la place, les grenadiers s'avançaient en tirailleurs sur la chaussée; ils prétendaient même se former en colonne pour enlever Mantoue, et, quand on leur montra les batteries que l'ennemi avait sur les remparts : « A Lodi, disaient-ils, il y en avait bien davantage. » Mais les circonstances n'étant pas les mêmes je les fis retirer. La journée a été assez belle pour une affaire d'avant-poste et extrêmement intéressante pour nous. L'ennemi a perdu cent hommes, tant tués que prisonniers; nous avons perdu deux cents hommes.

Le général Augereau était parti à la pointe du jour, de Castiglione-Mantovano. Après avoir passé le Mincio au-delà du lac, il se porta sur le faubourg de Ceresè; il enleva les retranchements, la tour et obligea les ennemis de se retirer dans le corps de la place de Mantoue. Un tambour de douze ans, dont je vous enverrai le nom, s'est particulièrement distingué; il a grimpé, pendant le feu, au haut de la tour, pour en ouvrir la porte.

Les deux autres chaussées qui conduisent à Mantoue sont défendues, l'une par la forteresse, l'autre par un très bon ouvrage à corne; le débordement du Pô, qui est plus considérable qu'il n'a été depuis vingt ans, puisqu'il inonde dix lieues à la ronde, rend toute attaque impossible dans cet instant. Tous les ruisseaux sont, dans cette saison, des grandes rivières; les neiges fondent à force, et il nous arrive même quelques accidents par l'imprudence de nos

soldats, qui croient que rien ne doit les arrêter.

Je ne dois pas vous taire un trait qui peint la barbarie qui règne encore dans ces contrées. A Saint-Georges, il y a un couvent de religieuses; elles s'étaient sauvées, car il était exposé aux coups de canon. Nos soldats y entrent pour s'y réfugier et prendre poste. Ils entendent des cris; ils accourent dans une basse-cour, enfoncent une méchante cellule, et trouvent une jeune personne assise sur une mauvaise chaise, les mains garrottées par des chaînes de fer. Cette infortunée demandait la vie. L'on brise ses fers. Elle a sur sa physionomie vingt-deux ans. Elle était depuis quatre ans dans cet état, pour avoir voulu s'échapper et obéir, dans l'âge et le pays de l'amour, à l'impulsion de son cœur. Nos grenadiers en eurent un soin particulier. Elle montre beaucoup d'intérêt pour les Français. Elle a été belle, et joint à la vivacité du climat la mélancolie de ses malheurs. Toutes les fois qu'il entrait quelqu'un, elle paraissait inquiète; l'on sut bientôt qu'elle craignait de voir revenir ses tyrans. Elle demanda en grâce à respirer l'air pur; on lui observa que la mitraille pleuvait autour de la maison: « Ah! dit-elle, mourir c'est rester ici. »

BONAPARTE.

XVIII.

L'exploitation de l'Italie

Pendant qu'il bloque Mantoue, Bonaparte impose aux petits États italiens des armistices onéreux.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Bologne,
3 messidor an IV (21 juin 1796).

La division du général Augereau a passé le Pô à Borgoforte, le 28 prairial; il est arrivé à Bologne le 1^{er} messidor; il y a trouvé 400 soldats du pape qui y ont été faits prisonniers.

Un grenadier, ayant volé un calice, a été fusillé devant l'armée en entrant dans Bologne.

Le général Vaubois, avec sa division, a quitté le Mantouan le 28 prairial; il est arrivé le 1^{er} messidor à Reggio, et sera, le 6 de ce mois, à Pistoja en Toscane.

Je suis parti de Tortone le 29 prairial; je suis arrivé le 1^{er} messidor à Modène, d'où j'ai envoyé l'ordre, par l'adjudant général Vignolle, à la garnison du fort Urbain, d'ouvrir les portes, de poser les armes et de se rendre prisonnière de guerre. J'ai continué ma route pour Bologne, où je suis arrivé à minuit. Nous avons trouvé dans le fort Urbain 50 pièces de canon bien approvisionnées, 5 000 fusils de calibre et d'un très beau modèle, et des munitions de bouche

1. Sur les enlèvements d'œuvres d'art, cf. Ch. Saunier, *Les conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*, et les nombreux articles de F. Boyer.

2. Célèbre astronome (1752-1832).

pour nourrir six cents hommes pendant deux mois. Le fort Urbain est dans un bon état de défense; il a une enceinte bastionnée, revêtue, entourée de fossés pleins d'eau, avec un chemin couvert nouvellement réparé. Il était commandé par un chevalier de Malte et défendu par 300 hommes que nous avons faits prisonniers.

Nous avons fait prisonnier à Bologne le cardinal légat avec tous les officiers de l'état-major, et pris quatre drapeaux. Nous avons également fait prisonnier le cardinal légat de Ferrare avec le commandant de ce fort, qui est aussi chevalier de Malte. Il y a dans le château de Ferrare 114 pièces de canon.

L'artillerie que nous avons trouvée à Modène, au fort Urbain et au château de Ferrare forme un équipage de siège qui nous mettra à même d'assiéger Mantoue.

Les vingt tableaux que doit nous fournir Parme sont partis; le célèbre tableau de *Saint Jérôme* est tellement estimé dans ce pays qu'on offrait un million pour le racheter.

Les tableaux de Modène sont également partis. Le citoyen Barthélemy s'occupe dans ce moment-ci à choisir les tableaux de Bologne. Il compte en prendre une cinquantaine, parmi lesquels se trouve la *Sainte Cécile*, qu'on dit être le chef-d'œuvre de Raphaël¹.

Monge, Berthollet et Thouin (naturaliste) sont à Pavie, où ils s'occupent à enrichir notre Jardin des Plantes et notre Cabinet d'histoire naturelle. J'imagine qu'ils n'oublieront pas une collection complète de serpents, qui m'a paru bien mériter la peine de faire le voyage. Je pense qu'ils seront après-demain à Bologne, où ils auront aussi une abondante récolte à faire.

J'ai vu à Milan le célèbre Oriani². La première fois qu'il vint me voir, il se trouva interdit et ne pouvait pas répondre aux questions que je lui faisais. Il revint enfin de son étonnement : « Pardonnez, me dit-il, mais

c'est la première fois que j'entre dans ces superbes appartements, mes yeux ne sont pas accoutumés... » Il ne se doutait pas qu'il faisait, par ce peu de paroles, une critique amère du gouvernement de l'archiduc. Je me suis empressé de lui faire payer ses appointements et de lui donner les encouragements nécessaires. Vous trouverez ci-joint copie des lettres que je lui ai écrites, dès l'instant que j'ai reçu la recommandation que vous m'avez envoyée pour lui.

L'infatigable Berthier, qui a passé toute la nuit à parcourir les courriers de Venise, de Florence et de Rome, vous enverra des lettres d'émigrés et de plusieurs princes qui nous ont paru assez curieuses et intéressantes. Il y en a beaucoup en anglais et en chiffres³.

BONAPARTE.

3. Certaines devaient éclairer les intrigues des agents royalistes à Paris.

XIX.

Bonaparte à Florence

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Bologne,
14 messidor an IV (2 juillet 1796).

Tandis qu'une division de l'armée occupait Bologne, Ferrare et Faenza, une autre se portait de Reggio sur Pistoja, où elle menaçait de se rendre à Rome par Florence.

Le grand-duc de Toscane¹ m'envoya à Bologne le marquis de Manfredini, pour me représenter qu'ayant refusé le passage aux Napolitains il serait injuste de nous voir violer un territoire que les coalisés avaient respecté. Après quelques pourparlers, il parut satisfait de la proposition que je lui fis de ne pas passer par Florence; il fut réglé que cette division se porterait sur Rome par Sienne.

Le 8, la division du général Vaubois² arriva à Pistoja; le lendemain le général Murat, à la tête de l'avant-garde, suivi du général de division Vaubois avec la 75^e demi-brigade, passa l'Arno à Fucecchio, et le lendemain changea brusquement de route et marcha à grands pas sur Livourne; le reste de la division resta à Pistoja.

J'envoyai le citoyen Marmont, mon aide de camp, chef de bataillon, à Florence, avec la lettre dont je vous envoie copie; il m'apporta, à

1. Ferdinand.

2. Vaubois (1748-1839)
s'était emparé de Livourne
en juin.

3. On n'a pas jugé utile de la reproduire ici.

4. On n'a pas jugé utile de la reproduire ici.

huit heures du matin, la réponse ci-jointe. Je me mis alors en marche pour rejoindre la colonne qui déjà était aux portes de Livourne. Une frégate anglaise en sortait et fut canonnée, mais il n'était plus temps. Quelques heures avant notre arrivée, plus de quarante bâtiments anglais chargés étaient sortis de Livourne.

Je fis arrêter le chevalier Spanocchi, gouverneur de la ville pour le grand-duc, qui avait favorisé le départ des Anglais, avait cherché à soulever le peuple en lui montrant notre petit nombre et avait laissé prendre, peu d'heures avant, deux bâtiments français par une frégate anglaise, sous le feu des batteries. Je l'ai fait conduire à Florence par ses propres soldats; le grand-duc l'a fait mettre en prison et le fera sévèrement punir. Cet officier est connu dans Livourne par sa haine contre les Français : il a commandé une frégate napolitaine contre nous et il est venu à l'Angleterre.

Vous trouverez ci-joint³ l'ordre que j'ai donné au consul de la République, qui m'a paru un homme probe et sur qui l'on peut compter. Il a fait aussitôt mettre les scellés sur les magasins des Anglais et il espère que cette capture rendra sept à huit millions à la République.

L'épouvante à Livourne n'a été que momentanée; la bonne conduite de nos troupes a parfaitement rassuré les habitants. J'y ai laissé une bonne garnison et le général Vau-bois pour y commander, avec l'instruction ci-jointe⁴.

Je suis parti le lendemain; j'ai passé à Florence avec le général Berthier et une partie de mon état-major. Nous avons été parfaitement accueillis; le grand-duc nous a donné un grand dîner, que j'ai cru devoir accepter. On m'a assuré qu'à Florence on avait toujours désapprouvé la conduite des Livournais.

Le ministre de la République près la cour de Florence m'a personnellement secondé dans

ces différentes opérations. Le grand-duc, quoique sollicité de tous côtés de s'en aller, n'a point prêté l'oreille à ses ennemis et aux nôtres; il est resté ferme dans sa capitale, environné de nos troupes, mais se reposant sur la loyauté française; cette conduite lui a mérité une partie de mon estime.

La république de Lucques m'a fourni, de gré à gré, 6 000 fusils, dont l'armée a grand besoin, la campagne ayant considérablement détérioré les armes.

J'ai vu à Florence la célèbre Vénus, qui manque à notre Muséum, et une collection d'anatomie en cire qu'il ne serait pas indifférent d'avoir. Le célèbre Fontana⁵, qui dirige le cabinet, se chargerait de nous en faire une copie si nous le lui demandions. Cela coûterait peu de chose et serait d'un grand secours pour cette partie si essentielle à l'humanité.

BONAPARTE.

5. Félix Fontana, anatomiste et physiologiste, qui dirigea le muséum de Florence (1730-1805).

XX.

Manœuvres autour de Mantoue

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Roverbella,
18 messidor an IV (6 juillet 1796).

J'apprends à l'instant, Citoyens Directeurs, que la garnison de Mantoue a fait une sortie; elle est entrée plus vite qu'elle n'était sortie, en laissant une cinquantaine de morts.

Je ferai ce soir une dernière reconnaissance pour fixer les dernières opérations du siège; dans quatre ou cinq jours, la tranchée sera ouverte.

Les divisions de l'armée qui sont sur les montagnes du Tyrol se portent parfaitement bien. La division du général Sérurier, qui assiège Mantoue et qui est forte de 7 000 hommes, commence à avoir cinquante malades tous les jours. Il m'est impossible de tenir moins de monde autour de Mantoue, où il y a au moins 8 ou 10 000 hommes de garnison. Il y a un mois que je tiens cette place bloquée de cette manière. L'ennemi, instruit probablement de la faiblesse des assiégeants, a voulu souvent faire des sorties et a été toujours battu. Mais actuellement je suis obligé de renforcer cette division, puisque l'ouverture de la tranchée va commencer. J'espère que nous aurons bientôt la ville, sans quoi nous aurions bien des malades.

1. D'origine alsacienne, le général Wurmser commandait l'armée de secours envoyée pour débloquer Mantoue.

Wurmser¹ commence à faire des mouvements pour chercher à débloquer Mantoue. J'attends avec quelque impatience les dix bataillons de l'armée de l'Océan, que vous m'avez annoncés depuis longtemps et dont je n'ai pas encore de nouvelles.

Je ne m'occuperai des demandes à faire à Venise que lorsque l'affaire de Gênes sera finie, Mantoue pris, et les affaires qui vont s'entamer terminées.

On porte les renforts arrivés à l'ennemi à

31 000 hommes,
10 000 Tyroliens,
18 000 reste de l'armée de Baulieu,
8 000 garnison de Mantoue.

Total..... 67 000 hommes.

Voici la force de notre armée :

Division Masséna	13 000 hommes,
Division Sauret	8 000
Division Augereau	8 000
Division Sérurier	7 000
Division Despinoy	5 000
Cavalerie	3 000
Total.....	44 000

Vous voyez la grande supériorité qu'a sur nous l'ennemi.

Dans les 44 000 hommes dont il est question, les garnisons de Livourne, de Milan, de Pavie, de Tortone, etc., ne sont pas comprises.

Je vous ai annoncé, dans ma dernière lettre, que j'avais demandé 6 000 fusils à la république de Lucques : ils étaient déjà en chemin, mais, n'étant pas de calibre, je les ai renvoyés.

J'ai fait séquestrer à Livourne tous les biens appartenant aux Napolitains, vu que, par l'armistice, la suspension d'armes n'est censée devoir commencer qu'au moment où la cavalerie napolitaine sera rendue dans les positions qui lui sont indiquées. Je crois cependant que vous pouvez ordonner la restitution des biens

appartenant aux Napolitains, par un article du traité de paix. J'ai recommandé que tous les inventaires des effets appartenant aux Napolitains fussent faits devant leur consul.

BONAPARTE.

XXI.

Continuation du siège

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Castiglione,
4 thermidor an IV (22 juillet 1796).

Le 28, à deux heures du matin, 1 500 hommes de la garnison de Mantoue sortaient par la porte de Cerese, dans le même temps que 3 000 hommes sortaient par la porte Pradella. Tous nos avant-postes se retirèrent. L'ennemi était à une portée de pistolet de nos batteries, qu'il espérait déjà enlever; mais le brave 5^e bataillon de grenadiers était là. Les généraux Fiorella et Dallemagne placent leurs troupes, saisissent le moment favorable, attaquent l'ennemi, le mettent en désordre et le conduisent, après deux heures de combat, jusqu'aux palissades de la ville. La perte de l'ennemi est de 5 à 600 hommes.

Le 29, je comptais faire embarquer 800 grenadiers, et j'espérais pouvoir m'emparer d'une porte de la ville; mais les eaux ayant diminué, dans vingt-quatre heures, de plus de trois pieds, il n'a pas été possible de tenter ce coup de main.

Le 30, à onze heures du soir, le général Sérurier ordonna au général Murat et à l'adjudant général Vignolle, avec 2 000 hommes, d'attaquer la droite du camp retranché des

ennemis, dans le temps que le général Dallemagne, à la tête d'une bonne colonne, attaquait la gauche. Le chef de bataillon d'artillerie Andréossy, officier du plus grand mérite, avec cinq chaloupes canonnières qu'il avait armées, alla donner à l'ennemi une fausse alerte; et, dans le même temps qu'il attirait sur lui tous les feux de la place, les généraux Dallemagne et Murat remplissaient leur mission et portaient dans les rangs ennemis le désordre et l'épouvante. Le chef de brigade du génie Chasseloup traça, pendant ce temps, à quatre-vingts toises de la place, l'ouverture de la tranchée, sous le feu et la mitraille de l'ennemi. Au même instant, les batteries de Saint-Georges, de Pradella et de la Favorite, les deux premières composées de six pièces de gros calibre et à boulets rouges, et de six mortiers, la dernière, de huit pièces, destinée à rompre la communication qui conduit de la citadelle à la ville, commencèrent à jouer contre la place. Dix minutes après, le feu se manifesta de tous côtés dans la ville : la douane, le palais Colloredo et plusieurs couvents ont été entièrement consumés. A la pointe du jour, la tranchée n'était que faiblement tracée; l'ennemi réunissait une partie de ses forces et cherchait à sortir, sous le feu terrible des remparts; mais nos intrépides soldats, cachés dans des ravins, derrière des digues, postés dans toutes les sinuosités qui pouvaient un peu les abriter de la mitraille, les attendaient de pied ferme et sans tirer. Cette morne constance seule déconcerta l'ennemi, qui rentra dans ses murs.

La nuit suivante, l'on a perfectionné la tranchée, et dans la nuit de demain j'espère que nos batteries seront armées et prêtes à tirer.

Notre perte, jusqu'à cette heure, se monte à peu près à 80 hommes tués et 140 blessés. Nous ne connaissons pas celle de l'ennemi.

Je ne vous parlerai point de la conduite de l'intrépide général Sérurier, dont la réputation

militaire est établie, et à qui nous devons, entre autres choses, depuis la campagne, le gain de la bataille de Mondovi. Le chef de brigade du génie Chasseloup, le chef de bataillon Sanson et le chef de bataillon d'artillerie Muiron¹ donnent, tous les jours, des preuves de talent, d'activité et de courage, qui leur acquièrent des titres à la reconnaissance de l'armée et de la patrie.

Toutes les troupes montrent une patience et un courage qui donnent l'audace de concevoir les entreprises les plus hardies.

La chaleur est excessive; nous avons plus de 5 000 malades. Les dix bataillons qui doivent arriver de l'armée de l'Océan ne forment en tout que 4 000 hommes. Nous assiégeons Mantoue avec 9 000 hommes et il y a au moins 9 000 hommes de garnison. Les soldats restent à la tranchée comme au camp, c'est-à-dire perpétuellement; cela n'est pas encore bon à dire.

Le chef de bataillon Dupas², qui commande le brave 5^e bataillon de grenadiers, est le même qui a passé le premier sur le pont de Lodi. Vous trouverez ci-joint la sommation que j'ai faite au gouverneur de Mantoue et sa réponse.

BONAPARTE.

1. Aide de camp de Napoléon à Toulon.

2. Le futur général (1761-1823).

XXII.

La bataille de Castiglione

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Castiglione,
19 thermidor an IV (6 août 1796).

Citoyens Directeurs, les événements militaires se sont succédé avec une telle rapidité depuis le 11 qu'il m'a été impossible de vous en rendre compte plus tôt.

Depuis plusieurs jours, les vingt mille hommes de renfort que l'armée autrichienne du Rhin avait envoyés à l'armée d'Italie étaient arrivés, ce qui, joint aux nombreuses recrues et à un nombre considérable de bataillons venus de l'intérieur de l'Autriche, rendait cette armée extrêmement redoutable.

L'opinion assez générale était répandue que bientôt les Autrichiens seraient dans Milan. Le 11, à trois heures du matin, la division du général Masséna est attaquée avec des forces très nombreuses : elle est obligée de céder l'intéressant poste de la Corona. Au même instant, une division de 15 000 Autrichiens surprend la division du général Sauret à Salo¹ et s'empare de ce poste essentiel. Le général de brigade Guieu, avec 600 hommes de la 15^e demi-brigade d'infanterie légère, se renferme dans une grande maison de Salo, et là, brave tous les efforts de l'ennemi, qui le

1. Sauret (1742-1818) avait précédemment commandé les villes de Chevasco et Mondovì.

cernait de tous côtés. Le général de brigade Rusca a été blessé.

Tandis qu'une partie de cette division cerne le général Guieu à Salo, une autre partie descend sur Brescia, surprend les Français qui s'y trouvaient, fait prisonniers quatre compagnies que j'y avais laissées, 80 hommes du 25^e régiment de chasseurs, deux généraux et quelques officiers supérieurs qui y étaient restés malades.

La division du général Sauret, qui aurait dû couvrir Brescia, fit sa retraite sur Desenzano. Dans cette circonstance difficile, percé par une armée nombreuse que ses avantages devaient nécessairement enhardir, je sentis qu'il fallait adopter un plan vaste. L'ennemi, en descendant du Tyrol par Brescia et l'Adige, me mettait au milieu; si mon armée était trop faible pour faire face aux deux divisions de l'ennemi, elle pouvait battre chacune d'elles séparément, et par ma position je me trouvais entre elles; il m'était donc possible, en rétrogradant rapidement, d'envelopper la division ennemie descendue à Brescia, la prendre prisonnière ou la battre complètement, et de là revenir sur le Mincio attaquer Wurmser et l'obliger à repasser dans le Tyrol. Mais, pour exécuter ce projet, il fallait dans vingt-quatre heures lever le siège de Mantoue, qui était sur le point d'être pris, il fallait abandonner les quarante pièces de canon qui étaient en batterie, car il n'y avait pas moyen de retarder de six heures; il fallait, pour l'exécution de ce projet, repasser sur-le-champ le Mincio et ne pas donner le temps aux deux divisions ennemies de se rapprocher. La fortune a souri à ce projet, et le combat de Desenzano, les deux combats de Salo, la bataille de Lonato, celle de Castiglione en sont les résultats.

Le 12 au soir, la division de Masséna repassa le Mincio à Peschiera, la division d'Augereau se rendit à Roverbella; Porto Legnago et

Vérone furent évacués sans combat. La nombreuse artillerie vénitienne que nous avions mise en batterie dans ces places est abandonnée, le siège de Mantoue est levé, une partie des pièces servant au siège sont laissées à l'ennemi, nous nous donnons seulement le temps de brûler les affûts; toutes les divisions se mettent en marche sur Brescia. Cependant la division autrichienne qui s'était emparée de Brescia était déjà à Lonato.

Le 13, j'ordonnai au général Sauret de se rendre à Salo pour délivrer le général Guieu, et au général Dallemagne d'attaquer et de prendre Lonato, à quelque prix que ce fût. Sauret réussit complètement à délivrer le général Guieu à Salo, après avoir bien battu l'ennemi, lui avoir pris deux drapeaux, deux pièces de canon et 300 prisonniers. Le général Guieu et les troupes sous ses ordres sont restés quarante-huit heures sans pain, se battant toujours contre l'ennemi.

Le général Dallemagne n'eut pas le temps d'attaquer les ennemis, il fut attaqué lui-même. Un combat des plus opiniâtres, longtemps indécis, s'engagea; mais j'étais tranquille, la brave 32^e demi-brigade était là.

Effectivement l'ennemi fut complètement battu: il laissa 600 morts sur le champ de bataille et 600 prisonniers.

Le 14, à midi, Augereau entre à Brescia; nous y trouvons tous les magasins que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'évacuer.

Le 15, la division du général Augereau retourna à Montechiaro. Masséna prit position à Lonato et à Ponte San Marco. Je laissai à Castiglione le général Valette² avec 1 800 hommes; il devait défendre cette position importante, et par là tenir toujours la division du général Wurmser loin de moi. Cependant, le 15 au soir, le général Valette abandonna ce village avec la moitié de ses troupes seulement et vint à Montechiaro porter l'alarme, annonçant que le reste de sa troupe était

2. Valette (1748-1823) avait été envoyé avec Vaubois en renfort à l'armée d'Italie.

prisonnière; mais, abandonnés par leur général, ces braves gens trouvèrent des ressources dans leur courage et opérèrent leur retraite sur Ponte San Marco. J'ai sur-le-champ, et devant sa troupe, suspendu de ses fonctions ce général, qui déjà avait montré très peu de courage à l'attaque de la Corona.

Le général Sauret avait abandonné Salo; j'ordonnai au brave général Guieu d'aller reprendre ce poste essentiel.

Le 16, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence. Le général Guieu, qui était à notre gauche, devait attaquer Salo, le général Masséna était au centre et devait attaquer Lonato, le général Augereau, qui était à la droite, devait attaquer par Castiglione. L'ennemi, au lieu d'être attaqué, attaqua l'avant-garde de Masséna qui était à Lonato; déjà elle était enveloppée et le général Pijon prisonnier: l'ennemi nous avait même enlevé trois pièces d'artillerie à cheval. Je fis aussitôt former la 18^e demi-brigade et la 32^e en colonne serrée par bataillon, et, pendant le temps qu'au pas de charge nous cherchions à percer l'ennemi, celui-ci s'étendait davantage pour nous envelopper. Sa manœuvre me parut un sûr garant de la victoire. Masséna envoya seulement quelques tirailleurs sur les ailes des ennemis pour retarder leur marche. La première colonne, arrivée à Lonato, força les ennemis. Le 15^e régiment de dragons chargea les houlans, reprit nos pièces et délivra le général Pijon. Dans un instant, l'ennemi se trouva éparpillé et disséminé. Il voulait opérer sa retraite sur le Mincio; j'ordonnai à mon aide de camp, chef de brigade Junot, de se mettre à la tête de ma compagnie des guides, de poursuivre l'ennemi, de le gagner de vitesse à Desenzano, et de l'obliger par là à se retirer sur Salo. Arrivé à Desenzano, il rencontra le colonel Bender avec une partie de son régiment de houlans qu'il chargea. Mais Junot, ne voulant pas s'amuser à charger

la queue, fit un détour par la droite, prit en front le régiment, blessa le colonel, qu'il voulait prendre prisonnier, lorsqu'il fut lui-même entouré, et, après en avoir tué six de sa propre main, il fut culbuté, renversé dans un fossé et blessé de six coups de sabre, dont on me fait espérer qu'aucun ne sera mortel. L'ennemi opérait sa retraite sur Salo; se trouvant à nous, cette division errante dans les montagnes a été presque toute prisonnière.

Pendant ce temps-là, l'intrépide Augereau marche sur Castiglione, s'empare de ce village. Toute la journée il livre et soutient des combats opiniâtres contre des forces doubles des siennes. L'élite de l'armée autrichienne est là; elle reçoit par trois fois de nouveaux renforts. Résistance vaine; elle est obligée d'abandonner le champ de bataille et de fuir devant nos impétueux soldats.

Artillerie, infanterie, cavalerie, tout a parfaitement fait son devoir, et l'ennemi, dans cette journée mémorable, a été complètement battu de tous les côtés. Il a perdu vingt pièces de canon, 2 à 3 000 hommes tués ou blessés et 4 000 prisonniers, parmi lesquels trois généraux. Nous avons, de notre côté, perdu 150 hommes tués, 500 hommes blessés. Nous avons perdu le général Beyrand. Cette perte, très sensible à l'armée, l'a été plus particulièrement pour moi; je faisais grand cas des qualités guerrières et morales de ce brave homme. Ainsi tous les braves meurent; mais au moins ils meurent avec gloire! Le chef de la 4^e demi-brigade d'infanterie, Pourailler, le chef de brigade du 1^{er} régiment de hussards, Bougon, le chef de brigade du 22^e régiment de chasseurs, Marmet, ont également été tués. Le général Robert a été blessé³.

La 4^e demi-brigade, à la tête de laquelle a chargé l'adjudant général Verdier, s'est comblée de gloire. Le général Dommartin, comman-

3. Jean-Gilles-André Robert (1755-1797).

4. Pour son absence de combativité, il devait être mis en disponibilité par Bonaparte.

5. Saint-Hilaire (1766-1809); il avait appartenu à la division Augereau puis à la division Sauret.

dant l'artillerie légère, a montré autant de courage que de talent.

Le 17, j'ai ordonné au général Despinoy⁴ de pénétrer dans le Tyrol, par le chemin de la Chiese; il devait, avant, culbuter 5 à 6 000 ennemis qui se trouvaient à Gavardo. L'adjudant général Herbin eut de grands succès, culbuta deux bataillons ennemis qui se trouvaient sur son passage et pénétra jusqu'à Sant' Eusebio. Le général Dallemagne, à la tête d'un bataillon de la 11^e demi-brigade, marcha sur Gavardo, culbuta les ennemis, en fit un grand nombre prisonniers; mais, n'ayant pas été soutenu par le reste de la division, il fut entouré et ne put opérer sa retraite qu'en se faisant jour au travers des ennemis. Le général Despinoy avait opéré sa retraite sur Brescia, laissant une partie de sa division aux prises avec l'ennemi.

J'envoyai le général Saint-Hilaire⁵ à Salò, pour se concerter avec le général Guieu et attaquer la colonne ennemie qui était à Gavardo, pour avoir le chemin du Tyrol libre. Après un combat très vif, nous défîmes l'ennemi; nous lui fîmes 1 800 prisonniers et nous lui tuâmes 500 hommes.

Pendant toute la journée du 17, Wurmser s'occupa à rassembler les débris de son armée, à faire arriver sa réserve, à tirer de Mantoue tout ce qui était disponible, à les ranger en bataille dans la plaine, entre le village de Solferino, où il appuya sa droite, et la Chiese, où il avait précédemment appuyé sa gauche. Le sort de l'Italie n'était pas encore décidé. Il réunit un corps de 25 000 hommes, une cavalerie nombreuse, et sentit pouvoir encore balancer le destin.

De mon côté, je donnai des ordres pour réunir toutes les colonnes de l'armée. Je me rendis moi-même à Lonato, pour voir les troupes que je pouvais en tirer; mais quelle fut ma surprise, en entrant dans cette place, d'y recevoir un parlementaire qui sommait

le commandant à Lonato de se rendre, parce que, disait-il, il était cerné de tous côtés ! Effectivement, les différentes vedettes de cavalerie m'annonçaient que différentes colonnes touchaient nos grand-gardes et que déjà la route de Brescia à Lonato était interceptée au pont de San Marco. Je sentis alors que ce ne pouvait être que les débris de la division coupée, qui, après avoir erré et s'être réunis, cherchaient à se faire passage. La circonstance était assez embarrassante ; je n'avais à Lonato qu'à peu près 1 200 hommes. Je fis venir le parlementaire, je lui fis débander les yeux ; je lui dis que si son général avait la présomption de prendre le général en chef de l'armée d'Italie il n'avait qu'à s'avancer ; qu'il devait savoir que j'étais à Lonato, puisque tout le monde savait que mon armée y était ; que tous les officiers généraux et officiers supérieurs de sa division seraient responsables de l'insulte personnelle qu'il venait de me faire. Je lui déclarai que si, sous huit minutes, sa division n'avait pas posé les armes, je ne ferais grâce à aucun. Le parlementaire parut fort étonné de me trouver là, et un instant après toute la colonne posa les armes. Elle était forte de 4 000 hommes, deux pièces de canon et 50 hommes de cavalerie. Elle venait de Gavardo et cherchait une issue pour se sauver ; n'ayant pas pu se faire jour le matin par Salò, elle voulait se sauver par Lonato.

Le 18, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence ; cependant il était six heures du matin et rien ne bougeait encore. Je fis faire un mouvement rétrograde à toute l'armée pour attirer l'ennemi à nous, dans le temps que la division du général Sérurier, que j'attendais à chaque instant, venait de Marcaria, et dès lors tournait la gauche de Wurmser. Ce mouvement eut en partie l'effet qu'on en attendait. Wurmser se prolongeait sur sa droite pour observer nos derrières ; dès l'instant que nous aperçûmes la division du général

6. Victor-Emmanuel Leclerc qui épousa en 1797 Pauline Bonaparte.

7. La victoire n'était pas aussi complète que le prétend Bonaparte. « On a peine à comprendre ces accents de triomphe quand on sait que Wurmser était en mesure de rétablir tout son effectif en quelques jours, que le corps autrichien à l'est de l'Adige était presque intact et surtout que l'armée d'Italie avait été fortement éprouvée. » (Reinhard, *op. cit.*, p. 107.)

Sérurier, commandée par le général Fiorella qui attaquait sa gauche, j'ordonnai à l'adjudant général Verdier d'attaquer une redoute qu'avaient faite les ennemis dans le milieu de la plaine; je chargeai mon aide de camp, chef de bataillon Marmont, d'y diriger vingt pièces d'artillerie légère et d'obliger par ce seul feu l'ennemi à nous abandonner ce poste intéressant. Après une vive canonnade, la gauche de l'ennemi se mit en pleine retraite.

Augereau attaqua le centre de l'ennemi appuyé à la tour de Solferino; Masséna attaqua la droite; l'adjudant général Leclerc⁶, à la tête de la 5^e demi-brigade, marcha au secours de la 4^e demi-brigade; toute la cavalerie, aux ordres du général Beaumont, marcha sur la droite pour soutenir l'artillerie légère et l'infanterie. Nous fûmes partout victorieux, partout nous obtînmes les succès les plus complets. Nous avons pris à l'ennemi dix-huit pièces de canon, cent vingt caissons de munitions. Sa perte va à 2 000 hommes tant tués que prisonniers. Il était dans une déroute complète; mais nos troupes, harassées de fatigue, n'ont pu le poursuivre que l'espace de trois lieues. L'adjudant général Frontin a été tué; ce brave homme a été tué comme il a vécu, en face de l'ennemi.

Le 10^e régiment de chasseurs s'est particulièrement distingué, ainsi que le citoyen Leclerc, son chef de brigade.

Voilà donc, en cinq jours, une autre campagne finie. Wurmser a perdu, dans ces cinq jours, soixante et dix pièces de canon de campagne, tous ses caissons d'infanterie, 12 à 15 000 prisonniers, 6 000 hommes tant tués que blessés, et presque tous des troupes venant du Rhin. Indépendamment de cela, une grande partie est encore éparpillée, et nous les ramassons en poursuivant l'ennemi⁷. Nous avons perdu, de notre côté, 1 300 prisonniers et 2 000 hommes tués ou blessés. Tous les soldats, officiers et généraux ont déployé dans cette

circonstance difficile un grand caractère de
bravoure.

Je vous demande le grade de général de brigade pour les adjudants généraux Verdier et Vignolle; le premier a contribué au succès d'une manière distinguée; le second, qui est le plus ancien adjudant général de l'armée, joint à un courage sûr des talents et une activité rares. Je vous demande le grade de chef de bataillon pour l'adjoint Ballet, celui de général de division pour le général de brigade Dallemagne, celui de chef de brigade d'artillerie pour le citoyen Songis, chef de bataillon.

BONAPARTE.

XXIII.

Le combat de Peschiera

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Vérone,
21 thermidor an IV (8 août 1796).

Le 19, au matin, l'ennemi tenait la ligne du Mincio, sa droite appuyée à son camp retranché de Peschiera, sa gauche à Mantoue et son centre à Valeggio. Augereau se porta à Borghetto et engagea une vive canonnade avec l'ennemi. Pendant ce temps-là, Masséna se porta à Peschiera, attaqua l'ennemi dans le camp retranché qu'il avait fait devant cette place, le mit en déroute, lui prit douze pièces de canon et lui fit 700 prisonniers. Le résultat de ce combat a été d'obliger l'ennemi à lever le siège de Peschiera et à quitter la ligne du Mincio.

Dans la journée du 20, le général Augereau passa le Mincio à Peschiera. La division du général Sérurier se porta sur Vérone, où elle arriva à dix heures du soir, dans le temps que la division Masséna avait repris ses anciennes positions, fait 400 prisonniers et pris sept pièces de canon. L'arrière-garde de l'ennemi était encore dans Vérone; les portes étaient fermées et les ponts-levis levés. Le provvediteur de la république de Venise, sommé de les ouvrir, déclara qu'il ne le pouvait pas de

deux heures. J'ordonnai aussitôt que l'on ouvrît les portes à coups de canon, ce que le général Dommartin fit exécuter en moins d'un quart d'heure. Nous y avons trouvé différents bagages et fait quelques centaines de prisonniers.

Nous voilà donc retournés dans nos anciennes positions. L'ennemi fuit au loin dans le Tyrol. Les secours que vous m'avez annoncés venant de l'armée des côtes de l'Océan commencent à arriver, et tout est ici dans la situation la plus satisfaisante.

L'armée autrichienne, qui, depuis six semaines, menaçait d'invasion l'Italie, a disparu comme un songe, et l'Italie qu'elle menaçait est aujourd'hui tranquille.

Les peuples de Bologne, de Ferrare, mais surtout celui de Milan ont, pendant notre retraite, montré le plus grand courage et le plus grand attachement à la liberté. A Milan, tandis que l'on disait que l'ennemi était à Cassano et que nous étions en déroute, le peuple demandait des armes et l'on entendait dans les rues, sur les places et dans les spectacles l'air martial : *Allons, enfants de la patrie !* Le peuple à Casal Maggiore, au contraire, a pris les armes, assassiné nos malades et pillé nos bagages. A Castelnovo, pays vénitien, on a assassiné un volontaire; j'ai fait brûler la maison, et sur ses débris j'ai fait inscrire : *Ici a été assassiné un Français.*

Le général de brigade Victor, à la tête de la 18^e demi-brigade, a montré la plus grande bravoure au combat de Peschiera.

BONAPARTE.

XXIV.

Manœuvre de diversion contre Trieste

Cependant que se poursuit le siège de Mantoue, Bonaparte envisage d'attaquer Trieste pour prendre de vitesse Wurmser qui s'apprête à lancer une offensive de grande envergure.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Trente,
20 fructidor an IV (6 septembre 1796).

Nous n'avons pas autre chose à faire, Citoyens Directeurs, si nous voulons profiter de notre position actuelle, que de marcher sur Trieste. Nous serons à Botzen dès l'instant que l'armée du Rhin se sera avancée sur Inspruck. Mais ce plan que nous adoptons et qui était bon au mois de juin ne vaut plus rien à la fin de septembre : les neiges vont bientôt rétablir les barrières de la nature; le froid commence déjà à être vif: l'ennemi, qui l'a senti, s'est jeté sur la Brenta pour couvrir Trieste. Je marche aujourd'hui le long de la Brenta, pour attaquer l'ennemi à Bassano, ou pour couper ses derrières, s'il a fait un mouvement sur Vérone. Vous sentez qu'il est impossible que je m'engage dans les montagnes du Tyrol, lorsque toute l'armée ennemie est à Bassano et menace mon flanc et mes derrières¹. Arrivé à Bassano, si je bats l'ennemi,

1. Wurmser avait concentré à Bassano 20 000 hommes.

comment voulez-vous qu'alors je le pousse devant moi et que je cherche à lui enlever Trieste? Le jour où j'aurais battu l'ennemi à Bassano, et où l'armée du Rhin serait à Inspruck, les quatre mille hommes, débris de la division qui gardait Trente, se retireraient par Brixen et Lienz, sur le Frioul : alors la communication sera vraiment établie avec l'armée de Rhin et Moselle, et j'aurai acculé l'ennemi au-delà de Trieste, point essentiel où se nourrit l'armée ennemie. Ensuite, selon la nature des circonstances, je me tiendrai à Trieste ou je retournerai sur l'Adige. Après avoir détruit ce port, et selon encore la nature des événements, je dicterai aux Vénitiens les lois que vous m'avez envoyées par vos ultérieures instructions. De là encore il sera facile, si les renforts du général Châteauneuf-Randon arrivent, et si vous me faites fournir dix mille hommes de l'armée des Alpes, d'envoyer une bonne armée jusqu'à Naples. Enfin, Citoyens Directeurs, voulez-vous cet hiver ne pas avoir la guerre au cœur de l'Italie? Portons-la dans le Frioul.

L'armée du Rhin, occupant Inspruck, garde mon flanc gauche; d'ici à un mois, les neiges et les glaces le feront pour elle, et elle pourra retourner sur le Danube. Vous sentez mieux que moi, sans doute, l'effet que fera la prise de Trieste sur Constantinople, sur la Hongrie et sur toute l'Italie. Au reste, Citoyens Directeurs, le 22 je serai à Bassano. Si l'ennemi m'y attend, il y aura une bataille qui décidera du sort de tout ce pays-ci. Si l'ennemi se recule encore sur Trieste, je ferai ce que les circonstances militaires me feront paraître le plus convenable; mais j'attendrai vos ordres pour savoir si je dois ou non me transporter sur Trieste.

Je crois qu'il serait nécessaire de former à Milan trois bataillons de Milanais qui serviraient à renforcer l'armée qui bloque Mantoue. Si vous adoptez le projet de se porter sur Trieste, je vous prie de me faire connaître

de quelle manière vous entendez que je me conduise avec cette ville, dans le cas où l'on juge à propos de l'évacuer quelque temps après.

BONAPARTE.

XXV.

La bataille de Bassano

Une nouvelle tentative de Wurmser, en septembre, pour dégager Mantoue, est un échec. Bonaparte le prend à revers dans la vallée de la Brenta et le bat à Bassano.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Bassano,
23 fructidor an IV (9 septembre 1796).

Je vous ai rendu compte, Citoyens Directeurs, de la marche de l'armée d'Italie sur Trente et du passage des gorges de la Brenta. Cette marche rapide et inattendue de vingt lieues en deux jours a déconcerté entièrement l'ennemi, qui avait calculé que nous nous rendrions droit sur Inspruck et avait, en conséquence, envoyé une colonne sur Vérone pour menacer cette place et nous faire craindre pour nos derrières. Wurmser voulait nous couper, et il l'était lui-même. Je vous ai rendu compte de notre marche et des événements qui l'ont accompagnée jusqu'au 21 au soir, où nous avons couché au village de Cismone, près du débouché des gorges de la Brenta; il ne me reste plus qu'à vous rendre compte de la bataille de Bassano.

Le 22, à deux heures du matin, nous nous mîmes en marche. Arrivés au débouché des

1. On pourra comparer avec le récit donné par l'aide de camp Sulkowski (Reinhard, *op. cit.*, p. 117).

2. Verdier (1767-1839) était général de brigade depuis le 15 août 1796.

gorges, près le village de Solagna, nous rencontrâmes l'armée ennemie. Le général Augereau se porta, avec sa division, sur la gauche, et envoya à sa droite la 4^e demi-brigade; j'y fis passer également toute la division Masséna.

Il était à peine sept heures du matin et le combat avait commencé. Forts de leur bonne position et encouragés par la présence de leurs généraux, les ennemis tinrent quelque temps; mais, grâce à l'impétuosité de nos soldats, à la bravoure de la 5^e demi-brigade d'infanterie légère et de la 4^e de ligne, l'ennemi fut partout mis en déroute. Le général Murat envoya des détachements de cavalerie à la poursuite de l'ennemi. Nous marchâmes aussitôt sur Bassano; Wurmser et son quartier général y étaient encore. Le général Augereau y entra par la gauche au pas de charge, dans le temps que le général Masséna y entra par la droite à la tête de la 4^e demi-brigade, dont une partie à la course et une partie en colonne serrée fondent sur les pièces qui défendent le pont de la Brenta, enlèvent ces pièces, passent le pont et pénètrent dans la ville, malgré les efforts des bataillons de grenadiers, élite de l'armée autrichienne, chargés de protéger la retraite du quartier général¹.

Nous avons dans cette journée fait 5 000 prisonniers, pris trente-cinq pièces de canon tout attelées, avec leurs caissons, deux équipages de pont de trente-deux bateaux tout attelés, plus de deux cents fourgons également tout attelés, portant une partie des bagages de l'armée. Nous avons pris cinq drapeaux; le chef de brigade Lannes en a pris deux de sa main. Le général Wurmser et le trésor de l'armée n'ont été manqués que d'un instant. Une escouade de ma compagnie des guides, qui était à ses trousses, l'ayant poursuivi vivement, a eu deux hommes tués, et le citoyen Guérin, lieutenant de la compagnie, blessé.

Le général Verdier², le général Saint-Hilaire, le chef de bataillon de la 4^e demi-brigade,

Frère, qui a été blessé, les citoyens Cassau et Gros, capitaines de grenadiers de la même demi-brigade, le citoyen Stock, capitaine de la 5^e demi-brigade d'infanterie légère, le citoyen Pelard, carabinier de la 5^e demi-brigade (ce brave homme traversa trois pelotons ennemis et arrêta l'officier général qui les commandait; il a, à lui seul, tué treize hommes), se sont couverts de gloire.

Nous sommes dans ce moment à la poursuite d'une division de 8 000 hommes que Wurmser avait fait marcher sur Vicence, et qui est le seul reste de cette armée formidable qui menaçait, il y a un mois, de nous enlever l'Italie.

En six jours, nous avons livré deux batailles et quatre combats. Nous avons pris à l'ennemi vingt et un drapeaux; nous lui avons fait 16 000 prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux; le reste a été tué, blessé ou éparpillé. Nous avons, dans les six jours, toujours nous battant dans des gorges inexpugnables, fait plus de quarante-cinq lieues, pris soixante et dix pièces de canon avec leurs caissons, leurs attelages, une grande partie du grand parc de l'armée et des magasins considérables répandus sur toute la ligne que nous avons parcourue.

Je vous prie d'accorder le grade de général de brigade au chef de brigade Lannes, il est le premier qui ait mis en déroute les ennemis à Dego, qui ait passé le Pô, le pont de Lodi, et qui soit entré à Bassano; à l'adjudant général Chabran, qui s'est particulièrement distingué à la bataille de Rovereto, comme il l'avait précédemment fait à celle de Lonato et à la retraite de Rivoli. Je vous demande de nommer à la place de chef de brigade de la 4^e de bataille le chef de bataillon Frère³, et de l'avancement pour les officiers qui se sont distingués dans les affaires différentes dont je vous ai rendu compte.

BONAPARTE.

3. Il deviendra général de brigade en 1802 et commandera les grenadiers de la garde consulaire.

XXVI.

L'offensive d'Alvinzy

Cependant que Wurmser a dû s'enfermer dans Mantoue, les Autrichiens tentent un ultime effort en envoyant l'armée d'Alvinzy. Avant le choc décisif, Bonaparte harangue ses troupes.

PROCLAMATION

Quartier général, San Massimo,
21 brumaire an V (11 novembre 1796).

Soldats!

Mantoue est sans pain, sans viande, sans fourrages. Wurmser, les débris de l'armée que vous avez détruite à Bormida, à Bassano, à Saint-Georges, à Governolo¹, sont prêts à tomber en votre pouvoir. La liberté de l'Italie, le bonheur de la France reposent dans votre courage.

Un ramassis de fuyards, renforcés par la dernière réserve de l'empereur², osent encore se présenter devant vous. Ils prétendent vous arracher le fruit de six mois de victoires.

Les généraux feront leur devoir : ils vont tous fondre sur l'ennemi ; tantôt ils vous mèneront en avant, tantôt ils se mettront dans une retraite simulée, et n'oublieront rien pour rendre éclatante votre victoire ! Mais lorsque le tambour du combat aura battu, et qu'il faudra marcher droit à l'ennemi, la baïonnette

1. Combats de septembre et d'octobre.

2. D'Autriche.

en avant et dans ce morne silence garant de la victoire, soldats! songez à être dignes de vous. Je ne vous dis que deux mots, ils suffisent à des Français : l'Italie! Mantoue! La paix de l'Europe, le bonheur de vos parents seront le résultat de votre courage. Faisons encore une fois ce que nous avons fait si souvent, et l'Europe ne nous contestera pas le titre de la plus brave et de la plus puissante nation du monde.

XXVII.

La bataille d'Arcole

L'offensive d'Alvinzy est brisée à Arcole, les 15, 16 et 17 novembre.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Vérone,
29 brumaire an V (19 novembre 1796).

Je suis si harassé de fatigue, Citoyens Directeurs, qu'il ne m'est pas possible de vous faire connaître tous les mouvements militaires qui ont précédé la bataille d'Arcole, qui vient de décider du sort de l'Italie.

Informé que le feld-maréchal Alvinzy¹, commandant l'armée de l'empereur, s'approchait de Vérone, afin d'opérer sa jonction avec les divisions de son armée qui sont dans le Tyrol, je filai le long de l'Adige, avec les divisions Augereau et Masséna. Je fis jeter, pendant la nuit du 24 au 25, un pont de bateaux à Ronco, où nous passâmes cette rivière. J'espérais arriver dans la matinée à Villanova, et, par là, enlever les parcs d'artillerie de l'ennemi, ses bagages, et attaquer l'armée ennemie par le flanc et ses derrières. Le quartier général du général Alvinzy était à Caldiero. Cependant l'ennemi, qui avait eu avis de quelques mouvements, avait envoyé un régiment de Croates et quelques régiments hongrois dans le village d'Arcole, extrêmement

1. Le baron Nicolas d'Alvinzy, hongrois d'origine, avait été précepteur militaire de l'empereur François II.

2. Verdier fut blessé à la cuisse gauche; Verne devait mourir de sa blessure. Bon avait déjà été blessé deux fois.

3. Dans le récit donné par Marmont (*Mémoires*, t. 1, p. 235) la note est moins héroïque. La « lâcheté » des troupes est discrètement voilée ici.

4. Sur ce mouvement, voir les explications opposées de Sulkowski (Reinhard, *op. cit.*, p. 179) et Thiébault (*Mémoires*, t. II, p. 38).

fort par sa position, au milieu des marais et des canaux. Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant toute la journée. Ce fut en vain que tous les généraux, sentant l'importance du temps, se précipitèrent à la tête pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole : trop de courage nuisit; ils furent presque tous blessés; les généraux Verdier, Bon, Verne et Lannes furent mis hors de combat². Augereau, empoignant un drapeau, le porta jusqu'à l'extrémité du pont : « Lâches, criait-il à ses troupes, craignez-vous donc tant la mort ! » Et il resta là plusieurs minutes sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce pont ou faire un détour de plusieurs lieues, qui nous aurait fait manquer toute notre opération; je m'y portai moi-même, je demandai aux soldats s'ils étaient encore les vainqueurs de Lodi; ma présence produisit sur les troupes un mouvement qui me décida encore à tenter le passage³.

Le général Lannes, blessé déjà de deux coups de feu, retourna, et reçut une troisième blessure plus dangereuse; le général Vignolle fut également blessé. Il fallut renoncer à forcer le village de front et attendre qu'une colonne, commandée par le général Guieu, que j'avais envoyé par Albaredo, fût arrivée. Il n'arriva qu'à la nuit; il s'empara du village, prit quatre pièces de canon et fit quelques centaines de prisonniers. Pendant ce temps-là, le général Masséna attaquait une division que l'ennemi faisait filer de son quartier général sur notre gauche; il la culbuta et la mit dans une déroute complète.

On avait jugé à propos, pendant la nuit, d'évacuer le village d'Arcole, et nous nous attendions, à la pointe du jour, à être attaqués par toute l'armée ennemie, qui se trouvait avoir eu le temps de faire filer ses bagages, ses parcs d'artillerie, et de se porter en arrière pour nous recevoir⁴.

A la petite pointe du jour, le combat

s'engagea de partout, avec la plus grande vivacité. Masséna, qui était sur la gauche, mit en déroute l'ennemi et le poursuivit jusqu'aux portes de Caldiero.

Le général Robert, qui était sur la chaussée du centre avec la 75^e, culbuta l'ennemi à la baïonnette et couvrit le champ de bataille de cadavres. J'ordonnai à l'adjudant général Vial de longer l'Adige avec une demi-brigade, pour tourner toute la gauche de l'ennemi. Mais le pays offre des obstacles invincibles. C'est en vain que ce brave adjudant général se précipita dans l'eau jusqu'au cou; il ne put être suivi que de quatre-vingts grenadiers, ce qui ne put pas faire une diversion suffisante. Je fis, pendant la nuit du 26 au 27, jeter des ponts sur les canaux et les marais. Le général Augereau y passa avec sa division. A dix heures du matin, nous fûmes en présence. Le général Masséna à la gauche, le général Robert au centre, le général Augereau à la droite.

L'ennemi attaqua vigoureusement le centre, qu'il fit plier. Je retirai alors la 32^e de la gauche, je la plaçai en embuscade dans des bois, et à l'instant où l'ennemi, poussant le centre, était sur le point de tourner notre droite, le général Gardanne, à la tête de la 32^e, sortit de son embuscade, prit l'ennemi en flanc et en fit un carnage horrible. La gauche de l'ennemi était appuyée à des marais, et par la supériorité du nombre en imposait à notre droite. J'ordonnai au citoyen Hercule, officier de mes guides, de choisir vingt-cinq hommes de sa compagnie, de longer l'Adige une demi-lieue, de tourner tous les marais qui appuyaient la gauche des ennemis et de tomber ensuite au grand galop sur le dos de l'ennemi, en faisant sonner plusieurs trompettes. Cette manœuvre réussit parfaitement : l'infanterie ennemie se trouva ébranlée. Le général Augereau sut profiter du moment; cependant elle résiste encore, quoique en battant en retraite, lorsqu'une petite colonne de 8 à 900 hommes, avec

5. Sulkowski n'en indique que 3 000.

6. Il fut tué en établissant un passage (Marmont, *Mémoires*, t. I, p. 241).

7. Il périt en couvrant son chef de son corps. Bonaparte lui en conserva toujours une réelle gratitude.

quatre pièces de canon, que j'avais fait filer par Porto Legnago, pour prendre une position en arrière de l'ennemi et lui tomber sur le dos pendant le combat, achève de le mettre en déroute. Le général Masséna, qui s'était reporté au centre, marcha droit au village d'Arcole, dont il s'empara, et poursuivit l'ennemi jusqu'auprès du village de San Bonifacio; mais la nuit nous empêcha d'aller plus avant.

Le fruit de la bataille d'Arcole est 4 à 5 000 prisonniers, 4 drapeaux, 18 pièces de canon. L'ennemi a perdu au moins 4 000 morts⁵ et autant de blessés; nous avons eu 900 hommes blessés et à peu près 200 morts. Outre les généraux que j'ai nommés, les généraux Robert, Gardanne ont été blessés. L'adjudant général Vandelin a été tué. J'ai eu deux de mes aides de camp de tués, les citoyens Elliot⁶ et Muiron⁷, officiers de la plus grande distinction. Jeunes encore, ils promettaient d'arriver un jour, avec gloire, aux premiers postes militaires.

Notre perte, quoique peu considérable, a été très sensible, en ce que c'est presque tous officiers de l'état-major ou des demi-brigades: aussi vais-je être occupé à faire des promotions, que je vous prierai de confirmer.

Cependant le général Vaubois a été attaqué et forcé à Rivoli, position importante qui mettait à découvert le blocus de Mantoue. Nous partîmes à la pointe du jour d'Arcole; j'envoyai la cavalerie, par Vicence, à la poursuite des ennemis, et je me rendis à Vérone, où j'avais laissé le général Kilmaine avec 3 000 hommes.

Dans ce moment-ci, j'ai rallié la division de Vaubois, je l'ai renforcée, et elle est à Castelnovo, forte de 8 000 hommes. Augereau est à Vérone. Masséna sur Villanova. Demain j'attaque la division qui a battu Vaubois, je la poursuis jusque dans le Tyrol, et j'attendrai alors la reddition de Mantoue, qui ne doit pas tarder quinze jours. Si, dans cette position, vous m'envoyez les secours que vous me pro-

mettez depuis longtemps, je vous promets de forcer, avant six semaines, l'empereur à la paix, et d'être à Rome.

Je ne dois pas vous dissimuler que je n'ai pas trouvé dans les soldats mes phalanges de Lodi, de Millesimo, de Castiglione; la fatigue et l'absence des braves leur ont ôté cette impétuosité avec laquelle j'avais droit d'espérer de prendre Alvinzy et la majeure partie de son armée.

Le général Vaubois n'a point de caractère, ni d'habitude de commander de grandes divisions. Je vous demande le grade de général divisionnaire pour le général Guieu, celui de général de brigade pour les adjudants généraux Vial et Belliard, pour Chambarlhac, chef de la 75^e, et Dupuy, chef de la 32^e demi-brigade⁸.

L'artillerie s'est comblée de gloire. Je vous demande le grade de chef de brigade pour Andréossy, celui de chef de bataillon pour les citoyens Delaitre et Coindet.

Les généraux et officiers de l'état-major ont montré une activité et une bravoure sans exemple; douze ou quinze ont été tués : c'était vraiment un combat à mort; pas un d'eux qui n'ait ses habits criblés de balles.

Je vous enverrai les drapeaux pris sur l'ennemi.

BONAPARTE.

8. Le Directoire confirma ces nominations le 6 décembre 1796.

XXVIII.

Avant Rivoli

Alvinzy tente au début de janvier 1797 une ultime offensive qui sera brisée à Rivoli.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Milan, 8 nivôse an V (28 décembre 1796).

L'armée du général Alvinzy est sur la Brenta et dans le Tyrol; l'armée de la République est le long de l'Adige et occupe la ligne de Monte Baldo, la Corona, Rivoli. Nous avons une avant-garde en avant de Vérone et à une lieue en avant de Porto Legnago.

Mantoue est cernée avec le plus grand soin. Le 2 de ce mois, le général Dumas¹ surprit un espion qui entrait dans la ville; c'est un cadet autrichien qui avait été expédié de Trente par Alvinzy. Après de grandes façons, il avoua qu'il était porteur de dépêches, et, effectivement, il rendit, vingt-quatre heures après (allant à la garde-robe), un petit cylindre où était renfermée la lettre ci-jointe de l'empereur. Si cette méthode de faire avaler les dépêches n'était pas parfaitement connue, je vous enverrais les détails, afin que cela soit envoyé à nos généraux, parce que les Autrichiens se servent souvent de cette méthode. Ordinairement les espions gardent cela dans le corps pendant plusieurs jours; s'ils ont l'estomac dérangé, ils

1. Il s'agit du père du célèbre romancier. Sur cet épisode, cf. E. d'Hauteville, *le général Alexandre Dumas*, pp. 84-88.

ont soin de reprendre le petit cylindre, de le tremper dans de l'élixir et de le ravalier. Ce cylindre est trempé dans de la cire d'Espagne délayée dans du vinaigre.

Vous verrez, par la lettre de l'empereur, que Wurmser doit effectivement être à toute extrémité; la garnison ne se nourrit que de *polenta* et de viande de cheval; cependant il est possible que sa réduction tarde encore. Les Autrichiens mettent tant d'espérance dans cette place qu'il n'est pas étonnant qu'ils souffrent toutes les extrémités avant de la rendre.

Le parti qu'ordonne l'empereur n'est pas bien dangereux.

Le corps franc des volontaires de Vienne, fort de 4 000 hommes, est arrivé à Trente; il y a un caporal qui est chambellan. C'est une garde nationale. 3 000 hommes sont déjà arrivés à Trente, venant du Rhin, et 4 000 recrues de Hongrie. Les chemins sont chargés de troupes. Nous, au contraire, nous en sommes toujours au premier des renforts annoncés au commencement de la campagne, qui n'arrivent pas encore.

L'état de situation que vous m'avez envoyé est plein de doubles emplois et de fautes. Je suis entré en campagne avec un corps d'armée de 24 000 hommes d'infanterie, une division du col de Tende et de Fenestre, et les garnisons des Alpes-Maritimes, de 8 000 hommes, dont 6 000 m'ont rejoint après la bataille de Mondovi, en descendant le col de Tende. J'ai donc eu 30 000 hommes de la ci-devant armée d'Italie dans les plaines du Piémont.

L'armée des Alpes m'a fourni 8 500 hommes, qui ne doivent pas être considérés comme renfort, puisque l'armée des Alpes défendait les frontières d'Italie.

On peut donc considérer l'armée d'Italie proprement dite comme ayant été primitivement de 38 500 hommes d'infanterie.

Le gouvernement l'a renforcée de 2 600 hommes venant du général Châteauneuf-Randon, et des 33^e, 6^e, 40^e et 58^e demi-brigades

venant de la Vendée, et de la 14^e venant de Paris, faisant en tout 10 000 hommes.

Si donc l'armée n'avait perdu personne, elle aurait 51 100 hommes d'infanterie, mais sur lesquels 4 000 hommes ont été tués sur le champ de bataille, comme le prouve l'état ci-joint, 1 000 blessés hors de service, 2 000 morts aux hôpitaux : en tout 7 000.

On a donc perdu 7 000 hommes, dont 1 000 cavaliers, pionniers ou artilleurs; reste donc 45 100 hommes d'infanterie dont elle est composée.

Vous voyez donc, Citoyens Directeurs, que votre armée a reçu non pas 57 000 hommes de renfort, mais seulement 12 600 hommes, dans une campagne où il y a eu tant de batailles, et où les mêmes hommes ont détruit l'armée sarde et l'armée de Beaulieu, fortes de 73 000 hommes; l'armée de Beaulieu, renforcée de 20 000 hommes du Rhin commandés par Wurmser; l'armée de Wurmser, renforcée de 18 000 hommes tirés de la Pologne, 6 000 du Rhin, et 12 000 recrues, commandées par Alvinzy. Et nous sommes à la veille d'avoir affaire aux débris de toutes ces armées, renforcés par 4 000 volontaires de Vienne, 3 000 hommes du Rhin, 3 000 recrues déjà arrivées, 1 500 que l'on m'assure que les ennemis attendent dans le courant de janvier, plus les recrues qui arrivent de tous les côtés.

Il a fallu du bonheur et du bien joué pour vaincre Alvinzy. Comment espérer vaincre, avec les mêmes troupes, Alvinzy renforcé de 30 à 35 000 hommes, tandis que nous n'avons encore reçu que 3 000 hommes?

La guérison de nos malades est sûrement un avantage; mais les malades de Wurmser se guérissent aussi dans Mantoue.

Vous m'avez annoncé 10 000 hommes de l'Océan et 10 000 hommes du Rhin, mais rien de cela n'arrive; il y a cependant six décades de votre annonce; on dit même que la tête de cette colonne de l'Océan a rétrogradé.

2. Claire allusion à la poussée jacobine qui avait tant effrayé le Directoire.

Il paraît, d'après la lettre de l'empereur, qu'une lutte se prépare pour janvier. Faites au moins que les secours qui devaient arriver contre Alvinzy, et dont la victoire d'Arcole nous a mis à même de nous passer, arrivent actuellement; sans quoi vous sacrifiez l'armée la plus attachée à la Constitution, et qui, quels que soient les mouvements que se donnent les ennemis de la patrie, sera attachée au gouvernement et à la liberté avec le même zèle et la même intrépidité qu'elle a mis à conserver l'Italie à la République.

Je le dis avec une vraie satisfaction, il n'est point d'armée qui désire davantage la conservation de la Constitution sacrée, seul refuge de la liberté et du peuple français. L'on hait ici et l'on est prêt à combattre les nouveaux révolutionnaires², quel que soit leur but. Plus de révolution, c'est l'espoir le plus cher du soldat. Il ne demande pas la paix, qu'il désire intérieurement, parce qu'il sait que c'est le seul moyen de ne la pas obtenir, et que ceux qui ne la désirent pas l'appellent bien haut pour qu'elle n'arrive pas; le soldat se prépare à de nouvelles batailles.

XXIX.

La chute de Mantoue

Après l'échec d'Alvinzy à Rivoli, le 14 janvier, Mantoue ne pouvait que se rendre, le 2 février.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Ancône,
22 pluviôse an V (10 février 1797).

Vous trouverez ci-joint, Citoyens Directeurs, la capitulation de Mantoue. Nos troupes ont occupé la citadelle le 15, et aujourd'hui la ville est entièrement évacuée par les Autrichiens. Je vous enverrai les inventaires de l'artillerie et du génie, et la revue de la garnison, dès l'instant qu'ils me seront parvenus. C'est le général Sérurier qui a assiégé la première fois Mantoue; le général Kilmaine, qui a établi le deuxième blocus, a rendu de grands services; c'est lui qui a ordonné qu'on fortifiât Saint-Georges, qui nous a si bien servi depuis. La garnison de Mantoue a mangé 5 000 chevaux, ce qui fait que nous en avons fort peu trouvé. Je vous demande le grade de général de brigade pour le citoyen Chasseloup, commandant du génie de l'armée¹. Il a assiégé le château de Milan, la ville de Mantoue, et on était déjà aux batteries de brèche lorsque j'ordonnai qu'on levât le siège; il a, dans cette campagne, fait fortifier Peschiera, Legnago et Pizzighettone.

1. Chasseloup-Laubat (1754-1833) fut nommé général de brigade le 21 février 1797. Il tint un journal du siège de Mantoue (Arch. guerre B3 29).

2. Lespinasse (1737-1816) avait été confirmé dans son grade par le Directoire le 16 janvier 1797.

Je vous demande le grade de chef de brigade pour les citoyens Sanson et Maubert; ils l'ont mérité en rendant des services dans plus de quarante combats et faisant des reconnaissances dangereuses et utiles.

Je vous ai demandé le grade de général de division d'artillerie pour le général Lespinasse². Je vous prie d'employer le général Dommartin dans l'armée d'Italie.

BONAPARTE.

XXX.

Proclamation

AUX SOLDATS DE L'ARMÉE D'ITALIE

Quartier général, Bassano,
20 ventôse an V (10 mars 1797).

La prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie.

Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles rangées et soixante et dix combats; vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq cents pièces de canon de campagne, deux mille de gros calibre, quatre équipages de pont.

Les contributions mises sur les pays que vous avez conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la campagne; vous avez, en outre, envoyé trente millions au ministre des finances pour le soulagement du trésor public¹.

Vous avez enrichi le Muséum de Paris de plus de trois cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et de la nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour produire.

Vous avez conquis à la République les plus belles contrées de l'Europe; les républiques lombarde² et cispadane³ vous doivent leur liberté; les couleurs françaises flottent pour

1. Cf. les évaluations de Godechot (*Les commissaires aux armées*, t. I, p. 567). 45 millions auraient été levés en neuf mois dont 10 envoyés en France.

2. Ou cisalpine.

3. Elle regroupait Ferrare, Bologne, Reggio et Modène et fut proclamée en décembre 1796.

4. Traité de Paris (15 mai 1796).

5. Le 10 octobre 1796.

6. Traité de Tolentino (19 février 1797).

7. Le 5 novembre 1796.

8. Par l'expédition de Garrou en juin 1796.

9. Salicetti était passé en Corse avec les troupes françaises en octobre 1796.

la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de navigation de l'ancienne Macédoine; les rois de Sardaigne⁴, de Naples⁵, le pape⁶, le duc de Parme⁷ se sont détachés de la coalition de nos ennemis et ont brigué notre amitié; vous avez chassé les Anglais de Livourne⁸, de Gênes, de la Corse⁹.

Mais vous n'avez pas encore tout achevé. Une grande destinée vous est réservée; c'est en vous que la patrie met ses plus chères espérances : vous continuerez à en être dignes.

De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour étouffer la République à sa naissance, l'empereur seul reste devant nous; se dégradant lui-même du rang d'une grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres; il n'a plus de politique, de volonté, que celle de ces insulaires perfides, qui, étrangers aux malheurs de la guerre, sourient avec plaisir aux maux du continent.

Le Directoire exécutif n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe; la modération de ses propositions ne se ressentait pas de la force de ses armées; il n'avait pas consulté votre courage, mais l'humanité et l'envie de vous faire rentrer dans vos familles. Il n'a pas été écouté à Vienne. Il n'est donc plus d'espérance pour la paix qu'en allant la chercher dans le cœur des États héréditaires de la maison d'Autriche. Vous y trouverez un brave peuple, accablé par la guerre qu'il a eue contre les Turcs et par la guerre actuelle. Les habitants de Vienne et les États de l'Autriche gémissent sur l'aveuglement et l'arbitraire de leur gouvernement; il n'en est pas un qui ne soit convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'empereur. Vous respecterez leur religion et leurs mœurs, vous protégerez leurs propriétés. C'est la liberté que vous apporterez à la brave nation hongroise.

La maison d'Autriche, qui, depuis trois siècles, va perdant à chaque guerre une partie

de sa puissance, qui mécontente ses peuples en les dépouillant de leurs privilèges, se trouvera réduite, à la fin de cette sixième campagne (puisqu'elle nous contraint à la faire), à accepter la paix que nous lui accorderons, et descendra, dans la réalité, au rang des puissances secondaires, où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages et à la disposition de l'Angleterre.

BONAPARTE.



LE TRIOMPHE DES ARMÉES FRANÇAISES.

[illegible]*J. Herpetol.*, 1999, 33(1), 101-102.

8. Le triomphe des armées françaises; 29 germinal an V (18 avril 1797). Quatre généraux victorieux, Bonaparte, Pichegru, Moreau et Hoche montrent des fragments détachés par eux de la carte de l'Europe. Estampe allégorique.
Bibliothèque Nationale.

XXXI.

La marche sur Vienne

*Désormais, Bonaparte aura toute liberté de
foncer sur l'Autriche par les Alpes.*

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Valvasone,
27 ventôse an V (17 mars 1797).

Nous voilà, Citoyens Directeurs, sur les confins du Frioul autrichien, de la Carinthie et au milieu du Tyrol. Le passage du Tagliamento est d'un bon augure; mais, à mesure que je m'avancerai en Allemagne, je me trouverai plus de forces ennemies sur les bras. Ordonnez, je vous prie, le passage du Rhin, car il est impossible qu'avec 50 000 hommes je puisse faire face à tout.

Si les armées du Rhin passent promptement et entrent en lice, l'empereur est perdu. La dernière campagne a ruiné ses ressources; il a fait marcher ici jusqu'à sa garnison de Vienne; il n'a plus de troupes dans l'intérieur de ses États. Mais, si l'on me laisse accabler, je n'aurai d'autre ressource que de me retirer en Italie, et tout sera perdu.

Le prince Charles¹ avait 22 000 hommes à la bataille du Tagliamento, et 14 000 sont en marche et le rejoindront sous cinq jours. Il y en a autant dans le Tyrol.

1. L'archiduc Charles-Louis de Habsbourg (1771-1847), le vainqueur de Jourdan et de Moreau (cf. W. John, *Erzherzog Karl, der Feldherr und seine Armée*, 1913).

L'empereur a retiré au moins 30 000 hommes du Rhin, et tous ses bons officiers sont ici; ordonnez que nos armées passent le Rhin, et la paix est à nous, telle que nous la voudrons. Je suis plus près de Vienne que n'en serait le général Moreau, quand il serait à Ratisbonne. Vous jugez de là que la campagne aurait dû commencer par le passage du Rhin.

L'armée d'Italie a commencé; mais il faut que sans perdre un jour nos armées du Rhin passent ce fleuve.

BONAPARTE.

XXXII.

L'armistice

Maître de l'Italie du Nord, Bonaparte fonce sur Vienne. Il est à 100 km de la capitale autrichienne, quand un armistice est signé à Léoben, interrompant la campagne.

ORDRE DU JOUR

Quartier général, Léoben,
30 germinal an V (19 avril 1797).

L'armée est prévenue qu'hier, 29 germinal, à trois heures après midi, les préliminaires de paix entre la République française et l'empereur et roi ont été signés, au quartier général de Léoben, par MM. le général-major comte de Merveldt et le marquis de Gallo, plénipotentiaires de l'empereur, et par le général en chef Bonaparte, pour la République française.

XXXIII.

La préparation du coup d'État de fructidor

Cependant le Directoire doit faire face, après les élections de l'an V, à la menace d'une réaction royaliste. Pour sauver Barras, Bonaparte envoie à Paris le général Augereau, qui organisera le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797) contre Pichegru. En Italie, Bonaparte se tient prêt à intervenir. Il prépare ses hommes par une proclamation.

Milan, 26 messidor an V
(14 juillet 1797).

Soldats!

C'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet. Vous voyez devant vous les noms de nos compagnons d'armes morts au champ d'honneur pour la liberté de la patrie : ils vous ont donné l'exemple. Vous vous devez tout entiers à la République; vous vous devez tout entiers au bonheur de trente millions de Français; vous vous devez tout entiers à la gloire de ce nom qui a reçu un nouvel éclat par vos victoires.

Soldats, je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie; mais la patrie ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France; vous les franchiriez

avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains.

Soldats, le gouvernement veille sur le dépôt des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez sans inquiétude, et jurons par les mânes des héros qui sont morts à côté de nous pour la liberté, jurons sur nos nouveaux drapeaux : guerre implacable aux ennemis de la République et de la Constitution de l'an III.

XXXIV.

Le succès du coup d'État

Quartier général, Passariano,
1^{er} vendémiaire an VI (22 septembre 1797).

Soldats!

Nous célébrons le 1^{er} vendémiaire, l'époque la plus chère aux Français; elle sera un jour bien célèbre dans les annales du monde. C'est de ce jour que date la fondation de la République, l'organisation de la grande nation; et la grande nation est appelée par le destin à étonner et consoler le monde.

Soldats! éloignés de votre patrie et triomphants de l'Europe, on vous préparait des chaînes; vous l'avez su, vous avez parlé : le peuple s'est réveillé, a fixé les traîtres, et déjà ils sont aux fers.

Vous apprendrez, par la proclamation du Directoire exécutif, ce que tramaient les ennemis de la patrie, les ennemis particuliers du soldat, et spécialement des divisions de l'armée d'Italie.

Cette préférence nous honore : la haine des traîtres, des tyrans et des esclaves sera dans l'Histoire notre plus beau titre à la gloire et à l'immortalité.

Rendons grâce au courage des premiers magistrats de la République, aux armées de Sambre-et-Meuse et de l'intérieur, aux patriotes, aux représentants restés fidèles aux destins de la France : ils viennent de nous

rendre, d'un seul coup, ce que nous avons fait depuis six ans pour la patrie.

XXXV.

La paix

Les préliminaires de Léoben aboutissent à la signature du traité de Campo Formio, le 17 octobre 1797.

Bonaparte quitte l'armée d'Italie pour participer au congrès de Rastadt qui doit régler les conditions de la paix entre la France et l'Empire.

Quartier général, Milan,
24 brumaire an VI (14 novembre 1797).

Soldats!

Je pars demain pour me rendre au congrès de Rastadt.

En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers.

Quelque poste que le gouvernement assigne aux soldats de l'armée d'Italie, ils seront toujours les dignes soutiens de la liberté et de la gloire du nom français.

Soldats, en vous entretenant des princes que vous avez vaincus, des peuples qui vous doivent leur liberté, des combats que vous avez livrés en deux campagnes, dites-vous : « Dans deux campagnes, nous aurons plus fait encore. »

XXXVI.

L'expédition d'Égypte

Bonaparte, dont l'imagination était hantée par les campagnes d'Alexandre et de César en Orient et qui n'était pas fâché de s'éloigner de France où il risquait de compromettre son prestige dans les querelles des partis, obtient le commandement d'une expédition en Égypte.

AUX SOLDATS DE TERRE ET DE MER DE L'ARMÉE DE LA MÉDITERRANÉE

Quartier général, Toulon,
21 floréal an VI (10 mai 1798).

Soldats!

Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges : il vous reste à faire la guerre maritime.

Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égales, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter les fatigues, disciplinées et unies entre elles.

Soldats, l'Europe a les yeux sur vous.

Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues

1. Longtemps contestée, l'authenticité de cette proclamation est aujourd'hui admise (cf. La Jonquière, *L'expédition d'Égypte*).

à vaincre. Vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

Soldats-matelots, fantassins, canonniers ou cavaliers, soyez unis; souvenez-vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres.

Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés. Aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous. Vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

Le génie de la liberté, qui a rendu la République, dès sa naissance, l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des contrées les plus lointaines¹.

XXXVII.

Débarquement à Alexandrie

Quartier général, à bord de l'*Orient*,
4 messidor an VI (22 juin 1798).

Soldats!

Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables.

Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

Nous ferons quelques marches fatigantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises; les destins sont pour nous.

Les beys¹ mameluks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants et tyrannisent les malheureux habitants du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus. Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Ne les contredisez pas; agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muftis et leurs imans², comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques.

Ayez pour les cérémonies que prescrit

1. L'Égypte était partagée entre une vingtaine de seigneurs féodaux ou beys, à peu près indépendants.

2. Les muftis interprètent la loi religieuse; les imans dirigent la prière.

3. Le Coran.

4. Bonaparte lança également une proclamation en arabe aux Égyptiens (cf. Denoix-Méchin, *Bonaparte en Égypte*, pp. 65-69, sur ses conséquences).

l'Alcoran³, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer.

Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment que nous ; mais dans tous les pays celui qui viole est un monstre. Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes ; il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis les peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas des souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français⁴.

9. Bonaparte remettant une écharpe tricolore à un bey d'Égypte (22 septembre 1798).
Bibliothèque Nationale.

À la suite d'un arrêté du 20 Fructidor, les membres du Divan devaient porter une écharpe tricolore sur l'épaule à partir du 1^{er} Vendémiaire.



L'ÉCHARPE TRICOLEUR . donnée par Bonaparte à un Bey d'Égypte..

Paris Chez Boncompagni rue Jacques N°125. près la fontaine Stevra.

XXXVIII.

Les pyramides

Quartier général, au Caire,
6 thermidor an VI (24 juillet 1798).

... Nous avons marché pendant huit jours, privés de tout et dans un des climats les plus brûlants du monde.

Le 2 thermidor, au matin, nous aperçûmes les pyramides¹.

Le 2, au soir, nous nous trouvâmes à six lieues du Caire, et j'appris que les vingt-trois beys, avec toutes leurs forces, s'étaient retranchés à Embâbeh, qu'ils avaient garni leurs retranchements de plus de soixante pièces de canon.

Le 3, à la pointe du jour, nous rencontrâmes leur avant-garde, que nous poussâmes de village en village. A deux heures après midi, nous nous trouvâmes en présence des retranchements et de l'armée ennemie. J'ordonnai aux divisions des généraux Desaix² et Reynier³ de prendre position sur la droite, entre Gyzeh et Embâbeh, de manière à couper à l'ennemi la communication de la Haute-Égypte, qui était sa retraite naturelle. L'armée était rangée de la même manière qu'à la bataille de Chobrâ-khyt⁴.

Dès l'instant que Mourad-Bey s'aperçut du mouvement du général Desaix, il se résolut à le charger. Il envoya un de ses beys les plus

1. On a procédé à une coupure pour alléger le détail fastidieux des mouvements de troupe.

2. Il allait recevoir ensuite le commandement de la province du Caire.

3. Reynier (1771-1814) commandait une division qui battit les mameluks à El-Khanka.

4. Premier affrontement avec les mameluks, le 14 juillet.

5. Bon commandait les 9^e et 85^e de ligne à la division Reynier.

6. Honoré Vial (1766-1813).

7. Menou succéda à Kléber au commandement de l'armée d'Égypte.

8. Il commandait la 2^e brigade de la division Bon.

braves avec un corps d'élite qui, avec la rapidité de l'éclair, chargea les deux divisions. On le laissa approcher jusqu'à cinquante pas, et on l'accueillit par une grêle de balles et de mitraille qui en fit tomber un grand nombre sur le champ de bataille. Ils se jetèrent dans l'intervalle que formaient les deux divisions, où ils furent reçus par un double feu qui acheva leur défaite.

Je saisis l'instant, et j'ordonnai à la division du général Bon⁵, qui était sur le Nil, de se porter à l'attaque des retranchements, et au général Vial⁶, qui commandait la division du général Menou⁷, de se porter entre le corps qui venait de le charger et les retranchements, de manière à remplir le triple but, d'empêcher ce corps d'y rentrer; de couper la retraite à celui qui l'occupait; et enfin, s'il était nécessaire, d'attaquer les retranchements par la gauche.

Dès l'instant que les généraux Vial et Bon furent à portée, ils ordonnèrent aux 1^{re} et 3^e divisions de chaque bataillon de se ranger en colonnes d'attaque, tandis que les 2^e et 4^e conservaient leur même position, formant toujours le bataillon carré, qui ne se trouvait plus que sur trois de hauteur, et s'avançaient pour soutenir les colonnes d'attaque.

Les colonnes d'attaque du général Bon, commandées par le brave général Rampon⁸, se jetèrent sur les retranchements avec leur impétuosité ordinaire, malgré le feu d'une grande quantité d'artillerie, lorsque les mamluks firent une charge. Ils sortirent des retranchements au grand galop; nos colonnes eurent le temps de faire halte, de faire front de tous côtés, et de les recevoir la baïonnette au bout du fusil et par une grêle de balles. A l'instant même, le champ de bataille en fut jonché. Nos troupes eurent bientôt enlevé les retranchements. Les mamluks, en fuite, se précipitèrent en foule sur leur gauche; mais le général Vial y était en position; un bataillon de cara-

Bonaparte, l'Empereur, sur la plus haute des pyramides d'Égypte.



10. Bonaparte sur la plus haute des pyramides d'Égypte. 1898. Gravure anonyme (détail).
Bibliothèque Nationale.

« Tout s'use ici bas. Je n'ai déjà plus de gloire. Cette petite Europe n'en fournit pas assez. Il faut aller en Orient. Toutes les grandes gloires viennent de là. », confie Bonaparte à Bourrienne.

9. Mourad, qui portait le titre d'émir el-Hadj, partageait l'autorité en Égypte avec un autre Bey Ibrahim. Ce dernier dirigeait l'administration et Mourad commandait l'armée.

10. Il faut confronter ce récit officiel avec celui donné par Napoléon (*Campagne d'Égypte. Correspondance*, t. XXIX) et par les mémoires (Bourienne, Desvernois...).

biniers, sous le feu duquel ils étaient obligés de passer, à cinq pas, en fit une boucherie effroyable; un très grand nombre se jeta dans le Nil et s'y noya.

Plus de quatre cents chameaux chargés de bagages, cinquante pièces d'artillerie sont tombés en notre pouvoir. J'évalue la perte des mameluks à deux mille hommes de cavalerie d'élite. Une grande partie des beys a été blessée ou tuée; Mourad-Bey⁹ a été blessé à la joue. Notre perte monte à vingt ou trente tués et à cent vingt blessés. Dans la nuit même, la ville du Caire a été évacuée; toutes leurs chaloupes canonnières, corvettes, bricks et même une frégate ont été brûlés, et, le 4, nos troupes sont entrées au Caire. Pendant la nuit, la populace a brûlé les maisons des beys et commis plusieurs excès. Le Caire, qui a plus de trois cent mille habitants, a la plus vilaine populace du monde.

Après le grand nombre de combats et de batailles que les troupes que je commande ont livrés contre des forces supérieures, je ne m'aviserais pas de louer leur contenance et leur sang-froid dans cette occasion, si véritablement ce genre de guerre tout nouveau n'avait exigé de leur part une patience qui contraste avec l'impétuosité française; s'ils se fussent livrés à leur ardeur, ils n'auraient point eu la victoire, qui ne pouvait s'obtenir que par un grand sang-froid et une grande patience¹⁰.

XXXIX.

L'an VII de la République

Quartier général, au Caire,
1^{er} vendémiaire an VII (22 septembre 1798).

Soldats!

Nous célébrons le premier jour de l'an VII de la République.

Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de la ruine de nos ennemis.

Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego.

L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes.

Vous luttiez contre Mantoue, il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-Georges.

L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Allemagne.

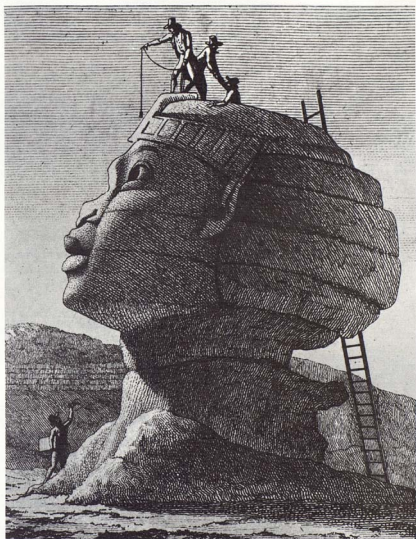
Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent?

Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde.

Soldats! votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez

avec honneur, comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples.

Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs, quarante millions de citoyens pensent à vous. Tous disent : c'est à leurs travaux, à leur sang que nous devons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce et les bienfaits de la liberté civile.



11. Le Sphinx près des pyramides. Planche 20 bis, de Vivant-Denon, « *Voyage dans la Basse Égypte et dans la Haute Égypte pendant les campagnes du Général Bonaparte*, An X (1802).

XL.

Devant Saint-Jean-d'Acre

Sa flotte détruite à Aboukir, Bonaparte entreprend la conquête de la Syrie. Mais il échouera devant Saint-Jean-d'Acre.

Quartier général, devant Acre,
28 floréal an VII (17 mai 1799).

Soldats!

Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée arabe.

L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite¹; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses outres, ses chameaux.

Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

Vous avez dispersé aux champs du mont Thabor² cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie dans l'espoir de piller l'Égypte.

Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins; une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte.

Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le

1. Bonaparte veut parler de l'armée de Djezzar dont les avant-gardes avaient pu atteindre El-Arisch.

2. Cette victoire acquise le 16 avril était selon Bourienne « le plus beau fait d'armes de l'armée d'Égypte ».

3. Gaza tombe le 24 février 1799, Jaffa le 7 mars.

4. Jusqu'à Saint - Jean-d'Acre, la campagne de Syrie avait en effet été victorieuse.

5. Bonaparte craignait à juste titre un débarquement à Aboukir.

6. « Il faudrait enlever à la baïonnette, rue après rue, maison après maison... On ne pourrait les conquérir qu'au prix de pertes énormes. Acre serait le tombeau du corps expéditionnaire » (Benoist-Méchin, *Bonaparte en Égypte*, p. 246).

7. « Cette proclamation tendancieuse ne fut distribuée à la troupe que le surlendemain (*Ibid.*, p. 247).

cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa³, Hayfâ, Acre⁴, nous allons rentrer en Égypte; la saison des débarquements m'y rappelle⁵.

Encore quelques jours et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais; mais dans cette saison la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles⁶.

Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir; après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire⁷.

XLI.

Aboukir

*Revenu à la hâte en Égypte, Bonaparte écrase
un débarquement turc à Aboukir le 24 juillet
1799.*

ORDRE DU JOUR

Quartier général, Alexandrie,
14 thermidor an VII (1^{er} août 1799).

Le nom d'Aboukir était funeste à tout Français¹; la journée du 7 thermidor l'a rendu glorieux. La victoire que l'armée vient de remporter accélère son retour en Europe.

Nous avons conquis Mayence et la limite du Rhin, en envahissant une partie de l'Allemagne. Nous venons de reconquérir aujourd'hui nos établissements aux Indes et ceux de nos alliés. Par une seule opération, nous avons remis dans les mains du gouvernement le pouvoir d'obliger l'Angleterre, malgré ses triomphes maritimes, à une paix glorieuse pour la République.

Nous avons beaucoup souffert; nous avons eu à combattre des ennemis de toute espèce; nous en aurons encore à vaincre; mais enfin le résultat sera digne de nous et nous méritera la reconnaissance de la patrie.

1. Nelson ayant détruit la flotte française à Aboukir en août 1798.

XLII.

Adieux à l'armée d'Orient

Le 22 août 1799, Bonaparte s'embarque secrètement pour la France, menacée par une nouvelle coalition de l'Europe.

A L'ARMÉE

Quartier général, Alexandrie,
5 fructidor an VII (22 août 1799).

Les nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la France.

Je laisse le commandement de l'armée au général Kléber¹.

L'armée aura bientôt de mes nouvelles; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché; mais ce ne sera que momentanément, et le général que je leur laisse a la confiance du gouvernement et la mienne.

1. Cf. sa biographie par Lucas-Dubreton (1937).



12. Bonaparte à son retour d'Égypte, par David.
Collection du Prince Murat. Bulloz.

« Voilà votre homme. Il fera votre coup d'État bien mieux que moi » déclare le général Moreau à Sieyes, le 12 octobre 1799, à l'annonce du retour de Bonaparte d'Égypte.

XLIII.

Proclamation avant la deuxième campagne d'Italie

Maître de la France après le coup d'État de Brumaire, Bonaparte doit faire face à l'Europe coalisée. Deux armées autrichiennes, l'une sur la frontière du Rhin, l'autre à la frontière des Alpes, marchent contre lui. A la première, il oppose Moreau et ses meilleures troupes ; il se charge de la deuxième. C'est la seconde campagne d'Italie.

Paris.

4 nivôse an VIII (25 décembre 1799).

Soldats !

En promettant la paix au peuple français, j'ai été votre organe ; je connais votre valeur.

Vous êtes les mêmes hommes qui conquièrent la Hollande, le Rhin et l'Italie, et donnèrent la paix sous les murs de Vienne étonnée.

Soldats ! ce ne sont plus vos frontières qu'il faut défendre ; ce sont les États ennemis qu'il faut envahir.

Il n'est aucun de vous qui n'ait fait plusieurs campagnes, qui ne sache que la qualité la plus essentielle d'un soldat est de savoir supporter les privations avec constance. Plusieurs années d'une mauvaise administration ne peuvent être réparées dans un jour.

Premier magistrat de la République, il me sera doux de faire connaître à la nation entière

les corps qui mériteront, par leur discipline et leur valeur, d'être proclamés les soutiens de la patrie.

Soldats! lorsqu'il sera temps, je serai au milieu de vous, et l'Europe se souviendra que vous êtes de la race des braves.

XLIV.

Débuts de la campagne

Au cours du mois de mai, Bonaparte passe les Alpes au col du Grand-Saint-Bernard, puis se dirige vers Milan.

Milan,

17 prairial an VIII (6 juin 1800).

Soldats!

Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi, la consternation était dans tout le midi de la France¹.

La plus grande partie du territoire du peuple ligurien, le plus fidèle ami de la République, était envahie.

La République cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal².

Soldats, vous marchez... et déjà le territoire français est délivré! La joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la consternation et à la crainte.

Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes : il sera pour toujours délivré de ses éternels ennemis.

Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine³.

L'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner ses frontières; vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve.

1. Melas s'était avancé avec l'armée autrichienne jusqu'à Nice, après avoir envahi la République ligurienne dont Gênes était la capitale.

2. Sur l'effondrement de la domination française, cf. Fugier, *Napoléon et l'Italie*, p. 86.

3. Milan.

Le premier acte de la campagne est terminé.

Des millions d'hommes, vous l'entendez tous les jours, vous adressent des actes de reconnaissance.

Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire français? Laissez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles?... Vous courez aux armes!... Eh bien! marchez à sa rencontre; opposez-vous à sa retraite; arrachez-lui les lauriers dont elle s'est parée, et par là apprenez au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui osent insulter le territoire d'un grand peuple.

Le résultat de tous nos efforts sera gloire sans nuage et paix solide.

XLV.

La bataille de Marengo

Le 9 juin 1800, l'avant-garde de Mélas fut battue par Lannes à Montebello.

Torre dei Garoffoli,
26 prairial an VIII (15 juin 1800).

Après la bataille de Montebello, l'armée s'est mise en marche pour passer la Scrivia. L'avant-garde, commandée par le général Gardanne, a, le 24, rencontré l'ennemi, qui défendait les approches de la Bormida et les trois ponts qu'il avait près d'Alexandrie, l'a culbuté, lui a pris deux pièces de canon et fait cent prisonniers.

La division du général Chabran arrivait en même temps le long du Pô, vis-à-vis Valence, pour empêcher l'ennemi de passer ce fleuve. Ainsi M. Melas se trouvait cerné entre la Bormida et le Pô. La seule retraite de Gênes qui lui restait après la bataille de Montebello se trouvait interceptée. L'ennemi paraissait n'avoir encore aucun projet et très incertain de ses mouvements.

Le 25, à la pointe du jour, l'ennemi passa la Bormida sur ses trois ponts, résolu à se faire une trouée, déboucha en force, surprit notre avant-garde et commença avec la plus grande vivacité la célèbre bataille de Marengo, qui décide enfin du sort de l'Italie et de l'armée autrichienne.

Quatre fois, pendant la bataille, nous avons été en retraite, et quatre fois nous avons été en avant. Plus de soixante pièces de canon ont été de part et d'autre, sur différents points et à différentes heures, prises et reprises. Il y a eu plus de douze charges de cavalerie et avec différents succès.

Il était trois heures après midi. Dix mille hommes de cavalerie débordaient notre droite dans la superbe plaine de San Giuliano. Ils étaient soutenus par une ligne de cavalerie et beaucoup d'artillerie. Les grenadiers de la garde furent placés comme une redoute de granit au milieu de cette immense plaine; rien ne put l'entamer. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut dirigé contre ce bataillon mais en vain : ce fut alors que vraiment l'on vit ce que peut une poignée de gens de cœur.

Par cette résistance opiniâtre, la gauche de l'ennemi se trouva contenue, et notre droite appuyée jusqu'à l'arrivée du général Monnier, qui enleva à la baïonnette le village de Castel Ceriolo.

La cavalerie ennemie fit alors un mouvement rapide sur notre gauche, qui déjà se trouvait ébranlée; ce mouvement précipita sa retraite.

L'ennemi avançait sur toute la ligne, faisant feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon. Les routes étaient couvertes de fuyards, de blessés, de débris : la bataille paraissait perdue. On laissa avancer l'ennemi jusqu'à une portée de fusil du village de San Giuliano, où était en bataille la division Desaix, avec huit pièces d'artillerie légère en avant et deux bataillons en potence, en colonne serrée, sur les ailes. Tous les fuyards se ralliaient derrière. Déjà l'ennemi faisait des fautes qui présageaient sa catastrophe : il étendait trop ses ailes. La présence du Premier Consul ranimait le moral des troupes. « Enfants, leur disait-il, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

Aux cris de « Vive la République! Vive le

Premier Consul! » Desaix aborda au pas de charge et par le centre. Dans un instant l'ennemi est culbuté. Le général Kellermann, qui, avec sa brigade de grosse cavalerie, avait toute la journée protégé la retraite de notre gauche, exécuta une charge avec tant de vigueur et si à propos que six mille grenadiers et le général Zach, chef de l'état-major général, furent faits prisonniers, et plusieurs généraux ennemis tués.

Toute l'armée suivit ce mouvement. La droite de l'ennemi se trouva coupée; la consternation et l'épouvante se mirent dans ses rangs. La cavalerie autrichienne s'était portée au centre pour protéger la retraite. Le chef de brigade Bessières¹, à la tête des casse-cou et des grenadiers de la garde, exécuta une charge avec autant d'activité que de valeur et perça la ligne de cavalerie ennemie; ce qui acheva l'entière déroute de l'armée.

Nous avons pris quinze drapeaux, quarante pièces de canon, et fait six à huit mille prisonniers. Plus de six mille ennemis sont restés sur le champ de bataille.

La 9^e légère a mérité le titre d'*incomparable*. La grosse cavalerie et le 8^e de dragons se sont couverts de gloire. Notre perte aussi est considérable : nous avons eu six cents hommes tués, mille cinq cents blessés et neuf cents prisonniers.

Les généraux Champeaux, Mainoni et Boudet sont blessés.

Le général en chef Berthier a eu ses habits criblés de balles; plusieurs de ses aides de camp ont été démontés. Mais une perte vivement sentie par l'armée, qui le sera par toute la République, ferme notre cœur à la joie. Desaix a été frappé d'une balle au commencement de la charge de sa division : il est mort sur le coup. Il n'a eu que le temps de dire au jeune Lebrun, qui était avec lui : « Allez dire au Premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre

1. Futur maréchal, qui commandera la garde.

2. Selon d'autres versions, Desaix fut tué d'une balle dans le cœur sans avoir prononcé de paroles et sa mort passa inaperçue (cf. la mise au point de Fugier, *Napoléon et l'Italie*, p. 100).

3. A Sainte-Hélène, Napoléon dira que la mort de Desaix est la plus grande perte « qu'il eût jamais faite ».

dans la postérité². » Dans le cours de sa vie, le général Desaix a eu quatre chevaux tués sous lui et reçu trois blessures. Il n'avait rejoint le quartier général que depuis trois jours; il brûlait de se battre et avait dit deux ou trois fois, la veille, à ses aides de camp : « Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe. Les boulets ne nous connaissent plus, il nous arrivera quelque chose. » Lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu, annoncer au Premier Consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer? » Son corps a été transporté en poste à Milan, pour y être embaumé³.

XLVI.

Après Marengo

POUR METTRE A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Milan.

5 messidor an VIII (24 juin 1800).

En quittant l'armée, le Premier Consul l'a félicitée des victoires qu'elle a remportées.

La journée de Marengo sera célèbre dans l'Histoire. Treize places fortes, contenant mille pièces de canon de gros calibre, sont en notre pouvoir, et nous nous trouvons en position de conclure une paix solide, ou, si l'aveuglement de nos ennemis s'y oppose, de commencer une campagne brillante et décisive pour le repos de l'Europe et la gloire de la nation. Le Premier Consul recommande aux généraux et chefs de corps de ne pas perdre de temps pour se réorganiser, afin de pouvoir entrer en campagne, si elle a lieu, avant nos ennemis.

Le 9 février 1801, la paix de Lunéville mit fin à la campagne.

XLVII.

Ordre du jour sur le suicide

Saint-Cloud,
22 floréal an X (12 mai 1802).

Le grenadier Gobain s'est suicidé par des raisons d'amour; c'était d'ailleurs un très bon sujet. C'est le second événement de cette nature qui arrive au corps depuis un mois.

Le Premier Consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre du jour de la Garde : qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu.

2.

La Grande Armée

Avec la formation de la troisième coalition, à la fin de 1805, naît la Grande Armée. Ainsi désignait-on, en raison de l'importance alors exceptionnelle de ses effectifs, l'armée que Napoléon avait concentrée au camp de Boulogne en vue d'un débarquement en Angleterre et que l'agression de l'Autriche contre la Bavière l'obligea à transporter rapidement des côtes de la Manche aux rives du Rhin.

Si le ton des proclamations ne change pas, les bulletins qui donnent le récit des opérations auxquelles participe la Grande Armée continuent moins les rapports que Bonaparte adressait au Directoire que les bulletins historiques en usage dans les armées de la Révolution. Napoléon ne s'y exprime plus en effet à la première personne et ne rend compte qu'à la nation du résultat des combats.

Berthier joue un rôle de plus en plus grand dans une rédaction dont la véracité est souvent mise en doute. Ne dit-on pas dans l'armée « menteur comme un bulletin » ? « C'est un peu charlatan », reconnaîtra Napoléon en relisant certaines de ses proclamations ; le mot eût également convenu pour les bulletins. Après l'affaire d'Ostrowno, le général Jacquinet se plaint à Murat que le bulletin n'ait pas rendu compte de son action. « Que voulez-vous, répond Murat, je ne sais comment ni par qui ce bulletin a

été rédigé. » *Preuve que Napoléon se désintéresse des bulletins après 1812. Leur effet n'en avait pas moins été prodigieux. Les armées impériales furent incontestablement animées, au moins jusqu'en 1809, d'un véritable dévouement à l'Empereur, que développaient proclamations et bulletins, véritables chefs-d'œuvre de psychologie. Sur la nation, l'impression était aussi vive. Que l'on regarde le célèbre tableau de Boilly, La lecture du 7^e bulletin, où une famille assemblée autour d'une carte suit le récit du combat.*

I.

Première proclamation à la Grande Armée

Strasbourg,
8 vendémiaire an XIV (30 septembre 1805).

Soldats!

La guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié¹. Vous-mêmes vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà vous avez passé le Rhin. Nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du Corps germanique, secouru nos alliés et confondu l'orgueil des injustes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans garantie. Notre générosité ne trompera plus notre politique.

Soldats, votre empereur est au milieu de vous; vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple. S'il est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissée la haine et l'or de l'Angleterre. Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues et des privations de toute espèce à endurer. Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos ennemis.

1. L'Autriche avait attaqué la Bavière le 7 septembre 1805.

13. 25 septembre 1805. Premier bulletin de la Grande Armée, gravé par Berthet. Bibliothèque Nationale.

Les bulletins de la Grande Armée étaient diffusés dans tout l'Empire. Ils parvenaient de Paris aux préfectures d'où ils se répandaient jusque dans les communes les plus reculées; ils étaient affichés sur la porte de la mairie et lus au prône. L'enthousiasme initial qu'ils suscitaient s'estompé vers la fin de l'Empire. Berthède note : « Ils me sont suspects à bon droit: une longue expérience m'a prouvé que l'amour-propre et l'intérêt y altèrent sans cesse les faits. »



A Paris, chez l'éditeur, rue des Anglais, n° 13 et chez Bance, M^e d'É. stampes, rue S^e Den

II.

Premier bulletin de la Grande Armée

Noerdlingen,
15 vendémiaire an XIV (7 octobre 1805).

L'Empereur est parti de Paris le 2 vendémiaire et est arrivé le 4 à Strasbourg¹.

Le maréchal Bernadotte, qui, au moment où l'armée était partie de Boulogne, s'était porté de Hanovre sur Goettingen, s'est mis en marche par Francfort pour se rendre à Würzburg, où il est arrivé le 1^{er} vendémiaire.

Le général Marmont, qui était arrivé à Mayence, a passé le Rhin sur le pont de Cassel et s'est dirigé sur Würzburg, où il a fait sa jonction avec l'armée bavaroise et le corps du maréchal Bernadotte.

Le corps du maréchal Davout a passé le Rhin le 4, à Mannheim, et s'est porté, par Heidelberg et Neckarelz, sur le Neckar.

Le corps du maréchal Soult a passé le Rhin le même jour, sur le pont qui a été jeté vis-à-vis de Durlach, et s'est porté à Stuttgart.

Le corps du maréchal Lannes a passé le Rhin à Kehl le 3 et s'est rendu à Ludwigsburg.

Le prince Murat, avec la réserve de cavalerie, a passé le Rhin à Kehl le 3 et est resté en position pendant plusieurs jours devant les débouchés de la Forêt-Noire; ses patrouilles, qui se montraient fréquemment aux patrouilles

1. Cf. Garros, *Itinéraire de Napoléon Bonaparte*, p. 245.

2. Tous ces mouvements avaient été dictés à Daru par Napoléon au camp de Boulogne.

ennemies, leur ont fait croire que nous voulions pénétrer par ces débouchés.

Le grand parc de l'armée a passé le Rhin à Kehl le 8 et s'est rendu à Heilbronn².

L'Empereur a passé le Rhin à Kehl le 9, a couché à Ettlingen le même jour, y a reçu l'électeur et les princes de Bade, et s'est rendu à Ludwigsburg chez l'électeur de Wurtemberg, dans le palais duquel il a logé.

Le 10, les corps du maréchal Bernadotte et du général Marmont, et les Bavares qui étaient à Würzburg, se sont réunis et se sont mis en marche pour se rendre sur le Danube.

Le corps du maréchal Davout s'est mis en marche de Neckarelz et a suivi la route de Moeckmühl, Ingelfingen, Crailsheim, Dinkelsbühl, Freimdingen, Cettingen, Harburg et Donauwoerth.

Le corps du maréchal Soult s'est mis en marche de Heilbronn et a suivi la route d'œhringen, Hall, Gaildorf, Abtsgmünd, Aalen et Noerdlingen.

Le corps du maréchal Ney s'est mis en marche sur Stuttgart et a suivi la route d'Esslingen, Goeppingen, Weissenstein, Heidenheim, Neresheim et Noerdlingen.

Le corps du maréchal Lannes s'est mis en marche de Ludwigsburg et a suivi la route de Beutelsbach, Plüderhausen, Gmünd, Aalen et Noerdlingen.

Voici la position de l'armée au 14 :

Le corps du maréchal Bernadotte et les Bavares étaient à Weissenburg. Le corps du maréchal Marmont à Wassertrüdingen. Le corps du maréchal Davout à Cettingen, à cheval sur la Woernitz. Le corps du maréchal Soult à Donauwoerth, maître du pont de Münster, et faisant rétablir celui de Donauwoerth. Le corps du maréchal Ney à Geislingen. Le corps du maréchal Lannes à Neresheim. Le prince Murat avec ses dragons bordant le Danube.

L'armée est pleine de santé et brûlant du

désir d'en venir aux mains. L'ennemi s'était avancé jusqu'aux débouchés de la Forêt-Noire, où il paraît qu'il voulait se maintenir et nous empêcher de pénétrer. Il avait fait fortifier l'Iller. Memmingen et Ulm se fortifiaient en grande hâte. Les patrouilles qui battent la campagne assurent qu'il a contremandé ses projets et qu'il paraît fort déconcerté par nos mouvements, aussi nouveaux qu'inattendus.

Les patrouilles françaises et ennemies se sont souvent rencontrées. Dans ces rencontres, nous avons fait quarante prisonniers du régiment à cheval de Latour.

Ce grand et vaste mouvement nous a portés en peu de jours en Bavière, nous a fait éviter les montagnes Noires, la ligne des rivières parallèles qui se jettent dans la vallée du Danube, l'inconvénient attaché à un système d'opérations qui auraient toujours en flanc les débouchés du Tyrol, et, enfin, nous a placés à plusieurs marches derrière l'ennemi qui n'a pas de temps à perdre pour éviter sa perte entière³.

3. Mack s'attendait à voir surgir les Français à l'ouest et les découvrait subitement derrière lui à l'est.

III.

Avant Ulm

Pfaffenhofen,

21 vendémiaire an XIV (13 octobre 1805).

Soldats,

Il y a un mois que nous étions campés sur l'Océan, en face de l'Angleterre¹; mais une ligue impie nous a ordonné de voler sur le Rhin.

Il n'y a pas quinze jours que nous l'avons passé, et les Alpes wurtembergeoises, le Neckar, le Danube et le Lech, barrières si célèbres de l'Allemagne, n'ont pas retardé notre marche d'un jour, d'une heure, d'un instant. L'indignation contre un prince² que nous avons deux fois réassis sur son trône, quand il ne tenait qu'à nous de l'en précipiter, nous a donné des ailes. L'armée ennemie, trompée par nos manœuvres, par la rapidité de nos mouvements, est entièrement tournée. Elle ne se bat que pour son salut; elle voudrait bien échapper et retourner chez elle; il n'est plus temps. Les fortifications qu'elle a élevées à grands frais le long de l'Iller, nous attendant par les débouchés de la Forêt-Noire, lui deviennent inutiles, puisque nous arrivons par les plaines de la Bavière. Sans cette armée que vous avez devant vous, nous serions aujourd'hui à Londres; nous eussions vengé six siècles d'outrages et rendu la liberté aux mers.

Mais souvenez-vous demain que vous vous

1. Au camp de Boulogne.

2. L'empereur d'Autriche.

battez contre les alliés de l'Angleterre; que vous avez à vous venger des affronts d'un prince parjure dont les propres lettres respiraient la paix, quand il faisait marcher ses armées contre notre allié; qui nous a supposés assez lâches pour croire que nous verrions sans rien dire son passage de l'Inn, son entrée à Munich et son agression contre l'électeur de Bavière. Il nous croyait occupés ailleurs. Qu'il apprenne pour la troisième et dernière fois que nous savons être partout où la patrie a des ennemis à combattre.

Soldats, la journée de demain sera cent fois plus célèbre que celle de Marengo; j'ai placé l'ennemi dans la même position.

Souvenez-vous que la postérité la plus reculée tiendra note de ce que chacun de vous fera dans cette mémorable journée.

Vos neveux mêmes, d'ici à cinq cents ans, viendront se ranger sous ces aigles qui vous rallient, sauront en détail tout ce que votre corps aura fait demain, et de quelle manière votre courage les aura à jamais illustrés. Ce sera l'objet perpétuel de leurs entretiens, et vous serez cités d'âge en âge à l'admiration des générations futures.

Soldats, si je n'avais voulu que vaincre l'ennemi, je n'aurais pas cru devoir faire un appel à votre courage et à votre amour pour la patrie et pour moi; mais le vaincre, ce n'est rien faire de digne de vous ni de votre Empereur. Il faut que pas un homme de l'armée ennemie n'échappe. Que ce gouvernement qui a trahi tous ses devoirs n'apprenne sa catastrophe que par votre propre arrivée sous les murs de Vienne; et, à cette funeste nouvelle, s'il écoute le cri de sa conscience, elle lui dira qu'il a trahi et les serments de la paix et ses premiers serments, devoirs que lui avaient légués ses ancêtres avec le pouvoir d'être le boulevard de l'Europe contre les irruptions des barbares.

Soldats qui avez donné aux combats de

Wertingen et de Günzburg³, j'ai été content de votre conduite; tous les corps feront comme vous. Et je pourrai dire à mon peuple : votre Empereur et votre armée ont fait leur devoir, faites le vôtre; et les deux cent mille conscrits que j'ai appelés accourront à marches forcées pour renforcer notre seconde ligne.

3. Premières escarmouches de la campagne.

IV. Ulm

6^e BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Elchingen,

26 vendémiaire an XIV (18 octobre 1805),

La journée d'Ulm a été une des plus belles journées de l'histoire de France. La capitulation de la place est ci-jointe, ainsi que l'état des régiments qui y sont enfermés. L'Empereur eût pu l'enlever d'assaut; mais vingt mille hommes, défendus par des ouvrages et par des fossés pleins d'eau, eussent opposé de la résistance, et le vif désir de Sa Majesté était d'épargner le sang. Le général Mack, général en chef de l'armée¹, était dans la ville : c'est la destinée des généraux opposés à l'Empereur d'être pris dans des places. On se souvient qu'après les belles manœuvres de la Brenta le vieux feld-maréchal Wurmser fut fait prisonnier dans Mantoue; Melas le fut dans Alexandrie; Mack l'est dans Ulm.

L'armée autrichienne était une des plus belles qu'ait eues l'Autriche : elle se composait de quatorze régiments d'infanterie formant l'armée dite de Bavière, de treize régiments de l'armée du Tyrol et de cinq régiments venus en poste d'Italie, faisant trente-deux régiments d'infanterie, et de quinze régiments de cavalerie.

1. Mack (1752-1828) avait déjà été battu par Championnet en Italie.

2. C'est à ce combat que Ney s'illustra.

3. Le futur Ferdinand 1^{er} (1793-1875) sur lequel Metternich exercera une forte influence.

L'Empereur avait placé l'armée du prince Ferdinand dans la même situation où il plaça celle de Melas. Après avoir hésité longtemps, Melas prit la noble résolution de passer sur le corps de l'armée française; ce qui donna lieu à la bataille de Marengo. Mack a pris un autre parti : Ulm est l'aboutissant d'un grand nombre de routes; il a conçu le projet de faire échapper ses divisions par chacune de ces routes et de les réunir en Tyrol et en Bohême. Les divisions Hohenzollern et Werneck ont débouché par Heidenheim. Une petite division a débouché par Memmingen. Mais l'Empereur, dès le 20, accourut d'Augsbourg devant Ulm, déconcerta sur-le-champ les projets de l'ennemi et fit enlever le pont et la position d'Elchingen, ce qui remédia à tout².

Le maréchal Soult, après avoir pris Memmingen, s'était mis à la poursuite des autres colonnes. Enfin il ne restait plus au prince Ferdinand d'autre ressource que de se laisser enfermer dans Ulm, ou d'essayer, par des sentiers, de rejoindre la division de Hohenzollern. Ce prince a pris ce dernier parti; il s'est rendu à Aalen avec quatre escadrons de cavalerie. Cependant le prince Murat était à la poursuite du prince Ferdinand³. La division Werneck a voulu l'arrêter à Langenau : il lui a fait trois mille prisonniers, dont un officier général, et lui a enlevé deux drapeaux. Tandis qu'il manœuvrait par sa droite à Heidenheim, le maréchal Lannes marchait par Aalen et Noerdlingen. La marche de la division ennemie était embarrassée par cinq cents chariots et affaiblie par le combat de Langenau. A ce combat, le prince Murat a été très satisfait du général Klein. Le 20^e régiment de dragons, le 9^e d'infanterie légère et les chasseurs de la garde impériale se sont particulièrement distingués. L'aide de camp Brunet a montré beaucoup de bravoure.

Ce combat n'a point retardé la marche du prince Murat. Il s'est porté rapidement

sur Neresheim, et le 25, à cinq heures du soir, il est arrivé devant cette position. La division de dragons du général Klein a chargé l'ennemi. Deux drapeaux, un officier général et mille hommes ont été de nouveau pris au combat de Neresheim. Le prince Ferdinand et sept de ses généraux n'ont eu que le temps de monter à cheval. On a trouvé leur dîner servi. Depuis deux jours, ils n'ont aucun point pour se reposer. Il paraît que le prince Ferdinand ne pourra se soustraire à l'armée française qu'en se déguisant ou en s'enfuyant avec quelques escadrons par quelque route détournée d'Allemagne.

L'Empereur traversant une foule de prisonniers ennemis, un colonel autrichien témoignait de son étonnement de voir l'empereur des Français trempé, couvert de boue, autant et plus fatigué que le dernier tambour de l'armée; un de ses aides de camp lui ayant expliqué ce que disait l'officier autrichien, l'Empereur lui fit répondre : « Votre maître a voulu me faire ressouvenir que j'étais un soldat; j'espère qu'il conviendra que le trône et la pourpre impériale ne m'ont pas fait oublier mon premier métier⁴. »

Le spectacle que l'armée offrait dans la journée du 23 était vraiment intéressant. Depuis deux jours la pluie tombait à seaux, tout le monde était trempé; le soldat n'avait point eu de distributions; il était dans la boue jusqu'aux genoux; mais la vue de l'Empereur lui rendait la gaieté, et, du moment qu'il apercevait des colonnes entières dans le même état, il faisait retentir le cri de « Vive l'Empereur ».

On rapporte aussi que l'Empereur répondit aux officiers qui l'entouraient et qui admiraient comment, dans le moment le plus pénible, les soldats oublient toutes les privations et ne se montrent sensibles qu'au plaisir de le voir : « Ils ont raison, car c'est pour épargner leur sang que je leur fais essayer de si grandes fatigues. »

4. C'est encore un trait par lequel Napoléon excelle à forger sa légende.

5. Trois mille défenseurs de la garnison y furent massacrés du 7 au 10 mars 1799, lors de la campagne de Syrie. Le massacre fut reproché à Napoléon.

L'Empereur, lorsque l'ennemi occupait les hauteurs qui dominaient Ulm, fit appeler le prince de Liechtenstein, général-major, enfermé dans cette place, pour lui faire connaître qu'il désirait qu'elle capitulât, lui disant que, s'il la prenait d'assaut, il serait obligé de faire ce qu'il avait fait à Jaffa ⁵, où la garnison fut passée au fil de l'épée; que c'était le triste droit de la guerre; qu'il voulait qu'on lui épargnât, et à la brave nation autrichienne, la nécessité d'un acte aussi effrayant; que la place n'était pas tenable; qu'elle devait donc se rendre. Le prince insistait pour que les officiers et soldats eussent la faculté de retourner en Autriche. « Je l'accorde aux officiers et non aux soldats, a répondu l'Empereur; car qui me garantira qu'on ne les fera point servir de nouveau? » Puis, après avoir hésité un moment, il ajouta : « Eh bien, je me fie à la parole du prince Ferdinand. S'il est dans la place, je veux lui donner une preuve de mon estime, et je lui accorde ce que vous me demandez, espérant que la cour de Vienne ne démentira pas la parole d'un de ses princes. » Sur ce que M. de Liechtenstein assura que le prince Ferdinand n'était point dans la place : « Alors je ne vois pas, dit l'Empereur, qui peut me garantir que les soldats que je vous renverrai ne serviront pas. »

Une brigade de quatre mille hommes occupe une porte de la ville d'Ulm.

Dans la nuit du 24 au 25, il y eut un ouragan terrible; le Danube est tout à fait débordé et a rompu la plus grande partie de ses ponts, ce qui nous gêne beaucoup pour nos subsistances.

Dans la journée du 23, le maréchal Bernadotte a poussé ses avant-postes jusqu'à Wasserburg et Haag sur la chaussée de Braunau. Il a fait encore quatre à cinq cents prisonniers à l'ennemi, lui a enlevé un parc de dix-sept pièces d'artillerie de divers calibres; de sorte

que, depuis son entrée à Munich, sans perdre un seul homme, le maréchal Bernadotte a pris mille cinq cents prisonniers, dix-neuf pièces de canon, deux cents chevaux et un grand nombre de bagages.

L'Empereur a passé le Rhin le 9 vendémiaire, le Danube le 14, à cinq heures du matin; le Lech le même jour, à trois heures après midi; ses troupes sont entrées à Munich le 20. Ses avant-postes sont arrivés sur l'Inn le 23. Le même jour il était maître de Memmingen, et, le 25, d'Ulm. Il avait pris à l'ennemi, aux combats de Wertingen, de Günzburg, d'Elchingen, de Langenau et de Neresheim, quarante mille hommes, tant infanterie que cavalerie, plus de quarante drapeaux, un très grand nombre de pièces de canon, de bagages, de voitures, etc. Et, pour arriver à ces grands résultats, il n'avait fallu que des marches et des manœuvres.

Dans ces combats partiels, les pertes de l'armée française ne se montent qu'à cinq cents morts et à mille blessés. Aussi le soldat dit-il souvent : « L'Empereur a trouvé une nouvelle méthode de faire la guerre, il ne se sert que de nos jambes et pas de nos baïonnettes. » Les cinq sixièmes de l'armée n'ont pas tiré un coup de fusil, ce dont ils s'affligent. Mais tous ont beaucoup marché, et ils redoublent de célérité quand ils ont l'espoir d'atteindre l'ennemi.

On peut faire en deux mots l'éloge de l'armée : elle est digne de son chef.

On doit considérer l'armée autrichienne comme anéantie. Les Autrichiens et les Russes seront obligés de faire beaucoup d'appels de recrues pour résister à l'armée française, qui est venue à bout d'une armée de cent mille hommes sans éprouver, pour ainsi dire, aucune perte.

V. Après Ulm

Quartier impérial, Elchingen,
29 vendémiaire an XIV (21 octobre 1805).

Soldats de la Grande Armée,

En quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous proposons est rempli. Nous avons chassé les troupes de la maison d'Autriche de la Bavière et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses États. Cette armée, qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre? Son but est rempli. Nous ne sommes plus à Boulogne et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

De cent mille hommes qui composaient cette armée, soixante mille sont prisonniers¹; ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de nos campagnes : deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous les généraux sont en notre pouvoir; il ne s'est pas échappé de cette armée quinze mille hommes.

Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille; mais, grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune chance; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un aussi grand résultat ne nous affaiblit pas de plus de mille cinq cents hommes hors de combat.

1. En fait, 33 000 furent capturés dans Ulm.

Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre Empereur, à votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

Mais nous ne nous arrêterons pas là : vous êtes impatients de commencer une seconde campagne. Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort. A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie ; c'est là que va se décider pour la seconde fois cette question qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande : si l'infanterie française est la seconde ou la première de l'Europe. Il n'y a point là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir ; tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang ; mes soldats sont mes enfants.

14. La reddition d'Ulm (détail). Gros. La capitulation du général Mack à Ulm, dessin à la plume.
Collection particulière. Bulloz.

Après la capitulation du général Mack à Ulm, Napoléon écrit à Joséphine : « J'ai été plus fatigué qu'il ne le fallait. Une semaine entière et toutes les journées, l'eau sur le corps et les pieds froids, m'ont fait un peu de mal. Mais la journée d'aujourd'hui, où je ne suis pas sorti, m'a reposé. »



VI.

Avant Austerlitz

Au bivouac,
10 frimaire an XIV (1^{er} décembre 1805).

Soldats!

L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn¹ et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables; et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons; je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais, si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

1. Combat du 15 novembre.

Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France; et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

VII. Austerlitz

30^e BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Austerlitz,

12 frimaire an XIV (3 décembre 1805).

Le 6 frimaire, l'Empereur, en recevant la communication des pleins pouvoirs de MM. de Stadion¹ et Gyulai², offrit préalablement un armistice, afin d'épargner le sang, si l'on avait effectivement envie de s'arranger et d'en venir à un accommodement définitif. Mais il fut facile à l'Empereur de s'apercevoir qu'on avait d'autres projets; et, comme l'espoir du succès ne pouvait venir à l'ennemi que du côté de l'armée russe, il conjectura aisément que les deuxième et troisième armées étaient arrivées ou sur le point d'arriver à Olmutz, et que les négociations n'étaient plus qu'une ruse de guerre pour endormir sa vigilance.

Le 7, à neuf heures du matin, une nuée de cosaques soutenue par la cavalerie russe fit plier les avant-postes du prince Murat, cerna Wischau et y prit cinquante hommes à pied du 6^e régiment de dragons. Dans la journée, l'empereur de Russie se rendit à Wischau, et toute l'armée russe prit position derrière cette ville.

L'Empereur avait envoyé son aide de camp le général Savary pour complimenter l'empe-

1. Ambassadeur d'Autriche à Saint-Petersbourg et futur ministre des Relations extérieures.

2. Officier appartenant à la célèbre famille de Transylvanie (cf. Garros, *Itinéraire de Napoléon*, p. 249, sur l'entrevue avec Thiard).

3. Il appartenait à la grande famille qui avait connu une éclipse à la mort de Pierre II.

reur de Russie, dès qu'il avait su ce prince arrivé à l'armée. Le général Savary revint au moment où l'Empereur faisait la reconnaissance des feux des bivouacs ennemis placés à Wischau. Il se loua beaucoup du bon accueil, des grâces et des bons sentiments personnels de l'empereur de Russie, et même du grand-duc Constantin, qui eut pour lui toute espèce de soins et d'attentions; mais il lui fut facile de comprendre, par la suite des conversations qu'il eut, pendant trois jours, avec une trentaine de freluquets qui, sous différents titres, environnent l'empereur de Russie, que la présomption, l'imprudence et l'inconsidération régneraient dans les décisions du cabinet militaire comme elles avaient régné dans celles du cabinet politique.

Une armée ainsi conduite ne pouvait tarder à faire des fautes. Le plan de l'Empereur fut, dès ce moment, de les attendre et d'épier l'instant d'en profiter. Il donna sur-le-champ ordre de retraite à son armée, se retira de nuit comme s'il eût essuyé une défaite, prit une bonne position, à trois lieues en arrière, et fit travailler avec beaucoup d'ostentation à la fortifier et à y établir des batteries.

Il fit proposer une entrevue à l'empereur de Russie, qui lui envoya son aide de camp le prince Dolgorouki³. Cet aide de camp put remarquer que tout respirait, dans la contenance de l'armée française, la réserve et la timidité. Le placement des grand-gardes, les fortifications que l'on faisait en toute hâte, tout laissait voir à l'officier russe une armée à demi battue.

Contre l'usage de l'Empereur, qui ne reçoit jamais avec tant de circonspection les parlementaires à son quartier général, il se rendit lui-même à ses avant-postes. Après les premiers compliments, l'officier russe voulut entamer des questions politiques. Il tranchait sur tout avec une impertinence difficile à imaginer. Il était dans l'ignorance la plus absolue des

intérêts de l'Europe et de la situation du continent. C'était, en un mot, une jeune trompette de l'Angleterre. Il parlait à l'Empereur comme il parle aux officiers russes que depuis longtemps il indigne par sa hauteur et ses mauvais procédés. L'Empereur contint toute son indignation, et ce jeune homme, qui a pris une véritable influence sur l'empereur Alexandre, retourna plein de l'idée que l'armée française était à la veille de sa perte. On se convaincra de tout ce qu'a dû souffrir l'Empereur quand on saura que, sur la fin de la conversation, il lui proposa de céder la Belgique et de mettre la couronne de fer sur la tête des plus implacables ennemis de la France.

Toutes ces différentes démarches remplirent leur effet. Les jeunes têtes qui dirigent les affaires russes se livrèrent sans mesure à leur présomption naturelle. Il n'était plus question de battre l'armée française, mais de la tourner et de la prendre : elle n'avait tant fait que par la lâcheté des Autrichiens. On assure que plusieurs des vieux généraux autrichiens, qui avaient fait des campagnes contre l'Empereur, prévinrent le conseil que ce n'était pas avec cette confiance qu'il fallait marcher contre une armée qui comptait tant de vieux soldats et d'officiers du premier mérite. Ils disaient qu'ils avaient vu l'Empereur, réduit à une poignée de monde, dans les circonstances les plus difficiles, ressaisir la victoire par des opérations rapides et imprévues et détruire les armées les plus nombreuses ; que cependant, ici, on n'avait obtenu aucun avantage ; qu'au contraire toutes les affaires d'arrière-garde de la première armée russe avaient été en faveur de l'armée française. Mais à cela cette jeunesse présomptueuse opposait la bravoure de quatre-vingt mille Russes, l'enthousiasme que leur inspirait la présence de leur empereur, le corps d'élite de la garde impériale de Russie, et, ce qu'ils n'osaient probablement pas dire, leur talent,

4. Cf. plus haut.

dont ils étaient étonnés que les Autrichiens voulussent méconnaître la puissance.

Le 10, l'Empereur, du haut de son bivouac, aperçut avec une indicible joie l'armée russe commençant, à deux portées de canon de ses avant-postes, un mouvement de flanc pour tourner sa droite. Il vit alors jusqu'à quel point la présomption et l'ignorance de l'art de la guerre avaient égaré les conseils de cette brave armée; il dit plusieurs fois : « Avant demain au soir, cette armée est à moi. » Cependant le sentiment de l'ennemi était bien différent. Il se présentait devant nos grand-gardes à portée de pistolet. Il défilait par une marche de flanc, sur une ligne de quatre lieues, en prolongeant l'armée française qui paraissait ne pas oser sortir de sa position. Il n'avait qu'une crainte, c'était que l'armée française ne lui échappât. On fit tout pour confirmer l'ennemi dans cette idée. Le prince Murat fit avancer un petit corps de cavalerie dans la plaine; mais tout d'un coup il parut étonné des forces immenses de l'ennemi et rentra à la hâte. Ainsi tout tendait à confirmer le général russe dans l'opération mal calculée qu'il avait arrêtée. L'Empereur fit mettre à l'ordre la proclamation ci-jointe⁴. Le soir, il voulut visiter à pied et incognito tous les bivouacs; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu. Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats en le voyant. Des fanaux de paille furent mis en un instant au haut de milliers de perches, et quatre-vingt mille hommes se présentèrent au-devant de l'Empereur en le saluant par des acclamations; les uns pour fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres disant que l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'Empereur. Un des plus vieux grenadiers s'approcha de lui et lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que

des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. » L'Empereur dit en entrant dans son bivouac, qui consistait en une mauvaise cabane de paille sans toit que lui avaient faite les grenadiers : « Voilà la plus belle soirée de ma vie, mais je regrette de penser que je perdrai bon nombre de ces braves gens. Je sens, au mal que cela me fait, qu'ils sont véritablement mes enfants; et, en vérité, je me reproche quelquefois ce sentiment, car je crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile à faire la guerre ⁵. »

Si l'ennemi eût pu voir ce spectacle, il eût été épouvanté; mais l'insensé continuait toujours son mouvement et courait à grands pas à sa perte.

L'Empereur fit sur-le-champ toutes ses dispositions de bataille. Il fit partir le maréchal Davout en toute hâte, pour se rendre au couvent de Raigern. Il devait, avec une de ses divisions et une division de dragons, y contenir l'aile gauche de l'ennemi, afin qu'au moment donné elle se trouvât tout enveloppée. Il donna le commandement de la gauche au maréchal Lannes, de la droite au maréchal Soult, du centre au maréchal Bernadotte, et de toute la cavalerie, qu'il réunit sur un seul point, au prince Murat. La gauche du maréchal Lannes était appuyée au Santon, position superbe que l'Empereur avait fait fortifier et où il avait fait placer dix-huit pièces de canon. Dès la veille, il avait confié la garde de cette belle position au 17^e régiment d'infanterie légère; et certes elle ne pouvait être gardée par de meilleures troupes. La division du général Suchet formait la gauche du maréchal Lannes; celle du général Caffarelli formait sa droite, qui était appuyée à la cavalerie du prince Murat; celle-ci avait devant elle les hussards et chasseurs sous les ordres du général Kellermann et les divisions de

5. On voit comment Napoléon soigne sa légende en laissant rapporter ces paroles dans le bulletin.

dragons Walther et Beaumont, et, en réserve, les divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et d'Hautpoul avec vingt-quatre pièces d'artillerie légère.

Le maréchal Bernadotte, c'est-à-dire le centre, avait à sa gauche la division du général Rivaud, appuyée à la droite du prince Murat, et à sa droite la division du général Drouet.

Le maréchal Soult, qui commandait la droite de l'armée, avait à sa gauche la division du général Vandamme, au centre la division du général Saint-Hilaire, à sa droite la division du général Legrand.

Le maréchal Davout était détaché, et sur la droite du général Legrand, qui gardait les débouchés des étangs des villages de Sokolnitz et de Telnitz. Il avait avec lui la division Friant et les dragons de la division du général Bourcier. La division du général Gudin devait se mettre, de grand matin, en marche de Nikolsburg pour contenir le corps ennemi qui aurait pu déborder la droite.

L'Empereur, avec son fidèle compagnon de guerre le maréchal Berthier, son premier aide de camp le colonel général Junot, et tout son état-major, se trouvait en réserve avec les dix bataillons de sa garde et les dix bataillons de grenadiers du général Oudinot, dont le général Duroc commandait une partie.

Cette réserve était rangée sur deux lignes, en colonnes par bataillon, à distance de déploiement, ayant dans les intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde. C'est avec cette réserve que l'Empereur avait le projet de se précipiter partout où il eût été nécessaire. On peut dire que cette réserve seule valait une armée.

A une heure du matin, l'Empereur monta à cheval pour parcourir ses postes, reconnaître les feux des bivouacs de l'ennemi et se faire rendre compte par les grand-gardes de ce qu'elles avaient pu entendre des mouvements des Russes. Il apprit qu'ils avaient passé la

nuît dans l'ivresse et des cris tumultueux, et qu'un corps d'infanterie russe s'était présenté au village de Sokolnitz, occupé par un régiment de la division du général Legrand, qui reçut l'ordre de le renforcer.

Le 11 frimaire, le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux, et cet anniversaire du couronnement de l'Empereur, où allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne ⁶.

Cette bataille, que les soldats s'obstinent à appeler « la journée des trois empereurs », que d'autres appellent « la journée de l'anniversaire ⁷ » et que l'Empereur a nommée « la bataille d'Austerlitz », sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

L'Empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait pour donner ses derniers ordres que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du soleil les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop. L'Empereur dit en passant sur le front de bandière de plusieurs régiments : « Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis » ; et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes et des cris de « Vive l'Empereur » furent le véritable signal du combat. Un instant après, la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée. Mais la rencontre imprévue du maréchal Davout arrêta l'ennemi tout court, et le combat s'engagea.

Le maréchal Soult s'ébranle au même instant, se dirige sur les hauteurs du village de Pratzen avec les divisions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire, et coupe entièrement la droite de l'ennemi dont tous les mouvements devinrent incertains. Surprise par une marche de flanc pendant qu'elle fuyait, se croyant attaquante et se voyant attaquée, elle se regarde comme à demi battue.

Le prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie.

6. De là devait naître la légende du soleil d'Austerlitz.

7. Anniversaire du couronnement de Napoléon.

8. On comparera avec l'étude critique donnée par Alambert et Colin, *La campagne de 1805 en Allemagne* (1902). La manœuvre de Napoléon était malgré tout risquée et Dumouriez, dans un pamphlet paru à Londres, la critiquera.

La gauche, commandée par le maréchal Lannes, marche en échelons par régiment, comme à l'exercice. Une canonnade épouvantable s'engage sur toute la ligne. Deux cents pièces de canon et près de deux cent mille hommes faisaient un bruit affreux. C'était un véritable combat de géants. Il n'y avait pas une heure que l'on se battait, et toute la gauche de l'ennemi était coupée. Sa droite se trouvait déjà arrivée à Austerlitz, quartier général des deux empereurs, qui durent faire marcher sur-le-champ la garde de l'empereur de Russie pour tâcher de rétablir la communication du centre avec la gauche. Un bataillon du 4^e de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval, et culbuté; mais l'Empereur n'était pas loin; il s'aperçut de ce mouvement, il ordonna au maréchal Bessièrès de se porter au secours de sa droite avec ses invincibles, et bientôt les deux gardes furent aux mains. Le succès ne pouvait être douteux: dans un moment la garde russe fut en déroute; colonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé. Le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé; lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Des hauteurs d'Austerlitz, les deux empereurs virent la défaite de toute la garde russe. Au même moment, le centre de l'armée, commandé par le général Bernadotte, s'avança. Trois de ses régiments soutinrent une très belle charge de cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, donna plusieurs fois; toutes les charges furent victorieuses. La division du général Caffarelli s'est distinguée. Les divisions de cuirassiers se sont emparées des batteries de l'ennemi.

A une heure après midi la victoire était décidée. Elle n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait donné nulle part⁸.

La canonnade ne se soutenait plus qu'à notre droite. Le corps ennemi qui avait été

cerné et chassé de toutes ses hauteurs se trouvait dans un bas-fond et acculé à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir : vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs ⁹ !

Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mettent bas les armes et se rendent prisonnières. Tout le parc ennemi est pris. Les résultats de cette journée sont quarante drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale, un nombre considérable de prisonniers (l'état-major ne les connaît pas encore tous ; on avait déjà la note de vingt mille), douze à quinze généraux, au moins quinze mille Russes tués, restés sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas encore les rapports, on peut, au premier coup d'œil, évaluer notre perte à huit cents hommes tués et à quinze ou seize cents blessés. Cela n'étonnera pas les militaires, qui savent que ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hommes, et nul autre corps que le bataillon du 4^e n'a été rompu. Parmi les blessés sont le général Saint-Hilaire, qui, blessé au commencement de l'action, est resté toute la journée sur le champ de bataille ; il s'est couvert de gloire ; les généraux de division Kellermann et Walther ¹⁰, les généraux de brigade Valhubert ¹¹, Thiebault, Sebastiani, Compans et Rapp, aide de camp de l'Empereur. C'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, a pris le prince Repnine, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie.

Quant aux hommes qui se sont distingués, c'est toute l'armée qui s'est couverte de gloire. Elle a constamment chargé aux cris de « Vive l'Empereur ! » et l'idée de célébrer si glorieusement l'anniversaire du couronnement animait encore le soldat.

9. Dans la revue publiée par la section hist. de l'E. M. de l'armée, 1908, J. Colin a publié une étude sur *La question des étangs d'Austerlitz*, qui est une mise au point. Les canons français n'ont jamais tiré à boulets rouges sur la glace.

10. Walther (1761-1813) serait fait, le 6 février 1806, Grand Aigle de la Légion d'honneur.

11. Valhubert, blessé par un obus, à la cuisse, mourut le 3 décembre.

12. Allusion à l'entrevue du 29 novembre.

13. L'entretien eut lieu à quatre heures du matin.

L'armée française, quoique nombreuse et belle, était moins nombreuse que l'armée ennemie, qui était forte de cent cinq mille hommes dont quatre-vingt mille Russes et vingt-cinq mille Autrichiens. La moitié de cette armée est détruite; le reste a été mis en déroute complète, et la plus grande partie a jeté ses armes.

Cette journée coûtera des larmes de sang à Saint-Pétersbourg. Puisse-t-elle y faire rejeter avec indignation l'or de l'Angleterre, et puisse ce jeune prince, que tant de vertus appelaient à être le père de ses sujets, s'arracher à l'influence de ces trente freluquets que l'Angleterre solde avec art, et dont les impertinences obscurcissent ses intentions, lui font perdre l'amour de ses soldats et le jettent dans les opérations les plus erronées! La nature, en le douant de si grandes qualités, l'avait appelé à être le consolateur de l'Europe. Des conseils perfides, en le rendant l'auxiliaire de l'Angleterre, le placeront dans l'Histoire au rang des hommes qui, en perpétuant la guerre sur le continent, auront consolidé la tyrannie britannique sur les mers et fait le malheur de notre génération. Si la France ne peut arriver à la paix qu'aux conditions que l'aide de camp Dolgorouki a proposées à l'Empereur, et que M. de Novosiltzof avait été chargé de porter, la Russie ne les obtiendrait pas, quand même son armée serait campée sur les hauteurs de Montmartre¹².

Dans une relation plus détaillée de cette bataille, l'état-major fera connaître ce que chaque corps, chaque officier, chaque général ont fait pour illustrer le nom français et donner un témoignage de leur amour à l'Empereur.

Le 12, à la pointe du jour¹³, le prince Jean de Liechtenstein, commandant l'armée autrichienne, est venu trouver l'Empereur à son quartier général établi dans une grange; il en a eu une longue audience.

Cependant nous poursuivons nos succès. L'ennemi s'est retiré sur le chemin d'Austerlitz

à Gøding. Dans cette retraite, il prête le flanc. L'armée française est déjà sur ses derrières et le suit l'épée dans les reins.

Jamais champ de bataille ne fut plus horrible. Du milieu des lacs immenses, on entend encore les cris de milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Il faudra trois jours pour que tous les blessés ennemis soient évacués sur Brünn; le cœur saigne. Puisse tant de sang versé, puissent tant de malheurs retomber enfin sur les perfides insulaires qui en sont la cause! Puisse les lâches oligarques de Londres porter la peine de tant de maux!

VIII.

Après Austerlitz

Austerlitz,

12 frimaire an XIV (3 décembre 1805).

Soldats!

Je suis content de vous. Vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée, mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de la gloire qui seul pouvait lui

donner du prix à mes yeux. Mais dans le même moment nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir ! Et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis ! Projets téméraires et insensés que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur, vous avez anéantis et confondus ! Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France ; là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire « J'étais à la bataille d'Austerlitz » pour que l'on réponde : « Voilà un brave. »

IX.

La paix de Presbourg

Contraints à la négociation, les Autrichiens signent la paix le 26 décembre 1805.

Schœnbrunn,

6 nivôse an XIV (27 décembre 1805).

Soldats!

La paix entre moi et l'empereur d'Autriche est signée. Vous avez dans cette arrière-saison fait deux campagnes; vous avez rempli tout ce que j'attendais de vous. Je vais partir pour me rendre dans ma capitale. J'ai accordé de l'avancement et des récompenses à ceux qui se sont le plus distingués. Je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis. Vous avez vu votre Empereur partager avec vous vos périls et vos fatigues; je veux aussi que vous veniez le voir entouré de la grandeur et de la splendeur qui appartient au souverain du premier peuple de l'univers. Je donnerai une grande fête aux premiers jours de mai, à Paris; vous y serez tous, et après nous verrons où nous appelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.

Soldats, pendant ces trois mois qui vous seront nécessaires pour retourner en France, soyez le modèle de toutes les armées : ce ne sont plus des preuves de courage et d'intrépidité que vous êtes appelés à donner, mais d'une

sévère discipline. Que mes alliés n'aient plus à se plaindre de votre passage, et, en arrivant sur ce territoire sacré, comportez-vous comme des enfants au milieu de leur famille; mon peuple se comportera avec vous comme il le doit envers ses héros et ses défenseurs.

Soldats, l'idée que je vous verrai tous avant six mois, rangés autour de mon palais, sourit à mon cœur, et j'éprouve d'avance les plus tendres émotions. Nous célébrerons la mémoire de ceux qui, dans ces deux campagnes, sont morts au champ d'honneur, et le monde nous verra tous prêts à imiter leur exemple, et à faire encore plus que nous n'avons fait, s'il le faut, contre ceux qui voudraient attaquer notre honneur ou qui se laisseraient séduire par l'or corrupteur des éternels ennemis du continent.

X. Contre Naples

Restait à mettre fin aux intrigues de la cour de Naples, le roi Ferdinand IV ayant adhéré à la coalition, le 10 septembre 1805. Dépossédé, il sera remplacé sur le trône par Joseph, un frère de l'Empereur.

De mon camp impérial de Schoenbrunn,
6 nivôse an XIV (27 décembre 1805).
Soldats!

Depuis dix ans, j'ai tout fait pour sauver le roi de Naples; il a tout fait pour se perdre.

Après la bataille de Dego, de Mondovi, de Lodi, il ne pouvait m'opposer qu'une faible résistance. Je me fiaï aux paroles de ce prince, et je fus généreux envers lui¹.

Lorsque la seconde coalition fut dissoute à Marengo, le roi de Naples, qui le premier avait commencé cette injuste guerre, abandonné à Lunéville par ses alliés, resta seul et sans défense. Il m'implora; je lui pardonnai une seconde fois².

Il y a peu de mois, vous étiez aux portes de Naples. J'avais d'assez légitimes raisons de suspecter la trahison qui se méditait et de venger les outrages qui m'avaient été faits. Je fus encore généreux. Je reconnus la neutralité de Naples³; je vous ordonnai d'évacuer ce royaume; et pour la troisième fois la maison de Naples fut affermie et sauvée.

1. Par le traité du 10 octobre 1796.

2. Par la paix de Florence du 29 mars 1801.

3. Le 21 septembre 1805 (cf. Fugier, *Napoléon et l'Italie*, p. 186).

4. Joseph Bonaparte dont Napoléon fait un roi de Naples (cf. Fugier, *op. cit.*, p. 192).

Pardonnerons-nous une quatrième fois? Nous fierons-nous une quatrième fois à une cour sans foi, sans honneur, sans raison? Non! Non! La dynastie de Naples a cessé de régner; son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne.

Soldats, marchez, précipitez dans les flots, si tant est qu'ils vous attendent, ces débiles bataillons des tyrans des mers. Montrez au monde de quelle manière nous punissons les parjures. Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie tout entière est soumise à mes lois ou à celles de mes alliés; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus perfides; que la sainteté des traités est vengée, et que les mânes de mes braves soldats égorgés dans les ports de Sicile à leur retour d'Égypte, après avoir échappé aux périls des naufrages, des déserts et des combats, sont enfin apaisés.

Soldats, mon frère⁴ marchera à votre tête; il connaît mes projets, il est le dépositaire de mon autorité, il a toute ma confiance; environnez-le de toute la vôtre.

XI.

La formation de la quatrième coalition

Les intrigues de Frédéric-Guillaume de Prusse favorisèrent la formation d'une nouvelle coalition englobant l'Angleterre, la Russie et la Suède.

Quartier impérial,
Bamberg, 6 octobre 1806.

Soldats!

L'ordre pour votre entrée en France était parti; vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs marches. Des fêtes triomphales vous attendaient, et les préparatifs pour vous recevoir étaient commencés dans la capitale. Mais, lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin. Depuis deux mois nous sommes provoqués tous les jours davantage.

La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine dans leurs conseils¹. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondements, c'est aujourd'hui leur drapeau qu'ils se vantent de planter dans les capitales de nos alliés; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transac-

1. Lors de la première campagne de France et de Valmy (septembre 1792).

2. La Saxe refusait en effet de faire cause commune avec la Prusse (cf. A. Bonnefous, *Un allié de Napoléon, Frédéric-Auguste*, p. 173).

tion honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces²; c'est, enfin, vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leurs armes! Les insensés! Qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés! Leurs projets furent confondus alors; ils trouvèrent dans les plaines de la Champagne la défaite, la mort et la honte. Mais les leçons de l'expérience s'effacent, et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que par celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe.

Eh quoi! aurions-nous bravé les saisons, les mers, les déserts, vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous, porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée à l'aspect des armées prussiennes!

Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes. Marchons donc, puisque la modération n'a pu les faire sortir de cette étonnante ivresse. Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans! Qu'ils apprennent que, s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié, qu'on ne peut provoquer que par l'abandon de tout esprit de sagesse et de raison, est plus terrible que les tempêtes de l'Océan!

SLAG VAN JENA. BATAILLE DE JENA.



*d'Onse magt wagt vol dapperheid,
En creest voor geen vreesbaarheid.*

*Les viciés garés se bat avec courage,
Et se craint point le carnage.*



*De Mameluk in d'aansel woot,
Vot noed by de Conaklen dood.*

*Les Mameluks dans les attergers,
Avec courage toont les Conakles.*



*De hants de Dregender vings
Voor d'Hassards, en voor syn Faandel dregt.*

*Les Dragons paient en grand gley
Voor les Hassards, avec le dregon.*



*De Chassiers op 't klenden der Dregers
Vindt hi help, en by den moed'war plet.*

*Au son de la trompette le Chassier
Fait au secours et tue le meurtrier.*

Te Turnhout, uit het Pictiek en Boek-drukery van P. J. BR/POLS

N.° 17.

15. La Bataille d'Iéna (14 octobre 1806). Gravure coloriée.
Bibliothèque Nationale.

Estampe populaire flamande comprenant quatre registres où sont représentés naïvement des épisodes de cette bataille. Chaque scène est commentée par un distique en flamand et en français.

XII.

Iéna

5^e BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Iéna, 15 octobre 1806.

La bataille d'Iéna a lavé l'affront de Rosbach¹ et décidé, en sept jours, une campagne qui a entièrement calmé cette frénésie guerrière qui s'était emparée des têtes prussiennes.

Le roi de Prusse voulant commencer les hostilités au 9 octobre, en débouchant sur Francfort par sa droite, sur Würzburg par son centre et sur Bamberg par sa gauche, toutes les divisions de son armée étaient disposées pour exécuter ce plan; mais l'armée française, s'étant avancée sur l'extrémité de sa gauche, se trouva, en peu de jours, à Saalburg, à Lobenstein, à Schleiz, à Gera, à Naumburg. L'armée prussienne, tournée, employa les journées des 9, 10, 11 et 12 à rappeler tous ses détachements; et, le 13, elle se présenta en bataille entre Kapellendorf et Auerstaedt forte de près de cent cinquante mille hommes².

Le 13, à deux heures après midi, l'Empereur arriva à Iéna, et, sur un petit plateau qu'occupait notre avant-garde, il aperçut les dispositions de l'ennemi, qui paraissait manœuvrer pour attaquer le lendemain et forcer les divers débouchés de la Saale. L'ennemi défendait en force et par une position inexpugnable la

1. Les Français y avaient été battus par Frédéric II, le 5 novembre 1757.

2. Sur les manœuvres, la meilleure analyse est celle du général Bonnal (*La manœuvre d'Iéna*, 1904).

3. Napoléon lui-même éclairait les artilleurs à la lumière d'une bougie.

4. Bernadotte était prince de Ponte Corvo depuis le 5 juin 1806.

chaussée d'Iéna à Weimar et paraissait penser que les Français ne pourraient déboucher dans la plaine sans avoir forcé ce passage. Il ne paraissait pas possible, en effet, de faire monter de l'artillerie sur le plateau qui, d'ailleurs, était si petit que quatre bataillons pouvaient à peine s'y déployer. On fit travailler toute la nuit à un chemin dans le roc, et l'on parvint à conduire l'artillerie sur la hauteur³.

Le maréchal Davout reçut l'ordre de déboucher par Naumburg, pour défendre les défilés de Kœsen, si l'ennemi voulait marcher sur Naumburg, ou pour se rendre à Apolda pour le prendre à dos, s'il restait dans la position où il était.

Le corps du maréchal prince de Ponte Corvo⁴ fut destiné à déboucher de Dornburg pour tomber sur les derrières de l'ennemi, soit qu'il se portât en force sur Naumburg, soit qu'il se portât sur Iéna.

La grosse cavalerie, qui n'avait point encore rejoint l'armée, ne pouvait la rejoindre qu'à midi; la cavalerie de la garde impériale était à trente-six heures de distance, quelques fortes marches qu'elle eût faites depuis son départ de Paris. Mais il est des moments à la guerre où aucune considération ne doit balancer l'avantage de prévenir l'ennemi et de l'attaquer le premier. L'Empereur fit ranger, sur le plateau qu'occupait l'avant-garde, que l'ennemi paraissait avoir négligé et vis-à-vis duquel il était en position, tout le corps du maréchal Lannes. Ce corps d'armée fut rangé par les soins du général Victor, chaque division formant une aile. Le maréchal Lefebvre fit ranger, au sommet, la garde impériale en bataillons carrés. L'Empereur bivouaqua au milieu de ces braves. La nuit offrait un spectacle digne d'observation : celui de deux armées dont l'une déployait son front sur six lieues d'étendue et embrasait de ses feux l'atmosphère, l'autre dont les feux apparents étaient concentrés

sur un petit point; et dans l'une et l'autre armée de l'activité et du mouvement. Les feux des deux armées étaient à une demi-portée de canon; les sentinelles se touchaient presque, et il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu.

Les corps des maréchaux Ney et Soult passèrent la nuit en marche. A la pointe du jour, toute l'armée prit les armes. La division Gazan était rangée sur trois lignes, sur la gauche du plateau; la division Suchet formait la droite; la garde impériale occupait le sommet du monticule, chacun de ces corps ayant ses canons dans les intervalles. De la ville et des vallées voisines, on avait pratiqué des débouchés qui permettaient le déploiement le plus facile aux troupes qui n'avaient pu être placées sur le plateau, car c'était peut-être la première fois qu'une armée devait passer par un si petit débouché.

Un brouillard épais obscurcissait le jour. L'Empereur passa devant plusieurs lignes; il recommanda aux soldats de se tenir en garde contre cette cavalerie prussienne qu'on peignait comme si redoutable ⁵. Il les fit souvenir qu'il y avait un an, à la même époque, ils avaient pris Ulm; que l'armée prussienne, comme l'armée autrichienne, était aujourd'hui cernée, ayant perdu sa ligne d'opération, ses magasins; qu'elle ne se battait plus dans ce moment pour la gloire, mais pour sa retraite; que, cherchant à faire une trouée sur différents points, les corps d'armée qui la laisseraient passer seraient perdus d'honneur et de réputation. A ce discours animé, le soldat répondit par des cris de « Marchons! » Les tirailleurs engagèrent l'action; la fusillade devint vive. Quelque bonne que fût la position que l'ennemi occupait, il en fut débusqué, et l'armée française, débouchant dans la plaine, commença à prendre son ordre de bataille.

De son côté, le gros de l'armée ennemie, qui n'avait eu le projet d'attaquer que lorsque le

5. Cf. P. Foucart, *La cavalerie pendant les campagnes de Prusse* (1880).

6. On trouvera un intéressant récit dans les *Cahiers du capitaine Coignet*, p. 185 et suiv.

brouillard serait dissipé, prit les armes. Un corps de cinquante mille hommes de la gauche se porta pour couvrir les défilés de Naumburg et s'emparer des débouchés de Kœsen; mais il avait déjà été prévenu par le maréchal Davout. Les deux autres corps, formant une force de quatre-vingt mille hommes, se portèrent en avant de l'armée française, qui débouchait du plateau d'Iéna. Le brouillard couvrit les deux armées pendant deux heures; mais enfin il fut dissipé par un beau soleil d'automne. Les deux armées s'aperçurent à une petite portée de canon. La gauche de l'armée française, appuyée sur un village et des bois, était commandée par le maréchal Augereau. La garde impériale la séparait du centre, qu'occupait le corps du maréchal Soult. Le maréchal Ney n'avait qu'un simple corps de trois mille hommes, seules troupes qui fussent arrivées de son corps d'armée⁶.

L'armée ennemie était nombreuse et montrait une belle cavalerie; ses manœuvres étaient exécutées avec précision et rapidité. L'Empereur eût désiré de retarder de deux heures d'en venir aux mains, afin d'attendre, dans la position qu'il venait de prendre, après l'attaque du matin, les troupes qui devaient le joindre et surtout sa cavalerie; mais l'ardeur française l'emporta. Plusieurs bataillons s'étant engagés au village d'Holhstaedt, il vit l'ennemi s'ébranler pour les en déposter; le maréchal Lannes reçut ordre sur-le-champ de marcher en échelons pour soutenir ce village. Le maréchal Soult attaqua un bois sur la droite. L'ennemi ayant fait un mouvement de sa droite sur notre gauche, le maréchal Augereau fut chargé de le repousser. En moins d'une heure, l'action devint générale : deux cent cinquante mille ou trois cent mille hommes, avec sept ou huit cents pièces de canon, semaient partout la mort et offraient un de ces spectacles rares dans l'Histoire. De part et d'autre on manœuvra constamment comme à une parade; parmi nos

troupes, il n'y eut jamais le moindre désordre, la victoire ne fut pas un moment incertaine. L'Empereur eut toujours auprès de lui, indépendamment de la garde impériale, un bon nombre de troupes de réserve pour pouvoir parer à tout accident imprévu.

Le maréchal Soult, ayant enlevé le bois qu'il attaquait depuis deux heures, fit un mouvement en avant : dans cet instant on prévint l'Empereur que les divisions de cavalerie française de réserve commençaient à se placer, et que deux nouvelles divisions du corps du maréchal Ney se plaçaient en arrière, sur le champ de bataille. On fit alors avancer toutes les troupes qui étaient en réserve, sur la première ligne, qui, se trouvant ainsi appuyée, culbuta l'ennemi en un clin d'œil et le mit en pleine retraite. Il la fit en ordre pendant la première heure; mais elle devint un affreux désordre, du moment que nos divisions de dragons et nos cuirassiers, ayant le grand-duc de Berg à leur tête, purent prendre part à l'affaire. Ces braves cavaliers, frémissant de voir la victoire se décider sans eux, se précipitèrent partout où ils rencontrèrent des ennemis. La cavalerie, l'infanterie prussiennes ne purent soutenir leur choc; en vain l'infanterie ennemie se forma en bataillons carrés; cinq de ces bataillons furent enfoncés : artillerie, cavalerie, infanterie, tout fut culbuté et pris. Les Français arrivèrent à Weimar en même temps que l'ennemi, qui fut ainsi poursuivi pendant l'espace de six lieues.

A notre droite, le corps du maréchal Davout faisait des prodiges; non seulement il contint, mais mena battant, pendant plus de trois lieues, legros des troupes ennemies qui devait déboucher du côté de Kœsen. Ce maréchal a déployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre. Il a été secondé par les généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et par la rare intrépidité de son brave corps d'armée.

7. Murat, devenu grand-duc de Berg et de Clèves depuis le 15 mars 1806.

8. Berthier, cf. sur les relations officielles, M. Reinhard, *L'historiographie militaire officielle sous Napoléon*. *Revue historique* 1946, pp. 164-184. Par ailleurs Mathieu Dumas publiera un *Précis des événements militaires* dont le tome II contient une relation de la bataille.

Les résultats de cette bataille sont trente à quarante mille prisonniers, il en arrive à chaque moment; vingt-cinq à trente drapeaux, trois cents pièces de canon, des magasins immenses de subsistances. Parmi les prisonniers se trouvent plus de vingt généraux, dont plusieurs lieutenants généraux, entre autres le lieutenant général Schmecttan. Le nombre des morts est immense dans l'armée prussienne; on compte qu'il y a plus de vingt mille tués ou blessés. Le feld-maréchal Mœllendorf a été blessé; le prince Henri de Prusse grièvement blessé. Au dire des déserteurs, des prisonniers et des parlementaires, le désordre et la consternation sont extrêmes dans les débris de l'armée ennemie...

Les hussards et les chasseurs ont montré, dans cette journée, une audace digne des plus grands éloges. La cavalerie prussienne n'a jamais tenu devant eux, et toutes les charges qu'ils ont faites devant l'infanterie ont été heureuses.

Nous ne parlons pas de l'infanterie française : il est reconnu depuis longtemps que c'est la meilleure infanterie du monde. L'Empereur a déclaré que la cavalerie française, après l'expérience des deux campagnes et de cette dernière bataille, n'avait pas d'égale.

L'armée prussienne a, dans cette bataille, perdu toute retraite et toute sa ligne d'opération. Sa gauche, poursuivie par le maréchal Davout, opéra sa retraite sur Weimar, dans le temps que sa droite et son centre se retiraient de Weimar sur Naumburg. La confusion fut donc extrême. Le roi a dû se retirer à travers champs, à la tête de son régiment de cavalerie.

Notre perte est évaluée à mille ou onze cents tués et trois mille blessés.

Le grand-duc de Berg⁷ investit en ce moment la place d'Erfurt, où se trouve un corps d'ennemi que commandent le maréchal Mœllendorf et le prince d'Orange.

L'état-major⁸ s'occupe d'une relation officielle qui fera connaître dans tous ses détails

cette bataille et les services rendus par les différents corps d'armée et régiments. Si cela peut ajouter quelque chose aux titres qu'a l'armée à l'estime et à la considération de la nation, rien ne pourra ajouter au sentiment d'attendrissement qu'ont éprouvé ceux qui ont été témoins de l'enthousiasme et de l'amour qu'elle témoignait à l'Empereur, au plus fort du combat. S'il y avait un moment d'hésitation, le seul cri de « Vive l'Empereur ! » ranimait les courages et retrempait toutes les âmes. Au fort de la mêlée, l'Empereur, voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portait au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de front en carrés. Il était interrompu à chaque instant par des cris de « Vive l'Empereur ! » La garde impériale à pied voyait, avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, tout le monde aux mains et elle dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots : « En avant ! » « Qu'est-ce ? dit l'Empereur. Ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire ; qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées, avant de prétendre me donner des avis. » C'étaient effectivement des vélites dont le jeune courage était impatient de se signaler.

Dans une mêlée aussi chaude, pendant que l'ennemi perdait presque tous ses généraux, on doit remercier cette Providence qui gardait notre armée. Aucun homme de marque n'a été tué ni blessé. Le maréchal Lannes a eu un bisciaën qui lui a rasé la poitrine sans le blesser. Le maréchal Davout a eu son chapeau emporté et un grand nombre de balles dans ses habits. L'Empereur a toujours été entouré, partout où il a paru, du prince de Neuchâtel⁹, du maréchal Bessières¹⁰, du grand maréchal du palais Duroc, du grand écuyer Caulaincourt, et de ses aides de camp et écuyers de service. Une partie de l'armée n'a pas donné, ou est encore sans avoir tiré un coup de fusil.

9. Berthier était prince de Neuchâtel et Vallengin depuis le 30 mars 1806.

10. Il commandait la garde impériale.

XIII.

Entrée en guerre des forces russes

Camp impérial de Potsdam,

26 octobre 1806.

Soldats!

Vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français.

Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats. Vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de ma couronne et de gloire du grand peuple. Tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister. La cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie; je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence; vous êtes tous de bons soldats.

Voici les résultats de nos travaux : une des premières puissances militaires de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré, dans l'intervalle, quatre combats et une grande bataille. Nous avons précédé à Potsdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons fait soixante mille prisonniers, pris soixante-cinq drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes du roi de Prusse, six cents pièces de

1. Allusion aux négociations menées par l'envoyé du Tsar, Oubril, à Paris.

canon, trois forteresses, plus de vingt généraux. Cependant près de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir.

Soldats, les Russes se vantent de venir à nous; nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin. Ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une nation qui a aussi tôt oublié la générosité dont nous avons usé envers elle après cette bataille où son empereur, sa cour, les débris de son armée n'ont dû leur salut qu'à la capitulation que nous leur avons accordée est une nation qui ne saurait lutter avec succès contre nous¹.

Cependant, tandis que nous marchons au-devant des Russes, de nouvelles armées formées dans l'intérieur de l'empire viennent prendre notre place pour garder nos conquêtes. Mon peuple tout entier s'est levé, indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, nous ont proposée.

Nos routes et nos villes frontières sont remplies de conscrits, qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne serons plus désormais les jouets d'une paix traîtresse, et nous ne poserons plus les armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels ennemis de notre nation, à renoncer au projet de troubler le continent et à la tyrannie des mers.

Soldats, je ne puis mieux vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours.

XIV.

Proclamation de Posen

Contre les Russes, la campagne se poursuit pendant l'hiver de 1806-1807 par de difficiles opérations en Pologne puis en Prusse-Orientale.

Quartier impérial, Posen,
2 décembre 1806.

Soldats!

Il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz; les bataillons russes, épouvantés, fuyaient en déroute ou, enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain ils firent entendre des paroles de paix; mais elles étaient trompeuses : à peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de bataille, cinq grandes places de guerre sont en notre pouvoir. L'Oder, la Warta, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à votre approche.

C'est en vain que les Russes ont voulu

1. Les Français avaient fait une entrée triomphale à Varsovie le 28 novembre 1806.

défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne¹ : l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition.

Soldats, nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et sur l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles.

Qui donnerait aux Russes le droit d'espérer de balancer les destins? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins? Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz?

XV. Eylau

Cependant les Russes échappent toujours aux colonnes françaises. La rencontre se produit par surprise à Eylau. C'est « une boucherie », sans résultat décisif.

58^e BULLETIN

Preussich-Eylau,
9 février 1807.

A un quart de lieue de la petite ville de Preussich-Eylau est un plateau qui défend le débouché de la plaine. Le maréchal Soult ordonna au 46^e et au 18^e régiment de ligne de l'enlever. Trois régiments qui le défendaient furent culbutés. Mais au même moment une colonne de cavalerie russe chargea l'extrémité de la gauche du 18^e et mit en désordre un de ses bataillons; les dragons de la division Klein s'en aperçurent à temps. Les troupes s'engagèrent dans la ville d'Eylau. L'ennemi avait placé dans une église et un cimetière plusieurs régiments. Il fit là une opiniâtre résistance; et, après un combat meurtrier de part et d'autre, la position fut enlevée à dix heures du soir. La division Legrand prit ses bivouacs au-devant de la ville et la division Saint-Hilaire à la droite. Le corps du maréchal Augereau se plaça sur la gauche. Le corps du maréchal

1. Bonne analyse des manœuvres (que l'on confrontera avec la version officielle) dans P. Grenier, *Les manœuvres d'Eylau et de Friedland* (1901).

Davout avait, dès la veille, marché pour déborder Eylau et tomber sur le flanc gauche de l'ennemi, s'il ne changeait pas de position. Le maréchal Ney était en marche pour le déborder sur son flanc droit. C'est dans cette position que la nuit se passa¹.

A la pointe du jour, l'ennemi commença l'attaque par une vive canonnade sur la ville d'Eylau et sur la division Saint-Hilaire.

L'Empereur se porta à la position de l'église que l'ennemi avait tant défendue la veille. Il fit avancer le corps du maréchal Augereau et fit canonner le monticule par quarante pièces d'artillerie de sa garde. Une épouvantable canonnade s'engagea de part et d'autre.

L'armée russe, rangée en colonne, était à demi-portée de canon : tout coup frappait. Il parut un moment, aux mouvements de l'ennemi, qu'impatienté de tant souffrir il voulait déborder notre gauche. Au même moment, les tirailleurs du maréchal Davout se firent entendre et arrivèrent sur les derrières de l'armée ennemie. Le corps du maréchal Augereau déboucha en même temps en colonnes, pour se porter sur le centre de l'ennemi et, partageant ainsi son attention, l'empêcher de se porter ainsi tout entier contre le corps du maréchal Davout; la division Saint-Hilaire déboucha sur la droite, l'un et l'autre devant manœuvrer pour se réunir au maréchal Davout. A peine le corps du maréchal Augereau et la division Saint-Hilaire eurent-ils débouché qu'une neige épaisse, et telle qu'on ne distinguait pas à deux pas, couvrit les deux armées. Dans cette obscurité, le point de direction fut perdu, et les colonnes, s'appuyant trop à gauche, flottèrent incertaines. Cette désolante obscurité dura une demi-heure. Le temps s'étant éclairci, le grand-duc de Berg à la tête de la cavalerie, et soutenu par le maréchal Bessièrès à la tête de la garde, tourna la division Saint-Hilaire et tomba sur l'armée ennemie; manœuvre audacieuse s'il en fut

jamais, qui couvrit de gloire la cavalerie, et qui était devenue nécessaire dans la circonstance où se trouvaient nos colonnes. La cavalerie ennemie, qui voulut s'opposer à cette manœuvre, fut culbutée; le massacre fut horrible². Deux lignes d'infanterie russe furent rompues; la troisième ne résista qu'en s'adossant à un bois. Des escadrons de la garde traversèrent deux fois toute l'armée ennemie. Cette charge brillante et inouïe, qui avait culbuté plus de vingt mille hommes d'infanterie et les avait obligés à abandonner leurs pièces, aurait décidé sur-le-champ la victoire, sans le bois et quelques difficultés de terrain. Le général de division d'Hautpoul fut blessé d'un biscaïen. Le général Dahlmann, commandant les chasseurs de la garde, et un bon nombre de ses intrépides soldats moururent avec gloire. Mais les cent dragons, cuirassiers ou soldats de la garde que l'on trouva sur le champ de bataille, on les y trouva environnés de plus de mille cadavres ennemis. Cette partie du champ de bataille fait horreur à voir.

Pendant ce temps, le corps du maréchal Davout débouchait derrière l'ennemi. La neige, qui, plusieurs fois dans la journée, obscurcit le temps, retarda aussi sa marche et l'ensemble de ses colonnes.

Le mal de l'ennemi est immense; celui que nous avons éprouvé considérable. Trois cents bouches à feu ont produit la mort de part et d'autre pendant douze heures. La victoire, longtemps incertaine, fut décidée et gagnée lorsque le maréchal Davout déboucha sur le plateau et déborda l'ennemi, qui, après avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit en retraite³. Au même moment, le corps du maréchal Ney débouchait par Althof sur la gauche et poussait devant lui le reste de la colonne prussienne échappée au combat de Deppen. Il vint se placer le soir au village de Schmoditten; et par là l'ennemi se trouva tellement serré

2. Ce bulletin, comme celui qui le suit, ne purent dissimuler la « boucherie » d'Eylau.

3. « La victoire a été gagnée à 4 h 30 de l'après-midi », décide Napoléon le 11 février. Il fit imprimer, après l'avoir dictée, une *Relation de la bataille d'Eylau par un témoin oculaire, traduite de l'allemand*, qui précise certaines des assertions contenues dans le bulletin.

4. Ces chiffres ont été fixés arbitrairement par Napoléon (cf. Garros, *Itinéraire de Napoléon Bonaparte*, p. 277).

entre les corps des maréchaux Ney et Davout que, craignant de voir son arrière-garde compromise, il résolut, à huit heures du soir, de reprendre le village de Schmoditten. Plusieurs bataillons de grenadiers russes, les seuls qui n'eussent pas donné, se présentèrent à ce village; mais le 6^e régiment d'infanterie légère les laissa approcher à bout portant et les mit dans une entière déroute. Le lendemain, l'ennemi a été poursuivi jusqu'à la rivière de Frisching. Il se retire au-delà de la Pregel. Il a abandonné sur le champ de bataille seize pièces de canon et ses blessés. Toutes les maisons des villages qu'il a parcourus la nuit en sont remplies.

Le maréchal Augereau a été blessé d'une balle. Les généraux Desjardins, Heudelet, Lochet ont été blessés. Le colonel Lacuée, du 63^e, et le colonel Lemarois, du 43^e, ont été tués par des boulets. Le colonel Bouvières, du 11^e régiment de dragons, n'a pas survécu à ses blessures. Tous sont morts avec gloire. Notre perte se monte exactement à mille neuf cents morts et cinq mille sept cents blessés; parmi lesquels un millier, qui le sont grièvement, seront hors de service⁴. Tous les morts ont été enterrés dans la journée du 10. On a compté sur le champ de bataille sept mille Russes.

Ainsi l'expédition offensive de l'ennemi, qui avait pour but de se porter sur Thorn en débordant la gauche de la Grande Armée, lui a été funeste : douze à quinze mille prisonniers, autant d'hommes hors de combat, dix-huit drapeaux, quarante-cinq pièces de canon sont les trophées trop chèrement payés sans doute par le sang de tant de braves.

De petites contrariétés de temps, qui auraient paru légères dans toute autre circonstance, ont beaucoup contrarié les combinaisons du général français. Notre cavalerie et notre artillerie ont fait des merveilles. La garde à cheval s'est surpassée; c'est beaucoup dire. La garde à pied a été toute la journée l'arme au bras, sous le

feu d'une épouvantable mitraille, sans tirer un coup de fusil ni faire aucun mouvement; les circonstances n'ont point été telles qu'elle ait dû donner. La blessure du maréchal Augereau a été aussi un accident défavorable, en laissant, pendant le plus fort de la mêlée, son corps d'armée sans chef capable de le diriger. L'aigle d'un des bataillons du 18^e régiment ne s'est pas retrouvée; elle est probablement tombée entre les mains de l'ennemi. On ne peut en faire un reproche à ce régiment : c'est, dans la position où il se trouvait, un accident de guerre; toutefois l'Empereur lui en rendra une autre lorsqu'il aura pris un drapeau à l'ennemi.

Cette expédition est terminée, l'ennemi battu et rejeté à cent lieues de la Vistule. L'armée va reprendre ses cantonnements et rentrer dans ses quartiers d'hiver.

XVI.

Au lendemain d'Eylau

Preussich-Eylau, 16 février 1807.

Soldats!

Nous commençons à prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le 1^{er} corps et s'est présenté sur la basse Vistule. Nous avons marché à lui, nous l'avons poursuivi l'épée dans les reins pendant l'espace de quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses places et a repassé la Pregel. Nous lui avons enlevé aux combats de Bergfriede, de Deppen, de Hof, à la bataille d'Eylau, soixante-cinq pièces de canon, seize drapeaux, et tué, blessé ou pris plus de quarante mille hommes. Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ d'honneur sont morts d'une mort glorieuse : c'est la mort des vrais soldats. Leurs familles auront des droits constants à notre sollicitude et à nos bienfaits.

Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule et rentrer dans nos cantonnements. Qui osera en troubler le repos s'en repentira ; car, au-delà de la Vistule comme au-delà du Danube, au milieu des frimas de l'hiver comme au commencement de l'automne, nous serons toujours les soldats français et les soldats de la Grande Armée.

XVII.

Friedland

Au printemps reprennent les opérations. Cette fois, la victoire de Friedland, en rejetant les Russes sur le Niemen, contraint le tsar à négociier.

79^e BULLETIN

Wehlau, 17 juin 1807.

Les combats de Spanden, de Lomitten, les journées de Guttstadt et de Heilsberg¹ n'étaient que le prélude de plus grands événements.

Le 12, à quatre heures du matin, l'armée française entra à Heilsberg. Le général Latour-Maubourg avec sa division de dragons, et les brigades de cavalerie légère des généraux Durosnel et Watier, poursuivirent l'ennemi sur la rive droite de l'Alle, dans la direction de Bartenstein, pendant que les corps d'armée se mettaient en marche dans différentes directions pour déborder l'ennemi et lui couper sa retraite sur Königsberg, en arrivant avant lui sur ses magasins. La fortune a souri à ce projet.

Le 12, à cinq heures après midi, l'Empereur porta son quartier général à Eylau. Ce n'était plus ces champs couverts de glaces et de neige : c'était le plus beau pays de la nature, coupé de beaux bois, de beaux lacs et peuplé de jolis villages.

1. Racontés dans les bulletins précédents.

2. Le propos est repris dans les *Mémoires* de Lejeune (t. I, p. 76).

Le grand-duc de Berg se porta, le 13, sur Königsberg, avec sa cavalerie; le maréchal Davout marcha derrière pour le soutenir; le maréchal Soult se porta sur Kreuzburg; le maréchal Lannes, sur Domnau; les maréchaux Ney et Mortier, sur Lampasch.

Cependant le général Latour-Maubourg écrivait qu'il avait poursuivi l'arrière-garde ennemie; que les Russes abandonnaient beaucoup de blessés; qu'ils avaient évacué Bartenstein et continuaient leur retraite sur Schippenbeil par la rive droite de l'Alle. L'Empereur se mit sur-le-champ en marche sur Friedland. Il donna ordre au grand-duc de Berg, aux maréchaux Soult et Davout de manœuvrer sur Königsberg; et, avec les corps des maréchaux Ney, Lannes, Mortier, avec la garde impériale et le 1^{er} corps commandé par le général Victor, il marcha en personne sur Friedland.

Le 13, le 9^e de hussards entra à Friedland; mais il en fut chassé par trois mille hommes de cavalerie.

Le 14, l'ennemi déboucha sur le pont de Friedland. A trois heures du matin des coups de canon se firent entendre : « C'est un jour de bonheur, dit l'Empereur, c'est l'anniversaire de Marengo ². »

Les maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers engagés; ils étaient soutenus par la division de dragons du général Grouchy et par les cuirassiers du général Nansouty. Différents mouvements, différentes actions eurent lieu. L'ennemi fut contenu et ne put pas dépasser le village de Posthenen. Croyant qu'il n'avait devant lui qu'un corps de quinze mille hommes, l'ennemi continua son mouvement pour filer sur Königsberg. Dans cette occasion, les dragons et les cuirassiers français et saxons firent les plus belles charges et prirent quatre pièces de canon à l'ennemi.

A cinq heures du soir, les différents corps d'armée étaient à leur place : à la droite, le

maréchal Ney; au centre, le maréchal Lannes; à la gauche, le maréchal Mortier; à la réserve, le corps du général Victor et la garde. La cavalerie, sous les ordres de Grouchy, soutenait la gauche. La division de dragons du général Latour-Maubourg était en réserve derrière la droite; la division de dragons du général Lahoussaye et les cuirassiers saxons étaient en réserve derrière le centre.

Cependant l'ennemi avait déployé toute son armée. Il appuyait sa gauche à la ville de Friedland et sa droite se prolongeait à une lieue et demie.

L'Empereur, après avoir reconnu la position, décida d'enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en faisant brusquement un changement de front, la droite en avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa droite. A cinq heures et demie, le maréchal Ney se mit en mouvement; quelques salves d'une batterie de vingt pièces de canon furent le signal. Au même moment, la division du général Marchand avança, l'arme au bras, sur l'ennemi, prenant sa direction sur le clocher de la ville. La division du général Bisson le soutenait sur la gauche. Du moment où l'ennemi s'aperçut que le maréchal Ney avait quitté le bois, où sa droite était d'abord en position, il le fit déborder par des régiments de cavalerie, précédés d'une nuée de cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ; au galop, sur la droite, et repoussa la charge ennemie. Cependant le général Victor fit placer une batterie de trente pièces de canon en avant de son centre; le général Senarmont, qui la commandait, se porta à plus de quatre cents pas en avant et fit éprouver une horrible perte à l'ennemi. Les différentes démonstrations que les Russes voulurent faire pour opérer une diversion furent inutiles. Le maréchal Ney, avec ce sang-froid et avec cette intrépidité qui lui est particulière, était en avant de ses échelons, dirigeait lui-même les plus petits

détails et donnait l'exemple à un corps d'armée qui s'est toujours fait distinguer, même parmi les corps de la Grande Armée. Plusieurs colonnes d'infanterie ennemie, qui attaquaient la droite du maréchal Ney, furent chargées à la baïonnette et précipitées dans l'Alle. Plusieurs milliers d'hommes y trouvèrent la mort; quelques-uns échappèrent à la nage. La gauche du maréchal Ney arriva sur ces entrefaites au ravin qui entoure la ville de Friedland. L'ennemi, qui y avait embusqué la garde impériale russe à pied et à cheval, déboucha avec intrépidité et fit une charge sur la gauche du maréchal Ney, qui fut un moment ébranlée; mais la division Dupont, qui formait la droite de la réserve, marcha sur la garde impériale, la culbuta et en fit un horrible carnage.

L'ennemi tira de ses réserves et de son centre d'autres corps pour défendre Friedland. Vains efforts! Friedland fut forcé et ses rues furent jonchées de morts.

Le centre, que commandait le maréchal Lannes, se trouva dans ce moment engagé. L'effort que l'ennemi avait fait sur l'extrémité de la droite de l'armée française ayant échoué, il voulut essayer un semblable effort sur le centre : il y fut reçu comme on devait l'attendre des braves divisions Oudinot et Verdier, et du maréchal qui les commandait.

Des charges d'infanterie et de cavalerie ne purent retarder la marche de nos colonnes. Tous les efforts de la bravoure des Russes furent inutiles. Ils ne purent rien entamer et vinrent trouver la mort sur nos baïonnettes.

Le maréchal Mortier, qui, pendant toute la journée, fit grande preuve de sang-froid et d'intrépidité en maintenant la gauche, marcha alors en avant et fut soutenu par les fusiliers de la garde, que commandait le général Savary. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout le monde s'est distingué. La garde impériale à pied et à cheval et deux divisions de la réserve du

1^{er} corps n'ont pas été engagées. La victoire n'a pas hésité un seul instant.

Le champ de bataille est un des plus horribles qu'on puisse voir³. Ce n'est pas exagérer que de porter le nombre des morts du côté des Russes de quinze à dix-huit mille hommes. Du côté des Français, la perte ne se monte pas à cinq cents morts, ni à plus de trois mille blessés. Nous avons pris quatre-vingts pièces de canon et une grande quantité de caissons. Plusieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Russes ont eu vingt-cinq généraux tués, pris ou blessés. Leur cavalerie a fait des pertes immenses.

... La nuit n'a pas empêché de poursuivre l'ennemi; on l'a suivi jusqu'à onze heures du soir. Le reste de la nuit les colonnes qui avaient été coupées ont essayé de passer l'Alle à plusieurs gués. Partout, le lendemain, et à plusieurs lieues, nous avons trouvé des caissons des canons et des voitures, perdus dans la rivière.

Cette bataille de Friedland est digne d'être mise à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. L'ennemi était nombreux, avait une belle et forte cavalerie et s'est battu avec courage.

3. A nouveau se retrouve dans un bulletin l'horreur qu'inspirait un tel massacre.

XVIII.

L'entrevue de Tilsit

86^e BULLETIN

Tilsit, 25 juin 1807.

Le 25 juin, à une heure après midi, l'Empereur, accompagné du grand-duc de Berg, du prince de Neuchâtel, du maréchal Bessièrès, du grand maréchal du palais Duroc et du grand écuyer Caulaincourt, s'est embarqué, sur les bords du Niemen, dans un bateau préparé à cet effet; il s'est rendu au milieu de la rivière, où le général Lariboisière, commandant l'artillerie de la garde, avait fait placer un large radeau et élever un pavillon. A côté étaient un autre radeau et un pavillon pour la suite de Leurs Majestés. Au même moment, l'empereur Alexandre est parti de la rive droite, sur un bateau, avec le grand-duc Constantin, le général Bennigsen, le général Ouvarof, le prince Lobanof, et son premier aide de camp le comte de Lieven¹.

Les deux bateaux sont arrivés en même temps. Les deux empereurs se sont embrassés en mettant le pied sur le radeau; ils sont entrés ensemble dans la salle qui avait été préparée et y sont restés deux heures. La conférence finie, les personnes de la suite des deux empereurs ont été introduites. L'empereur Alexandre a dit des choses agréables aux militaires qui

1. L'histoire de cette entrevue a été renouvelée par M. Dunan, *Les deux grands à Tilsit*, in *Napoléon* (Hachette 1961).

2. Bennigsen figure parmi les assassins présumés du tsar Paul I^{er} (cf. Norvins, *Souvenirs d'un historien de Napoléon*, II, 280).

3. Lobanof dirigea les négociations diplomatiques en face de Talleyrand.

accompagnaient l'Empereur, qui, de son côté, s'est entretenu longtemps avec le grand-duc Constantin et le général Bennigsen².

La conférence finie, les deux empereurs sont montés chacun dans leur barque. On conjecture que la conférence a eu le résultat le plus satisfaisant. Immédiatement après, le prince Lobanof³ s'est rendu au quartier général français. On est convenu que la moitié de la ville de Tilsit serait neutralisée. On y a marqué le logement de l'empereur de Russie et de sa cour. La garde impériale russe passera le fleuve et sera cantonnée dans la partie de la ville qui lui est destinée.

Le grand nombre de personnes de l'une et l'autre armée, accourues sur l'une et l'autre rive pour être témoins de cette scène, rendait ce spectacle d'autant plus intéressant que ces spectateurs étaient des braves des extrémités du monde.



J. B. 17

The singular Guard of Honour formed for Bonaparte by the Peasantry near Bayonne.

16. L'Arrivée de Napoléon Bonaparte aux environs de Bayonne, le 15 avril 1808. Caricature anglaise. Bibliothèque Nationale.

Bonaparte arriva en réalité à Bayonne le 14 avril 1808, à 21 h. Il descendit à la préfecture. Il devait y préparer la fameuse entrevue avec les souverains espagnols Charles IV et Ferdinand VII d'où ceux-ci sortirent dépossédés de leur couronne.

XIX.

La guerre d'Espagne

Les Bourbons d'Espagne s'étaient imprudemment compromis dans la troisième coalition et l'application rigoureuse du blocus continental imposait à Napoléon le contrôle des côtes espagnoles. Telle fut l'origine de la destitution du roi Charles IV et de son fils au profit du frère de Napoléon, Joseph. Mais le peuple espagnol refusa de ratifier ce changement. Ainsi débuta une guerre qui devait s'achever par la défaite des armées napoléoniennes.

PROCLAMATION

11 septembre 1808.

Soldats!

Après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées. Je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos.

Soldats, j'ai besoin de vous. La présence hideuse du Léopard¹ souille les continents d'Espagne et de Portugal; qu'à votre aspect il fuie épouvanté. Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule : là aussi nous avons des outrages à venger.

Soldats, vous avez surpassé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même cam-

1. Emblème de l'Angleterre
Le corps expéditionnaire anglais avait débarqué, sous la direction de Wellesley, le 1^{er} août 1808.

pagne, triomphaient sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage.

Une longue paix, une prospérité durable seront le prix de vos travaux. Un vrai Français ne peut, ne doit prendre du repos que les mers ne soient ouvertes et affranchies.

Soldats, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous ferez encore pour le bonheur du peuple français, pour ma gloire, sera éternellement dans mon cœur.

XX.

Le siège de Madrid

Après quelques victoires, l'armée que commande le général Dupont, encerclée à Bailén, doit capituler le 22 juillet 1808. Napoléon passe alors en Espagne : à l'issue d'une brève campagne — trois semaines — il parvient devant Madrid, qui tombe le 4 décembre.

BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE

Quartier général devant Madrid,
5 décembre 1808.

Le 2, à midi, Sa Majesté arriva de sa personne sur les hauteurs qui couronnent Madrid et où étaient placées les divisions de dragons des généraux Latour-Maubourg et Lahoussaye et la garde impériale à cheval. L'anniversaire du couronnement, cette époque qui a signalé tant de jours à jamais heureux pour la France, réveilla dans tous les cœurs les plus doux souvenirs et inspira à toutes les troupes un enthousiasme qui se manifesta par mille acclamations. Le temps était superbe et semblable à celui dont on jouit en France dans les plus belles journées du mois de mai.

Le maréchal duc d'Istrie¹ envoya sommer la ville, où s'était formée une junte militaire sous la présidence du général Castellar, qui avait sous ses ordres le général Morla, capitaine

1. Bessières.

2. Allusion aux massacres de septembre 1792, à Paris.

général de l'Andalousie et inspecteur général de l'artillerie. La ville renfermait un grand nombre de paysans armés qui s'y étaient rendus de tous côtés, six mille hommes de troupes de ligne et cent pièces de canon. Depuis huit jours, on barricadait les rues et les portes de la ville; soixante mille hommes étaient en armes; des cris se faisaient entendre de toutes parts, les cloches de deux cents églises sonnaient à la fois, et tout présentait l'image du désordre et du délire.

Un général de troupes de ligne parut aux avant-postes pour répondre à la sommation du duc d'Istrie; il était accompagné et surveillé par trente hommes du peuple dont le costume, les regards et le farouche langage rappelaient les assassins de septembre². Lorsqu'on demandait au général espagnol s'il voulait exposer des femmes, des enfants, des vieillards aux horreurs d'un assaut, il manifestait à la dérobée la douleur dont il était pénétré; il faisait connaître par des signes qu'il gémissait sous l'oppression ainsi que tous les honnêtes gens de Madrid, et, lorsqu'il élevait la voix, ses paroles étaient dictées par les misérables qui le surveillaient. On ne put avoir aucun doute de l'excès auquel était portée la tyrannie de la multitude, lorsqu'on le vit dresser procès-verbal de ses propres discours et les faire attester par la signature des spadassins qui l'entournaient.

L'aide de camp du duc d'Istrie qui avait été envoyé dans la ville, saisi par des hommes de la dernière classe du peuple, allait être massacré lorsque les troupes de ligne, indignées, le prirent sous leur sauvegarde et le firent remettre à son général.

Un garçon boucher de l'Estrémadure, qui commandait une des portes, osa demander que le duc d'Istrie vînt lui-même dans la ville les yeux bandés. Le général Montbrun repoussa cette audace avec indignation; il fut aussitôt entouré et il ne s'échappa qu'en tirant son sabre. Il faillit être victime de l'imprudence

avec laquelle il avait oublié qu'il n'avait point affaire à des ennemis civilisés.

Peu de temps après, des déserteurs, des gardes wallones se rendirent au camp. Leurs dépositions donnèrent la conviction que les propriétaires, les hommes honnêtes, étaient sans influence, et l'on dut croire que toute conciliation était impossible.

La veille, le marquis de Prades, homme respectable, qui avait paru jouir jusqu'alors de la confiance du peuple, fut accusé d'avoir fait mettre du sable dans les cartouches. Il fut aussitôt étranglé, et ses membres déchirés furent envoyés comme des trophées dans tous les quartiers de la ville. On arrêta que toutes les cartouches seraient refaites, et trois ou quatre mille moines furent conduits au Retiro et employés à ce travail. Il avait été ordonné que tous les palais, toutes les maisons seraient constamment ouverts aux paysans des environs, qui devaient y trouver de la soupe et des aliments à discrétion.

L'infanterie française était encore à trois lieues de Madrid. L'Empereur employa la soirée à reconnaître la ville et à arrêter un plan d'attaque qui se conciliât avec les ménagements que mérite le grand nombre d'hommes honnêtes qui se trouvent toujours dans une grande capitale.

Prendre Madrid d'assaut pouvait être une opération militaire de peu de difficulté; mais amener cette grande ville à se soumettre, en employant tour à tour la force et la persuasion, et en arrachant les propriétaires et les véritables hommes de bien à l'oppression sous laquelle ils gémissaient, c'est là ce qui était difficile. Tous les efforts de l'Empereur, dans ces deux journées, n'eurent pas d'autre but : ils ont été couronnés des plus grands succès.

A sept heures, la division Lapisse, du corps du maréchal duc de Bellune³, arriva. La lune donnait une clarté qui semblait prolonger celle du jour. L'Empereur ordonna au général

3. Victor Lapisse devait mourir des suites de ses blessures à Santa-Ofalla, le 30 juillet 1809.

4. Il commandait l'artillerie du 1^{er} corps de la Grande Armée sous Victor, puis remplaça Lariboisière au commandement en chef de l'artillerie de l'armée d'Espagne.

de brigade Maison de s'emparer des faubourgs et chargea le général de division Lauriston de protéger cette occupation par le feu de quatre pièces d'artillerie de la garde. Les voltigeurs du 16^e régiment s'emparèrent des maisons et notamment d'un grand cimetière. Au premier feu, l'ennemi montra autant de lâcheté qu'il avait montré d'arrogance pendant toute la journée.

Le duc de Bellune employa toute la nuit à placer son artillerie dans les lieux désignés pour l'attaque.

A minuit, le prince de Neuchâtel envoya à Madrid un lieutenant-colonel d'artillerie espagnol, qui avait été pris à Somo Sierra et qui voyait avec effroi la folle obstination de ses concitoyens.

Le 3, à neuf heures du matin, le même parlementaire revint au quartier général.

Mais déjà le général de brigade d'artillerie Senarmont⁴, officier d'un grand mérite, avait placé ses trente pièces d'artillerie et avait commencé un feu très vif qui avait fait brèche au mur du Retiro. Des voltigeurs de la division Villatte ayant passé la brèche, leur bataillon les suivit, et en moins d'une heure quatre mille hommes qui défendaient le Retiro furent culbutés. Le palais du Retiro, les postes importants de l'Observatoire, de la manufacture de porcelaine, de la grande caserne et de l'hôtel de Medina Celi, et tous les débouchés qui avaient été mis en défense, furent emportés par nos troupes.

D'un autre côté, vingt pièces de canon de la garde jetaient des obus et attiraient l'attention de l'ennemi sur une fausse attaque.

On se serait peint difficilement le désordre qui régnait dans Madrid, si un grand nombre de prisonniers arrivant successivement n'avaient rendu compte de scènes épouvantables et de tout genre dont cette capitale offrait le spectacle. On avait coupé les rues, crénelé les maisons; des barricades de balles de

coton et de laine avaient été formées; les fenêtres étaient matelassées. Ceux des habitants qui désespéraient d'une aveugle résistance fuyaient dans les campagnes. D'autres, qui avaient conservé quelque raison et qui aimaient mieux se montrer au sein de leurs propriétés devant un ennemi généreux que de les abandonner au pillage de leurs propres concitoyens, demandaient qu'on ne s'exposât point à un assaut. Ceux qui étaient étrangers à la ville ou qui n'avaient rien à perdre voulaient qu'on se défendît à toute outrance, accusaient les troupes de ligne de trahison et les obligeaient à continuer le feu.

L'ennemi avait plus de cent pièces de canon en batterie; un nombre plus considérable de pièces de deux et trois avaient été déterrées, tirées des caves et ficelées sur des charrettes, équipage grotesque qui seul aurait prouvé le délire d'un peuple abandonné à lui-même. Mais tous moyens de défense étaient devenus inutiles. Étant maître du Retiro, on l'est de Madrid. L'Empereur mit tous ses soins à empêcher qu'on entrât de maison en maison. C'en était fait de la ville si beaucoup de troupes avaient été employées. On ne laissa avancer que quelques compagnies de voltigeurs, que l'Empereur se refusa toujours à faire soutenir.

A onze heures, le prince de Neuchâtel écrivit la lettre ci-jointe; Sa Majesté ordonna aussitôt que le feu cessât sur tous les points.

A cinq heures, le général Morla, l'un des membres de la junte militaire, et don Bernardo Yriarte, envoyé de la ville, se rendirent dans la tente de Son Altesse Sérénissime le major général. Ils firent connaître que tous les hommes bien pensants ne doutaient pas que la ville ne fût sans ressources, et que la continuation de la défense était un véritable délire; mais que les dernières classes du peuple et que la foule des hommes étrangers à Madrid voulaient se défendre et croyaient le pouvoir.

5. Allusion à la capitulation de Baylen qui ne fut pas respectée. Les troupes de Dupont furent retenues prisonnières.

6. Après la reddition de Junot à Cintra, les troupes françaises furent rapatriées dans leur patrie.

Ils demandaient la journée du 4 pour faire entendre raison au peuple. Le prince major général les présenta à Sa Majesté l'empereur et roi, qui leur dit :

« Vous employez en vain le nom du peuple. Si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-même vous l'avez excité, vous l'avez égaré par des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs des couvents, les alcades, les principaux propriétaires et que, d'ici à six heures du matin, la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux ni ne dois retirer mes troupes. Vous avez massacré les malheureux prisonniers français qui étaient tombés entre vos mains. Vous avez, il y a peu de jours, laissé traîner et mettre à mort, dans les rues, deux domestiques de l'ambassadeur de Russie, parce qu'ils étaient nés français. L'inhabileté et la lâcheté d'un général avaient mis entre vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée⁵. Vous, monsieur Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées comme un butin entre vos soldats! Quel droit aviez-vous d'ailleurs de tenir un pareil langage! La capitulation vous l'interdisait. Voyez quelle a été la conduite des Anglais, qui sont bien loin de se piquer d'être rigides observateurs du droit des nations; ils se sont plaints de la convention du Portugal, mais ils l'ont exécutée⁶. Violer les traités militaires, c'est renoncer à toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne que les Bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Bailen? Voilà comme l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en sont rendus coupables. J'avais une flotte à Cadix; elle était l'alliée de l'Espagne, et vous avez dirigé contre elle

les mortiers de la ville où vous commandiez. J'avais une armée espagnole dans mes rangs; j'ai mieux aimé la voir passer sur les vaisseaux anglais et être obligé de la précipiter du haut des rochers d'Espinosa que de la désarmer. J'ai préféré avoir sept mille ennemis de plus à combattre que de manquer à la bonne foi et à l'honneur. Retournez à Madrid. Je vous donne jusqu'à demain six heures du matin. Revenez alors si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis; sinon, vous et vos troupes, vous serez tous passés par les armes. »

Le 4, à six heures du matin, le général Morla et le général don Fernando de la Vera, gouverneur de la ville, se présentèrent à la tente du prince major général. Les discours de l'Empereur, répétés au milieu des notables, la certitude qu'il commandait en personne, les pertes éprouvées pendant la journée précédente avaient porté le repentir et la terreur dans tous les esprits. Pendant la nuit, les plus mutins s'étaient soustraits au danger par la fuite, et une partie des troupes s'étaient débandées.

A dix heures, le général Belliard⁷ prit le commandement de Madrid; tous les postes furent remis aux Français et un pardon général fut proclamé. A dater de ce moment, les hommes, les femmes, les enfants se répandirent dans les rues avec sécurité. Jusqu'à onze heures du soir les boutiques furent ouvertes. Tous les citoyens se mirent à détruire les barricades et à repaver les rues; les moines rentrèrent dans leurs couvents et, en peu d'heures, Madrid présenta le contraste le plus extraordinaire, contraste inexplicable pour qui ne connaît pas les mœurs des grandes villes. Tant d'hommes qui ne pouvaient se dissimuler à eux-mêmes ce qu'ils auraient fait dans pareille circonstance s'étonnent de la générosité des Français. Cinquante mille armes ont été rendues et cent pièces de canon sont réunies

7. Il a laissé d'intéressants mémoires qui relatent cet épisode.

8. Il fut tué d'un coup de feu à la gorge.

9. Le maréchal Lefebvre.

au Retiro. Au reste, les angoisses dans lesquelles les habitants de cette malheureuse ville ont vécu depuis quatre mois ne peuvent se dépeindre; la junte était sans puissance; les hommes les plus ignorants et les plus forcenés exerçaient le pouvoir, et le peuple, à chaque instant, massacrait ou menaçait de la potence ses magistrats et ses généraux.

Le général de brigade Maison a été blessé. Le général La Bruyère⁸, qui s'était avancé imprudemment dans le moment où l'on avait cessé le feu, a été tué; douze soldats ont été tués; cinquante ont été blessés. Cette perte, si faible pour un événement aussi mémorable, est due au peu de troupes qu'on a engagées; on la doit aussi, il faut le dire, à l'extrême lâcheté de tout ce qui avait les armes à la main. L'artillerie a, comme à son ordinaire, rendu les plus grands services.

Dix mille fuyards, échappés de Burgos et de Somo Sierra, et la 2^e division de l'armée de réserve se trouvaient, le 3, à trois lieues de Madrid; mais, chargés par un piquet de dragons, ils se sont sauvés en abandonnant quarante pièces de canon et soixante caissons.

Un trait mérite d'être cité. Un vieux général, retiré du service et âgé de quatre-vingts ans, était dans sa maison, à Madrid, près de la rue d'Alcala; un officier français y entre et s'y loge avec sa troupe. Ce respectable vieillard paraît devant cet officier, tenant une jeune fille par la main, et dit: « Je suis un vieux soldat, je connais les droits et la licence de la guerre; voilà ma fille, je lui donne 900 000 livres de dot; sauvez-lui l'honneur, et soyez son époux. » Le jeune officier prend le vieillard, sa famille et sa maison sous sa protection. Qu'ils sont coupables ceux qui exposent tant de citoyens paisibles, tant d'infortunés habitants d'une grande capitale à tant de malheurs!

Le duc de Danzig⁹ est arrivé le 3 à Ségovie. Le duc d'Istrie, avec quatre mille hommes

de cavalerie, s'est mis à la poursuite de la division la Pena, qui, s'étant échappée de la bataille de Tudela, s'était dirigée sur Guadajajara.

Florida Blanca et la junte¹⁰ s'étaient enfuis d'Aranjuez et s'étaient sauvés à Tolède; ils ne se sont pas crus en sûreté dans cette ville et se sont réfugiés auprès des Anglais.

La conduite des Anglais est honteuse. Dès le 20, ils étaient à l'Escorial au nombre de six mille; ils y ont passé quelques jours. Ils ne prétendaient pas moins que franchir les Pyrénées et venir sur la Garonne. Leurs troupes sont superbes et bien disciplinées. La confiance qu'elles avaient inspirée aux Espagnols était inconcevable. Les uns espéraient que cette division irait à Somo Sierra, les autres qu'elle viendrait défendre la capitale d'un allié si cher. Mais tous connaissaient mal les Anglais. A peine eut-on avis que l'Empereur était à Somo Sierra que les troupes anglaises battirent en retraite sur l'Escorial¹¹. De là, combinant leur marche avec la division de Salamanque, elles se dirigèrent sur la mer. « Des armes, de la poudre, des habits, ils nous en ont donné, disait un Espagnol; mais leurs soldats ne sont venus que pour nous exciter, nous égarer et nous abandonner au milieu de la crise. — Mais, répondit un officier français, ignorez-vous donc les faits les plus récents de notre histoire? Qu'ont-ils fait pour le Stathouder, pour la Sardaigne, pour l'Autriche? Qu'ont-ils fait récemment pour la Russie? Qu'ont-ils fait plus récemment encore pour la Suède? Ils fomentent partout la guerre; ils distribuent des armes comme du poison; mais ils ne versent leur sang que pour leurs intérêts directs et personnels. N'attendez pas autre chose de leur égoïsme. — Cependant, répliqua l'Espagnol, leur cause était la nôtre. Quarante mille Anglais ajoutés à nos forces à Tudela et à Espinosa pouvaient balancer les destins et sauver le Portugal. Mais, à présent que notre

10. Le grand ministre réformateur, devenu président de la junte, au sortir d'une longue période de disgrâce, devait mourir peu après.

11. Le combat de Somo Sierra eut lieu le 30 novembre 1808.

12. D'une abondante littérature consacrée au siège de Madrid, outre l'*Histoire de la guerre de la Péninsule* du général Foy, les ouvrages de Grasset (*La guerre d'Espagne*, 1932), Geoffroy de Grandmaison (*L'Espagne et Napoléon*, 1908) et Lucas-Dubreton (*Napoléon devant l'Espagne*, 1946).

armée de Blake à la gauche, que celle du centre, que celle d'Aragon à la droite sont détruites, que les Espagnes sont presque conquises et que la raison va achever de les soumettre, que deviendra le Portugal? Ce n'est pas à Lisbonne que les Anglais devaient le défendre, c'est à Espinosa, à Burgos, à Tudela, à Somo Sierra et devant Madrid¹². »

XXI.

La cinquième coalition

Après Austerlitz, l'Autriche s'applique à reconstituer son armée. A peine Napoléon est-il engagé en Espagne que d'une alliance austro-anglaise sort, en solidarité avec le gouvernement insurrectionnel espagnol, la cinquième coalition.

Comme dans la campagne précédente, les Autrichiens envahissent la Bavière, sans déclaration de guerre, le 10 avril 1809.

Donauwærth, 17 avril 1809.

Soldats!

Le territoire de la Confédération a été violé¹. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes et que nous lui abandonnions le territoire de nos alliés. J'arrive au milieu de vous avec la rapidité de l'aigle.

Soldats! J'étais entouré de vous lorsque le souverain d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie². Vous l'avez entendu implorer ma clémence et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité : trois fois elle a été parjure! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse ses vainqueurs!

1. Le 9 avril, les Autrichiens ont en effet franchi l'Inn. Ils vont envahir la Bavière.

2. Après Austerlitz.

XXII.

Eckmühl

PREMIER BULLETIN DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE

Quartier général de Ratisbonne,
24 avril 1809.

L'armée autrichienne a passé l'Inn le 9 avril. Par là les hostilités ont commencé, et l'Autriche a déclaré une guerre implacable à la France, à ses alliés et à la Confédération du Rhin.

Départ de l'Empereur de Paris, le 13.

L'Empereur apprit par le télégraphe, dans la soirée du 12, le passage de l'Inn par l'armée autrichienne, et partit de Paris un instant après¹. Il arriva le 16, à trois heures du matin, à Ludwigsburg, et dans la soirée du même jour à Dillingen, où il vit le roi de Bavière, passa une demi-heure avec ce prince, et lui promit de le ramener en quinze jours dans sa capitale et de venger l'affront fait à sa maison en le faisant plus grand que ne furent jamais aucuns de ses ancêtres. Le 17, à deux heures du matin, Sa Majesté arriva à Donauwörth où était établi le quartier général et donna sur-le-champ les ordres nécessaires².

Le 18, le quartier général fut transporté à Ingolstadt.

1. Il partit en fait dans la nuit du 12 au 13, vers 4 h.

2. Il y rencontre le roi de Bavière chassé de Munich.

3. Masséna.

Combat de Pfaffenhofen, le 19.

4. Davout.

Le 19, le général Oudinot, parti d'Augsburg, arriva à la pointe du jour à Pfaffenhofen, y rencontra trois ou quatre mille Autrichiens, qu'il attaqua et dispersa, et fit trois cents prisonniers.

Le duc de Rivoli³, avec son corps d'armée, arriva le lendemain à Pfaffenhofen.

Le même jour, le duc d'Auerstaedt⁴ quitta Ratisbonne pour se porter sur Neustadt et se rapprocher d'Ingolstadt. Il parut évident alors que le projet de l'Empereur était de manœuvrer sur l'ennemi, qui avait débouché de Landshut, et de l'attaquer dans le moment même où, croyant avoir l'initiative, il marchait sur Ratisbonne.

Bataille de Thann, le 19.

Le 19, à la pointe du jour, le duc d'Auerstaedt se mit en marche sur deux colonnes. Les divisions Morand et Gudin formaient sa droite; les divisions Saint-Hilaire et Friant formaient sa gauche. La division Saint-Hilaire, arrivée au village de Peising, y rencontra l'ennemi plus fort en nombre, mais bien inférieur en bravoure, et là s'ouvrit la campagne par un combat glorieux pour nos armes. Le général Saint-Hilaire, soutenu par le général Friant, culbuta tout ce qui était devant lui, enleva les positions de l'ennemi, lui tua une grande quantité de monde et lui fit six ou sept cents prisonniers. Le 72^e se distingua dans cette journée, et le 57^e soutint son ancienne réputation. Il y a seize ans, ce régiment avait été surnommé en Italie le Terrible, et il a bien justifié ce surnom dans cette affaire, où seul il a abordé et successivement défait six régiments autrichiens.

Sur la gauche, à deux heures après midi, le général Morand rencontra également une division autrichienne, qu'il attaqua en tête, tandis que le duc de Danzig, avec un corps

bavarois parti d'Abensberg, vint la prendre en queue. Cette division fut bientôt débusquée de toutes ses positions et laissa quelques centaines de morts et de prisonniers. Le régiment entier des dragons de Levenehr fut détruit par les cheuau-légers bavarois et son colonel fut tué.

A la chute du jour, le corps du duc de Danzig fit sa jonction avec celui du duc d'Auerstaedt.

Dans toutes ces affaires, les généraux Saint-Hilaire et Friant se sont particulièrement distingués.

Ces malheureuses troupes autrichiennes qu'on avait amenées de Vienne au bruit des chansons et de fifres, en leur faisant croire qu'il n'y avait plus d'armée française en Allemagne et qu'elles n'auraient affaire qu'aux Bavarois et aux Wurtembergeois ⁵, montrèrent tout le ressentiment qu'elles concevaient contre leurs chefs de l'erreur où ils les avaient entretenues, et leur terreur ne fut que plus grande à la vue de ces vieilles bandes qu'elles étaient accoutumées à considérer comme leurs maîtres.

Dans tous ces combats, notre perte fut peu considérable en comparaison de celle de l'ennemi, qui surtout perdit beaucoup d'officiers et de généraux, obligés de se mettre en avant pour donner de l'élan à leurs troupes. Le prince de Liechtenstein, le général de Lusignan et plusieurs autres furent blessés. La perte des Autrichiens en colonels et officiers de moindre grade est extrêmement considérable.

Bataille d'Abensberg, le 20.

L'Empereur résolut de battre et de détruire le corps de l'archiduc Louis et celui du général Hiller, forts ensemble de soixante mille hommes. Le 20, l'Empereur se porta à Abensberg. Il donna ordre au duc d'Auerstaedt de tenir en respect les corps de Hohenzollern, de Rosenberg et de Liechtenstein, pendant

5. Alliés de la France. Ces rumeurs n'étaient pas sans fondement puisque Napoléon n'avait pu mettre en ligne que 200 000 hommes.

6. Lannes.

que, avec les deux divisions Morand et Gudin, les Bavares et les Wurtembergeois, il attaquait de front l'armée de l'archiduc Louis et du général Hiller, et qu'il faisait couper les communications de l'ennemi par le duc de Rivoli, en le faisant passer à Freising et de là sur les derrières de l'armée autrichienne. Les divisions Morand et Gudin formèrent la gauche et manœuvrèrent sous les ordres du duc de Montebello⁶. L'Empereur se décida à combattre ce jour-là à la tête des Bavares et des Wurtembergeois. Il fit réunir en cercle les officiers de ces deux armées et leur parla longtemps; le prince royal de Bavière traduisait en allemand ce qu'il disait en français. L'Empereur leur fit sentir la marque de confiance qu'il leur donnait. Il dit aux officiers bavares que les Autrichiens avaient toujours été leurs ennemis; que c'était à leur indépendance qu'ils en voulaient, que depuis plus de deux cents ans les drapeaux bavares étaient déployés contre la maison d'Autriche; mais que cette fois ils les rendraient si puissants qu'ils suffiraient seuls désormais pour lui résister. Il parla aux Wurtembergeois des victoires qu'ils avaient remportées sur la maison d'Autriche lorsqu'ils servaient dans l'armée prussienne et des derniers avantages qu'ils avaient obtenus dans la campagne de Silésie. Il leur dit à tous que le moment de vaincre était venu pour porter la guerre sur le territoire autrichien. Ces discours, qui furent répétés aux compagnies par les capitaines, et les différentes dispositions que fit l'Empereur produisirent l'effet qu'on pouvait en attendre.

L'Empereur donna alors le signal du combat et mesura les manœuvres sur le caractère particulier de ces troupes. Le général de Wrede, officier bavares d'un grand mérite, placé au-devant du pont de Siegenburg, attaqua une division autrichienne qui lui était opposée; le général Vandamme, qui commandait les Wurtembergeois, la déborda sur son flanc

droit. Le duc de Danzig, avec la division du Prince royal et celle du général Deroy, marcha sur le village de Neuhausen pour arriver sur la grande route d'Abensberg à Landshut. Le duc de Montebello, avec ses divisions françaises, força l'extrême gauche, culbuta tout ce qui était devant lui et se porta sur Rohr et Rottenburg. Sur tous les points la canonnade était engagée avec succès. L'ennemi, déconcerté par ces dispositions, ne combattit qu'une heure et battit en retraite. Huit drapeaux, douze pièces de canon, dix-huit mille prisonniers furent le résultat de cette affaire, qui ne nous a coûté que peu de monde.

Combat et prise de Landshut, le 21.

La bataille d'Abensberg ayant découvert le flanc de l'armée autrichienne et tous les magasins de l'ennemi, le 21, l'Empereur, dès la pointe du jour, marcha sur Landshut. Le duc d'Istrie culbuta la cavalerie ennemie dans la plaine en avant de cette ville...

Bataille d'Eckmühl, le 22.

Tandis que la bataille d'Abensberg et le combat de Landshut avaient des résultats si importants, le prince Charles⁷ se réunissait avec le corps de Bohême commandé par le général Kollowrath et obtenait à Ratisbonne un faible succès. Mille hommes du 65^e, qui avaient été laissés pour garder le pont de Ratisbonne, ne reçurent point l'ordre de se retirer. Cernés par l'armée autrichienne, ces braves, ayant épuisé leurs cartouches, furent obligés de se rendre. Cet événement fut sensible à l'Empereur. Il jura que, dans les vingt-quatre heures, le sang autrichien coulerait dans Ratisbonne pour venger cet affront fait à ses armes.

Dans le même temps, les ducs d'Auerstaedt et de Danzig tenaient en échec les corps de Rosenberg, de Hohenzollern et de Liechten-

7. L'archiduc Charles-Louis de Habsbourg (1771-1847), second frère de l'empereur François et l'un des artisans du redressement militaire de l'Autriche (cf. W. John, *Erzherzog Karl, der Feldherr, und Seine Armée* 1913).

8. Sur le rôle de Gudin, cf. le recueil de biographies (regroupant Gudin, Morand et Friant), publié par G. Rivollet en 1963.

stein. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le 22 au matin, l'Empereur se mit en marche de Landshut avec les deux divisions du duc de Montebello, le corps du duc de Rivoli, les divisions de cuirassiers Nansouty et Saint-Sulpice et la division wurtembergeoise. A deux heures après midi, il arriva vis-à-vis Eckmühl, où les quatre corps de l'armée autrichienne, formant cent dix mille hommes, étaient en position sous le commandement de l'archiduc Charles. Le duc de Montebello déborda l'ennemi par la gauche avec la division Gudin⁸. Au premier signal, les ducs d'Auers- taedt et de Danzig et la division de cavalerie légère du général Montbrun débouchèrent. On vit alors un des plus beaux spectacles qu'ait offerts la guerre. Cent dix mille hommes attaqués sur tous les points, tournés par leur gauche et successivement dépostés de toutes leurs positions. Le détail des événements militaires serait trop long : il suffit de dire que, mis en pleine déroute, l'ennemi a perdu la plus grande partie de ses canons et un grand nombre de prisonniers; que le 10^e d'infanterie légère de la division Saint-Hilaire se couvrit de gloire en débouchant sur l'ennemi, et que les Autrichiens, débusqués du bois qui couvre Ratisbonne, furent jetés dans la plaine et coupés par la cavalerie. Le sénateur général Demont eut un cheval tué sous lui. La cavalerie autrichienne, forte et nombreuse, se présenta pour protéger la retraite de son infanterie; la division Saint-Sulpice sur la droite, la division Nansouty sur la gauche l'abordèrent; la ligne de hussards et de cuirassiers ennemis fut mise en déroute; plus de trois cents cuirassiers autrichiens furent faits prisonniers. La nuit commençait. Nos cuirassiers continuèrent leur marche sur Ratisbonne. La division Nansouty rencontra une colonne ennemie qui se sauvait, la chargea et la fit prisonnière; elle était composée de trois bataillons hongrois de quinze cents hommes.

La division Saint-Sulpice chargea un autre carré dans lequel faillit être pris le prince Charles, qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Cette colonne fut également enfoncée et prise. L'obscurité obligea enfin à s'arrêter. Dans cette bataille d'Eckmühl, il n'y eut que la moitié à peu près des troupes françaises engagée. Poussée l'épée dans les reins, l'armée ennemie continua à défiler toute la nuit, par morceaux et dans la plus épouvantable déroute. Tous ses blessés, la plus grande partie de son artillerie, quinze drapeaux et vingt mille prisonniers sont tombés en notre pouvoir. Les cuirassiers se sont, comme à l'ordinaire, couverts de gloire ⁹.

9. Napoléon dira à Sainte-Hélène : les plus grandes manœuvres militaires que j'aie jamais faites et pour lesquelles je m'estime le plus ont eu lieu à Eckmühl et étaient infiniment supérieures à celles de Marengo. (O'Meara, *Napoléon en exil*, II, 216.)

XXIII.

A Vienne

Quartier impérial de Schœnbrunn,
13 mai 1809.

Soldats!

Un mois après que l'ennemi passa l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne. Ses landwehrs, ses levées en masse, ses remparts créés par la rage impuissante des princes de la maison de Lorraine n'ont point soutenu vos regards. Les princes de cette maison ont abandonné leur capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances et aux revers de la guerre, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitants ont été le meurtre et l'incendie : comme Médée, ils ont de leurs propres mains égorgé leurs enfants.

Soldats! Le peuple de Vienne, selon l'expression de la députation de ses faubourgs, délaissé, abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards. Je prends les bons habitants sous ma spéciale protection. Quant aux hommes turbulents et méchants, j'en ferai une justice exemplaire.

Soldats! Soyons bons pour les pauvres paysans et pour ce bon peuple qui a tant de droits à notre estime¹. Ne conservons aucun orgueil de nos succès; voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit l'ingrat et le parjure².

1. « Nous voici en Autriche, raconte Cadet de Gassicourt; la terreur nous précède, la dévastation nous suit. L'avant-garde s'empare du meilleur, le centre glane, l'arrière-garde tire la langue et incendie toutes les maisons où il ne se trouve rien. »

2. La victoire en effet n'était pas encore acquise. De l'autre côté du Danube, l'archiduc Charles avait regroupé ses forces. Une première tentative pour franchir le fleuve et l'attaquer devait échouer à Essling.

XXIV.

Wagram

25^e BULLETIN DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE

Wolkersdorf, 8 juillet 1809.

Le 4, à dix heures du soir, le général Oudinot fit embarquer sur le grand bras du Danube quinze cents voltigeurs commandés par le général Conroux. Le colonel Baste, avec dix chaloupes canonnières, les convoya et les débarqua au-delà du petit bras de l'île Lobau dans le Danube. Les batteries de l'ennemi furent bientôt écrasées et il fut chassé des bois jusqu'au village de Mühlleuten.

A onze heures du soir, les batteries dirigées contre Enzersdorf reçurent l'ordre de commencer leur feu. Les obus brûlèrent cette infortunée petite ville et en moins d'une demi-heure les batteries ennemies furent éteintes.

Le chef de bataillon Dessalles, directeur des équipages des ponts, et l'ingénieur de marine avaient préparé, dans le bras de l'île Alexandre, un pont de quatre-vingts toises, d'une seule pièce et cinq gros bacs.

Le colonel Sainte-Croix, aide de camp du duc de Rivoli, se jeta dans des barques avec quinze cents hommes et débarqua sur la rive gauche.

Le pont d'une seule pièce, le premier de cette espèce qui jusqu'à ce jour ait été cons-

1. Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie.

2. Marmont était duc de Raguse depuis le 15 avril 1808.

truit, fut placé en moins de cinq minutes, et l'infanterie y passa au pas accéléré.

Le capitaine Bazelles jeta un pont de bateaux en une heure et demie. Le capitaine Peyerimoff jeta un pont de radeaux en deux heures.

Ainsi, à deux heures après minuit, l'armée avait quatre ponts et avait débouché, la gauche à quinze cents toises au-dessous d'Enzersdorf, protégée par les batteries, et la droite sur Wittau. Le corps du duc de Rivoli forma la gauche, celui du comte Oudinot le centre, et celui du duc d'Auerstaedt la droite. Les corps du prince de Ponte Corvo, du vice-roi¹ et du duc de Raguse², la garde et les cuirassiers formaient la seconde ligne et les réserves. Une profonde obscurité, un violent orage et une pluie qui tombait par torrents rendaient cette nuit aussi affreuse qu'elle était propice à l'armée française et qu'elle devait lui être glorieuse.

Le 5, aux premiers rayons du soleil, tout le monde reconnut quel avait été le projet de l'Empereur, qui se trouvait alors avec son armée en bataille sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, ayant tourné tous ses camps retranchés, ayant rendu tous ses ouvrages inutiles et obligeant ainsi les Autrichiens à sortir de leurs positions et à venir lui livrer bataille dans le terrain qui lui convenait. Ce grand problème était résolu, et, sans passer le Danube ailleurs, sans recevoir aucune protection des ouvrages qu'on avait construits, on forçait l'ennemi à se battre à trois quarts de lieue de ses redoutes. On présagea dès lors les plus grands et les plus heureux résultats.

A huit heures du matin, les batteries qui tiraient sur Enzersdorf avaient produit un tel effet que l'ennemi s'était borné à laisser occuper cette ville par quatre bataillons. Le duc de Rivoli fit marcher contre elle son premier aide de camp Sainte-Croix, qui n'éprouva pas une grande résistance, s'en empara et fit prisonnier tout ce qui s'y trouvait.



17. Le bivouac de Napoléon dans la nuit du 5 au 6 juillet, avant la bataille de Wagram. Dessin à la plume et à la sépia, attribué à Benjamin Zix (détail).

Bibliothèque Nationale.

A 23 h, Napoléon avait eu conférence avec Berthier, Davoust, Oudinot et Lariboisière pour préparer la bataille. Il dormit de 1 à 4 h. A 5 h, il était à cheval. L'image le représente, sommeillant assis sur une chaise. A l'horizon, les villages de Wagram et de Baumersdorf.

Le comte Oudinot cerna le château de Sachsengang, que l'ennemi avait fortifié, fit capituler les neuf cents hommes qui le défendaient et prit douze pièces de canon.

L'Empereur fit alors déployer toute l'armée dans l'immense plaine d'Enzersdorf.

Cependant l'ennemi, confondu dans ses projets, revint peu à peu de sa surprise et tenta de ressaisir quelques avantages dans ce nouveau champ de bataille. A cet effet, il détacha plusieurs colonnes d'infanterie, un bon nombre de pièces d'artillerie et toute sa cavalerie, tant de ligne que d'insurgés, pour essayer de déborder la droite de l'armée française. En conséquence il vint occuper le village de Rutzendorf. L'Empereur ordonna au général Oudinot de faire enlever ce village, à la droite duquel il fit passer le duc d'Auerstaedt pour se diriger sur le quartier général du prince Charles, en marchant toujours de la droite à la gauche.

Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, on manœuvra dans cette immense plaine, on occupa tous les villages; et, à mesure qu'on arrivait à la hauteur des camps retranchés de l'ennemi, ils tombaient d'eux-mêmes et comme par enchantement. Le duc de Rivoli les faisait occuper sans résistance. C'est ainsi que nous nous sommes emparés des ouvrages d'Essling et d'Aspern, et que le travail de quarante jours n'a été d'aucune utilité à l'ennemi. Il fit quelque résistance au village de Raasdorf, que le prince de Ponte Corvo fit attaquer et enlever par les Saxons. L'ennemi fut partout mené battant et écrasé par la supériorité de notre feu. Cet immense champ de bataille resta couvert de ses débris.

Vivement effrayé des progrès de l'armée française et des grands résultats qu'elle obtenait presque sans efforts, l'ennemi fit marcher toutes ses troupes, et à six heures du soir il occupa la position suivante : sa droite, de Stadelau à Gerasdorf; son centre, de Geras-

3. On pourra comparer avec le récit du « hâbleur » Marbot dans ses *Mémoires*, t. II, ch. xxv.

dorf à Wagram; et sa gauche, de Wagram à Neusiedel. L'armée française avait sa gauche à Aspern, son centre à Raasdorf et sa droite à Glinzendorf. Dans cette position, la journée paraissait presque finie, et il fallait s'attendre à avoir le lendemain une grande bataille; mais on l'évitait, et on coupait la position de l'ennemi en l'empêchant de concevoir aucun système, si dans la nuit on s'emparait du village de Wagram. Alors sa ligne, déjà immense, prise à la hâte et par les chances du combat, laissait errer les différents corps de l'armée sans ordre et sans direction, et on en aurait eu bon marché, sans engagement sérieux. L'attaque de Wagram eut lieu; nos troupes emportèrent ce village; mais une colonne de Saxons et une colonne de Français se prirent dans l'obscurité pour des troupes ennemies, et cette opération fut manquée.

On se prépara alors à la bataille de Wagram. Il paraît que les dispositions du général français et du général autrichien furent inverses. L'Empereur passa toute la nuit à rassembler ses forces sur son centre, où il était de sa personne, à une portée de canon de Wagram. A cet effet, le duc de Rivoli se porta sur la gauche d'Aderklaa, en laissant sur Aspern une seule division, qui eut l'ordre de se replier en cas d'événement sur l'île Lobau. Le duc d'Auerstaedt recevait l'ordre de dépasser le village de Grosshofen pour s'approcher du centre. Le général autrichien, au contraire, affaiblissait son centre pour garnir et augmenter ses extrémités, auxquelles il donnait une nouvelle étendue³.

Le 6, à la pointe du jour, le prince de Ponte Corvo occupa la gauche, ayant en seconde ligne le duc de Rivoli. Le vice-roi le liait au centre, où le corps du comte d'Oudinot, celui du duc de Raguse, ceux de la garde impériale et les divisions de cuirassiers formaient sept ou huit lignes.

Le duc d'Auerstaedt marcha de la droite

pour arriver au centre. L'ennemi, au contraire, mettait le corps de Bellegarde en marche sur Stadelau. Les corps de Kollowrat, de Liechtenstein et de Hiller liaient cette droite à la position de Wagram, où était le prince de Hohenzollern, et à l'extrémité de la gauche à Neusiedel, où débouchait le corps de Rosenberg pour déborder également le duc d'Auerstaedt. Le corps de Rosenberg et celui du duc d'Auerstaedt, faisant un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil et donnèrent le signal de la bataille. L'Empereur se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer le duc d'Auerstaedt par la division de cuirassiers du duc de Padoue⁴, et fit prendre le corps de Rosenberg en flanc par une batterie de douze pièces de la division du général comte de Nansouty. En moins de trois quarts d'heure, le beau corps du duc d'Auerstaedt eut fait raison du corps de Rosenberg, le culbuta et le rejeta au-delà de Neusiedel, après lui avoir fait beaucoup de mal.

Pendant ce temps la canonnade s'engageait sur toute la ligne, et les dispositions de l'ennemi se développaient de moment en moment. Toute sa gauche se garnissait d'artillerie. On eût dit que le général autrichien ne se battait pas pour la victoire, mais qu'il n'avait en vue que le moyen d'en profiter. Cette disposition de l'ennemi paraissait si insensée que l'on craignait quelque piège, et que l'Empereur différa quelque temps avant d'ordonner les faciles dispositions qu'il avait à faire pour annuler celles de l'ennemi et les lui rendre funestes. Il ordonna au duc de Rivoli de faire une attaque sur le village qu'occupait l'ennemi, et qui pressait un peu l'extrémité du centre de l'armée. Il ordonna au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel et de pousser de là sur Wagram, et il fit former en colonnes le duc de Raguse et le général Macdonald pour enlever Wagram au moment où déboucherait le duc d'Auerstaedt.

4. Arrighi de Casanova, duc de Padoue depuis le 20 mars 1808.

5. Napoléon y avait été repoussé par l'archiduc Charles en tentant de franchir le Rhin.

Sur ces entrefaites, on vint prévenir que l'ennemi attaquait avec fureur le village qu'avait enlevé le duc de Rivoli, que notre gauche était débordée de trois mille toises, qu'une vive canonnade se faisait déjà entendre à Aspern, et que l'intervalle d'Aspern⁵ à Wagram paraissait couvert d'une immense ligne d'artillerie. Il n'y eut plus à douter. L'ennemi commettait une énorme faute, il ne s'agissait que d'en profiter. L'Empereur ordonna sur-le-champ au général Macdonald de disposer les divisions Broussier et Lamarque en colonnes d'attaque. Il les fit soutenir par la division du général Nansouty, par la garde à cheval et par une batterie de soixante pièces de la garde et de quarante pièces des différents corps. Le général comte de Lauriston, à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la demi-portée du canon, et là commença un feu prodigieux qui éteignit celui de l'ennemi et porta la mort dans ses rangs. Le maréchal Macdonald marcha alors au pas de charge. Le général de division Reille, avec la brigade de fusiliers et de tirailleurs de la garde, soutenait le général Macdonald. La garde avait fait un changement de front pour rendre cette attaque infaillible. Dans un clin d'œil, le centre de l'armée perdit une lieue de terrain, sa droite épouvantée sentit le danger de la position où elle s'était placée et rétrograda en grande hâte. Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête. Pendant que la déroute du centre portait la consternation et forçait les mouvements de la droite de l'ennemi, sa gauche était attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt, qui avait enlevé Neusiedel et qui, étant monté sur le plateau, marchait sur Wagram. La division Broussier et la division Gudin se sont couvertes de gloire.

Il n'était alors que dix heures du matin, et les hommes les moins clairvoyants voyaient

que la journée était décidée et que la victoire était à nous.

A midi, le comte Oudinot marcha sur Wagram pour aider à l'attaque du duc d'Auerstaedt. Il y réussit et enleva cette importante position. Dès dix heures, l'ennemi ne se battait plus que pour sa retraite; dès midi, elle était prononcée et se faisait en désordre; et, beaucoup avant la nuit, l'ennemi était hors de vue. Notre gauche était placée à Iedlersee et Ebersdorf, notre centre sur Obersdorf, et la cavalerie de notre droite avait des postes jusqu'à Schœnkirchen.

Le 7, à la pointe du jour, l'armée était en mouvement et marchait sur Kornneuburg et Wolkersdorf, et avait des postes sur Nikolsburg. L'ennemi, coupé de la Hongrie et de la Moravie, se trouvait acculé du côté de la Bohême.

Tel est le récit de la bataille de Wagram, bataille décisive et à jamais célèbre, où trois à quatre cent mille hommes, douze à quinze cents pièces de canon se battaient pour de grands intérêts sur un champ de bataille étudié, médité, fortifié par l'ennemi depuis plusieurs mois. Dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont trois ou quatre cents officiers et bon nombre de généraux, de colonels et de majors, sont les trophées de cette victoire. Les champs de bataille sont couverts de morts, parmi lesquels on trouve les corps de plusieurs généraux, et, entre autres, d'un nommé Nordmann, Français traître à sa patrie, qui avait prostitué ses talents contre elle.

Tous les blessés de l'ennemi sont tombés en notre pouvoir. Ceux qu'il avait évacués au commencement de l'action ont été trouvés dans les villages environnants. On peut calculer que le résultat de cette bataille sera de réduire l'armée autrichienne à moins de soixante mille hommes.

Notre perte a été considérable; on l'évalue à quinze cents tués et trois ou quatre mille

6. Ces chiffres sont très en dessous de la réalité. Il y aurait eu 74 000 morts dont 40 000 Autrichiens.

7. Le plus célèbre des cavaliers de la Grande Armée après Murat.

8. En fait, la victoire avait été chèrement acquise et restait incomplète.

blessés⁶. Le duc d'Istrie, au moment où il disposait l'attaque de la cavalerie, a eu son cheval emporté d'un coup de canon; le boulet est tombé sur sa selle et lui a fait une légère contusion à la cuisse. Le général de division Lasalle⁷ a été tué d'une balle. C'était un officier du plus grand mérite, et l'un de nos meilleurs généraux, de cavalerie légère. Le général bavarois de Wrede et les généraux Seras, Grenier, Vignolle, Sahuc, Frère et Defrance ont été blessés. Le colonel prince Aldobrandini a été frappé au bras par une balle. Les majors de la garde Daumesnil et Corbineau et le colonel Sainte-Croix ont aussi été blessés. L'adjudant-commandant Duprat a été tué. Le colonel du 9^e d'infanterie de ligne est resté sur le champ de bataille. Ce régiment s'est couvert de gloire.

L'état-major fait dresser l'état de nos pertes.

Une circonstance particulière de cette grande bataille, c'est que les colonnes les plus rapprochées de Vienne n'en étaient pas à douze cents toises. La nombreuse population de cette ville couvrait les tours, les clochers, les toits, les monticules, pour être témoin de ce grand spectacle.

L'empereur d'Autriche avait quitté Wolkersdorf le 6, à cinq heures du matin, et était monté sur un belvédère d'où il voyait le champ de bataille et où il est resté jusqu'à midi. Il est alors parti en toute hâte⁸.

Le quartier général français est arrivé à Wolkersdorf dans la matinée du 7.

XXV.

Les origines de la campagne de Russie

PREMIER BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Gumbinnen, 20 juin 1812.

A la fin de 1810, la Russie changea de système politique : l'esprit anglais reprit son influence ; l'ukase sur le commerce¹ en fut le premier acte.

En février 1811, cinq divisions de l'armée russe quittèrent à marches forcées le Danube et se portèrent en Pologne. Par ce mouvement, la Russie sacrifia la Valachie et la Moldavie².

Les armées russes réunies et formées, on vit paraître une protestation contre la France, qui fut envoyée à tous les cabinets. La Russie annonça par là qu'elle ne voulait pas même garder les apparences.

Tous les moyens de conciliation furent employés de la part de la France : tout fut inutile.

A la fin de 1811, six mois après, on vit en France que tout ceci ne pouvait finir que par la guerre ; on s'y prépara.

La garnison de Danzig fut portée à vingt mille hommes. Des approvisionnements de toute espèce, canons, fusils, poudre, munitions, équipages de pont, furent dirigés sur cette place ; des sommes considérables furent mises à la

1. Le tsar avait rouvert la Russie au commerce anglais tandis qu'il prohibait certaines marchandises françaises.

2. Elles étaient convoitées par les Turcs. Cf. Giragan, *La politique ottomane pendant les guerres de Napoléon* (1954) et surtout Lebel, *La France et les principautés danubiennes* (1955).

3. Le 14 mars 1812, l'Autriche s'engageait à fournir 13 000 hommes.

4. Le 24 février 1812, la Prusse devait fournir 20 000 hommes.

5. Garros, *Itinéraire de Napoléon Bonaparte*, pp. 369 et suiv.

disposition du génie pour en accroître les fortifications. L'armée fut mise sur le pied de guerre. La cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires furent complétés.

En mars 1812, un traité d'alliance fut conclu avec l'Autriche³; le mois précédent, un traité avait été conclu avec la Prusse⁴.

En avril, le 1^{er} corps de la Grande Armée se porta sur l'Oder; le 2^e corps se porta sur l'Elbe; le 3^e corps sur le bas Oder; le 4^e corps partit de Vérone, traversa le Tyrol et se rendit en Silésie.

La garde partit de Paris.

Le 22 avril, l'empereur de Russie prit le commandement de son armée, quitta Pétersbourg et porta son quartier général à Vilna.

Au commencement de mai, le 1^{er} corps arriva sur la Vistule, à Elbing et à Marienburg; le 2^e corps, à Marienwerder; le 3^e corps, à Thorn; le 4^e et le 6^e corps, à Plock; le 5^e corps se réunit à Varsovie; le 8^e corps, sur la droite de Varsovie; le 7^e corps, à Pulawi.

L'Empereur partit de Saint-Cloud le 9 mai, passa le Rhin le 13, l'Elbe le 29 et la Vistule le 6 juin⁵.

XXVI.

L'entrée en guerre

Quartier impérial de Wilkowyszki,
22 juin 1812.

Soldats!

La seconde guerre de la Pologne est commencée; la première s'est terminée à Friedland et à Tilsit. A Tilsit la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments! Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre: le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant: passons le Niemen¹, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises, comme la première. Mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie et mettra un terme à la funeste influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe.

1. Il fut franchi le 24 juin.

XXVII.

La Moscova

Sous la pression du tsar, Koutousof dut livrer bataille, au sud de Borodino, sur la Moscova.

Au camp impérial, sur les hauteurs de Borodino,
7 septembre 1812, deux heures du matin.

Soldats!

Voilà la bataille que vous avez tant désirée! Désormais la victoire dépend de vous : elle nous est nécessaire. Elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitebsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée, que l'on dise de vous : « Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou! »

XXVIII.

La chute de Moscou

26^e BULLETIN
DE LA GRANDE ARMÉE

Borovsk,

23 octobre 1812.

Après la bataille de la Moscova, le général Koutouzof¹ prit position à une lieue en avant de Moscou; il avait établi plusieurs redoutes pour défendre la ville; il s'y tint, espérant sans doute en imposer jusqu'au dernier moment. Le 14 septembre, ayant vu l'armée française marcher à lui, il prit son parti et évacua la position en passant par Moscou. Il traversa cette ville avec son quartier général, à neuf heures du matin. Notre avant-garde la traversa à une heure après midi².

Le commandant de l'arrière-garde russe fit demander qu'on le laissât défiler dans la ville sans tirer : on y consentit; mais, au Kremlin, la canaille armée par le gouverneur fit résistance et fut sur-le-champ dispersée. Dix mille soldats russes furent le lendemain et les jours suivants ramassés dans la ville, où ils s'étaient éparpillés par l'appât du pillage; c'étaient d'anciens et bons soldats : ils ont augmenté le nombre des prisonniers. Le 15, 16 et 17 septembre, le général russe d'arrière-garde dit que l'on ne tirerait plus et que l'on ne devait plus se battre, et parla beaucoup de paix.

1. Généralissime de l'armée russe en 1812, Koutouzof (1745-1813) avait précédemment vaincu les Turcs en 1811.

2. Une confrontation s'impose avec les récits également embellis de Ségur.

3. Murat, qui avait remplacé Joseph sur le trône de Naples.

Il se porta sur la route de Kolomna et notre avant-garde se plaça à cinq lieues de Moscou, au pont de la Moscova. Pendant ce temps, l'armée russe quitta la route de Kolomna et prit celle de Kalouga par la traverse. Elle fit ainsi la moitié du tour de la ville, à six lieues de distance. Le vent y portait des tourbillons de flammes et de fumée. Cette marche, au dire des officiers russes, était sombre et religieuse. La consternation était dans les âmes : on assure qu'officiers et soldats étaient si pénétrés que le plus grand silence régnait dans toute l'armée, comme dans la prière.

On s'aperçut bientôt de la marche de l'ennemi.

Le duc d'Istrie se porta à Desna avec un corps d'observation.

Le roi de Naples³ suivit l'ennemi d'abord sur Podolsk, et ensuite se porta sur ses derrières, menaçant de lui couper la route de Kalouga. Quoique le roi n'eût avec lui que l'avant-garde, l'ennemi ne se donna que le temps d'évacuer les retranchements qu'il avait faits et se porta à six lieues en arrière, après un combat glorieux pour l'avant-garde. Le prince Poniatowski prit position derrière la Nara, au confluent de l'Istia.

Le général Lauriston ayant dû aller au quartier général russe le 5 octobre, les communications se rétablirent entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, qui convinrent entre eux de ne pas s'attaquer sans se prévenir trois heures d'avance; mais le 18, à sept heures du matin, quatre mille cosaques sortirent d'un bois situé à demi-portée de canon du général Sebastiani formant l'extrême gauche de l'avant-garde, et qui n'avait été ni occupé ni éclairé ce jour-là. Ils firent un hourra sur cette cavalerie légère dans le temps qu'elle était à pied à la distribution de farine. Cette cavalerie légère ne put se former qu'à un quart de lieue plus loin. Cependant, l'ennemi pénétrant dans cette trouée, un parc de douze pièces de canon

et de vingt caissons du général Sebastiani fut pris dans un ravin, avec des voitures de bagages au nombre de trente, en tout soixante-cinq voitures, au lieu de cent que l'on avait portées dans le dernier bulletin.

Dans le même temps, la cavalerie régulière de l'ennemi et deux colonnes d'infanterie pénétraient dans la trouée; elles espéraient gagner le bois et le défilé de Vorono avant nous. Mais le roi de Naples était là; il était à cheval, il marcha et enfonça la cavalerie de ligne russe dans dix ou douze charges différentes. Il aperçut la division de six bataillons ennemis commandée par le lieutenant général Müller, la chargea et l'enfonça. Cette division a été massacrée. Le lieutenant général Müller a été tué.

Pendant que cela se passait, le prince Poniatowski repoussait une division russe avec succès. Le général polonais Fischer a été tué d'un boulet.

L'ennemi a non seulement éprouvé une perte supérieure à la nôtre, mais il a la honte d'avoir violé une trêve d'avant-garde, ce qu'on ne vit presque jamais. Notre perte se monte à huit cents hommes tués, blessés ou pris; celle de l'ennemi est double. Plusieurs officiers russes ont été pris; deux de leurs généraux ont été tués. Le roi de Naples, dans cette journée, a montré ce que peuvent la présence d'esprit, la valeur et l'habitude de la guerre. En général, dans toute la campagne, ce prince s'est montré digne du rang suprême où il est.

Cependant l'Empereur, voulant obliger l'ennemi à évacuer son camp retranché et le rejeter à plusieurs marches en arrière, pour pouvoir tranquillement se porter sur les pays choisis pour ses quartiers d'hiver, et nécessaires à occuper actuellement pour l'exécution de ses projets ultérieurs, avait ordonné, le 17, par le général Lauriston à son avant-garde de se placer derrière le défilé de Vinkovo, afin que ses mouvements ne pussent pas être

4. Allusion à l'incendie de Moscou (sur les polémiques suscitées par cet incendie, cf. la mise au point de Villat, *Napoléon*, p. 243).

5. Mortier (cf. Moreel, *Le maréchal Mortier*, 1957).

aperçus. Depuis que Moscou avait cessé d'exister⁴, l'Empereur avait projeté ou d'abandonner cet amas de décombres, ou d'occuper seulement le Kremlin avec trois mille hommes; mais le Kremlin, après quinze jours de travaux, ne fut pas jugé assez fort pour être abandonné pendant vingt ou trente jours à ses propres forces. Il aurait affaibli et gêné l'armée dans ses mouvements sans donner un grand avantage. Si l'on eût voulu garder Moscou contre les mendiants et les pillards, il fallait vingt mille hommes. Moscou est aujourd'hui un vrai cloaque malsain et impur. Une population de deux cent mille âmes errant dans les bois voisins, mourant de faim, vient sur ses décombres chercher quelques débris et quelques légumes des jardins pour vivre. Il parut inutile de compromettre quoi que ce soit pour un objet qui n'était d'aucune importance militaire, et qui est aujourd'hui devenu sans importance politique.

Tous les magasins qui étaient dans la ville ayant été découverts avec soin, les autres évacués, l'Empereur fit miner le Kremlin. Le duc de Trévise⁵ le fit sauter le 23, à deux heures du matin. L'arsenal, les casernes, les magasins, tout a été détruit. Cette ancienne citadelle, qui date de la fondation de la monarchie, ce premier palais des tsars, ont été!

Le duc de Trévise s'est mis en marche pour Vereya. L'aide de camp de l'empereur de Russie, Winzingerode, ayant voulu percer, le 22, à la tête de cinq cents cosaques, fut repoussé et fait prisonnier avec un jeune officier russe, nommé Nariskine.

Le quartier général fut porté le 19 au château de Troïtskoïé; il y séjourna le 20. Le 21 il était à Ignatovo; le 22 à Forminskiya, toute l'armée ayant fait deux marches de flanc, et le 23 à Borovsk.

L'Empereur compte se mettre en marche le 24 pour gagner la Dvina, et prendre une position qui le rapproche de quatre-vingts

lieues de Pétersbourg et de Vilna, double avantage, c'est-à-dire plus près de vingt marches des moyens et du but.

Des quatre mille maisons en pierre qui existaient à Moscou, il n'en restait plus que deux cents; on a dit qu'il en restait le quart, parce qu'on y a compris huit cents églises; encore une partie en est endommagée. De huit mille maisons en bois, il en restait à peu près cinq cents⁶. On proposa à l'Empereur de faire brûler le reste de la ville pour servir les Russes comme ils le veulent, et d'étendre cette mesure autour de Moscou; il y a deux mille villages et autant de maisons de campagne et de châteaux. On proposa de former quatre colonnes de deux mille hommes chacune et de les charger d'incendier tout à vingt lieues à la ronde. Cela apprendra aux Russes, disait-on, à faire la guerre en règle et non en tartares; s'ils brûlent un village, une maison, il faut leur répondre en leur en brûlant cent. L'Empereur s'est refusé à ces mesures qui auraient tant aggravé les malheurs de la population. Sur neuf mille propriétaires dont on aurait brûlé les châteaux, cent peut-être sont des sectateurs du Marat de la Russie; mais huit mille neuf cents sont de braves gens déjà trop victimes de l'intrigue de quelques misérables. Pour punir cent coupables, on en aurait ruiné huit mille neuf cents. Il faut ajouter que l'on aurait mis absolument sans ressources deux cent mille pauvres serfs innocents de tout cela. L'Empereur s'est donc contenté d'ordonner la destruction des citadelles et établissements militaires selon les usages de la guerre, sans rien faire perdre aux particuliers, déjà trop malheureux par les suites de cette guerre. Les habitants de la Russie ne reviennent pas du temps qu'il fait depuis vingt jours. C'est le soleil et les belles journées du voyage de Fontainebleau. L'armée est dans un pays extrêmement riche, et qui peut se comparer aux meilleurs de la France et de l'Allemagne⁷.

6. Cf. les témoignages de Montesquiou, Castellane, Ali, rassemblés par Constantin de Grunwald, *La campagne de Russie*, ch. xiii.

7. Constatations d'un optimisme inattendu qu'allait démentir un des hivers les plus rigoureux qu'ait connus la Russie.

XXIX.

La retraite

29^e BULLETIN
DE LA GRANDE ARMÉE¹

Molodetchna,
3 décembre 1812.

Jusqu'au 6 novembre, le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès. Le froid a commencé le 7; dès ce moment, chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux, qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smolensk, nous avons déjà perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie. L'armée russe de Volhynie était opposée à notre droite. Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk et prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie. L'Empereur apprit à Smolensk, le 9, ce changement de ligne d'opération et présuma ce que ferait l'ennemi. Quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement dans une si cruelle saison, le nouvel état des choses le nécessitait. Il espérait arriver à Minsk, ou du moins sur la Berezina, avant l'ennemi; il partit le 13 de Smolensk; le 16 il coucha à Krasnoï. Le froid, qui avait commencé le 7, s'accrut subitement, et du 14 au 15 et au 16 le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de glace. Les chemins furent couverts

1. C'est le 29^e bulletin qui devait révéler à la France l'étendue du désastre. Au même moment, Napoléon s'apprête à quitter l'armée de Russie.

2. « Presque tout le monde marchait à pied », note Caulaincourt.

3. Stendhal écrit à M^{me} Daru, le 10 novembre : « J'arrivai à Smolensk avec un pauvre petit convoi qui a été houspillé par les cosaques qui ont eu, entre autres choses, la malhonnêteté de me piller mon caisson de vivres. »

de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train périssaient toutes les nuits, non par centaines mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus de trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelages. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

Cette armée, si belle le 6, était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports². Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous éclairer à un quart de lieue; cependant, sans artillerie, nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre de pied ferme; il fallait marcher pour ne pas être contraints à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer; il fallait occuper un certain espace pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie qui éclairât et liât les colonnes. Cette difficulté, jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Des hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune parurent ébranlés, perdirent leur gaieté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout conservèrent leur gaieté et leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter.

L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient³. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait que du bruit et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs, se rendit redoutable à la faveur des circonstances. Cepen-

dant l'ennemi eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulut entreprendre; il fut culbuté par le vice-roi, au-devant duquel il s'était placé, et il y perdit beaucoup de monde.

Le duc d'Elchingen⁴, qui avec trois mille hommes faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position critique; il s'en tira avec cette intrépidité qui le distingue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18 et l'avoir constamment repoussé, à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19, l'armée passa le Borysthène à Orcha, et l'armée russe, fatiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses tentatives.

L'armée de Volhynie s'était portée, dès le 16, sur Minsk et marchait sur Borisof. Le général Dombrowski défendit la tête de pont de Borisof avec trois mille hommes. Le 23, il fut forcé et obligé d'évacuer cette position. L'ennemi passa alors la Berezina, marchant sur Bobr; la division Lambert faisait l'avant-garde. Le 2^e corps, commandé par le duc de Reggio⁵, qui était à Tchareya, avait reçu l'ordre de se porter sur Borisof pour assurer à l'armée le passage de la Berezina. Le 24, le duc de Reggio rencontra la division Lambert à quatre lieues de Borisof, l'attaqua, la battit, lui fit deux mille prisonniers, lui prit six pièces de canon, cinq cents voitures de bagages de l'armée de Volhynie, et rejeta l'ennemi sur la rive droite de la Berezina. Le général Berkheim, avec le 4^e de cuirassiers, se distingua par une belle charge. L'ennemi ne trouva son salut qu'en brûlant le pont, qui a plus de trois cents toises.

Cependant l'ennemi occupait tous les passages de la Berezina : cette rivière est large de quarante toises; elle charriait assez de glaces, et ses bords sont couverts de marais de trois cents toises de long, ce qui la rend un obstacle

4. Ney, duc d'Elchingen depuis le 6 juin 1808.

5. Oudinot était duc de Reggio depuis le 14 avril 1810.

6. Les Russes avaient en effet prévu à l'encerclement des Français par les armées de Wittgenstein (du Nord), de Tchitchagov (du Sud) et de Koutouzov qui suivait les Français. Napoléon déjoua ce calcul.

difficile à franchir. Le général ennemi avait placé ses quatre divisions dans différents débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer ⁶.

Le 26, à la pointe du jour, l'Empereur, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvements faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Stoudienka et fit aussitôt, malgré une division ennemie et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio passa, attaqua l'ennemi et le mena battant deux heures; l'ennemi se retira sur la tête de pont de Borisof. Le général Legrand, officier du premier mérite, fut blessé grièvement, mais non dangereusement. Toute la journée du 26 et du 27 l'armée passa.

Le duc de Bellune, commandant le 9^e corps, avait reçu ordre de suivre le mouvement du duc de Reggio, de faire l'arrière-garde et de contenir l'armée russe de la Dvina qui le suivait. La division Partouneaux faisait l'arrière-garde de ce corps. Le 27, à midi, le duc de Bellune arriva avec deux divisions au pont de Stoudienka.

La division Partouneaux partit à la nuit de Borisof. Une brigade de cette division, qui formait l'arrière-garde et qui était chargée de brûler les ponts, partit à sept heures du soir; elle arriva entre dix et onze heures; elle chercha sa première brigade et son général de division, qui étaient partis deux heures avant et qu'elle n'avait pas rencontrés en route. Ses recherches furent vaines : on conçut alors des inquiétudes. Tout ce qu'on a pu connaître depuis, c'est que cette première brigade, partie à cinq heures, s'est égarée à six; a pris à droite au lieu de prendre à gauche, et a fait deux ou trois lieues dans cette direction; que, dans la nuit et transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, qu'elle les a pris pour ceux de l'armée française; entourée ainsi, elle aura été enlevée. Cette cruelle méprise doit nous avoir fait perdre

deux mille hommes d'infanterie, trois cents chevaux et trois pièces d'artillerie. Des bruits couraient que le général de division n'était pas avec sa colonne et avait marché isolément.

Toute l'armée ayant passé le 28 au matin, le duc de Bellune gardait la tête de pont sur la rive gauche; le duc de Reggio, et derrière lui toute l'armée, était sur la rive droite⁷.

Borisof ayant été évacué, les armées de la Dvina et de Volhynie communiquèrent; elles concertèrent une attaque. Le 28, à la pointe du jour, le duc de Reggio fit prévenir l'Empereur qu'il était attaqué; une demi-heure après, le duc de Bellune le fut sur la rive gauche; l'armée prit les armes. Le duc d'Elchingen se porta à la suite du duc de Reggio, et le duc de Trévise derrière le duc d'Elchingen. Le combat devint vif : l'ennemi voulut déborder notre droite. Le général Doumerc, commandant la 5^e division de cuirassiers, et qui faisait partie du 2^e corps resté sur la Dvina, ordonna une charge de cavalerie aux 4^e et 5^e régiments de cuirassiers, au moment où la légion de la Vistule s'engageait dans les bois pour percer le centre de l'ennemi, qui fut culbuté et mis en déroute. Ces braves cuirassiers enfoncèrent successivement six carrés d'infanterie et mirent en déroute la cavalerie ennemie qui venait au secours de son infanterie : six mille prisonniers, deux drapeaux et six pièces de canon tombèrent en notre pouvoir.

De son côté, le duc de Bellune fit charger vigoureusement l'ennemi, le battit, lui fit cinq à six cents prisonniers et le tint hors la portée du canon du pont. Le général Fournier fit une belle charge de cavalerie.

Dans le combat de la Berezina, l'armée de Volhynie a beaucoup souffert. Le duc de Reggio a été blessé; sa blessure n'est pas dangereuse : c'est une balle qu'il a reçue dans le côté.

Le lendemain 29, nous restâmes sur le champ de bataille. Nous avions à choisir

7. Sur ce passage, cf. les témoignages recueillis par Constantin de Grunwald, *op. cit.*, ch. xxii.

entre deux routes, celle de Minsk et celle de Vilna. La route de Minsk passe au milieu d'une forêt et il eût été impossible à l'armée de s'y nourrir. La route de Vilna, au contraire, passe dans de très bons pays. L'armée, sans cavalerie, faible en munitions, horriblement fatiguée de cinquante jours de marche, traînant à sa suite ses malades et les blessés de tant de combats, avait besoin d'arriver à ses magasins. Le 30, le quartier général fut à Plechtchennitsy; le 1^{er} décembre à Staïki; et le 3 à Molodetchna, où l'armée a reçu ses premiers convois de Vilna.

Tous les officiers et soldats blessés, et tout ce qui est embarras, bagages, etc., ont été dirigés sur Vilna.

Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel, c'est le résultat de ce qui vient d'être fait. Le repos est son premier besoin. Le matériel et les chevaux arrivent. Le général Bourcier a déjà plus de vingt mille chevaux de remonte dans différents dépôts. L'artillerie a déjà réparé ses pertes. Les généraux, les officiers et les soldats ont beaucoup souffert de la fatigue et de la disette. Beaucoup ont perdu leurs bagages par suite de la perte de leurs chevaux; quelques-uns par le fait des embuscades des cosaques. Les cosaques ont pris nombre d'hommes isolés, d'ingénieurs géographes qui levaient des positions, et d'officiers blessés qui marchaient sans précaution, préférant courir des risques plutôt que de marcher posément et dans des convois.

Les rapports des officiers généraux commandant les corps feront connaître les officiers et les soldats qui se sont le plus distingués et les détails de tous ces mémorables événements.

Dans tous ces mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa garde, la cavalerie commandée par le maréchal duc

d'Istrie, et l'infanterie commandée par le duc de Danzig. Sa Majesté a été satisfaite du bon esprit que sa garde a montré : elle a toujours été prête à se porter partout où les circonstances l'auraient exigé; mais les circonstances ont toujours été telles que sa simple présence a suffi et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner.

Le prince de Neuchâtel, le grand maréchal, le grand écuyer et tous les aides de camp et les officiers militaires de la maison de l'Empereur ont toujours accompagné Sa Majesté.

Notre cavalerie était tellement démontée que l'on a dû réunir les officiers auxquels il restait un cheval pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune. Les généraux y faisaient les fonctions de capitaine et les colonels celles de sous-officier. Cet escadron sacré, commandé par le général Grouchy, et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait pas de vue l'Empereur dans tous ses mouvements.

La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure⁸.

8. Cette phrase, en apparence malheureuse, était indispensable pour dissiper toutes les rumeurs dont le général Malet avait essayé de profiter.

XXX. Lützen

Les champs de bataille se transportent maintenant en Allemagne où les anciens vaincus — Prusse, puis Autriche — relèvent la tête.

BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Lützen,
2 mai 1813.

Les combats de Weissenfels et de Lützen n'étaient que le prélude d'événements de la plus haute importance. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse, qui étaient arrivés à Dresde avec toutes leurs forces dans les derniers jours d'avril, apprenant que l'armée française avait débouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui livrer bataille dans les plaines de Lützen et se mirent en marche pour en occuper la position; mais ils furent prévenus par la rapidité des mouvements de l'armée française. Ils persistèrent cependant dans leurs projets et résolurent d'attaquer l'armée pour la déposer des positions qu'elle avait prises.

La position de l'armée française au 2 mai, à neuf heures du matin, était la suivante :

La gauche de l'armée s'appuyait à l'Elster; elle était formée par le vice-roi, ayant sous ses ordres les 5^e et 11^e corps. Le centre était commandé par le prince de la Moscova¹,

1. Ney était prince de la Moscova depuis le 25 mars 1813.

au village de Kaja. L'Empereur avec la jeune et la vieille garde était à Lützen.

Le duc de Raguse était au défilé de Posern et formait la droite avec ses trois divisions. Enfin le général Bertrand, commandant le 4^e corps, marchait pour se rendre à ce défilé. L'ennemi débouchait et passait l'Elster aux ponts de Zwenkau, Pegau et Zeitz. Sa Majesté, ayant l'espérance de le prévenir dans son mouvement et pensant qu'il ne pourrait attaquer que le 3, ordonna au général Lauriston, dont le corps formait l'extrémité de la gauche, de se porter sur Leipzig, afin de déconcerter les projets de l'ennemi et de placer l'armée française, pour la journée du 3, dans une position toute différente de celle où les ennemis avaient compté la trouver, et où elle était effectivement le 2, et de porter ainsi de la confusion et du désordre dans leurs colonnes.

A neuf heures du matin, Sa Majesté, ayant entendu une canonnade du côté de Leipzig, s'y porta au galop. L'ennemi défendait le petit village de Lindenau et les ponts en avant de Leipzig. Sa Majesté n'attendait que le moment où ces dernières positions seraient enlevées pour mettre en mouvement toute son armée dans cette direction, la faire pivoter sur Leipzig, passer sur la droite de l'Elster et prendre l'ennemi à revers; mais à dix heures l'armée ennemie déboucha vers Kaja, sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur; l'horizon en était obscurci. L'ennemi présentait des forces qui paraissaient immenses : l'Empereur fit sur-le-champ ses dispositions. Le vice-roi reçut l'ordre de se porter sur la gauche du prince de la Moscova; mais il lui fallait trois heures pour exécuter ce mouvement. Le prince de la Moscova prit les armes, et avec ses cinq divisions soutint le combat, qui au bout d'une demi-heure devint terrible. Sa Majesté se porta elle-même à la tête de la garde derrière le centre de l'armée, soutenant la droite du prince de la Moscova.

Le duc de Raguse, avec ses trois divisions, occupait l'extrême droite. Le général Bertrand eut ordre de déboucher sur les derrières de l'armée ennemie, au moment où la ligne se trouverait le plus fortement engagée. La fortune se plut à couronner du plus brillant succès toutes ces dispositions. L'ennemi, qui paraissait certain de la réussite de son entreprise, marchait pour déborder notre droite et gagner le chemin de Weissenfels : le général Compans, général de bataille du premier mérite, à la tête de la 1^{re} division du duc de Raguse, l'arrêta tout court. Les régiments de marine soutinrent plusieurs charges avec sang-froid et couvrirent le champ de bataille de l'élite de la cavalerie ennemie. Mais les grands efforts d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie étaient sur le centre. Quatre des cinq divisions du prince de la Moscova étaient déjà engagées. Le village de Kaja fut pris et repris plusieurs fois. Ce village était resté au pouvoir de l'ennemi : le comte de Lobau dirigea le général Ricard pour reprendre le village; il fut repris.

La bataille embrassait une ligne de deux lieues, couverte de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. Le prince de la Moscova, le général Souham, le général Girard étaient partout, faisaient face à tout. Blessé de plusieurs balles, le général Girard voulut rester sur le champ de bataille². Il déclara vouloir mourir en commandant et dirigeant ses troupes, puisque le moment était arrivé, pour tous les Français qui avaient du cœur, de vaincre ou de périr.

Cependant on commençait à apercevoir dans le lointain la poussière et les premiers feux du corps du général Bertrand. Au même moment le vice-roi entra en ligne sur la gauche, et le duc de Tarente³ attaquait la réserve de l'ennemi et abordait au village où l'ennemi appuyait sa droite. Dans ce moment, l'ennemi redoubla ses efforts sur le centre; le village de Kaja fut emporté de nouveau; notre centre

2. Jean-Baptiste Girard (1775-1815) devait en réchapper mais être à nouveau blessé à Lützen le 27 août 1813.

3. MacDonald.

4. Le futur compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène.

fléchit, quelques bataillons se débandèrent; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de l'Empereur, se rallia en criant : « Vive l'Empereur. » Sa Majesté jugea que le moment de crise qui décide du gain ou de la perte des batailles était arrivé : il n'y avait plus un moment à perdre. L'Empereur ordonna au duc de Trévise de se porter avec seize bataillons de la jeune garde au village de Kaja, de donner tête baissée, de culbuter l'ennemi, de reprendre le village et de faire main basse sur tout ce qui s'y trouvait. Au même moment, Sa Majesté ordonna à son aide de camp le général Drouot, officier d'artillerie de la plus grande distinction, de réunir une batterie de quatre-vingts pièces et de la placer en avant de la vieille garde, qui fut disposée en échelons comme quatre redoutes, pour soutenir le centre, toute notre cavalerie rangée en bataille derrière. Les généraux Dulauloy, Drouot et Desvaux partirent au galop avec leurs quatre-vingts bouches à feu placées en un même groupe. Le feu devint épouvantable. L'ennemi fléchit de tous côtés. Le duc de Trévise emporta sans coup férir le village de Kaja, culbuta l'ennemi et continua à se porter en avant en battant la charge. Cavalerie, infanterie, artillerie de l'ennemi, tout se mit en retraite.

Le général Bonet, commandant une division du duc de Raguse, reçut l'ordre de faire mouvement par sa gauche sur Kaja, pour appuyer les succès du centre. Il soutint plusieurs charges de cavalerie dans lesquelles l'ennemi éprouva de grandes pertes.

Cependant le général comte Bertrand⁴ s'avancait et entraît en ligne. C'est en vain que la cavalerie ennemie caracola autour de ses carrés; sa marche n'en fut pas ralentie. Pour le rejoindre plus promptement, l'Empereur ordonna un changement de direction en pivotant sur Kaja. Toute la droite fit un changement de front, la droite en avant.

L'ennemi ne fit plus que fuir, nous le pour-

suivîmes une lieue et demie. Nous arrivâmes bientôt sur la hauteur que l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et la famille de Brandebourg y occupaient pendant la bataille. Un officier prisonnier, qui se trouvait là, nous apprit cette circonstance.

Nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers. Le nombre n'a pu en être plus considérable, vu l'infériorité de notre cavalerie et le désir que l'Empereur avait montré de l'épargner.

Au commencement de la bataille, l'Empereur avait dit aux troupes : « C'est une bataille d'Égypte. Une bonne infanterie soutenue par de l'artillerie doit savoir se suffire. »

Le général Gouré, chef d'état-major du prince de la Moscova, a été tué⁵, mort digne d'un si bon soldat ! Notre perte se monte à dix mille tués ou blessés. Celle de l'ennemi peut être évaluée de vingt-cinq à trente mille hommes⁶. La garde royale de Prusse a été détruite. Les gardes de l'empereur de Russie ont considérablement souffert ; les deux divisions de dix régiments de cuirassiers russes ont été écrasées.

Sa Majesté ne saurait trop faire d'éloge de la bonne volonté, du courage et de l'intrépidité de l'armée. Nos jeunes soldats ne considéraient pas le danger. Ils ont dans cette grande circonstance révélé toute la noblesse du sang français.

L'état-major général, dans sa relation, fera connaître les belles actions qui ont illustré cette brillante journée, qui, comme un coup de tonnerre, a pulvérisé les chimériques espérances et tous les calculs de destruction et de démembrement de l'Empire. Les trames ténébreuses ourdies par le cabinet de Saint James pendant tout un hiver se trouvent en un instant dénouées comme le nœud gordien par l'épée d'Alexandre.

Le prince de Hesse-Homburg a été tué. Les prisonniers disent que le jeune prince royal

5. Il avait été blessé d'un coup de feu dans le bas-ventre.

6. Les chiffres ne correspondent pas à la réalité. Ils furent néanmoins accueillis avec enthousiasme par l'opinion française.

de Prusse a été blessé, que le prince de Mecklenburg-Strelitz a été tué.

L'infanterie de la vieille garde, dont six bataillons étaient seulement arrivés, a soutenu par sa présence l'affaire avec ce sang-froid qui la caractérise. Elle n'a pas tiré un coup de fusil. La moitié de l'armée n'a pas donné, car les quatre divisions du corps du général Lauriston n'ont fait qu'occuper Leipzig; les trois divisions du duc de Reggio étaient encore à deux journées du champ de bataille. Le comte Bertrand n'a donné qu'avec une de ses divisions, et si légèrement qu'elle n'a pas perdu cinquante hommes; ses 2^e et 3^e divisions n'ont pas donné. La 2^e division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, était encore à cinq journées; il en est de même de la moitié de la vieille garde, commandée par le général Decous, qui n'était encore qu'à Erfurt; des batteries de réserve formant plus de cent bouches à feu n'avaient pas rejoint, et elles sont encore en marche depuis Mayence jusqu'à Erfurt; le corps du duc de Bellune était aussi à trois jours du champ de bataille; le corps de cavalerie du général Sebastiani, avec les trois divisions du prince d'Eckmühl, était du côté du bas Elbe. L'armée alliée, forte de cent cinquante à deux cent mille hommes, commandée par les deux souverains, ayant un grand nombre de princes de la maison de Prusse à sa tête, a donc été défaite et mise en déroute par moins de la moitié de l'armée française.

Les ambulances et le champ de bataille offraient le spectacle le plus touchant : les jeunes soldats, à la vue de l'Empereur, faisaient trêve à leurs douleurs en criant : « Vive l'Empereur ! ». « Il y a vingt ans, a dit l'Empereur, que je commande les armées françaises; je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement. »

L'Europe serait enfin tranquille si les souverains et les ministres qui dirigent leurs

cabinets pouvaient avoir été présents sur ce champ de bataille. Ils renonceraient à l'espérance de faire rétrograder l'étoile de la France; ils verraient que les conseillers qui veulent démembrer l'Empire français et humilier l'Empereur préparent la perte de leurs souverains. ⁷

7. Appel à la paix. Napoléon aura une entrevue avec Metternich à Dresde le 26 juin, et des négociations s'ouvriront à Prague, en juillet. Vainement.

XXXI.

Entre Lützen et Bautzen

De notre camp impérial de Lützen,
3 mai 1813.

Soldats,

Je suis content de vous! Vous avez rempli mon attente! Vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et par votre bravoure. Vous avez, dans la célèbre journée du 2 mai, défait et mis en déroute l'armée russe et prussienne commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Vous avez ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes aigles; vous avez montré tout ce dont est capable le sang français. La bataille de Lützen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moscova. Dans la campagne passée, l'ennemi n'a trouvé de refuge contre nos armes qu'en suivant la méthode féroce des Barbares ses ancêtres : des armées de Tartares ont incendié ses campagnes, ses villes, la sainte Moscou elle-même. Aujourd'hui, ils arrivaient dans nos contrées, précédés de tout ce que l'Allemagne, la France et l'Italie ont de mauvais sujets et de déserteurs, pour y prêcher la révolte, l'anarchie, la guerre civile, le meurtre; ils se sont faits les apôtres de tous les crimes. C'est un incendie moral qu'ils voulaient allumer entre la Vistule et le Rhin, pour, selon l'usage des gouvernements despotiques, mettre des déserts entre nous et eux. Les insensés!

Ils connaissaient peu l'attachement à leurs souverains, la sagesse, l'esprit d'ordre et le bon sens des Allemands. Ils connaissaient peu la puissance et la bravoure des Français.

Dans une seule journée, vous avez déjoué tous ces complots parricides. Nous rejetterons ces Tartares dans leur affreux climat, qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés, séjour d'esclavage, de barbarie et de corruption, où l'homme est ravalé à l'égard de la brute ! Vous avez bien mérité de l'Europe civilisée. Soldats, l'Italie, la France, l'Allemagne vous rendent des actions de grâces !

XXXII.

Bautzen

BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Goerlitz,
24 mai 1813.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse attribuaient la perte de la bataille de Lützen à des fautes que leurs généraux avaient commises dans la direction des forces combinées, et surtout aux difficultés attachées à un mouvement offensif de cent cinquante à cent quatre-vingt mille hommes. Ils résolurent de prendre la position de Bautzen et de Hochkirch¹, déjà célèbre dans l'histoire de la guerre de Sept Ans, d'y réunir tous les renforts qu'ils attendaient de la Vistule et d'autres points en arrière, d'ajouter à cette position tout ce que l'art pourrait fournir de moyens, et là de courir les chances d'une nouvelle bataille, dont toutes les probabilités leur paraissaient être en leur faveur.

Le duc de Tarente, commandant le 11^e corps, était parti de Bischofswerda le 15, et se trouvait le 15 au soir à une portée de canon de Bautzen, où il reconnut toute l'armée ennemie. Il prit position.

Dès ce moment, les corps de l'armée française furent dirigés sur le camp de Bautzen.

L'Empereur partit de Dresde le 18 ; il coucha

1. Où s'était déroulé un violent combat le 14 octobre 1758.

à Hartau, et le 19 il arriva, à dix heures du matin, devant Bautzen. Il employa toute la journée à reconnaître les positions de l'ennemi.

Sa gauche était appuyée à des montagnes couvertes de bois et perpendiculaires au cours de la Spree, à peu près à une lieue de Bautzen. Bautzen soutenait son centre. Cette ville avait été crénelée, retranchée et couverte par des redoutes. La droite de l'ennemi s'appuyait sur des mamelons fortifiés qui défendaient les débouchés de la Spree : tout son front était couvert sur la Spree. Cette position très forte n'était qu'une première position. On apercevait distinctement, à trois mille toises en arrière, de la terre fraîchement remuée et des travaux qui marquaient leur seconde position. La gauche était encore appuyée aux mêmes montagnes, à deux mille toises de Hochkirch. Le centre était appuyé à trois villages retranchés, où l'on avait fait tant de travaux qu'on pouvait les considérer comme des places fortes. Un terrain marécageux et difficile couvrait les trois quarts du centre. Enfin leur droite s'appuyait, en arrière de la première position, à des villages et des mamelons également retranchés.

D'après cette reconnaissance, il était facile de concevoir comment, malgré une bataille perdue comme celle de Lützen, et huit jours de retraite, l'ennemi pouvait encore avoir des espérances dans les chances de la fortune. Selon l'expression d'un officier russe à qui on demandait ce qu'ils voulaient faire : « Nous ne voulons, disait-il, ni avancer ni reculer. — Vous êtes les maîtres du premier point, répondit un officier français, l'événement prouvera si vous êtes maîtres de l'autre. » Le quartier général des deux souverains était au village de Nechern.

Au 19, la position de l'armée française était la suivante :

Sur la droite était le due de Reggio, s'appuyant aux montagnes sur la rive gauche

de la Spree, et séparé de la gauche de l'ennemi par cette vallée. Le duc de Tarente était devant Bautzen, à cheval sur la route de Dresde. Le duc de Raguse était sur la gauche de Bautzen. Le général Bertrand était sur la gauche du duc de Raguse, appuyé à un moulin à vent et à un bois, et faisant mine de déboucher de Jeschütz sur la droite de l'ennemi.

Le prince de la Moscova, le général Lauriston et le général Reynier étaient à Hoyerswerda, sur la route de Berlin, hors de ligne et en arrière de notre gauche.

Le comte Bertrand avait envoyé le général Peyri, avec la division italienne, à Kœnigswartha, pour maintenir notre communication avec les corps détachés. Arrivé à midi, le général Peyri fit de mauvaises dispositions; il ne fit pas fouiller la forêt voisine; il plaça mal ses postes, et à quatre heures il fut assailli par un *hourra*² qui mit du désordre dans quelques bataillons. Il perdit six cents hommes, parmi lesquels se trouve le général de brigade italien Balathier, blessé, deux canons et trois caissons; mais la division ayant pris les armes s'appuya au bois et fit face à l'ennemi.

Le comte de Valmy³, étant arrivé avec de la cavalerie, se mit à la tête de la division italienne et reprit le village de Kœnigswartha. Dans ce même moment, le corps du comte Lauriston, qui marchait en tête du prince de la Moscova pour tourner la position de l'ennemi, arriva sur Weissig. Le combat s'engagea, et le corps d'York aurait été écrasé, sans la circonstance d'un défilé à passer, qui fit que nos troupes ne purent arriver que successivement. Après trois heures de combat, le village de Weissig fut emporté et le corps d'York, culbuté, fut rejeté de l'autre côté de la Spree. La droite de la position de l'ennemi se trouvait évidemment débordée.

Le 20, à huit heures du matin, l'Empereur se porta sur la hauteur en arrière de Bautzen. Il donna ordre : au duc de Reggio de passer la

2. Charge rapide de cavalerie.

3. Kellermann, le vainqueur avec Dumouriez de la bataille de Valmy.

4. Ministre prussien, l'un des artisans du relèvement de son pays. (Cf. Constantin de Grunwald, *Stein, l'ennemi de Napoléon*, 1936.)

Spree et d'attaquer les montagnes qui appuyaient la gauche de l'ennemi; au duc de Tarente de jeter un pont sur chevalets sur la Spree, entre Bautzen et les montagnes; au duc de Raguse de jeter un autre pont sur chevalets sur la Spree, dans l'enfoncement que forme cette rivière sur la gauche, à une demi-lieue de Bautzen; au duc de Dalmatie, auquel Sa Majesté avait donné le commandement supérieur du centre, de passer la Spree pour inquiéter la droite de l'ennemi; enfin au prince de la Moscova de passer la Spree, de tourner la droite de l'ennemi et de se porter sur son quartier général de Wurschen, et de là sur Weissenberg.

À midi, la canonnade s'engagea. Le duc de Tarente n'eut pas besoin de jeter son pont sur chevalets : il trouva devant lui un pont de pierre, dont il força le passage. Le duc de Raguse jeta son pont; tout son corps d'armée passa sur l'autre rive de la Spree. Après six heures d'une vive canonnade et plusieurs charges que l'ennemi fit sans succès, le général Compans fit occuper Bautzen; le général Bonet enleva au pas de charge un plateau qui le rendit maître de tout le centre de la position de l'ennemi; le duc de Reggio s'empara des hauteurs, et à sept heures du soir l'ennemi fut rejeté sur sa seconde position. Le général Bertrand passa un des bras de la Spree; mais l'ennemi conserva les hauteurs qui appuyaient sa droite, et par ce moyen se maintint entre le corps du prince de la Moscova et notre armée.

L'Empereur entra à huit heures du soir à Bautzen et fut accueilli par les habitants et par les autorités avec les sentiments que devaient avoir les alliés, heureux de se voir délivrer des Stein⁴ et des cosaques. Cette journée, qu'on pourrait appeler, si elle était isolée, la bataille de Bautzen, n'était que le prélude de la bataille de Wurschen. Cependant l'ennemi commençait à comprendre la possibilité d'être forcé dans sa position. Ses espérances n'étaient

plus les mêmes et il devait avoir dès ce moment le présage de sa défaite. Déjà toutes ses dispositions étaient changées : le destin de la bataille ne devait plus se décider derrière ses retranchements ; ses immenses travaux et trois cents redoutes devenaient inutiles ; la droite de sa position, qui était opposée au 4^e corps, devenait son centre, et il était obligé de jeter sa droite, qui formait une bonne partie de son armée, pour l'opposer au prince de la Moscova, dans un lieu qu'il n'avait pas étudié et qu'il croyait hors de sa position.

Le 21, à cinq heures du matin, l'Empereur se porta sur les hauteurs, à trois quarts de lieue en avant de Bautzen.

Le duc de Reggio soutenait une vive fusillade sur les hauteurs que défendait la gauche de l'ennemi. Les Russes, qui sentaient l'importance de cette position, avaient placé là une forte partie de leur armée, afin que leur gauche ne fût pas tournée. L'Empereur ordonna aux ducs de Reggio et de Tarente d'entretenir ce combat, afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir et de lui masquer la véritable attaque, dont le résultat ne pouvait pas se faire sentir avant midi ou une heure.

A onze heures, le duc de Raguse marcha à mille toises en avant de sa position et engagea une épouvantable canonnade devant les redoutes et tous les retranchements ennemis.

La garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, avaient des débouchés faciles pour se porter en avant par la gauche ou par la droite, selon les vicissitudes que présenterait la journée. L'ennemi fut tenu ainsi incertain sur le véritable point d'attaque.

Pendant ce temps, le prince de la Moscova culbutait l'ennemi au village de Klix, passait la Spree et menait battant ce qu'il avait devant lui jusqu'au village de Preititz. A dix heures, il enleva le village ; mais, les réserves de l'ennemi s'étant avancées pour couvrir le

5. Soult était duc de Dalmatie depuis le 29 juin 1808.

6. Drouot (1774-1847) était devenu l'un des meilleurs généraux d'artillerie de la Grande Armée.

quartier général, le prince de la Moscova fut ramené et perdit le village de Preititz. Le duc de Dalmatie⁵ commença à déboucher à une heure après midi. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir avec avantage le combat contre le prince de la Moscova était de nous empêcher de déboucher. Il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à gauche, se porta, en vingt minutes, avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de l'armée russe. La division Morand et la division wurtembergeoise enlevèrent le mamelon dont l'ennemi avait fait son point d'appui.

Le général Desvaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. Les généraux Dulauloy et Drouot⁶, avec soixante pièces de batteries de réserve, se portèrent en avant. Enfin le duc de Trévise, avec les divisions Dumoustier et Barrois de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Baschütz, coupant le chemin de Wurschen à Bautzen.

L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moscova en profita et marcha en avant. Il prit le village de Preititz et s'avança, ayant débordé l'armée ennemie, sur Wurschen. Il était trois heures après midi, et, lorsque l'armée était dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était gagnée. L'ennemi, voyant sa droite tournée, se mit en retraite, et bientôt sa retraite devint une fuite.

A sept heures du soir, le prince de la Moscova et le général Lauriston arrivèrent à

Wurschen. Le duc de Raguse reçut alors l'ordre de faire un mouvement inverse de celui que venait de faire la garde; il occupa tous les villages retranchés et toutes les redoutes que l'ennemi était obligé d'évacuer, s'avança dans la direction d'Hochkirch et prit ainsi en flanc toute la gauche de l'ennemi, qui se mit alors dans une épouvantable déroute. Le duc de Tarente, de son côté, poussa vivement cette gauche et lui fit beaucoup de mal.

L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde, à l'auberge de Klein-Baschütz. Ainsi l'ennemi, forcé dans toutes ses positions, laissa en notre pouvoir le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés, et plusieurs milliers de prisonniers.

Le 22, à quatre heures du matin, l'armée française se mit en mouvement. L'ennemi avait fui toute la nuit par tous les chemins et par toutes les directions. On ne trouva ses premiers postes qu'au-delà de Weissenberg, et il n'opposa de la résistance que sur les hauteurs en arrière de Reichenbach. L'ennemi n'avait pas encore vu notre cavalerie.

Le général Lefebvre-Desnouettes⁷, à la tête de mille cinq cents chevaux des lanciers polonais et des lanciers rouges de la garde, chargea, dans la plaine de Reichenbach, la cavalerie ennemie et la culbuta. L'ennemi, croyant qu'ils étaient seuls, fit avancer une division de cavalerie, et plusieurs divisions s'engagèrent successivement. Le général Latour-Maubourg, avec quatorze mille chevaux et les cuirassiers français et saxons, arriva à leur secours, et plusieurs charges de cavalerie eurent lieu. L'ennemi, tout surpris de trouver devant lui quinze à seize mille hommes de cavalerie, quand il nous en croyait dépourvus, se retira en désordre. Les lanciers rouges de la garde se composent en grande partie des volontaires de Paris et des environs; le général Lefebvre-Desnouettes et le général Colbert, leur colonel, en font le plus grand éloge. Dans cette affaire

7. Lefebvre - Desnouettes (1773-1822) joue dans les dernières campagnes de Napoléon le rôle dévolu jadis à Murat et à Lasalle.

8. Il devait mourir des suites de sa blessure le 5 juin.

9. Duroc.

de cavalerie, le général Bruyère, général de cavalerie légère, de la plus haute distinction, a eu la jambe emportée par un boulet ⁸.

Le général Reynier se porta avec le corps saxon sur les hauteurs au-delà de Reichenbach et poursuivit l'ennemi jusqu'au village de Holtendorf. La nuit nous prit à une lieue de Goerlitz. Quoique la journée eût été extrêmement longue, puisque nous nous trouvions à huit lieues du champ de bataille, et que les troupes eussent éprouvé tant de fatigues, l'armée française aurait couché à Goerlitz; mais l'ennemi avait placé un corps d'arrière-garde sur la hauteur en avant de cette ville, et il aurait fallu une demi-heure de jour de plus pour la tourner par la gauche. L'Empereur ordonna donc qu'on prît position.

Dans les batailles du 20 et du 21, le général wurtembergeois Franquemont et le général Lorencez ont été blessés. Notre perte dans ces journées peut s'évaluer à onze ou douze mille hommes tués ou blessés. Le soir de la journée du 22, à sept heures, le grand maréchal duc de Frioul ⁹ étant sur une petite éminence à causer avec le duc de Trévise et le général Kirgener, tous les trois pied à terre et assez éloignés du feu, un des derniers boulets de l'ennemi rasa de près le duc de Trévise, ouvrit le bas-ventre au grand maréchal et jeta roide mort le général Kirgener. Le duc de Frioul se sentit aussitôt frappé à mort; il expira douze heures après.

Dès que les postes furent placés et que l'armée eut pris ses bivouacs, l'Empereur alla voir le duc de Frioul. Il le trouva avec toute sa connaissance et montrant le plus grand sang-froid. Le duc serra la main de l'Empereur qu'il porta sur ses lèvres.

« Toute ma vie, lui dit-il, a été consacrée à votre service, et je ne la regrette que par l'utilité dont elle pouvait vous être encore.

— Duroc, dit l'Empereur, il est une autre vie! C'est là que vous irez m'attendre,

et que nous nous retrouverons un jour.

— Oui, Sire; mais ce sera dans trente ans, quand vous aurez triomphé de vos ennemis et réalisé toutes les espérances de notre patrie... J'ai vécu en honnête homme; je ne me reproche rien. Je laisse une fille: Votre Majesté lui servira de père. »

L'Empereur, serrant de la main droite le grand maréchal, reste un quart d'heure la tête appuyée sur sa main gauche dans le plus profond silence. « Ah! Sire, allez-vous-en; ce spectacle vous peine! » L'Empereur, s'appuyant sur le duc de Dalmatie et sur le grand écuyer, quitta le duc de Frioul sans pouvoir lui dire autre chose que ces mots: « Adieu donc, mon ami! » Sa Majesté rentra dans sa tente et ne reçut personne pendant toute la nuit ¹⁰.

10. Ce genre de récit, où pointe une certaine émotion, est rare dans les bulletins.

XXXIII.

Leipzig, la bataille des nations

La partie décisive de la campagne d'Allemagne se joue à Leipzig. Napoléon y connaît sa première défaite. Le bulletin masque habilement la gravité de ce revers, sans dissimuler toutefois l'épisode du pont.

BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Erfurt, 24 octobre 1813.

La bataille de Wachau avait déconcerté tous les projets de l'ennemi¹. Mais son armée était si nombreuse qu'il avait encore des ressources. Il rappela en toute hâte, dans la nuit, les corps qu'il avait laissés sur la ligne d'opération et les divisions restées sur la Saale; et il pressa la marche du général Bennigsen, qui arrivait avec quarante mille hommes.

Après le mouvement de retraite qu'il avait fait le 16 au soir et pendant la nuit, l'ennemi occupa une belle position à deux lieues en arrière. Il fallut employer la journée du 17 à le reconnaître et à bien déterminer le point d'attaque. Cette journée était d'ailleurs nécessaire pour faire venir les parcs de réserve et remplacer les quatre-vingt mille coups de canon qui avaient été consommés dans la bataille. L'ennemi eut donc le temps de rassem-

1. Napoléon y avait triomphé le 16 octobre.

bler ses troupes qu'il avait disséminées lorsqu'il se livrait à des projets chimériques, et de recevoir les renforts qu'il attendait.

Ayant eu avis de l'arrivée de ces renforts, et ayant reconnu que la position de l'ennemi était très forte, l'Empereur résolut de l'attirer sur un autre terrain. Le 18, à deux heures du matin, il se rapprocha de Leipzig de deux lieues et plaça son armée, la droite à Connewitz, le centre à Probstheyda, la gauche à Stoetteritz, en se plaçant de sa personne au moulin à tabac.

De son côté, le prince de la Moscova avait placé ses troupes vis-à-vis l'armée de Silésie, sur la Partha.

A trois heures du matin, l'Empereur était au village de Lindenau. Il ordonna au général Bertrand de se porter sur Lützen et Weissenfels, de balayer la plaine et de s'assurer des débouchés sur la Saale et de la communication avec Erfurt. Les troupes légères de l'ennemi se dispersèrent; et à midi le général Bertrand était maître de Weissenfels et du pont sur la Saale.

Ayant ainsi assuré ses communications, l'Empereur attendit de pied ferme l'ennemi.

A neuf heures, les coureurs annoncèrent qu'il marchait sur toute la ligne. A dix heures, la canonnade s'engagea.

Le prince Poniatowski et le général Lefol défendaient le pont de Connewitz. Le roi de Naples, avec le 2^e corps, était à Probstheyda, et le duc de Tarente à Holzhausen. Tous les efforts de l'ennemi, pendant la journée, contre Connewitz et Probstheyda, échouèrent. Le duc de Tarente fut débordé à Holzhausen. L'Empereur ordonna qu'il se placât au village de Stoetteritz. La canonnade fut terrible. Le duc de Castiglione, qui défendait un bois sur le centre, s'y soutint toute la journée.

La vieille garde était rangée en réserve sur une élévation, formant quatre grosses colonnes dirigées sur les quatre principaux points d'attaque.

Le succès de la bataille était dans le village de Probstheyda. L'ennemi l'attaqua quatre fois avec des forces considérables; quatre fois il fut repoussé avec une grande perte.

A cinq heures du soir, l'Empereur fit avancer ses réserves d'artillerie et déploya tout son feu sur l'ennemi, qui s'éloigna à une lieue du champ de bataille.

Pendant ce temps, l'armée de Silésie attaqua le faubourg de Halle. Ses attaques, renouvelées un grand nombre de fois dans la journée, échouèrent toutes. Elle essaya, avec la plus grande partie de ses forces, de passer la Partha. Trois fois elle parvint à se placer sur la rive gauche, et trois fois le prince de la Moscova la chassa et la culbuta à la baïonnette.

A trois heures après midi, la victoire était pour nous de ce côté contre l'armée de Silésie, comme du côté où était l'Empereur contre la grande armée. Mais en ce moment l'armée saxonne, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise passèrent tout entières à l'ennemi². Il ne resta de l'armée saxonne que le général Zeschau, qui la commandait en chef, et cinq cents hommes. Cette trahison non seulement mit du vide dans nos lignes, mais livra à l'ennemi le débouché important confié à l'armée saxonne, qui poussa l'infamie au point de tourner sur-le-champ ses quarante pièces de canon contre la division Durutte. Un moment de désordre s'ensuivit; l'ennemi passa la Partha et marcha sur Reudnitz, dont il s'empara; il ne se trouvait plus qu'à une demi-lieue de Leipzig.

L'empereur envoya sa garde à cheval, commandée par le général Nansouty, avec vingt pièces d'artillerie, afin de prendre en flanc les troupes qui s'avançaient le long de la Partha pour attaquer Leipzig. Il se porta lui-même avec une division de la garde au village de Reudnitz. La promptitude de ces mouvements rétablit l'ordre; le village fut repris et l'ennemi poussé fort loin.

2. C'est la défection des Saxons qui précipita en effet l'issue de la bataille.

3. En fait, le bulletin embellit la situation, car Napoléon était réduit à donner l'ordre de la retraite.

4. Les Bava-rois furent bousculés à Hanau le 30 octobre.

5. Nous avons procédé à une coupure pour alléger ce bulletin. Le texte intégral est donné dans la *Correspondance de Napoléon I^{er}*.

Le champ de bataille resta en notre pouvoir, et l'armée française resta victorieuse aux champs de Leipzig, comme elle l'avait été aux champs de Wachau³.

A six heures du soir, l'Empereur ordonna les dispositions pour la journée du lendemain. Mais, à sept heures, les généraux Sorbier et Dulauloy, commandant l'artillerie de l'armée et de la garde, vinrent à son bivouac lui rendre compte des consommations de la journée : on avait tiré quatre-vingt-quinze mille coups de canon. Ils dirent que les réserves étaient épuisées... Cet état de choses rendait nécessaire un prompt mouvement sur un de nos deux grands dépôts; l'Empereur se décida pour Erfurt, par la même raison qui l'avait décidé à venir sur Leipzig, pour être à portée d'apprécier l'influence de la défection de la Bavière⁴.

⁵... Cependant l'ennemi ne tarda pas à apprendre que la plus grande partie de l'armée avait évacué Leipzig, et qu'il n'y restait qu'une forte arrière-garde. Il attaqua vivement le duc de Tarente et le prince Poniatowski; il fut plusieurs fois repoussé; et, tout en défendant les faubourgs, notre arrière-garde opéra sa retraite. Mais les Saxons restés dans la ville tirèrent sur nos troupes de dessus les remparts, ce qui obligea d'accélérer la retraite et mit un peu de désordre.

L'Empereur avait ordonné au génie de pratiquer des fougasses sous le grand pont qui est entre Leipzig et Lindenau, afin de le faire sauter au dernier moment, de retarder ainsi la marche de l'ennemi et de laisser le temps aux bagages de filer. Le général Dulauloy avait chargé le colonel Montfort de cette opération. Ce colonel, au lieu de rester sur les lieux pour la diriger et pour donner le signal, ordonna à un caporal et à quatre sapeurs de faire sauter le pont aussitôt que l'ennemi se présenterait. Le caporal, homme sans intelligence et comprenant mal sa mission, enten-

dant les premiers coups de fusil tirés des remparts de la ville, mit le feu aux fougasses et fit sauter le pont : une partie de l'armée était encore de l'autre côté avec un parc de quatre-vingts bouches à feu et de quelques centaines de voitures!

La tête de cette partie de l'armée, qui arrivait au pont, le voyant sauter, crut qu'il était au pouvoir de l'ennemi. Un cri d'épouvante se propagea de rang en rang : « L'ennemi est sur nos derrières, et les ponts sont coupés! » Ces malheureux se débandèrent et cherchèrent à se sauver. Le duc de Tarente passa à la nage; le comte Lauriston, moins heureux, se noya; le prince Poniatowski, monté sur un cheval fougueux, s'élança dans l'eau et n'a plus reparu. L'Empereur n'apprit ce désastre que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier; aucun remède même n'eût été possible. Le colonel Montfort et le caporal de sapeurs sont traduits à un conseil de guerre.

On ne peut encore évaluer les pertes occasionnées par ce malheureux événement, mais on les porte, par approximation, à douze mille hommes et à plusieurs centaines de voitures⁶. Les désordres qu'il a portés dans l'armée ont changé la situation des choses : l'armée française victorieuse arrive à Erfurt comme y arriverait une armée battue. Il est impossible de peindre les regrets que l'armée a donnés au prince Poniatowski, au comte Lauriston et à tous les braves qui ont péri par suite de ce funeste événement⁷.

6. Les pertes totales sont évaluées pour les Français à 40 000 hommes.

7. Les causes de la défaite de Leipzig ont été mises en lumière par le colonel Druène : « Jamais Napoléon n'a mis plus d'art dans ses opérations, exigé plus d'effort de ses troupes »; mais il n'a pas compté « sur les difficultés matérielles des mouvements, des ravitaillements, et les défaillances individuelles ».



18. *Cavalier blessé*, par Géricault. Dessin.
École des Beaux-Arts. Giraudon.

*Ce n'était plus des cœurs vivants, des gens de guerre;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.*
(Victor Hugo, *L'expiation*).

XXXIV.

La campagne de France

Au début de février, l'armée de Blücher par la Marne, celle de Schwarzenberg par l'Aube et la Seine marchent sur Paris. Napoléon les contient en février, il échoue en mars. La gravité de la situation transparait dans les notes que l'Empereur, après les avoir rédigées, fait passer dans le Moniteur. Elles tiennent progressivement lieu de bulletin.

NOTE

21 mars 1814.

L'armée ennemie, qui avait passé la Seine à Pont et à Nogent, ayant appris que l'Empereur, maître de Reims et de Châlons, marchait sur ses derrières¹, a commencé sa retraite le 17, et le 19 elle a relevé les ponts qu'elle avait jetés à Pont, à Nogent et à Arcis-sur-Aube. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient avec la colonne qui d'Arcis-sur-Aube marchait sur Villenauxe; il s'en est fallu de peu que cette colonne n'ait été coupée. A l'approche de l'armée française débouchant d'Épernay par Fère-Champenoise, l'empereur de Russie s'est retiré en toute hâte sur Troyes, d'où le quartier général des empereurs est reparti sur Bar-sur-Aube.

1. Napoléon avait tenté de couper l'armée des Alliés de ses bases de ravitaillement pour la détourner de Paris. Le tsar, averti, par Talleyrand, des sentiments de la capitale, fit décider la marche sur Paris. Henri Houssaye, dans 1814, a évoqué les grands moments de cette campagne de France.

Mais le tsar fait décider la marche sur Paris, qui tombe le 31 mars. Napoléon revient trop tard. Il reste cependant à Fontainebleau, avec sa garde.

XXXV.

Devant Paris

3 avril 1814.

Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille garde!

L'ennemi nous a dérobé trois marches. Il est entré dans Paris. J'ai fait offrir à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices : la France avec ses anciennes limites, en renonçant à nos conquêtes, en perdant tout ce que nous avons gagné depuis la Révolution¹. Non seulement il a refusé; il a fait plus encore : par les suggestions perfides de ces émigrés auxquels j'ai accordé la vie et que j'ai comblés de bienfaits, il les autorise à porter la cocarde blanche, et bientôt il voudra la substituer à notre cocarde nationale. Dans peu de jours, j'irai l'attaquer à Paris. Je compte sur vous.

Ai-je raison?

Nous irons leur prouver que la nation française sait être maîtresse chez elle; que, si nous l'avons été longtemps chez les autres, nous le serons toujours chez nous, et qu'enfin nous sommes capables de défendre notre cocarde, notre indépendance et l'intégrité de notre territoire! Communiquez ces sentiments à vos soldats.

1. Lors de la conférence de Châtillon, Caulaincourt avait fait des propositions en ce sens.

XXXVI.

L'abdication

A la suite de la défection de Marmont, duc de Raguse, Napoléon doit abdiquer sans condition.

A L'ARMÉE

Fontainebleau, 5 avril 1814.

L'Empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui témoigne, et principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui et non pas dans le peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'infortune de son général; son honneur est sa religion. Le duc de Raguse n'a point inspiré ce sentiment à ses compagnons d'armes; il a passé aux alliés¹. L'Empereur ne peut approuver la condition sous laquelle il a fait cette démarche; il ne peut accepter la vie et la liberté de la merci d'un sujet.

Le Sénat s'est permis de disposer du gouvernement français; il a oublié qu'il doit à l'Empereur le pouvoir dont il abuse maintenant; que c'est l'Empereur qui a sauvé une partie de ses membres des orages de la Révolution, tiré de l'obscurité et protégé l'autre contre la haine de la nation. Le Sénat se fonde sur les articles de la Constitution pour la renverser². Il ne rougit pas de faire des reproches à l'Empereur, sans remarquer que, comme pre-

1. La défection de Marmont, dont les 11 000 hommes étaient passés aux Autrichiens, obligea Napoléon à une abdication sans condition.

2. Le Sénat avait prononcé la déchéance de Napoléon, le 2 avril.

3. Il n'y a nulle exaspération dans les reproches justifiés que Napoléon adresse au Sénat.

4. Le Sénat accusait Napoléon de s'être servi de la presse « pour remplir la France et l'Europe de faits controuvés, de maximes fausses, de doctrines favorables au despotisme et d'outrages contre les gouvernements étrangers ».

mier corps de l'État, il a pris part à tous les événements. Il est allé si loin qu'il a osé accuser l'Empereur d'avoir changé les actes dans leur publication : le monde entier sait qu'il n'avait pas besoin de tels artifices ; un signe était un ordre pour le Sénat, qui toujours faisait plus qu'on ne désirait de lui³. L'Empereur a toujours été accessible aux remontrances de ses ministres, et il attendait d'eux, dans cette circonstance, la justification la plus indéfinie des mesures qu'il avait prises. Si l'enthousiasme s'est mêlé dans les adresses et les discours publiés, alors l'Empereur a été trompé ; mais ceux qui ont tenu ce langage doivent s'attribuer à eux-mêmes les suites de leurs flatteries. Le Sénat ne rougit pas de parler de libelles publiés contre les gouvernements étrangers⁴ ; il oublie qu'ils furent rédigés dans son sein. Si longtemps que la fortune s'est montrée fidèle à leur souverain, ces hommes sont restés fidèles, et nulle plainte n'a été entendue sur les abus du pouvoir. Si l'Empereur avait méprisé les hommes, comme on le lui a reproché, le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris. Il tenait sa dignité de Dieu et de la nation ; eux seuls pouvaient l'en priver ; il l'a toujours considérée comme un fardeau, et, lorsqu'il l'accepta, c'était dans la conviction que lui seul était à même de la porter dignement.

Le bonheur de la France paraissait être dans la destinée de l'Empereur. Aujourd'hui que la fortune s'est décidée contre lui, la volonté de la nation seule pourrait le persuader de rester plus longtemps sur le trône. S'il doit se considérer comme le seul obstacle à la paix, il fait volontiers ce dernier sacrifice à la France. Il a, en conséquence, envoyé le prince de la Moscova et les ducs de Vicence et de Tarente à Paris pour entamer la négociation. L'armée peut être certaine que l'honneur de l'Empereur ne sera jamais en contradiction avec le bonheur de la France.

XXXVII.

Les adieux de Fontainebleau

Fontainebleau, 20 avril 1814.

Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux¹. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue. Mais la guerre était interminable; c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie; je pars. Vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas mon sort; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire; je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble! Adieu, mes enfants! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur; que j'embrasse au moins votre drapeau!...

Adieu encore une fois, mes vieux compagnons! Que ce dernier baiser passe dans vos cœurs!

Napoléon part pour l'île d'Elbe. Choix malheureux. Il n'y restera que dix mois.

1. On n'a reproduit ici le texte fameux (et discuté dans cette version) des adieux de Fontainebleau qu'en raison de sa célébrité. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une proclamation.

XXXVIII.

Le vol de l'Aigle

A L'ARMÉE

Golfe Juan, 1^{er} mars 1815.

Soldats,

Nous n'avons pas été vaincus. Deux hommes sortis de nos rangs (Augereau¹ et Marmont) ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur.

Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq ans parcourir toute l'Europe pour nous susciter des ennemis, qui ont passé leur vie à combattre contre nous dans les rangs des armées étrangères, en maudissant notre belle France, prétendraient-ils commander et enchaîner nos aigles, eux qui n'ont jamais pu en soutenir les regards? Souffririons-nous qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux; qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos biens; qu'ils calomnient notre gloire? Si leur règne durait, tout serait perdu, même le souvenir de ces immortelles journées. Avec quel acharnement ils les dénaturent! Ils cherchent à empoisonner ce que le monde admire; et, s'il reste encore des défenseurs de notre gloire, c'est parmi ces mêmes ennemis que nous avons combattus sur le champ de bataille.

Soldats, dans mon exil j'ai entendu votre voix. Je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls.

1. Augereau avait trahi à Lyon et Marmont à Paris.

2. A rapprocher des propos de Napoléon refusant d'être « l'empereur de la canaille ».

3. La cocarde blanche.

4. Napoléon évoque ici les mesures prises par Dupont, puis par Soult à l'égard de ceux qui reçurent le nom de « demi-solde ».

Votre général, appelé au trône par le choix du peuple² et élevé sur votre pavois, vous est rendu; venez le rejoindre.

Arrachez ces couleurs que la nation a prosrites³ et qui, pendant vingt-cinq ans, servirent de ralliement à tous les ennemis de la France! Arborez cette cocarde tricolore; vous la portiez dans nos grandes journées!

Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations; mais nous ne devons pas souffrir qu'aucune se mêle de nos affaires. Qui prétendrait être maître chez nous, qui en aurait le pouvoir?

Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Tudela, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moscova, à Lützen, à Wurschen, à Montmirail! Pensez-vous que cette poignée de Français aujourd'hui si arrogants puissent en soutenir la vue? Ils retourneront d'où ils viennent; et là, s'ils le veulent, ils régneront comme ils prétendent avoir régné pendant dix-neuf ans.

Vos rangs, vos biens, votre gloire, les biens, les rangs et la gloire de vos enfants, n'ont pas de plus grands ennemis que ces princes que les étrangers nous ont imposés : ils sont les ennemis de notre gloire, puisque le récit de tant d'actions héroïques qui ont illustré le peuple français combattant contre eux pour se soustraire à leur joug est leur condamnation.

Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, de la Grande Armée sont tous humiliés⁴; leurs honorables cicatrices sont flétries. Leurs succès seraient des crimes; ces braves seraient des rebelles, si, comme le prétendent les ennemis du peuple, les souverains légitimes étaient au milieu des armées étrangères. Les honneurs, les récompenses, leur affection sont pour ceux qui les ont servis contre la patrie et contre nous.

Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre; ses droits ne sont que ceux du

peuple et les vôtres; son intérêt, son honneur et sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge. L'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices. Alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait : vous serez les libérateurs de la patrie ! Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits; vous pourrez dire avec orgueil : « Et moi aussi je faisais partie de cette Grande Armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou ⁵, et qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte ! »

Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie ! et honte éternelle aux Français criminels, dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie !

5. On retrouve ainsi en 1815 la même formule que Napoléon employait lors de la première campagne d'Italie.

XXXIX.

A Paris

Napoléon essaie de ranimer dans sa capitale un enthousiasme quelque peu éteint. Personne ne croit désormais au succès d'une aventure dont l'échec, a montré Jomini, était inévitable.

PROCLAMATION

21 mars.

Soldats,

Je suis venu avec six cents hommes en France, parce que je comptais sur l'amour du peuple et sur le souvenir des vieux soldats. Je n'ai pas été trompé dans mon attente. Soldats, je vous en remercie. La gloire de ce que nous venons de faire est toute au peuple et à vous; la mienne se réduit à vous avoir connus et appréciés.

Soldats, le trône des Bourbons était illégitime, puisqu'il avait été relevé par des mains étrangères, puisqu'il avait été proscrit par le vœu de la nation exprimé par toutes nos assemblées nationales, puisque enfin il n'offrait de garantie qu'aux intérêts d'un petit nombre d'hommes arrogants, dont les prétentions sont opposées à nos droits. Soldats, le trône impérial peut seul garantir les droits du peuple, et surtout le premier de nos intérêts, celui de notre gloire.

Soldats, nous allons marcher pour chasser du territoire ces princes auxiliaires de l'étranger; la nation non seulement nous secondera de ses vœux, mais même suivra notre impulsion. Le peuple français et moi nous comptons sur vous. Nous ne voulons pas nous mêler des affaires des nations étrangères; mais malheur à qui se mêlerait des nôtres.

Voilà les officiers du bataillon qui m'a accompagné dans mon malheur; ils sont tous mes amis. Ils étaient chers à mon cœur : toutes les fois que je les voyais, ils me représentaient les différents régiments de l'armée, car, dans ces six cents braves, il y a des hommes de tous les régiments; tous me rappelaient ces grandes journées dont le souvenir est si cher, car tous sont couverts d'honorables cicatrices reçues à ces batailles mémorables. En les aimant, c'est vous tous, Soldats de l'armée française, que j'aimais! Ils vous rapportent ces aigles; qu'elles vous servent de point de ralliement! En les donnant à la Garde, je les donne à toute l'armée. La trahison et les circonstances malheureuses les avaient couvertes du crêpe funèbre; mais, grâce au peuple français et à vous, elles reparaissent resplendissantes de toute leur gloire. Jurez qu'elles se trouveront partout où l'intérêt de la patrie les appellera! Que les traîtres et ceux qui voudraient envahir notre territoire n'en puissent jamais soutenir le regard!

XL.

Avant Waterloo

Mis hors la loi par l'Europe, Napoléon, apprenant qu'une armée anglaise, commandée par Wellington, et une armée prussienne, sous le commandement de Blücher, s'apprêtent à faire leur jonction en Belgique, décide d'aller les y chercher et de les anéantir. La campagne s'achève par le désastre de Waterloo.

Avesnes, 14 juin 1815.

Soldats,

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux; nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône! Aujourd'hui, cependant, coalisés contre nous, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre : eux et nous ne sommes-nous plus les mêmes hommes?

Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois; à Montmirail, un contre six.

Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont soufferts¹!

1. Il n'y a nulle exagération dans cette remarque (cf. Geisendorf, *Les prisonniers de guerre au temps du Premier Empire*).

Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause des princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples. Ils savent que cette coalition est insatiable. Après avoir dévoré douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer les États de deuxième ordre de l'Allemagne.

Les insensés ! Un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

Soldats, nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir ; mais, avec de la constance, la victoire sera à nous : les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis.

Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr !

XLI.

Waterloo

BULLETIN DE L'ARMÉE

Laon, 20 juin 1815.

Bataille de Mont-Saint-Jean (ou de Waterloo).

A neuf heures du matin, la pluie ayant un peu diminué, le 1^{er} corps se mit en mouvement et se plaça, la gauche à la route de Bruxelles et vis-à-vis le village de Mont-Saint-Jean, qui paraissait le centre de la position de l'ennemi. Le 2^e corps appuya sa droite à la route de Bruxelles, et sa gauche à un petit bois, à portée de canon de l'armée anglaise. Les cuirassiers se portèrent en réserve derrière, et la garde en réserve sur les hauteurs. Le 6^e corps, avec la cavalerie du général Domon, sous les ordres du comte Lobau¹, fut destiné à se porter en arrière de notre droite, pour s'opposer à un corps prussien qui paraissait avoir échappé au maréchal Grouchy et être dans l'intention de tomber sur notre flanc droit, intention qui nous avait été connue par nos rapports et par une lettre d'un général prussien que portait une ordonnance prise par nos coureurs. Les troupes étaient pleines d'ardeur.

On estimait les forces de l'armée anglaise à quatre-vingt mille hommes; on supposait que le corps prussien, qui pouvait être en mesure vers le soir, pouvait être de quinze

1. Mouton, (1770-1838).
« Mon Mouton est un lion »,
dira Napoléon.

2. Le frère de Napoléon avait déjà commandé l'aile droite de la Grande Armée pendant la campagne de Russie. Il fut le seul de la famille Bonaparte à montrer des dispositions militaires. Ses talents d'administrateur en Westphalie ne furent pas à la hauteur de son courage physique.

3. Drouet (1765-1844). Il était resté à l'écart des combats de Ligny et des Quatre-Bras, par suite d'ordres contradictoires.

mille hommes. Les forces ennemies étaient donc de plus de quatre-vingt-dix mille hommes; les nôtres étaient moins nombreuses.

A midi, tous les préparatifs étaient terminés, et le prince Jérôme, commandant une division du 2^e corps, destinée à en former l'extrême gauche, se porta sur le bois dont l'ennemi occupait une partie. La canonnade s'engagea; l'ennemi soutint par trente pièces de canon les troupes qu'il avait envoyées pour garder le bois. Nous fîmes aussi de notre côté des dispositions d'artillerie. A une heure, le prince Jérôme² fut maître de tout le bois, et toute l'armée anglaise se replia derrière un rideau. Le comte d'Erlon³ attaqua alors le village de Mont-Saint-Jean et fit appuyer son attaque par quatre-vingts pièces de canon. Il s'engagea là une épouvantable canonnade, qui dut beaucoup faire souffrir l'armée anglaise. Tous les coups portaient sur le plateau. Une brigade de la 1^{re} division du comte d'Erlon s'empara du village de Mont-Saint-Jean; une seconde brigade fut chargée par un corps de cavalerie anglaise, qui lui fit éprouver beaucoup de pertes. Au même moment, une division de cavalerie anglaise chargea la batterie du comte d'Erlon par sa droite et désorganisa plusieurs pièces; mais les cuirassiers du général Milhaud chargèrent cette division, dont trois régiments furent rompus et écharpés.

Il était trois heures après midi. L'Empereur fit avancer la garde pour la placer dans la plaine, sur le terrain qu'avait occupé le 1^{er} corps au commencement de l'action, ce corps se trouvant déjà en avant. La division prussienne, dont on avait prévu le mouvement, commença alors à s'engager avec les tirailleurs du comte Lobau, en plongeant son feu sur tout notre flanc droit. Il était convenable, avant de rien entreprendre ailleurs, d'attendre l'issue qu'aurait cette attaque. A cet effet, tous les moyens de la réserve étaient prêts à se porter au secours du comte Lobau et à écraser

le corps prussien lorsqu'il se serait avancé.

Cela fait, l'Empereur avait le projet de mener une attaque par le village de Mont-Saint-Jean, dont on espérait un succès décisif; mais, par un mouvement d'impatience si fréquent dans nos annales militaires, et qui nous a été souvent si funeste, la cavalerie de réserve, s'étant aperçue d'un mouvement rétrograde que faisaient les Anglais pour se mettre à l'abri de nos batteries, dont ils avaient déjà tant souffert, couronna les hauteurs de Mont-Saint-Jean et chargea l'infanterie. Ce mouvement, qui, fait à temps et soutenu par les réserves, devait décider de la journée, fait isolément et avant que les affaires de la droite fussent terminées, devint funeste. N'ayant aucun moyen de le contremander, l'ennemi montrant beaucoup de masses d'infanterie et de cavalerie, et les deux divisions de cuirassiers étant engagées, toute notre cavalerie courut au même moment pour soutenir ses camarades. Là, pendant trois heures, se firent de nombreuses charges qui nous valurent l'enfoncement de plusieurs carrés et six drapeaux de l'infanterie anglaise, avantage hors de proportion avec les pertes qu'éprouvait notre cavalerie par la mitraille et les fusillades. Il était impossible de disposer de nos réserves d'infanterie jusqu'à ce qu'on eût repoussé l'attaque de flanc du corps prussien. Cette attaque se prolongeait toujours et perpendiculairement sur notre flanc droit. L'Empereur y envoya le général Duhesme avec la jeune garde et plusieurs batteries de réserve. L'ennemi fut contenu, fut repoussé et recula; il avait épuisé ses forces et l'on n'en avait plus rien à craindre. C'est ce moment qui était celui indiqué pour une attaque sur le centre de l'ennemi.

Comme les cuirassiers souffraient par la mitraille, on envoya quatre bataillons de la moyenne garde pour protéger les cuirassiers, soutenir la position, et, si cela était possible,

4. Ney, qui n'est pas nommé, porte la responsabilité de cet échec.

5. C'est ici qu'intervient l'analyse de Jomini qui met en relief quatre faits : le faux mouvement que provoqua l'arrivée de Blücher; la fermeté de l'infanterie anglaise; le temps pluvieux qui rendait les mouvements offensifs très pénibles; la formation du premier corps en masses trop profondes.

dégager et faire reculer dans la plaine une partie de notre cavalerie. On envoya deux autres bataillons pour se tenir en potence sur l'extrême gauche de la division qui avait manœuvré sur nos flancs, afin de n'avoir de ce côté aucune inquiétude; le reste fut disposé en réserve, partie pour occuper la potence en arrière de Mont-Saint-Jean, partie sur le plateau, en arrière du champ de bataille qui formait notre position de retraite.

Dans cet état de choses, la bataille était gagnée; nous occupions toutes les positions que l'ennemi occupait au commencement de l'action; notre cavalerie ayant été trop tôt et mal employée, nous ne pouvions plus espérer de succès décisifs ⁴. Mais le maréchal Grouchy, ayant appris le mouvement du corps prussien, marchait sur le derrière de ce corps, ce qui nous assurait un succès éclatant pour la journée du lendemain. Après huit heures de feu et de charges d'infanterie et de cavalerie, toute l'armée voyait avec satisfaction la bataille gagnée et le champ de bataille en notre pouvoir ⁵.

Sur les huit heures et demie, les quatre bataillons de la moyenne garde qui avaient été envoyés sur le plateau au-delà de Mont-Saint-Jean pour soutenir les cuirassiers, étant gênés par la mitraille de l'ennemi, marchèrent à la baïonnette pour enlever ses batteries. Le jour finissait; une charge faite sur leur flanc par plusieurs escadrons anglais les mit en désordre; les fuyards repassèrent le ravin; les régiments voisins, qui virent quelques troupes appartenant à la garde à la débandade, crurent que c'était de la vieille garde et s'ébranlèrent : les cris « Tout est perdu ! la garde est repoussée ! » se firent entendre. Les soldats prétendent même que sur plusieurs points des malveillants apostés ont crié « Sauve qui peut ! » Quoi qu'il en soit, une terreur panique se répandit tout à la fois sur tout le champ de bataille; on se précipita dans le

plus grand désordre sur la ligne de communication; les soldats, les canonniers, les caissons se pressaient pour y arriver; la vieille garde qui était en réserve en fut assaillie et fut elle-même entraînée.

Dans un instant l'armée ne fut plus qu'une masse confuse, toutes les armes étant mêlées, et il était impossible de reformer un corps. L'ennemi, qui s'aperçut de cette étonnante confusion, fit déboucher des colonnes de cavalerie; le désordre augmenta; la confusion de la nuit empêcha de rallier les troupes et de leur montrer leur erreur.

Ainsi une bataille terminée, une journée finie, de fausses mesures réparées, de plus grands succès assurés pour le lendemain, tout fut perdu par un moment de terreur panique. Les escadrons de service même, rangés à côté de l'Empereur, furent culbutés et désorganisés par ces flots tumultueux, et il n'y eut plus d'autre chose à faire que de suivre le torrent. Les parcs de réserve, les bagages qui n'avaient point repassé la Sambre, et tout ce qui était sur le champ de bataille, sont restés au pouvoir de l'ennemi. Il n'y a eu même aucun moyen d'attendre les troupes de notre droite; on sait ce que c'est que la plus brave armée du monde lorsqu'elle est mêlée et que son organisation n'existe plus⁶.

L'Empereur a passé la Sambre à Charleroi le 19, à cinq heures du matin. Philippeville et Avesnes ont été données pour point de réunion. Le prince Jérôme, le général Morand et les autres généraux y ont déjà rallié une partie de l'armée. Le maréchal Grouchy, avec le corps de la droite, opère son mouvement sur la basse Sambre.

La perte de l'ennemi doit avoir été grande, à en juger par les drapeaux que nous lui avons pris et par les pas rétrogrades qu'il avait faits; la nôtre ne pourra se calculer qu'après le ralliement des troupes. Avant que le désordre éclatât, nous avions déjà éprouvé des pertes

6. Napoléon ne dissimule pas la terreur qui s'empara de l'armée. Celle-ci fut en effet très vive [cf. le dernier livre sur *Waterloo*, de Robert Margerit, pp. 391-395].

considérables, surtout dans notre cavalerie, si funestement et pourtant si bravement engagée. Malgré ces pertes, cette valeureuse cavalerie a constamment gardé la position qu'elle avait prise aux Anglais et ne l'a abandonnée que quand le tumulte et le désordre du champ de bataille l'y ont forcée. Au milieu de la nuit et des obstacles qui encombraient la route, elle n'a pu elle-même conserver son organisation.

L'artillerie, comme à son ordinaire, s'est couverte de gloire.

Les voitures du quartier général étaient restées dans leur position ordinaire, aucun mouvement rétrograde n'ayant été jugé nécessaire. Dans le cours de la journée, elles sont tombées entre les mains de l'ennemi.

Telle a été l'issue de la bataille de Mont-Saint-Jean, glorieuse pour les armées françaises, et pourtant si funeste.

XLII.

Seconde abdication

A L'ARMÉE

La Malmaison, 25 juin 1815.

Soldats!

Quand je cède à la nécessité qui me force de m'éloigner de la brave armée française, j'emporte avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera, par les services éminents que la patrie attend d'elle, les éloges que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent pas lui refuser.

Soldats, je suivrai vos pas, quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi, nous avons été calomniés. Des hommes indignes d'apprécier vos travaux ont vu, dans les marques d'attachement que vous m'avez données, un zèle dont j'étais le seul objet : que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant, et que, si j'ai quelque part à votre affection, je le dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune.

Soldats, encore quelques efforts et la coalition est dissoute. Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter.

Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français; soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai

connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles.

Désormais commence une nouvelle — et ultime — période : celle des dictées de Sainte-Hélène.

Table des illustrations

Frontispice. La Table d'Austerlitz, plus communément appelée « Table des Maréchaux ».	IX
1. Couplets en rébus sur Bonaparte.	15
2. Bonaparte dans sa loge au Théâtre Français.	31
3. Bonaparte et son épouse se promenant à la Malmaison.	41
4. Madame Bonaparte dessinant le portrait du Premier Consul.	59
5. Portrait de Bonaparte Premier Consul	85
6. Nomination de Bonaparte à l'armée d'Italie.	89
7. Les troupes françaises en Italie. <i>Vue de Dego.</i>	115
8. Le triomphe des armées françaises.	211
9. Bonaparte remettant une écharpe tricolore à un bey d'Égypte.	227
10. Bonaparte sur la plus haute des pyramides d'Égypte.	231
11. Le sphinx près des pyramides.	235
12. Bonaparte à son retour d'Égypte.	243
13. <i>Premier bulletin de la Grande Armée.</i>	263
14. La reddition d'Ulm.	281
15. La bataille d'Iéna.	305

- | | |
|--|-----|
| 16. L'arrivée de Napoléon Bonaparte aux environs de Bayonne. | 335 |
| 17. Le bivouac de Napoléon avant la bataille de Wagram. | 363 |
| 18. <i>Le cavalier blessé</i> par Géricault. | 417 |

Bibliographie

RECUEILS D'ŒUVRES LITTÉRAIRES ET D'ÉCRITS MILITAIRES DE NAPOLÉON

Tous les recueils cités sont très incomplets. « La plupart d'entre eux ayant été faits dans un but d'édification napoléonienne ne peuvent rendre tous les services qu'on serait en droit d'en attendre » (Villat, Napoléon, p. LXVI).

- | | |
|-----------|---|
| 1821-1822 | <i>Œuvres complètes.</i> 5 vol. in-8°, éd. Panckoucke (on y trouve la <i>Lettre à Buttafoco</i> , le <i>Souper de Beaucaire</i> et quelques écrits militaires). |
| 1822-1823 | <i>Œuvres complètes.</i> 6 vol. in-8°, Stuttgart et Tübingen. |
| 1827 | <i>Œuvres choisies.</i> 4 vol. in-32, Librairie ancienne et moderne (le <i>Souper</i> , des rapports et des lettres, des jugements de Napoléon, publiés par Berriat Saint-Prix). |
| 1829 | <i>Œuvres choisies.</i> 6 vol. in-32 (choix par M. B., général de division de l'ex-Vieille Garde). |
| 1840 | <i>Œuvres littéraires et politiques.</i> 1 vol. in-12, 272 p., éd. Delloye (introduction du Bibliophile Jacob). |
| 1842 | <i>Souvenirs de la jeunesse de Napoléon tirés de ses manuscrits inédits.</i> 1 vol. in-8°, 30 p. (Libri publie des fragments des manuscrits de Bonaparte antérieurs à 1793. Énorme retentissement). |
| 1843 | <i>Œuvres choisies.</i> 1 vol. in-18, 504 p. (le choix est précédé d'une étude littéraire de Pujol). |

- 1853-1865 *Œuvres choisies*. 4 vol. in-12, éd. Didot (notes historiques de Kermoyan).
- 1887-1888 *Œuvres littéraires*. 4 vol. in-12, éd. Savine (publication importante due à Tancrède Martel).
- 1895 *Napoléon inconnu. Papiers inédits (1786-1793)* publiés par Frédéric Masson et Guido Biagi. 2 vol. in-8° (première édition intégrale des manuscrits du fonds Libri de Florence).
- 1913 *Textes choisis et commentés par E. Guillon*. 1 vol. in-16, 316 p.
- 1921 *Lettres, bulletins et proclamations*. 1 vol. in-16, 88 p. Introduction et notes par Roger Peyre.
- 1929 *Manuscrits de Napoléon (1793-1795) en Pologne*, publiés par Simon Askenazy. 1 vol. in-fol. 118 p. (prolonge le *Napoléon inconnu* de Masson).
- 1929 *Le Souper de Beaucaire*. 1 vol. in-16, 48 p. (préface importante d'Édouard Driault).
- 1929 *Le Discours de Lyon*. 1 vol. in-16, 104 p. (préface de Driault).
- 1939 *Lettres, discours, proclamations, ordres et messages*. 1 vol. in-16, 654 p. (notice de Prod'homme).
- 1947 *Écrits philosophiques et politiques de Napoléon I^{er}*. 1 vol. in-16, 232 p. (choix de F. Tous-saint).
- 1955 *Textes inédits* publiés par Nadine Tomiche. 1 vol. in-16, 207 p. (fonds Masson de la Bibliothèque Thiers et Bibliothèque de l'Institut).
- 1964 *Proclamations, ordres du jour, bulletins de la Grande Armée*. 1 vol. in 10 × 18, 192 p. (présentation de Jean Tulard. Contient les proclamations et bulletins que l'on peut attribuer à Napoléon lui-même).

Index

des noms propres

établi par
Umberto Todisco
Diplômé de l'École Pratique des Hautes Études

- AALEN. III; 266, 274.
AAR. II; 173.
AARAU. II; 170, 179.
ABBAS DE MÉRU. I; 446.
ABBAYE. II; 176.
ABBOT. I; 212.
ABDALLAH. I; 438, 439, 442, 443.
ABDALMELEK. I; 439, 440.
ABDARRAHMAN. I; 435, 437, 439, 440.
ABENSBERG. III; 353, 355.
ABOU-AYOUB. I; 438.
ABOUBEKRE. I; 433, 439.
ABOUKIR. III; 239, 293.
ABOUL-ABBAS-SAFFAH. I; 442.
ABOU-MOSEM. I; 442.
ABOU-SOFIAN. I; 437.
ABRAMO DI CAMPO FREGOSO. II; 196.
ABSTGMÜND. III; 266.
ABYSSINIE. II; 43.
ACANTHE. I; 129.
ACAPULCO. I; 399.
ACHAÏE. I; 128.
ACHÉ (d'). I; 345.
ACHEMENIDES. I; 120.
ACHÉRON. I; 127.
ACMET-CHID. I; 272.
AÇORES. I; 402 / II; 43.
ACQUIL. II; 460 / III; 129.
ACRE. III; 237, 238.
ACRITO. II; 358, 360, 361, 364.
ACTIUM. I; 127.
ADDA. III; 134, 138, 147.
ADDINGTON. III; 37, 45.
ADERKLAA. III; 366.
ADIGE. III; 151, 174, 186, 195, 197, 201.
ADIMANTE. I; 373.
ADORNO. II; 98, 114.
ADRIATIQUE (mer). III; 207.
ADRIEN 1^{er}. II; 208.
ADRIEN IV. I; 172.
AEGOS POTAMOS. I; 151.
AFRIQUE. I; 108, 111, 114, 384, 390, 393, 399, 400, 419, 420, 438, 445 / II; 21, 41, 43, 44, 46, 80, 111, 207, 292 / III; 237.
AGAMEMNON. I; 130.
AGATHOCLE. I; 110.
AGÉSILAS. I; 122, 151.
AGOGNA. III; 130, 133.
AGRAULE. I; 139.
AGREDA (Marie). II; 160.
AGRIGENTE. I; 144.
AHMED-ERB-COTHAÏR. I; 446.
AIESHA. I; 433, 436.
AIGUILLON (d'). I; 261, 263, 333, 334.
AIX-EN-PROVENCE. II; 112, 380, 381, 382, 384.
AJACCIO. II; 133, 142, 143, 146, 307, 308, 309, 320, 349, 350, 351, 355, 372, 375.
ALASSIO. II; 415.
ALBA. III; 126, 127.
ALBAREDO. III; 196.
ALBEMARLE. I; 226.
ALBERT 1^{er} (d'Autriche). II; 172.
ALBERT (fils de Bérenger III). II; 219.
ALBITTE. II; 385, 386, 396.
ALBUQUERQUE (Alphonse). I; 384, 385.
ALCALA. III; 346.
ALCÉE. I; 130.
ALCIBIADE. I; 150.
ALCORAN. I; 433, 436.
ALDOBRANDINI. III; 370.
ALEP. I; 277, 382, 434.
ALEXANDRE 1^{er} (Empereur de Russie). III; 39, 287, 333, 391, 395, 399, 401, 421.
ALEXANDRE VII. II; 160.
ALEXANDRETTA. I; 382.
ALEXANDRE LE GRAND. I; 68, 106, 107, 129, 173, 184, 431 / II; 205, 206, 293, 294 / III; 226, 395.
ALEXANDRIE (Égypte). I; 106, 107, 436 / III; 237, 239, 241, 273.
ALEXANDRIE (ville d'Italie). II; 431 / III; 48, 127, 130, 249.
ALFRED. I; 165, 166, 167.
ALGAJOLA. II; 123.
ALGER. I; 329.
ALI (Gendre de Mahomet). I; 435, 436, 437.
ALI. II; 44.
ALLE. III; 327, 328, 330, 331.

- ALLEMAGNE. I: 46, 315, 341 / II: 12, 43, 44, 159, 166, 204, 404, 405, 406, 407, 408 / III: 25, 26, 37, 39, 64, 71, 77, 151, 213, 233, 239, 269, 304, 337, 353, 381, 384, 399, 400.
- ALLEN. I: 207.
- ALMAMON. II: 207.
- ALMANZOR. I: 443.
- AL-NAKÈS. I: 442.
- ALPES. I: 112, 394 / II: 174, 406, 407, 420, 425, 431, 435 / III: 45, 122, 233.
- ALPES (Armée). III: 127, 186.
- ALPES MARITIMES. II: 426, 435.
- ALPES MARITIMES (garnison). III: 202.
- ALPES WURTEMBOURGEOISES. III: 269.
- ALPHÉE. I: 128, 144.
- ALPHONSE 1^{er} (roi d'Aragon). II: 97.
- ALTARE. II: 426, 431.
- ALTHOF. III: 321.
- ALVINZY. III: 193, 195, 201, 203, 204.
- ALZIRE. II: 277, 278.
- AMAZONE. II: 44.
- AMBRIORIX. III: 81.
- AMBRACIE. I: 127.
- AMBROGIO. II: 108.
- AMBOISE AURÈLE. I: 159.
- AMELINE. II: 154.
- AMELOT. I: 345, 454.
- AMÉRIQUE. I: 343, 355, 390, 417 / II: 41, 72, 277, 278.
- AMESTRIS. I: 120.
- AMICUS. I: 282 / III: 46, 56, 65, 70.
- AMIDEL. II: 220.
- AMIENS. III: 43, 45, 46, 56, 65, 70.
- AMILCAR. I: 110.
- AMIN. I: 445.
- AMMIEN MARCELIN. II: 208.
- AMORY (Roger d'). I: 187.
- AMPHIPOLIS. I: 129.
- AMPUGNANI (d'). II: 93.
- AMROU. I: 434, 435, 436, 437.
- AMROU-BEN-AL-AS. I: 438.
- AMROU-EBN-BÉKER. I: 437.
- AMROUD-EBN-SAÏA. I: 439.
- AMUOR. I: 397.
- AMYCLÉE. I: 128.
- AMYRTÉE SAÏTÉ. I: 105.
- ANACHÉON. I: 146.
- ANANIAS. I: 116.
- ANATOLIE. I: 438.
- ANAXILAS. I: 144.
- ANCONÉ. III: 205.
- ANDALOUSIE. III: 340.
- ANDELY (Hugues). I: 187.
- ANDELY. II: 28-29.
- ANDREADE (Simón d'). I: 385.
- ANDREOSSY. III: 133, 170, 199.
- ANDROMAQUE. II: 277.
- ANDROS. I: 129, 148.
- ANDRY. I: 410.
- ANGLETERRE. I: 159, 162, 163, 164, 165, 166, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 178, 184, 185, 187, 190, 194, 195, 203, 206, 207, 208, 210, 214, 225, 228, 231, 233, 254, 255, 257, 286, 315, 338 / II: 20, 21, 44, 47, 71, 371, 390 / III: 23, 24, 26, 27, 28, 37, 38, 39, 40, 45, 47, 48, 50, 52, 57, 64, 65, 66, 71, 72, 75, 76, 77, 162, 208, 223, 225, 239, 261, 269, 270, 279, 280, 283, 294, 373.
- ANGOUËME (duc). II: 12.
- ANJOU (duc). I: 172 / II: 188.
- ANNE DE BOLEYN. I: 201.
- ANNE DE BRETAGNE. I: 354.
- ANNE DE MONTMORENCY. II: 194.
- ANNIBAL. I: 111, 112, 113.
- ANROUX. II: 154.
- ANSELME. I: 171.
- ANTALCIDE. I: 151.
- ANTIBES. II: 112, 459.
- ANTICYRE. I: 128.
- ANTI-LIBAN. I: 277.
- ANTILLES. I: 343 / II: 43.
- ANTIPAROS. I: 402.
- ANTONINI. I: 294.
- APENNINS. II: 425, 426 / III: 122, 147.
- APIS. I: 106, 118, 130.
- APOLDA. III: 308.
- APOLLON. I: 118, 142.
- APOLLONIE. I: 129.
- APPENZEL. II: 165, 167, 168.
- AQUIRA (Rabbin). I: 350.
- AQUILÉE. II: 219.
- ARABIE. I: 107, 108, 116, 117, 345, 382, 384, 400, 420, 431, 439, 440, 445 / II: 43, 46, 207 / III: 40.
- ARABIQUE (Golfe). II: 44.
- ARACAN. I: 420.
- ARAGON. III: 348.
- ARAGON (Catherine d'). I: 205.
- ARANDA. I: 352.
- ARANJUEZ. III: 347.
- ARBELLE. II: 293.
- ARCADIE. I: 128.
- ARCATÉ. II: 48.
- ARCHIAS LE CORINTHIEN. I: 143, 144.
- ARCHIDAMUS. I: 151.
- ARCHIMÈDE. I: 130.
- ARCHIPEL. II: 43.
- ARCIS-SUR-AURE. III: 419.
- ARCOLE. III: 196, 196, 197, 198, 204.
- ARCY (d'). I: 293.
- ARDENNES. II: 149.
- ARÉNA. II: 143.
- ARÉTHUSE. I: 144.
- ARGENSON (d'). I: 334.
- ARGENTEAU. III: 103.
- ARGENTIÈRE. II: 431.
- ARGILEONIS. I: 73.
- ARGINUSES. I: 150.
- ARGOLIDE. I: 128.
- ARGOS. I: 128, 130, 149.
- ARGUS. I: 88, 130.
- ARGYLE (comte d'). I: 231.
- ARIMANIUS. I: 126.
- ARISTIDE. I: 70, 138, 141, 146.
- ARISTON. I: 373.
- ARISTOGITON. I: 152.
- ARISTOMÈNE. I: 147.
- ARISTOPHANE. I: 130.
- ARISTOTE. I: 109, 125, 129, 389, 403, 404, 409 / II: 160.
- ARLES. I: 369, 441 / II: 383, 385.
- ARMÉNIE. I: 116, 395, 438, 445.

- ARNAULD. II; 159, 160.
 ARNO. II; 219 / III; 161.
 ARRAS (Évêque). III; 56.
 ARRIGHI DE CASANOVA (duc de Padoue). III; 367.
 ARRIGO IL BEL MESSERE. II; 78.
 ARRIGO DELLA ROCCA. II; 94, 95, 101.
 ARSACE. I; 115, 116.
 ARSINOË. I; 276.
 ARTAXERXÈS. I; 120, 121.
 ARTHUR. I; 165.
 ARTOIS. I; 195.
 ARTOIS (Robert 1^{er} d'). I; 70.
 ARTOIS (comte d'). I; 333, 355 / II; 12, 15.
 ARTOIS (comtesse d'). I; 342.
 ARTOXARE. I; 120.
 ARTYPHUIS. I; 120.
 ARUNDEL (comte d'). I; 192, 193.
 ASFELD. I; 295.
 ASHLEY. I; 226, 227.
 ASIE. I; 108, 116, 129, 133, 151, 275, 277, 419, 420 / II; 41, 43, 44, 46, 47 / III; 79, 237.
 ASIONGABER. I; 107.
 ASKEW. I; 204.
 ASPERN. III; 365, 367, 368.
 ASPIS. I; 122.
 ASPRETTO. II; 349, 350, 351.
 ASSINIBOIS. I; 393.
 ASSUR. I; 114.
 ASSYRIE. I; 114, 115, 116, 117, 445.
 ASTIAGE. I; 117.
 ASTLEY. I; 219.
 ATALIBA. II; 277.
 ATESFORD. I; 219.
 ATHELSTAN. I; 166.
 ATHÉNÉE. I; 115.
 ATHÈNES. I; 128, 130, 131, 132, 133, 138, 139, 141, 142, 144, 148, 149, 150, 151, 152 / II; 71, 265, 274.
 ATLANTIQUE (Océan). I; 390, 399.
 ATRÉE. I; 130.
 ATILA. II; 219.
 ATTIQUE. I; 71, 128, 133.
 AUBIGNY (comte d'). I; 346.
 AUBI. II; 155.
 AUERSTAEDT (duc d'). Cf. DAVOUT.
 AUERSTAEDT (bataille). III; 307.
 AUGEREAU. III; 105, 106, 107, 113, 117, 126, 129, 130, 138, 150, 151, 154, 157, 166, 174, 175, 176, 177, 180, 183, 190, 195, 196, 197, 198, 310, 319, 320, 322, 323, 412, 427.
 AUGSBOURG. II; 52 / III; 274, 352.
 AUGUSTE. II; 277.
 AUGUSTIN. I; 162, 163.
 AULIDE. I; 128.
 AUSTERLITZ. III; 291, 292, 295, 297, 298, 316, 317, 318, 331, 373, 375, 399, 428, 433.
 AUSTRASIE. II; 29, 30.
 AUTRICHE. I; 253, 254 / II; 404, 408, 435 / III; 24, 25, 26, 27, 38, 64, 173, 208, 261, 372.
 AUTRICHE (Empereur) François 1^{er}. III; 297, 299, 347, 349, 370.
 AUTRICHE (Maison). III; 208, 279, 354.
 AUTRICHE (souverain). III; 349.
 AUTUN. I; 6.
 AUVERGNE (comte d'). II; 194.
 AUVERGNE (gentilhomme). II; 192.
 AVESNES. III; 433, 439.
 AVIGNON. II; 379, 380, 381, 383, 387, 392, 393.
 AUXONNE. I; 369.
 AYLOFFE. I; 231.
 AZARIAS. I; 116.
 AZINCOURT. I; 194.
 BABINGTON. I; 207.
 BAB EL MANDER. II; 44.
 BABYLONE. I; 114, 115, 117, 118, 121, 122, 125, 350.
 BACCHUS. I; 152.
 BACIOCCHI (Baptiste). II; 317.
 BACON. I; 210.
 BACTCHÉ-SERAÏ. I; 272.
 BACTRICUS. I; 115.
 BADE. II; 179 / III; 25.
 BADE (électeur de). III; 266.
 BADE (prince de). III; 69.
 BADEN. III; 64.
 BAGNASCO. III; 113.
 BAHAR. II; 49.
 BAIEN. III; 344.
 BAILLY. II; 145.
 BAJAMONT TIEPOLO. I; 463.
 BALAGNE. II; 143, 356.
 BALATHIER. III; 403.
 BÂLE. II; 165 / III; 24.
 BÂLE (Évêque). II; 179, 182, 183.
 BALÉARES (Iles). I; 111.
 BALIOL. I; 184, 185, 189.
 BALL (Jean). I; 191.
 BALLET. III; 181.
 BALTIQUE (Mer). I; 396 / II; 43, 44 / III; 39.
 BAMBERG. III; 307.
 BANCROFT. I; 208.
 BANEL (général). III; 106.
 BANGOR. I; 163, 164.
 BANIER (Abbé). I; 146.
 BAR. II; 171.
 BARAC. I; 437.
 BARBADE. II; 20.
 BARBAGGIO. II; 138.
 BARBARIE. II; 43, 46.
 BARBAROUX. II; 386, 390.
 BARMÉCIDES. II; 207.
 BARNAVE. II; 145.
 BARNET. I; 198.
 BARRIÈRE. II; 154.
 BARRISON. I; 222.
 BARROIS. III; 406.
 BARROW. I; 153.
 BARRY (Mme du). I; 262, 342.
 BAR-SUR-AURE. III; 419.
 BARTENSTEIN. III; 327, 328.
 BARTHÉLÉMY (citoyen). III; 158.
 BASSANO (ville). III; 185, 186, 189, 190, 191, 193.
 BASSEVILLE. III; 122.
 BASTE. III; 361.
 BASTELICA. II; 79, 125.
 BASTIA. II; 123, 124, 133, 137, 143, 146, 324, 355, 360, 372, 373, 375.
 BASTILLE. I; 282, 322 / II; 153, 388.

- BAS-VALAIS. II; 174, 175.
 BATAVIE. III; 38.
 BATH. I; 200.
 BATTIFOLLO. III; 113.
 BAUDOIN DE FLANDRES. II; 192.
 BAUTZEN. III; 399, 401, 402, 403, 404, 405, 406.
 BAVIÈRE. I; 252, 258 / III; 64, 269, 279, 414.
 BAVIÈRE (armée). III; 273.
 BAVIÈRE (duc de). III; 69.
 BAVIÈRE (électeur de). III; 66, 270.
 BAYEUX (Évêque de). I; 170, 171.
 BAYONNE. II; 12, 15.
 BAZELLES. III; 362.
 BÉARN. II; 16.
 BEAR-PARK. I; 189, 191.
 BEAUCAIRE. II; 379, 387.
 BEAUCHAMPS. I; 192.
 BEAUDEAU (Abbé). I; 339.
 BEAUFREMONT (de). I; 346.
 BEAUJEU. II; 192, 194.
 BEAUJOLAIS. II; 194.
 BEAULIEU (général autrichien). III; 103, 127, 129, 130, 131, 134, 138, 139, 141, 143, 149, 151, 166, 203.
 BEAUMARCHAIS. I; 346, 353.
 BEAUMONT (général). III; 180, 289.
 BEAUVAIS (comte). I; 337.
 BEAUVAIS (Évêque). I; 176.
 BEAUVÉAU. I; 252.
 BEAUVILLIER. II; 188.
 BECK. I; 256.
 BECKET (Thomas). I; 173.
 BEDFORD (duc). I; 195.
 BEDLÖF DE NEWBURY. I; 229.
 BÈDRE. I; 432.
 BEHRING. II; 44.
 BEL. I; 114.
 BÉLÉBIS. I; 115.
 BELEGNO. I; 468.
 BELGIQUE. III; 24, 25, 287.
 BÉLISAIRE. II; 208.
 BELLARMIN. II; 157, 199.
 BELLEGARDE. III; 367.
 BELLIAUD. III; 199, 345.
 BELLISLE. I; 253.
 BELLUNE (duc). Cf. VICTOR.
 BÉNARÈS. II; 48.
 BENDER. III; 176.
 BENE. III; 125.
 BENGALÉ. II; 44, 48, 49 / III; 384, 420.
 BENIELLI. II; 317, 323, 327.
 BENNIGSEN. III; 333, 334, 411.
 BÉOTIE. I; 128.
 BÉRANGER III. II; 219.
 BÉRÉNIEL. I; 107.
 BÉRÉZINA. III; 383, 385, 387.
 BERG (grand duc de). Cf. MURAT.
 BERGAME. I; 466.
 BERGFRIEDE. III; 325.
 BERKHEIM (général). III; 385.
 BERLIN. I; 254, 255, 256 / III; 303, 315, 429.
 BERNADOTTE (prince de Ponte Corvo). III; 265, 266, 276, 277, 289, 290, 292, 308, 362, 364, 365.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. I; 387.
 BERNE. II; 165, 169, 173, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182 / III; 64, 66.
 BERNERS. I; 192.
 BERNIS (Cardinal de). I; 336.
 BERRY (duc de). I; 333 / II; 12.
 BERTHIER (Prince de Neuchâtel). III; 101, 119, 135, 138, 139, 159, 162, 251, 290, 313, 333, 342, 343, 389.
 BERTAIRE. II; 30.
 BERTHE. I; 162.
 BERTHOLD IV. II; 178.
 BERTHOLD V. II; 180.
 BERTHOLLET. III; 158.
 BERTRAND (général). III; 392, 393, 394, 403, 404, 412.
 BERWIELS. I; 184.
 BESSARABIE. I; 271.
 BESSIÈRES (maréchal). III; 251, 292, 313, 320, 333, 346, 355, 370, 378, 389.
 BETZIE (Jeanne). I; 240, 243.
 BEWERLEY. II; 277.
 BEX. II; 175.
 BEYRAND. III; 117, 138, 177.
 BEZOUT. I; 23.
 BIENNE. II; 179.
 BIESTRO. II; 431 / III; 105.
 BIGORRE. II; 16.
 BIGUGLIA. II; 140.
 BILLEMAY. I; 191.
 BIRON. II; 194.
 BISALTES. I; 119, 148.
 BISNAGAR. I; 383.
 BISSON. III; 329.
 BITAUT. II; 159.
 BITHYNIE. I; 112.
 BLAKE. I; 223, 225 / III; 348.
 BLACKEMBERG. I; 189.
 BLACKSTONE. III; 50.
 BLANC (Mont). II; 174, 435.
 BLANCHE. II; 43.
 BLANCHET (curé de Cours). I; 340
 BLOIS (Édit de). I; 322 / II; 193.
 BLOIS (États de). I; 335, 336.
 BLOOD. I; 228.
 BOADICÉE. I; 158.
 BOER. III; 385.
 BOERIS. II; 125.
 BOHÈME. I; 253, 254 / II; 43 / III; 274, 369.
 BOISCHULBERT. I; 285.
 BOLEYN (Anne de). I; 201, 202.
 BOLOGNE. I; 395 / II; 221 / III; 131, 157, 158, 161, 184, 207.
 BOMBARDIERS (régiment). I; 324.
 BOMBAY. I; 227 / II; 47.
 BON (général). III; 196, 230.
 BONAPARTE. I; 62, 63 / II; 229, 230, 231, 233, 236, 311, 312, 321, 322, 323, 329 / III; 29, 36, 46, 101, 215.
 BONAPARTE (Charles). I; 5, 6.
 BONAPARTE JÉRÔME (Prince) frère de Bonaparte. III; 436, 439.
 BONAPARTE JOSEPH. I; 5, 6 / II; 19.
 BONAPARTE LUCIEN. II; 19.
 BONET. III; 394, 404.
 BONETTI. II; 370.
 BONIFACE (Évêque de Mayence). II; 31.

- BONIFACE VIII. I; 344 / II; 200.
 BONIFACIO (Ville). I; 31 / II; 79, 80, 81, 84, 96, 97, 100, 105, 133, 324, 339, 340, 345, 346, 375.
 BONIFACIO (Adalberto). II; 80.
 BONIFACIO (Alberto) dit le Riche. II; 80.
 BONIFACIO (comte). Voir II; 80.
 BONNE ESPÉRANCE (Cap de). I; 107, 108, 381, 382, 393, 400 / III; 318.
 BONNER. I; 205.
 BONG. I; 468.
 BORDEAUX (Archevêque). I; 176, 345, 350.
 BORDEAUX (ville). II; 383.
 BORGHETTO. III; 138, 150, 153, 183.
 BORGO. II; 138.
 BORGOFORTE. III; 157.
 BORISOF. III; 385, 386, 387.
 BORMIDA. III; 107, 112, 193, 249.
 BORNÉO. II; 43.
 BORODINO. III; 375.
 BOROVSK. III; 377, 380.
 BORYSTHÈNE. III; 385.
 BOSCO. III; 129.
 BOSPHORE. I; 398.
 BOSSUET. II; 188.
 BOSTON. I; 343.
 BOSWORTH. I; 199.
 BOTZEN. III; 185.
 BOUCHARD LE BARBU. II; 192.
 BOUDET. III; 251.
 BOUDJAK. I; 271.
 BOUDRY. II; 178.
 BOUGAINVILLE. I; 346.
 BOUGON. III; 177.
 BOUILLON. I; 74, 336.
 BOULAINVILLIERS (de). I; 346.
 BOULOGNE. III; 265, 279.
 BOURBON (duc de). I; 355.
 BOURBON (Ile). II; 43.
 BOURBON (maison de). I; 468 / II; 194, 390 / III; 24, 431.
 BOURBONNAIS. II; 194.
 BOURCIER. III; 388.
 BOURET. I; 338.
 BOURGOGNE. I; 195, 198, 283, 345, 353 / II; 12, 29, 35, 382.
 BOURGOGNE (duc de). II; 188.
 BOURGUET. I; 392.
 BOURIGNON. II; 160.
 BOURRIENNE. I; 6.
 BOURSIER. II; 160.
 BOUVIERES. III; 322.
 BOYER (Adjudant général). III; 107.
 BOYNES. I; 262, 333.
 BRAHANT. I; 252.
 BRADSHAW. I; 222.
 BRAINTWARE. II; 20.
 BRAMBER. I; 192.
 BRANDEBOURG. I; 252, 255 / III; 395.
 BRASIDAS. I; 73.
 BRAUNAU. III; 276.
 BRÉDA. I; 227.
 BREFFUY. I; 175.
 BRENTA. III; 185, 189, 190, 201, 273.
 BRESCIA. III; 149, 174, 175, 178, 179.
 BRÉSIL. I; 396, 399, 421.
 BRESLAU. I; 252, 253, 255.
 BRESSE. I; 466.
 BREST. I; 354, 393 / III; 43.
 BRETAGNE. I; 56, 200, 257, 340, 344, 353 / II; 11, 194, 419, 420.
 BRETAGNE (duc). II; 188.
 BRIDWELL. I; 226.
 BRIL. I; 195.
 BRIEG. I; 252.
 BRIENNE (Loménie de). I; 336.
 BRIEY. II; 175.
 BRISGAW. II; 425.
 BRISSAC. II; 155.
 BRISSON. II; 153, 154.
 BRISSOT. II; 386, 390.
 BRISTOL (ville). 226.
 BRISTOL (comte). 211.
 BRITANNIQUES (Iles). I; 157 / II; 43.
 BRIXEN. III; 186.
 BROCARD. I; 165.
 BROGLIE. I; 253, 295, 341.
 BRONTE. I; 144.
 BROUSSIER. III; 368.
 BROWN. I; 254.
 BRUCE. I; 184, 185, 186, 188.
 BRÜHL. I; 256.
 BRUNCHAUT. II; 28, 29.
 BRUNET. III; 274.
 BRÜNN. III; 295.
 BRUNNER. II; 172.
 BRUNSWICK Ferdinand de (prince). I; 255.
 BRUNSWICK (maison). I; 468.
 BRUTUS. I; 67, 68, 73 / II; 73, 120, 134, 274, 277, 285 / III; 148.
 BRUXELLES. III; 435.
 BRUYÈRE (général). III; 408.
 BUCHAN. I; 185.
 BUCKINGHAM (duc). I; 196, 198, 199, 200, 211, 212, 227.
 BUFFON. I; 285, de 387 à 427 / II; 161.
 BUONDELMONTS. II; 220.
 BUPALUS. I; 146.
 BURGOS. III; 346, 348.
 BURKAL. I; 453.
 BURLEY. I; 192.
 BURNET. I; 243, 392.
 BUSSY D'AMBOISE. II; 193.
 BUTE. I; 257.
 BUTHROTE. I; 127.
 BUTHRED. I; 166.
 BUTTAFOCO. II; 133.
 BYELAND. I; 186.
 BYRON. I; 219.
 CAAB. I; 432.
 CABOCORSO. II; 46.
 CABRAL. I; 384.
 CACHEMIRE. I; 400.
 CADIX. III; 46, 344.
 CADOUAL (Georges). III; 56, 75, 77.
 CAEN. II; 383.
 CAËTAN. II; 153.
 CAFA. I; 272.
 CAFFARELLI. III; 289, 292.
 CAFRÉRIE. II; 43.

- CAGLIARI. II; 371.
 CAIRE. I; 276 / III; 229, 232, 233.
 CAIRO. II; 460 / III; 105.
 CALABRE. II; 219.
 CALAN. II; 206.
 CALAS. II; 158.
 CALCUTTA. II; 49.
 CALDIERO. III; 195, 197.
 CALERIA. II; 74.
 CALICUT. I; 108, 383.
 CALIFORNIE. II; 43.
 CALIGULA. I; 130 / II; 273.
 CALLAO. I; 402.
 CALLISTHÈNE. I; 125.
 CALVADOS. II; 383.
 CALVI (ville). II; 96, 100, 109, 373, 374, 375, 389.
 CALVI (port). II; 105.
 CALVIN. II; 182.
 CALVO (ville). II; 114.
 CALVO (Antonio). II; 100, 103.
 CALYDON. I; 128.
 CAMBAIE. I; 383, 384, 397.
 CAMBRAI. II; 191.
 CAMBRAY. I; 176.
 CAMBRÉSIS. II; 110.
 CAMBRIDGE (Université). I; 165, 218.
 CAMBRIDGE (ville). I; 159, 164, 170, 209.
 CAMBYSE. I; 107.
 CAMPO FORMIO. III; 25.
 CAMPO FREGOSO (Tommasino di). II; 104.
 CAMPO DELL'ORO. II; 349, 351.
 CAMPO FORMIO. III; 24, 25, 36.
 CAMPO MORO. II; 340.
 CANADA. I; 257 / II; 44.
 CANANOR. I; 384.
 CANARIES (Iles). I; 108, 381, 400 / II; 43.
 CANDAULE. I; 116.
 CANDIE. I; 127, 129, 321, 466 / II; 43.
 CANNES. I; 112 / II; 351.
 CANTORBÉRY (Archevêque). I; 162, 167, 169, 170, 172, 173, 174, 176, 180, 185, 188, 189, 193.
 CANTORBÉRY (saint Thomas). I; 203.
 CANUT II. I; 169.
 CAP CORSE. II; 375.
 CAP DE BONNE ESPÉRANCE. I; 107, 108, 381, 382, 393, 400 / III; 318.
 CAPEL HENRY. I; 229.
 CAPITELLO. II; 350.
 CAPO CORSO. I; 31.
 CAPOUL. III; 148.
 CAPPADOCE. I; 116.
 CAPPEL. II; 169.
 CAPRARA. II; 143.
 CAPRERA. II; 339.
 CAP SIERRA LÉONE. I; 381.
 CAP VERT. II; 43.
 CARCARE. II; 426; 431 / III; 103, 105; 111.
 CARDONE DI BOZIO. II; 122; 123.
 CARIGNAN. III; 126.
 CARINTHIE. III; 37, 213.
 CARLOMAN. II; 34.
 CAROLINES. I; 343, 421.
 CARPENTAIRIE. II; 43.
 CARRU. III; 125.
 CARTAUX. II; 379, 382, 385, 387.
 CARTHAGE. I; 81, 109, 111, 112, 113, 148, 150 / II; 71, 75, 285 / III; 223.
 CARTHAGÈNE. I; 111.
 CASABIANCA. II; 373.
 CASAL. III; 134, 135, 137, 138.
 CASAL MAGGIORE. III; 184.
 CASBIN. II; 207.
 CASPIENNE (mer). I; 117, 382, 398 / II; 44.
 CASSANO. III; 184.
 CASSETTA. II; 352.
 CASSINI (M^{me} de). I; 351.
 CASTA (Carlo). II; 104, 105.
 CASTEGGIO. III; 130.
 CASTEL GERIOLLO. III; 250.
 CASTELLAR. III; 339.
 CASTELLASSO. III; 130.
 CASTELLINO. III; 117.
 CASTELNOVO. III; 151, 184, 198.
 CASTEL SAN GIOVANNI. III; 133.
 CASTEL VECCHIO. II; 352.
 CASTIGLIONE. III; 150, 169, 173, 174, 175, 176, 177, 199.
 CASTIGLIONE (duc de). Cf. Augereau.
 CASTIGLIONE MANTOVANO. III; 154.
 CASTILLE. I; 200.
 CASTOR. I; 134.
 CASTRACANI (Castruccio). II; 223.
 CASTRIES (M. de). I; 342.
 CATANE. I; 144, 401.
 CATHERINE D'ARAGON. I; 205.
 CATHIAH. I; 440, 442.
 CATINAT. II; 136, 293.
 CATON. I; 11, 74 / II; 76, 94, 120, 136, 274, 277, 285.
 CATUS DECIANUS. I; 158.
 CAUCASE. I; 400 / II; 283, 285.
 CAULAH. I; 433.
 CAULAINCOURT. III; 313, 333.
 CAUSSE. III; 107, 111.
 CECCALDI (Antonio). II; 81.
 CÉCIL (comte de Salisbury). I; 208.
 CÉCROPS. I; 130, 131, 138.
 CELARVO. II; 79.
 CENIS (Mont). II; 426.
 CEOLRED. I; 164.
 CEOLWUFF. I; 163.
 CÉPHALE. I; 373.
 CEPHALÈNE. I; 129.
 CÉPHALONIE. I; 129, 466.
 CÉRAM. I; 400.
 CERCHI. II; 223.
 CERDIE. I; 169, 171, 183.
 CERESE. III; 153, 154, 169.
 CERIGO. I; 466.
 CERPLAN. I; 349, 384, 381, 385 / II; 43, 46.
 CERVONI. III; 107, 138.
 CÉSAR. I; 11, 52, 113, 157.
 CESARI (de). II; 141.
 GEVA. II; 426, 432, 436, 460 / III; 117, 118, 129.
 CÉVENNES. II; 384.
 CHABRAN. III; 191, 249.
 CHABUL. I; 445.
 CHALCIS. I; 128.
 CHALDÉE. I; 116, 445.
 CHÂLONS (comte). I; 337.
 CHÂLONS-SUR-MARNE (ville). III; 419.

CHAM. I; 107.
CHAMBAHLHAC. III; 199.
CHAMEROL III; 61.
CHAMILLARD. II; 187.
CHAMPAGNE. I; 195 / II; 193 / III; 303, 304.
CHAMPEAUX. III; 251.
CHAMPIONNET. III; 26.
CHANTOCÉ. II; 194.
CHARBONNIÈRES. II; 176.
CHARDIN. I; 398.
CHARENTON. I; 322.
CHARLEMAGNE. I; 68, 445 / II; 32, 33, 34, 181, 191, 35, 209, 219.
CHARLES 1^{er} (d'Angleterre). I; 211, 222, 238 / II; 57.
CHARLES II (d'Angleterre). I; 233, 237.
CHARLES (empereur). I; 252.
CHARLES II LE CHAUVÉ. II; 34, 191.
CHARLES III LE GROS. II; 34, 181.
CHARLES QUINT. I; 201, 282, 284, 285, 322 / II; 110, 293.
CHARLES VI. I; 195, 252, 284, 341 / II; 125.
CHARLES VII. I; 195, 252, 253, 283, 284, 347.
CHARLES (vicaire de Toscane). II; 222.
CHARLES LE BEL. I; 187.
CHARLES LE HARDI. II; 178.
CHARLES LOUIS DE HASBOURG PRINCE (archiduc). III; 213, 355, 356, 357, 364.
CHARLES MARTEL FILS DE PÉPIN D'HÉRISTAL. II; 30, 31, 33, 76.
CHARLEROI. III; 439.
CHARLESTOWN. I; 421.
CHARONDAS. I; 144, 145.
CHARRON. II; 156.
CHARTRES (duc de). I; 338.
CHARTRES (duchesse de). I; 336.
CHARYLDE. I; 400.
CHASSELoup-LAUBAT. III; 170, 171, 205.
CHÂTEAUNEUF-RANDON. III; 186, 202.
CHÂTEAUXROUX (M^{me} de). I; 341.
CHATEL (Jern). II; 156.
CHÂTELET. I; 337.
CHATHAM. III; 24.
CHAULNES (duc de). II; 187.
CHEK-ELBELET. I; 275.
CHÉOPS. I; 108.
CHEPAUK. II; 48.
CHÉPHREN. I; 108.
CHERASCO. III; 121, 125, 127, 173.
CHERBOURG. I; 6, 55.
CHÉRONÉE. I; 128.
CHERSONÈSE. I; 148.
CHICHESTER (évêque). I; 179, 181.
CHIESE. III; 149, 178.
CHI-HOANGLI. II; 203.
CHILDEBERT. I; 162 / II; 29.
CHILDÉRIC. II; 30, 31.
CHILL. I; 257.
CHILON. I; 146.
CHILPÉRIC. II; 191.
CHINE. I; 384, 390, 393, 395, 397 / II; 43, 44, 46, 203, 204, 205.
CHIO. I; 129, 149.
CHOBRAKHYYT. III; 229.
CROISEUL. I; 256, 262, 333, 334, 336, 338, 342, 343 / II; 135, 136, 138, 139. / III; 57.

CHON. II; 188.
CHOTANGA. I; 397.
CHOTUSITZ. I; 252.
CHRISTIAN VII. III; 35.
CHRISTIANE (mer). II; 44.
CHYPRE. I; 436 / II; 43.
CICACOLE. II; 48.
CICEREUS. II; 75, 274.
CICÉRON. I; 73 / II; 324.
CIGOGNA. I; 468.
CIMON. I; 70, 148.
CINARCA. II; 79.
CINCINATUS. I; 74 / II; 264, 293.
CINISWERTHA. I; 164.
CIRCASSIE. I; 271, 445.
CIRNES. II; 81.
CISALPINE. III; 38, 247.
CISMONE. III; 189.
CITHÉRON. I; 128.
CLARENCE (duc de). I; 197, 198.
CLARENDON. I; 227.
CLARKE (duc de Feltre). II; 20.
CLAUDE. I; 131.
CLAVES. II; 159.
CLAZOMÈNE. I; 129.
CLÉMENT IV. I; 182, 187.
CLÉMENT VII. I; 344.
CLÉMENT VIII. II; 156.
CLÉMENT XI. II; 161.
CLÉMENT (Jacques). II; 153, 154, 157.
CLÉOPÂTRE. I; 107.
CLERMONTOIS. II; 11.
CLÈVES (duché). I; 252.
CLIFFORD. I; 187, 227, 228.
CLITAPHON. I; 373.
CLIVE. II; 48.
CLODÉRIC. II; 191.
CLODION. II; 25.
CLOSTER SEWEN. I; 254.
CLOTHAIRE II. II; 29.
CLOVIS. II; 25, 26, 27, 28, 191.
CLUGNY. I; 345, 346.
CLYTEMNESTRE. I; 134.
CNIDUS. I; 129.
CNOSOS. I; 129.
COCADWALLA. I; 163.
CODRIN. I; 108, 384.
COCYTE. I; 127.
CODOGNO. III; 134, 135.
CODRUS. I; 131 / II; 94, 285.
COIGNY (maréchal). I; 295.
COINDET. III; 199.
COKE (Édouard). I; 213, 222.
COLBERT. I; 284.
COLBERT (général). II; 407.
COLBI (général). III; 118, 125, 127.
COLCHIDE. I; 116.
COLLI MARCHI. III; 118, 125, 127.
COLLOREDO. III; 170.
COLOGNE. I; 228.
COLOMBANO. II; 104, 105.
COLOMBANO PAOLO. I; 31.
COLONNA. II; 80.
COLONNA-CESARI. II; 335.
COLONNA (Ugo). II; 77.
COLOPHON. I; 129.

- CÔME. III; 145.
 COMMOLET. II; 155.
 COMPAGNIE DES INDES. I; 352.
 COMPANS. III; 293, 393, 404.
 COMPIÈGNE. I; 5.
 COMYN. I; 184, 185, 186.
 CONDAVIR. II; 48.
 CONDÉ. I; 68, 70, 71, 74 / II; 158 / III; 7.
 CONDOMIERO. I; 468.
 CONDORCET. II; 386, 390.
 CONFANS (maréchal de). I; 345.
 CONFUCIUS. I; 385 / II; 204, 205, 206.
 CONFUTZEE. II; 204.
 CONGO. I; 108, 381 / II; 43.
 CONI. II; 431 / III; 125, 127, 129.
 CONNAUGHT. I; 174, 175.
 CONNEWITZ. III; 412.
 CONROUX. III; 361.
 CONSTANTIN 1^{er} LE GRAND. III; 79, 80.
 CONSTANTIN (grand duc de Russie). III; 286, 292, 333, 334.
 CONSTANTINOPLE. III; 26, 186.
 CONSULAT. I; Int. XXVII.
 CONTI (prince). I; 336, 353.
 COOK. I; 232.
 COPENHAGUE. II; 272 / III; 39, 46, 66.
 COPHT. I; 106.
 COPRONYME. I; 394.
 CORAN. I; 273, 275.
 CORBINEAU. III; 370.
 CORCYRE. I; 129, 149.
 CORCYUS. I; 129.
 CORÉE. I; 397.
 CORFOU. I; 129, 466 / II; 43.
 CORINTHE. I; 128, 146, 149.
 CORINTHE (isthme). II; 44.
 CORK. I; 174.
 CORNARO. I; 468.
 CORNEILLE. II; 294.
 CORNOUAILLES. I; 334.
 CORNWALLIS (lord). III; 43.
 COROMANDEL. I; 381, 382, 384, 395 / II; 47, 48.
 CORONA. III; 173, 176, 201.
 CORONE. I; 128.
 CORRÈGE. II; 258.
 CORSAGLIA. III; 118.
 CORSE. I; 5, 6, 7, 29, 32, 33, 38, 72, 342, 369, 370 / II; 16, 43, 56, 62, 71, 72, 75, 76, 79, 80, 85, 96, 97, 99, 116, 118, 119, 120, 139, 140, 142, 144, 265, 340, 355, 356, 369, 375, 388 / III; 208.
 CORSO (Sampiero). I; 31.
 CORTE. II; 122, 123, 126, 144.
 COSTA (lieutenant). II; 316.
 CONSTANTIN (empereur). II; 208 / III; 79, 80.
 CONSTANTINOPLE. I; 271, 382, 438, 440, 446 / II; 112, 207.
 COSSERIA. III; 106, 108.
 COTANEO. II; 313.
 CÔTE D'OR. II; 382.
 CÔTES DU NORD. III; 57.
 COURAN. I; 271.
 COUFFAK. I; 438, 439, 442.
 COURTIN. II; 187.
 COXE. II; 181.
 COWEL. I; 208.
 CRAILSHEIM. III; 266.
 CRAMMER. I; 202, 203, 204, 206.
 CRÉCY. I; 189, 190.
 CRÉMA (cardinal). I; 172.
 CRÈME. I; 466.
 CRÉSUS. I; 117.
 CRÈTE. I; 127, 129, 145, 146.
 CRIDA. I; 159.
 CRIMÉE. I; 271, 341 / II; 44.
 CRISPUS. II; 208.
 CROMWELL (OLIVIER). I; 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 228 / II; 293.
 CROMWELL (THOMAS). I; 201, 202, 203, 238.
 CROSSEN (duc de). I; 252.
 CROTONE. I; 144, 148.
 CROYLAND. I; 167.
 CUANCA. II; 44.
 CUMBERLAND. I; 159, 254.
 CUME. I; 129.
 CUNAXA. I; 121.
 CURTUIS. II; 120.
 CUSTRIN. I; 255.
 CUTO. III; 151.
 CYANARE. I; 116.
 CYCLADES. I; 129.
 CYCLOPES. I; 144.
 CYDON. I; 129.
 CYLLÈNE. I; 128.
 CYRUS. I; 117, 121, 122, 123, 127, 152, 382.
 CYTHÈRE. I; 129.
 DABON. I; 346.
 DAGOBERT III. II; 30.
 DAHLMANN. III; 321.
 DALLEMAGNE. III; 130, 134, 138, 154, 169, 170, 175, 178, 181.
 DALMATIE. I; 395, 466 / III; 37.
 DALMATIE (duc de). cf. Soult.
 DALSTAN. I; 166.
 DAMADE-BÉLAIR. I; 355.
 DAMAS. I; 433, 437, 438, 440, 442.
 DANAUS. I; 130.
 DANDY. I; 228.
 DANEMARK. I; 52, 164, 165, 169, 341 / II; 42, 204 / III; 26, 38, 64.
 DANIEL (prophète). I; 116 / II; 129.
 DANUBE. II; 44, 165 / III; 186, 266, 267, 269, 276, 277, 325, 337, 361, 362, 371.
 DANZIG (duc) cf. Lefebvre.
 DANZIG (garnison). III; 371.
 DARDANELLES. I; 275.
 DARIUS. I; 104, 118, 120, 121, 276 / II; 207.
 DARMOUTH. I; 343.
 DATAME. I; 122.
 DAULTANNE. III; 311.
 DAUMESNIL. III; 370.
 DAUN. I; 254, 255, 256.
 DAUPHIN (fils de Louis XIV). II; 187, 188.
 DAVID. I; 107, 183.
 DAVIS (détroit). I; 398.
 DAVOUT (duc d'Auerstaedt). III; 265, 266, 289, 290, 291, 307, 308, 310, 311, 320, 321, 328, 352, 353, 355, 356, 362, 364, 365, 366, 367, 368, 369.

DEAN. I; 224, 345.
 DECÉLIE. I; 128.
 DECIUS. II; 120, 171, 208, 285, 390.
 DEFRAÏCE. III; 370.
 DEGO. III; 105, 107, 111, 112, 122, 191, 233, 301.
 DÉHAC. I; 438, 439.
 DÉJOCLE. I; 116.
 DELAITRE. III; 199.
 DELHL. I; 383 / II; 48.
 DELLA GROSSA (Giovan). II; 81.
 DÉLOS. I; 129, 147, 402.
 DELPRES. I; 128, 141, 142.
 DEMARATE. I; 136, 141, 142, 149.
 DÉMÉTHADE. I; 128.
 DÉMÉTHRIUS DE PHALÈRE. I; 138, 139.
 DÉMOCRÈDE DE CROTONE. I; 118.
 DÉMOCRITE. I; 409.
 DÉMONT. II; 431, 436 / III; 356.
 DÉMOSTHÈNE. I; 130, 142, 150.
 DENYS. I; 71.
 DEPPEN. III; 325.
 DÉRAR. I; 433.
 DERBY. I; 192, 193, 199, 232.
 DERGORVIL. I; 174.
 DERMOT MAC MOIRROUGH. I; 174, 175.
 DERROY. III; 355.
 DESAIX. III; 46, 229, 250, 251, 252.
 DESCARTES. II; 160.
 DESENZANO. III; 149, 150, 174, 176.
 DESGRÉE DU LOUP (comte). I; 354.
 DESJARDIN. III; 322.
 DES MASIS. I; 6 / II; 229, 230, 233, 236.
 DESNA. III; 378.
 DESPENCER. I; 187, 166, 188.
 DESPINOY. III; 119, 166, 178.
 DESSALLES. III; 361.
 DESSAU (prince). I; 252.
 DESVAUX. III; 394, 406.
 DETTINGEN. I; 297.
 DEUCALION. I; 130.
 DEUX-SICILE. I; 253 / III; 26, 66.
 DIAGORE L'ÉMILIE. I; 150.
 DIARBÉKIR. II; 44, 46.
 DICTÉE. I; 129.
 DIDON. I; 81.
 DIEU. I; 11, 48, 49, 50 / III; 24.
 DILLINGEN. III; 351.
 DIOLÉTIEN. III; 79, 80.
 DIODORE. I; 107, 157, 276, 390.
 DIOMÉDON. I; 151.
 DION. I; 70, 71, 72 / II; 120.
 DIV. I; 385.
 DIUKELSBÜLH. III; 266.
 DNIÉPER. II; 44.
 DODONE. I; 127.
 DOL. I; 334.
 DOLBEK. I; 234.
 DOLGOROUKI. III; 286, 294.
 DOMBRES. II; 194.
 DOMBROWSKI. III; 385.
 DOMINIQUE (frère). II; 158.
 DOMITIEN. II; 273.
 DOMMARTIN (général). III; 177, 184, 206.
 DOMNAU. III; 328.
 DOMON (général). III; 435.
 DON. II; 44.

DONATI. II; 220, 223.
 DONAUWOERTH. III; 266, 351.
 DORIA (Doge). II; 413.
 DORIA (amiral). II; 110.
 DORIA (Battista). II; 100.
 DORIA (Stefano). II; 113.
 DORIDE. I; 128, 129.
 DORNBERG. III; 308.
 DOVAL. I; 6.
 DOUET. I; 349.
 DOUMERE. III; 387.
 DOUVRES. I; 177.
 DRACON. I; 132.
 DRAKE. I; 207.
 DRAVE. III; 233, 401.
 DRESDE. I; 253 / III; 391, 401.
 DREUX-BREUZE. III; 22.
 DROUET. III; 290, 436.
 DROUOT (comte d'Erlon). III; 394, 406.
 DRUSES. I; 273, 276, 277.
 DURARH. II; 139.
 DUBLIN. I; 174.
 DUROIS CRANCÉ. II; 385, 386.
 DUCHAFFAUT DE BERNÉ. I; 346.
 DUFRESNE. I; 346.
 DUHESME (général). III; 437.
 DUJARD (général). III; 125.
 DULAUOV. III; 394, 406, 414.
 DUMAS (général). III; 201.
 DUMOUSTIER. III; 406.
 DUNES. I; 72.
 DUNKERQUE. I; 225.
 DUNSTAN. I; 166, 167, 168, 169.
 DUPAS. III; 138, 171.
 DUPÉRON. II; 156, 157, 158.
 DUPLÉ. II; 206.
 DUPONT. III; 330.
 DUPRAT. III; 370.
 DUPRÉ. I; 347.
 DUPRÉ DE SAINT-MAUR. I; 423.
 DUPUY. I; 6.
 DUPUIS (chef de Brigade). III; 112, 199.
 DURANEL. II; 380, 382, 385.
 DURHAM (évêque). I; 170, 171, 174, 192.
 DURHAM (province). I; 159.
 DURLACH. III; 265.
 DUROC (duc de Frioul). III; 290, 313, 408, 409.
 DUROSNE (général). III; 327.
 DURUTTE. III; 413.
 DUVAIR. II; 155.
 DUVERGIER DE HAURANNE. II; 159.
 DVINA. III; 380, 386, 387.
 DZIAMBOLLOUK. I; 271.
 EADBALD (roi de Kent). I; 163.
 EADBERT (roi de Kent). I; 164.
 EAST ANGLIE. I; 159, 164.
 EBBA (abbesse). I; 165.
 EBERHARD. II; 178.
 EBERSDORF. III; 369.
 ECBATANE. I; 116.
 ECHERWIN (roi saxon). I; 159.
 ECKMÜHL. III; 351, 356, 357, 428.
 ÉCOSSE. I; 159, 214, 184, 219, 221, 223, 226 / II; 176.

- ÉCOSSE (reine d'). I; 207.
 ÉCOSSE (roi d'). I; 185.
 ÉCOSSE (royaume d'). I; 188, 223.
 ÉCOSSE (trésorier d'). I; 208.
 ÉDESSE. I; 129.
 EDGAR AERHELING LE NOBLE (prince anglo-saxon). I; 171.
 EDGAR LE PACIFIQUE (roi d'Angleterre). I; 167, 168.
 ÉDIMBOURG. I; 221.
 ÉDOUARD (seigneur de Beaujeu). II; 194.
 ÉDOUARD I^{er}. I; 165, 168, 169, 170, 183, 184, 185, 186.
 ÉDOUARD II. I; 188, 193.
 ÉDOUARD III. I; 188, 189, 190, 196.
 ÉDOUARD IV. I; 199.
 ÉDRED (roi de Grande Bretagne). I; 166.
 ÉDRIC (duc de Mercie). I; 169.
 EDWIN (roi de Northumberland). I; 162, 166.
 EDWY. I; 166, 167.
 EGBERT (roi d'Angleterre). I; 164.
 ÉGÉE. I; 117, 127, 129, 130.
 ÉGERI. II; 171.
 ÉGIALLEE. I; 133.
 ÉGINE (île grecque). I; 129.
 ÉGYPTÉ. I; 104, 105, 106, 107, 110, 111, 114, 118, 120, 275, 276, 381, 382, 400, 401, 419, 436, 437, 438, 440, 445 / II; 43, 46 / III; 26, 46, 237, 238, 302, 395, 428.
 EL-ARISCH. III; 46.
 ÉLATH. I; 107.
 ELBE (fleuve). III; 315, 318, 372.
 ELBING. III; 372.
 ELCHINGEN (duc). Cf. Ney.
 ELCHINGEN (ville). III; 274, 277.
 ÉLÉE. I; 129.
 ÉLEUSIS. I; 128, 152.
 ELFRIDA (femme d'Edgar, roi d'Angleterre). I; 168.
 ÉLIDE. I; 128.
 ÉLISABETH I^{re} (reine d'Angleterre). I; 207, 208.
 ÉLISABETH (M^{me}). II; 12.
 ELLERO. III; 125.
 ELLIOT. III; 198.
 ELLORÉ. II; 48.
 ELSTER. III; 391, 392.
 ÉLY (île). I; 170.
 EMBÄREN. III; 229.
 ÉMERY. I; 328.
 ÉMILE (l'ancien). II; 269.
 ÉMONOT. II; 154.
 ÉMORE. I; 159.
 ENGHEN (Louis Antoine duc). III; 77.
 ENYALIUS. I; 139.
 ENZERSDORF. III; 361, 362, 365.
 ÉOLIE. I; 129.
 ÉON DE BEAUMONT (d'). I; 353.
 ÉPAMINONDAS. II; 113.
 ÉPERNAY. III; 419.
 ÉPERNON (duc). II; 158, 194.
 ÉPHÈSE. I; 129.
 ÉPICTÈTE. II; 206.
 ÉPIDAURE. I; 128, 129.
 ÉPIRE. I; 127.
 ÉRASME. II; 182.
 ERFÜRT. III; 312, 411, 412, 414, 415.
 ERLON (comte d'). Cf. Drouet.
 ERMENONVILLE. I; 350.
 ESCA. I; 159.
 ESCHYCE. I; 152.
 ESCULAPE. I; 128.
 ESCRIBAL. III; 347.
 ÉSOPE. II; 207.
 ESPAGNE. I; 111, 112, 144, 210, 225, 226, 252, 253, 257, 323, 350, 352, 395, 440 / II; 43, 191, 204, 405, 406, 407, 435 / III; 69, 202, 337, 344, 348.
 ESPINAC. II; 154.
 ESPINOSA. III; 345, 347, 348.
 ESSET (comte). I; 207, 216, 218, 231, 237, 238, 240.
 ESSEX (comité). I; 159, 191.
 ESSEX (comtesse). I; 239.
 ESSLING. III; 359, 365, 428.
 ESSLINGEN. III; 266.
 ESTAING (comte). I; 346, 349.
 ESTRÉES (maréchal d'). I; 228, 254.
 ESTRÉMADURE. III; 340.
 ÉSUS. I; 158.
 ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE. I; 347 / II; 12, 43.
 ÉTHELBURGE. I; 163.
 ÉTHELFAITH. I; 163.
 ÉTHELFLEDA. I; 165.
 ÉTHELGIV. I; 166, 167.
 ÉTHELRÉD. I; 169.
 ÉTHELRÉD (roi de Kent et de Wessex). I; 162, 164.
 ÉTHELWOLD. I; 168.
 ÉTHELWULF. I; 166.
 ÉTHIOPIE. I; 117, 420.
 ÉTIENNE DE BLOIS (roi d'Angleterre). I; 172, 177.
 ÉTIENNE III. II; 31.
 ETNA. I; 401.
 ÉTOLE. I; 128.
 ETTLINGEN. III; 266.
 EUBÉE. I; 129.
 EUCLIDE. I; 446.
 EUDES. I; 441.
 EUDES (frère d'Henri I^{er}). II; 193.
 EUGÈNE (de Savoie) PRINCE GÉNÉRAL. II; 125.
 EULER. I; 293.
 EUPHRATE. I; 382, 396, 397 / II; 44 / III; 338.
 EURE. II; 383.
 EURIPE. I; 129, 400.
 EURISTÉE. I; 130.
 EUROPE. I; 45, 46, 119, 275 / II; 41, 42, 44, 70, 77, 78, 79, 112, 114, 161, 265, 272, 382, 383, 435 / III; 24, 25, 26, 27, 28, 35, 38, 39, 45, 47, 48, 49, 64, 66, 69, 70, 72, 75, 148, 194, 207, 208, 217, 219, 223, 226, 234, 239, 241, 246, 253, 270, 280, 286, 294, 302, 304, 373, 400, 427, 433.
 EUROTAS. I; 128.
 EURYMÉDON. I; 150.
 EURYSTHÈNE. I; 134.
 ÉVANGILE. I; 43, 44, 48, 51, 52.
 EYLAU. III; 319, 320, 325, 327, 428.
 ÉZÉCHIEL. II; 129.
 FABIUS. II; 269.
 FARRICE D'ACQUAPENDENTE. I; 405.

- FABRICIUS. I; 74 / II; 293.
FADHEL. I; 444.
FAENZA. III; 161.
FAIRFAT THOMAS. I; 219, 220, 222.
FALKIRCK. I; 184.
FALLOPE. I; 420.
FARNÈSE. I; 468.
FATIME. I; 437.
FAUSTA. II; 208.
FAVART. I; 339.
FÉNELON. II; 188.
FENESTRE. III; 202.
FERDINAND 1^{er}. III; 274, 275, 276.
FERDINAND IV DE BOURBON. III; 26.
FERDINAND (Grand duc). III; 145.
FÈRE CHAMPENOISE. III; 419.
FERRARE. III; 158, 161, 184, 207.
FIESCHI. II; 106, 107.
FIFE (comte de). I; 185.
FIGARI. II; 346.
FILIPPINI. II; 81.
FINI. I; 468.
FIORELLA (général). III; 118, 119, 169, 180.
FIORENTINO (Francesco). II; 100.
FIRIMORBO. II; 92.
FISHER (cardinal). I; 202.
FISCHER (général). III; 379.
FLAMINIUS. I; 112.
FLANDRE (comtes). I; 286.
FLANDRE (région). I; 167, 195, 353, 403 / II; 11, 193.
FLAYE (comte colonel). III; 119.
FLETWOOD. I; 220, 225.
FLODDENFIELD. I; 200.
FLORENCE. II; 219, 220, 221, 222, 223 / III; 26, 64, 159, 162, 163.
FLORENT. I; 293.
FLORIDA BLANCA. III; 347.
FLORIDE. I; 343 / II; 43.
FLÛRE (Nicolas de). II; 179.
FOCCIA. II; 357, 362.
FO-HI. II; 203.
FOIX. II; 12.
FOLARD (chevalier). I; 328.
FOMBIO. III; 134, 135.
FONTAINEBLEAU. I; 346 / III; 381, 423, 425.
FONTANA (Félix). III; 163.
FORCE (duc de la). II; 195.
FORÊT NOIRE. III; 265, 267, 269.
FORMALI. II; 357, 360, 361, 362.
FORMINSKIRPA. III; 380.
FORMOSE. II; 43.
FORT ROYAL. II; 46.
FOSSANO. III; 125, 126.
FOUQUÉ. I; 256.
FOURNIER. III; 387.
FOX (George). I; 226.
FOX (évêque de Hereford). I; 203.
FRANCE. I; 5, 45, 52, 72, 179, 183, 184, 187, 189, 190, 191, 194, 195, 196, 200, 225, 228, 252, 253, 254, 257, 258, 262, 277, 286, 306, 322, 323, 341, 343, 346, 353, 355, 441, 13, 31, 35 / II; 43, 70, 71, 111, 133, 140, 143, 144, 156, 160, 167, 175, 177, 182, 188, 194, 204, 355, 381, 389, 390, 413, 414, 425, 435 / III; 17, 23, 24, 25, 26, 37, 38, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 63, 64, 65, 66, 69, 70, 71, 72, 217, 219, 241, 246, 247, 273, 284, 287, 294, 298, 299, 303, 304, 339, 371, 373, 384, 399, 400, 419, 421, 423, 424, 425, 427, 428, 431, 433, 434.
FRANCFORT. I; 253 / III; 265, 307.
FRANCHE COMTÉ. I; 334.
FRANÇOIS 1^{er} (roi de France). I; 45, 321 / III; 134.
FRANÇOIS 1^{er} (empereur d'Autriche). III; 297, 299, 347, 349, 369.
FRANÇOIS II. I; 207.
FRANCONIE. I; 255 / III; 315.
FRANKLIN. I; 347.
FRANQUEMONT. III; 408.
FRA PAOLO. II; 158.
FRAUENFELD. II; 179.
FRÉDÉRIC 1^{er}. II; 177.
FRÉDÉRIC II (de Prusse). I; 254, 258 / II; 177 / III; 65.
FRÉDÉRIC GUILLAUME II. I; 251, 255.
FRÉDÉRIC II (roi de Sicile). II; 220.
FREGOSE. II; 96, 98, 99.
FREISING. III; 354.
FREMENDINGEN. III; 266.
FRÈRE (chef bataillon). III; 191, 370.
FRÉRON. I; 344.
FRIANT. III; 290, 311, 352.
FRIBOURG. II; 165, 176, 177, 178, 179, 181, 182.
FRIEDBERG. I; 253.
FRIEDLAND. III; 327, 328, 329, 330, 331, 373, 375, 399, 433.
FRIGGA. I; 162.
FRIOUL. I; 466 / III; 186, 213.
FRIOUL. Cf. Dufroc.
FRISHING. III; 322.
FRONTIN. III; 133, 135, 180.
FROMENTEAU. II; 194.
FUCCHIO. III; 161.
FURIANI. I; 72.
FURST (Walter). II; 172.
FURSTENBERG. II; 165.
GAFFORI. I; 73 / II; 142, 144.
GAFFORI CECALDI. II; 123.
GAFFORIO. I; 31.
GAFFORY (comte de Narbonne). II; 142, 143, 144.
GAGLIAZZO DI CAMPO FREGOSO. II; 99.
GAILDORF. III; 266.
GALICE. I; 395.
GALILÉE. II; 159.
GALLES. I; 159, 183, 210.
GALLO (marquis). III; 215.
GAMBYSE. I; 118.
GANGE. I; 381, 382, 395, 396, 420 / II; 44, 46, 205.
GARDA. III; 149.
GARDANNE. III; 150, 197, 198, 249.
GARDINER. I; 205, 206.
GARESSO. II; 460.
GARNASSE. II; 159.
GARONNE. III; 347.
GARROU. III; 208.
GARZONI. I; 468.

- GASCOGNE. I; 180, 183.
 GAUBIL. II; 203.
 GAULE. I; 111 / II; 25, 26.
 GAULTIER. III; 101, 102.
 GAVARDO. III; 178, 179.
 GAVESTON. I; 186.
 GASA. III; 238.
 GAZAN. III; 309.
 GÉLA. I; 143.
 GÉLON. I; 143.
 GÈNES. I; 31, 32 / II; 73, 82, 83, 89, 94, 95, 96, 97, 98, 102, 107, 110, 111, 113, 114, 116, 117, 118, 122, 143, 265, 413, 414, 415, 425, 459, 460 / III; 46, 64, 66, 69, 70, 166, 208, 247, 249.
 GENÈVE. II; 177, 179, 181, 245.
 GENGIS KHAN. I; 271.
 GÉORGIE. I; 343.
 GÉRA. III; 307.
 GERASDORF. III; 365.
 GÉRISAN. II; 172.
 GERMANCE. I; 340.
 GERMANIE. II; 25, 26.
 GERSON. II; 199.
 GESSNER. II; 170.
 GHIRODS. II; 105.
 GIAPAR. I; 440, 444.
 GIAMBOUR. I; 443.
 GIBRALTAR. I; 398 / II; 44.
 GILBERT (évêque de Lisieux). I; 171.
 GILLES DE LAVAL. II; 194.
 GIOCANTE DI LECA. II; 104, 105, 108.
 GIO PAOLO. II; 107, 108, 122.
 GEORGIAN. I; 440.
 GIOVANELLI. I; 468.
 GIOVANNALI. II; 89, 90, 91, 92, 94.
 GIOVANNI-PAOLO. II; 104, 105.
 GIRARD. III; 393.
 GLARIS. II; 165, 169.
 GLARUS. II; 168.
 GLASGOW. I; 215.
 GLASTONBURY. I; 166.
 GLATZ. I; 256.
 GLAUCON. I; 373.
 GLINZENDORF. III; 366.
 GLOCESTER (comte). II; 181, 182, 185, 192.
 GLOCESTER (duc). I; 193, 196, 198.
 GLOCESTER (duchesse). I; 196.
 GLOCESTER (parlement). I; 183.
 GMÜND. III; 266.
 GOA. I; 384, 385 / II; 47.
 GOBAIN (grenadier). III; 255.
 GOBRIAS. I; 117.
 GODWIND. I; 223.
 GOEDING. III; 295.
 GORPPINGEN. III; 266.
 GOERLITZ. III; 401, 408.
 GÖTTINGEN. III; 265.
 GOLCONDE. I; 420.
 GOLFE ARABIQUE. II; 44.
 GOLFE JUAN. III; 427.
 GOLFE MEXIQUE. II; 44.
 GOLFE PERSIQUE. II; 44.
 GOLO. II; 110, 125.
 GOMPHI. I; 128.
 CONDELOUR. II; 48.
 CONTRAN. II; 29.
 GOODMAUS CHESTER. I; 284.
 GORDIEN. II; 208.
 GORGONA. II; 53, 59.
 GORTYNE. I; 129.
 GOURDAN. I; 340, 343.
 GOURÉ (général). III; 395.
 GOVERNULO. III; 193.
 GRAAF. I; 407, 420.
 GRACCHUS. I; 467.
 GRACQUES (Iles). I; 113.
 GRAMMONT (comte). II; 187.
 GRANDE-BRETAGNE. II; 204 / III; 23, 27, 44, 50, 66.
 GRAND ÉLECTEUR. I; 251.
 GRANDE RUE. II; 176.
 GRANDE TARTARIE. II; 43.
 GRANDMAISON. II; 356.
 GRAND TURC. II; 405.
 GRANGE (cardinal de la). I; 282.
 GRANIQUE. II; 293.
 GRAVELINES. I; 191.
 GRAY JANE. I; 205, 206.
 GRÈCE. I; 70, 111, 127, 128, 129, 141, 143, 147, 148, 151 / II; 206, 260, 270.
 GRÉGOIRE VII. II; 200.
 GRÉGOIRE IX. I; 181.
 GRÉGOIRE X. II; 222.
 GRÉGOIRE XI. I; 344.
 GRÉGOIRE XIV. II; 200.
 GRÉGOIRE XV. II; 154.
 GRÉGOIRE LE GRAND. I; 162.
 GRÉGOIRE DE TOURS. II; 29.
 GRENIER. III; 370.
 GRENOBLE. I; 7 / II; 383.
 GRENVILLE. III; 24, 45, 71.
 GRIBEAUVAIL (de). I; 257, 325, 376, 377.
 GRIMOALD. II; 30.
 GROENLAND. I; 398.
 GROIGNARD. I; 349.
 GROS. III; 191.
 GROSSHOFEN. III; 366.
 GROUCHY. III; 328, 329, 389, 435, 438, 439.
 GRUBEUMAN (Ulrie). II; 167.
 GUADÉF. II; 390.
 GUDIN. III; 290, 311, 352, 354, 356, 368.
 GUELDRÉ. I; 252.
 GUÉMÉNÉE (prince de). III; 77.
 GUÉRET. II; 156.
 GUÉRIN. III; 190.
 GUERRE. I; 5.
 GUGLIELMO. II; 85, 86, 88.
 GUIBERT (de). I; 341, 342.
 GUICHEN. I; 346.
 GUIENNE. I; 183, 195.
 GUIEU (général). III; 118, 119, 173, 174, 175, 176, 178, 196, 199.
 GUILBERT DE PRÉVAL. I; 338.
 GUILLAUME (le Conquérant). I; 170, 171.
 GUILLAUME (prince d'Orange). I; 233.
 GUILLAUME (Jones). I; 229.
 GUILLAUME (Robert). I; 171.
 GUILLAUME DU SABLE. II; 155.
 GUINÉE. I; 385, 400 / II; 43, 46, 295.
 GUION. II; 160.
 GUMBINNEN. III; 371.

- GUNZBURG. III; 271, 277.
 GUTTSTAD. III; 327.
 GUYANE. II; 46.
 GUZMAN. II; 278.
 GYGÈS. I; 116.
 GYLIPPE. I; 150.
 GYULAI. III; 285.
 GYZEK. III; 229.

 HAARLDINGEN. I; 252.
 HALABAH. I; 441.
 HADDICK. I; 254, 258.
 HADI. I; 444.
 HAGIAR. I; 431.
 HAKEM. I; 443, 451, 452, 453.
 HALBERSTADT (principauté). I; 252.
 HALICARNASSE. I; 129.
 HALIDON HILL. I; 189.
 HALIFAX. I; 229.
 HALL. III; 266, 413.
 HAMBDEN. I; 216, 217.
 HAMBOURG. III; 77.
 HAMMOND. I; 220.
 HAMPDEN. I; 229.
 HAMPSHIRE. I; 171.
 HANNON. I; 111.
 HANOVRE. III; 39, 64, 265.
 HARBURG. III; 266.
 HARLAY. II; 154.
 HARMODIUS. I; 152.
 HAROLD. I; 170.
 HAROUN. I; 444, 445.
 HARTAU. III; 402.
 HARVEY. I; 405, 414.
 HASLERIG. I; 216, 217.
 HASLY. II; 173.
 HASSAN. I; 437.
 HASTENBECK. I; 254, 297.
 HASTUIGS. I; 170, 198, 199.
 HATTON. II; 191.
 HAUTE-ÉGYPTE. III; 229.
 HAUTPOUL. III; 290, 321.
 HAUT-VALAIS. II; 174, 175.
 HAYANE (La). I; 257.
 HAWKESBURY. II; 19 / III; 45.
 HAYFA. III; 238.
 HECTOR. I; 346.
 HÉGIAGE. I; 439, 440.
 HEIDELBERG. III; 265.
 HEIDENHEIM. III; 266, 274.
 HEILBRONN. III; 266.
 HEILSBERG. III; 327.
 HEKLA. I; 401.
 HÉLÈNE. I; 134.
 HÉLICAN. I; 128.
 HELLESPONT. I; 119.
 HELVÉTIÉ. II; 172 / III; 38.
 HENGIST. I; 159.
 HENRI 1^{er} (roi de France). II; 193.
 HENRI II (roi de France). II; 109.
 HENRI III (roi de France). II; 153, 157, 158, 194.
 HENRI IV (roi de France). I; 342 / II; 153, 154, 155, 156, 157, 194, 195.
 HENRI 1^{er} (d'Angleterre). I; 171, 172, 173, 174, 175, 176.
 HENRI II (d'Angleterre). I; 171, 172, 173, 174, 179.
 HENRI III (d'Angleterre). I; 178.
 HENRI IV (d'Angleterre). I; 193, 199.
 HENRI V (d'Angleterre). I; 195.
 HENRI VI (d'Angleterre). I; 195, 196, 197, 198.
 HENRI VII (d'Angleterre). I; 199, 201.
 HENRI VIII Tudor. I; 164, 199, 200, 209.
 HENRI (roi du Portugal). I; 381.
 HENRI DE PRUSSE (prince). III; 312.
 HÉRACLIDE. I; 133, 134.
 HÉRACLIUS. I; 433.
 HERBERT (Édouard). I; 217.
 HERBIN. III; 178.
 HERCULE. I; 130 / III; 197, 337.
 HEREFORD (comte). I; 187, 191, 203.
 HERWARD DE WAKE. I; 170.
 HERISAU. II; 168.
 HÉRODOTE. I; 124, 126, 130, 136.
 HÉROUVILLE (comte). I; 338.
 HERTFORD (comte). I; 172, 204, 219.
 HERTFORD (duc). I; 205.
 HERTUS. I; 162, 163.
 HESCHAM (frère d'Yésid). I; 441.
 HÉSUS. I; 158.
 HESSE-CASSEL. III; 64.
 HESSE HOMBURG (prince). III; 395.
 HEUDELET. III; 322.
 HIAO (empereur). II; 203.
 HIDARUE. I; 120, 121.
 HIEMEN. I; 431.
 HIÉRON. I; 144.
 HILDEBOLD. II; 32.
 HILLEL. I; 350.
 HILLER. III; 353, 354, 367.
 HIMÈRE. I; 143.
 HIPPOCRATE. I; 130, 403, 404, 405, 414, 417.
 HIPPONAX. I; 146.
 HOANG. II; 44.
 HORRES. I; 375.
 HOCHKIRCH. III; 410, 402, 407.
 HOF. III; 325.
 HOHENLINDEN. III; 36, 48.
 HOHENZOLLERN. III; 274, 353, 355, 367.
 HOLBEIN. II; 182.
 HOLNSTAEDT. III; 310.
 HOLLABRUNN. III; 283.
 HOLLANDE. I; 224, 228, 253, 262, 415 / II; 44, 70, 71, 167, 204, 281 / III; 24, 28, 65, 69, 70, 75, 121, 245, 280.
 HOLLES. I; 216, 217.
 HOLTENDORF. III; 408.
 HOLZHAUSEN. III; 412.
 HOMÈRE. I; 130 / III; 28.
 HONGRIE. I; 253 / II; 43, 44, 204 / III; 186, 202, 369.
 HORACE. I; 137.
 ROSSEIN. I; 437, 438.
 HOTTMAN. II; 155.
 HOUSSAIN. I; 444.
 HOWARD (comte). 207.
 HOWARD (Catherine, reine). I; 204.
 HOYERSWERDA. III; 403.
 HUDSON. II; 44.
 HUGUES CAPET. II; 35, 36.
 HULL. I; 218.

- HULLE. I; 221.
 HUMBERT H. II; 192.
 HUNAUD. II; 191.
 HYBLA. I; 144.
 HYDE (François, comte de Clarendon). I; 226.
 HYPETTE. I; 128.
 HYSTASPE. I; 129.

 IBÉRIE. I; 116.
 IBLIN. I; 442.
 ISRAÏM. I; 442.
 IDA. I; 129, 159.
 IDUMÉE. I; 107.
 IEDLERSEE. III; 369.
 IENA. III; 307, 308, 310, 331, 399, 428, 433.
 IENISSEL. II; 44.
 IGNATOV. III; 380.
 ÎLE-DE-FRANCE. I; 195.
 ILLER. III; 267, 269.
 ILLYRIE. I; 127 / III; 330.
 IMAÛS. I; 395.
 INACHUS. I; 130.
 INARUS. I; 120.
 INDE. I; 107, 108, 117, 381, 382, 383, 385, 390, 400, 440, 445 / II; 53.
 INDES. I; 117 / II; 14, 43, 44, 47, 205, 206, 293 / II; 53.
 INDES (Établissement). III; 239, 318.
 INDIEN (Océan). I; 390.
 INDOSTAN. I; 381, 382, 383.
 INDOUSTAN. II; 48.
 INDUS. I; 114, 382, 396, 397 / II; 44.
 INGELFINGEN. III; 266.
 INGOLSTADT. III; 351, 352.
 INN. III; 261, 277, 351, 359.
 INNOCENT. I; 176, 182.
 INQUISITION. I; 350.
 INSRÜCK. III; 185, 186, 189.
 INTERLAKEN. II; 173.
 INVERARY. I; 186.
 ION. I; 133.
 IONIE. I; 127, 129, 133, 151.
 IONIENNE (mer). I; 129.
 IRETON. I; 220, 223.
 IRLANDE. I; 157, 172, 174, 175, 216, 221, 223 / III; 28.
 ISABELLE. I; 187, 188.
 ISAILÉ. III; 76.
 ISÈRE. II; 425.
 ISIS. I; 106.
 ISLANDE. I; 401 / II; 43, 149.
 ISONZO. III; 233.
 ISSUS. II; 293.
 ISTIA. III; 378.
 ISTRIE. I; 31, 466 / III; 37, 339, 340.
 ISTRIE (duc). Cf. Bessières.
 ITALIE. I; Intr. XXVI, 29, 111, 112, 148, 415, 419 / II; 43, 75, 76, 143, 149, 204, 219, 340, 405, 406, 407, 408, 419, 420, 425, 426, 431, 435, 459 / III; 17, 26, 71, 99, 101, 122, 123, 129, 141, 142, 143, 145, 148, 151, 173, 178, 179, 184, 186, 189, 193, 194, 202, 204, 207, 213, 214, 219, 221, 245, 249, 273, 302, 352, 399, 400, 428.
 ITHAQUE. I; 129.

 ITHOMÉ. I; 147.
 IZDEGERD. 435.

 JACOBI (abbé). I; 341.
 JACQUES 1^{er}. I; 209, 210.
 JACQUES D'ARMAGNAC (duc de Nemours). I; 281.
 JACQUES (duc de Monmouth). I; 231, 233, 237.
 JAFFA. III; 238.
 JAFFER-ALI-KHAN. II; 48.
 JAGGERNAUT. I; 383.
 JAHIA. I; 444, 445.
 JALEZ. II; 388.
 JAMAÏQUE. I; 395, 400 / II; 20 / III; 43.
 JANSENIUS (évêque). II; 159.
 JAPON. I; 384, 397, 400 / II; 43, 44, 46.
 JAVA. II; 43.
 JEAN (grammairien). I; 434.
 JEAN (Sans Terre). I; 176, 177.
 JEAN II LE BON (roi de France). I; 190, 381.
 JEFFERIES. I; 232.
 JÉRÉMIE. II; 129.
 JERSEY. III; 56, 69.
 JÉRUSALEM. I; 194.
 JESCHÜTZ. III; 403.
 JÉSUS-CHRIST. I; 44, 48, 50, 51, 72 / II; 159, 199, 200 / II; 226.
 JOACHIM H. I; 251.
 JOSEPH (père). II; 158.
 JOSEPH H. I; 258.
 JOSUÉ. II; 129.
 JOUBERT (général). III; 105, 106, 117.
 JOURDAIN. I; 441.
 JUDÉE. I; 350, 402, 432.
 JULES H. II; 200.
 JULLIEN. I; XXVII.
 JUMIÈGES. I; 170.
 JUNON. I; 128.
 JUNOT. III; 176, 290, 344.
 JUPITER. I; 107, 115, 127, 139, 145.
 JURA. II; 383.
 JUSTIN (historien latin). I; 137.
 JUSTINE PARIS. I; 343.
 JUSTINIEN 1^{er} (empereur d'Orient). I; 402.

 KAIROUAN. I; 438.
 KAJA. III; 392, 394.
 KALOMNA. III; 378.
 KALOUGA. III; 378.
 KAMTCHATKA. I; 397.
 KAPPELENDORF. III; 307.
 KAUNITZ. I; 256 / III; 65, 66.
 KEHL. III; 265, 266.
 KEITH. I; 256.
 KELLERMANN. III; 132, 142, 251, 289, 293, 403.
 KENRED (roi de Mercie). I; 164.
 KENT (comté). I; 188, 189.
 KENT (comté). I; 157, 159, 191.
 KENT (Éthelbert, Eadbald, Eadbert, rois de). I; 162, 163, 164.
 KEPPEL (amiral). I; 350, 351.
 KERDIC CYNRIE. I; 159.
 KERGUÉLEN (Mr.). I; 343.
 KESSELDORF. I; 253.

- KEYNTON. I; 218.
 KHALED. I; 432, 433, 434.
 KHORASSAN. I; 445, 451.
 KHOUARESM. I; 440.
 KHYPRE. I; 277.
 KIANG. II; 44.
 KILMAINE. III; 149, 150, 151, 198, 205.
 KIMBOLTON. I; 216, 217.
 KINCARDIN. I; 184.
 KINWULF. I; 163.
 KINGS. II; 203.
 KIRGENER (général). III; 408.
 KIRKE. I; 232.
 KLÉBER. III; 46, 241.
 KLEIN. III; 274, 275, 319.
 KLEIN-BASCHÜTZ. III; 406, 407.
 KLIX. III; 405.
 KLOPSTOCK. II; 170.
 KOENIGSBERG. III; 327.
 KOENIGSWARTHA. III; 403.
 KOESEN. III; 308, 310, 311.
 KOLLIN. I; 254.
 KOLLOWRAT. III; 355, 367.
 KORNENBURG. III; 369.
 KORVINEA. I; 397.
 KOSSIN-ALP-KHAN. II; 48, 49.
 KOUTOUZOF. III; 377.
 KRASNOÏ. III; 383.
 KREMLIN. III; 380.
 KREUSBURG. III; 328.
 KRIM-GUÉRAY. I; 272.
 KRISNA. I; 382.
 KUNERSDORFF. I; 256.
 KURDES. I; 277.
 KUSSNACHT. II; 171.

 LA BRUYÈRE. III; 346.
 LACÉDÉMONE. I; 133, 134, 142, 149.
 LA CHALOTAIS. I; 354.
 LA CHAUX-DE-FONDS. II; 177.
 LACONIE. I; 128, 134, 135.
 LACUÉE. III; 322.
 LAFAYETTE. II; 143, 145.
 LA FÈRE. I; 6.
 LA FONTAINE. I; 11.
 LAGIDES. I; 107.
 LAGO BENEDETTO. II; 100, 108, 109, 110.
 LAHARPE. III; 103, 105, 107, 108, 129, 130, 134, 135.
 LA HOUSSE (Amelot de). I; 454.
 LAHOUSSE. III; 329, 339.
 LA MARCHE (comte). I; 336, 338.
 LAMARQUE. III; 368.
 LAMBALLE (prince de). I; 336.
 LAMBERT. I; 225, 226.
 LAMBERT (division). III; 385.
 LAMBERTO (Guido). II; 80.
 LAMBESC (prince de). I; 336.
 LAMBETH. I; 171.
 LA MECQUE. I; 431, 432, 437, 438, 439, 440, 441, 444 / II; 207.
 LANETI. II; 145.
 LA MONTAGNE. II; 16, 390, 391, 395.
 LAMPASCH. III; 328.
 LANCASTRE (famille). II; 390.
 LANCASTRE (comte). 186, 187, 188, 193, 196, 197, 208.
 LANCASTRE (province). I; 159.
 LANDO. II; 223.
 LANDSHUT. III; 352, 355, 356.
 LANGENAU. II; 181 / III; 274, 277.
 LANGLOIS. II; 155.
 LANGRES (duc). I; 337.
 LANGUEDOC. I; 354, 441 / II; II.
 LANNES (duc de Montebello). III; 109, 134, 138, 190, 191, 196, 265, 266, 274, 289, 291, 292, 308, 310, 313, 328, 330, 354, 355, 356.
 LANUSSE. III; 112, 134.
 LAOKIUM. II; 205.
 LAON (duc). I; 337.
 LAON. III; 435.
 LA PALUE (marquise). I; 262.
 LAPISSE. III; 341.
 LA PLATA. I; 393, 396.
 LAPONIE. I; 398.
 LAPONS. I; 108.
 LARIBOISIÈRE. III; 333.
 LARISSE. I; 128.
 LA ROCHEFOUCAULD (cardinal). II; 158.
 LA ROCHEFOUCAULD. I; 346.
 LASALLE (général). III; 368.
 LASEY. I; 256, 258.
 LA TOUCHE-TRÉVILLE. I; 346.
 LATOUR (capitaine). III; 139, 267.
 LATOURETTE. II; 388.
 LATOUR-MAUBOURG (général). III; 327, 328, 329, 339, 406, 407.
 LA TRÉMOILLE (duc de). I; 354.
 LAUD (archevêque de Cantorbéry). I; 215, 219.
 LAUDERDALE. I; 228.
 LAUDERON. II; 178.
 LAUDON. I; 255, 256, 258.
 LAUFFEN. II; 165.
 LAURAGUAIS (comte). I; 333, 338.
 LAURISTON. III; 342, 368, 378, 379, 392, 403, 407, 415.
 LAUSANNE. II; 176.
 LAUTERBRUNNEN. II; 174.
 LAVATER. II; 170.
 LAVERDY. I; 261, 348.
 LA VRIILLÈRE. I; 334.
 LAWSON. I; 224.
 LAZZARO (roi d'Alger). II; 109.
 LÉRÉDUS. I; 129.
 LE BLANC. I; 339.
 LEBRUN. III; 251.
 LECA (da ou de). II; 79, 100, 101.
 LECH. III; 269, 277.
 LECLERC (Victor Emmanuel). III; 151, 180.
 LEDUC. I; 294, 359.
 LEEUWENHOECK. I; 409.
 LEFEBVRE (maréchal), duc de Danzig. III; 308, 346, 352, 353, 355, 356, 389.
 LEFEBVRE-DESNOUETTES (général). III; 407.
 LEFOL. III; 412.
 LEGGE (colonel). I; 229.
 LEGNAGO. III; 206.
 LEGRAND (général). III; 290, 291, 319.
 LEHWALD. I; 254.
 LEIBNIZ. I; 392.
 LEICESTER. I; 173, 181.

- LEINSTER. I; 174, 175.
 LEIPZIG. III; 392, 411, 412, 413, 414.
 LEIRE (de) (lieut. général). III; 119.
 LEKAIN. I; 355.
 LELEX. I; 133.
 LEMAITRE. II; 155.
 LEMARQUIS. III; 139, 322.
 LEMNOS. I; 129.
 LÉOBEN. III; 37, 215.
 LÉON. I; 434.
 LÉON X. I; 200.
 LÉON L'ISAURIEN. II; 208.
 LEONARDO. I; 31.
 LEONETTI. II; 373, 376.
 LÉONIDAS. I; 69 / II; 120.
 LÉOPOLD (duc d'Autriche). II; 171, 172.
 LÉOPOLD (empereur d'Allemagne). III; 26.
 LÉPANTE. I; 128.
 LEPTIS. I; 112.
 LEROI (Louis). II; 155.
 LESBOS. I; 129, 149.
 LESENGO. III; 118.
 LESPINASSE. III; 206.
 LESTONAT (M^{me}). II; 194.
 LESTRYGONS. I; 144.
 LE TELLIER. II; 160, 161, 187.
 LEUTRE. I; 128.
 LEUK. II; 174.
 LEUTHEN. I; 255.
 LEVANT. II; 340, 383.
 LEVENEHR. III; 353.
 LEWELLIN. I; 183.
 LHOPITAL. I; 284.
 L'HUILIER. II; 155.
 LIANCOURT (duc). II; 160.
 LIBAN. I; 273, 277.
 LICINIEN. II; 208.
 LICINIUS. II; 208.
 LIECHTENSTEIN (prince). II; 276, 294, 353, 355, 367.
 LIEGNIETZ. I; 256.
 LIENZ. III; 186.
 LIEVEN. III; 333.
 LIGURIE. I; 111.
 LIMA. I; 402.
 LIMERICK. I; 174.
 LIMOGES. I; 339.
 LINCESTRE. II; 153.
 LINCOLN. I; 174, 200.
 LINDENAU. III; 412, 414.
 LINDISFARM. I; 163.
 LINDSEY. I; 218.
 LINGEN. I; 252.
 LINNAEUS. I; 389.
 LIPTAY. III; 149.
 LISBONNE. III; 348.
 LISIEUX. I; 171.
 L'ISLE. II; 383, 385, 386.
 LIVOURNE. II; 53 / III; 26, 132, 141, 143, 161, 162, 166, 208.
 LOANO. II; 425.
 LOBAU (comte). III; 393, 435, 436.
 LOBAU (lie). III; 361, 366.
 LOBANOF. III; 333, 334.
 LOBENSTEIN. III; 307.
 LOBINEAU. II; 194.
 LOCHET. III; 322.
 LOCLE. II; 177.
 LOCRES. I; 144.
 LOCRIE. I; 128.
 LODI. III; 137, 138, 139, 149, 150, 171, 191, 196, 199, 301.
 LODOVICO. II; 99.
 LOHE. I; 255.
 LOIRE. I; 195, 441 / II; 44.
 LOMBARD (Pierre). I; 383.
 LOMBARDIE. II; 219, 405, 432, 435 / III; 25, 141, 143, 145, 147, 148.
 LOMELLINA. III; 131.
 LOMELLINI. II; 103.
 LOMITTEN. III; 327.
 LONATO. III; 150, 174, 175, 176, 178, 179, 191.
 LONDRES. I; 165, 176, 180, 185, 187, 188, 191, 207, 208, 215, 216, 217, 220, 221, 223, 225, 226, 227, 232, 233, 239, 243, 285, 333, 343, 353 / II; 177 / III; 24, 46, 56, 57, 70, 208, 269, 295.
 LORENCEZ. III; 408.
 LORETTO. II; 138.
 LORRAINE (maison). I; 336, 468 / III; 359.
 LOUCHARD. II; 154.
 LOUDON. I; 215.
 LOUIS I^{er} LE DÉBONNAIRE. II; 33.
 LOUIS II LE BÈGUE. II; 34.
 LOUIS III. II; 34.
 LOUIS VI LE GROS. II; 192, 193.
 LOUIS VII LE JEUNE. II; 193.
 LOUIS VIII. I; 178.
 LOUIS X LE HUTIN. I; 283.
 LOUIS XI. I; 281, 321, 322 / II; 183, 279.
 LOUIS XII. I; 354.
 LOUIS XIII. III; 57.
 LOUIS XIV. I; 228, 281, 282, 284, 322, 336 / II; 160, 187, 188, 293 / III; 57.
 LOUIS XV. I; 262, 333, 336, 341, 350, 353.
 LOUIS XVI. I; 339, 340 / II; 57.
 LOUIS (archiduc d'Autriche). III; 353, 354.
 LOUIS DE BOURBON. II; 194.
 LOUIS LE GROS. I; 285.
 LOWOSITZ. I; 254.
 LUCAYES. II; 43.
 LUCERNE. II; 165, 168, 171, 172, 177, 178.
 LUCQUES. II; 223 / III; 163, 166.
 LUCRÈCE. II; 277.
 LUDLOW. I; 225.
 LUDWIGSBURG. III; 266, 351.
 LUIDBART. I; 162.
 LUNÉVILLE. III; 38, 39, 63, 64, 70.
 LUPO D'ORNANO. II; 86, 87, 88, 89.
 LUSIGNAN. I; 468 / III; 353.
 LUTHER. I; 201.
 LÜTZEN. I; 391, 392, 399, 401, 402, 412, 428.
 LUXEMBOURG. I; 468.
 LYCURGUE. I; 134, 135 / II; 260.
 LYDIE. I; 116, 118, 120.
 LYNCEË. I; 130.
 LYON. I; 179, 328 / II; 383 / III; 57, 69.
 LYON (comte). II; 144.
 LYON (archevêque). II; 154.
 LYSANDRE. I; 151.

- MABLY. II; 161.
MACANAS. II; 188.
MACAO. I; 385.
MACDONALD (duc de Tarente). III; 367, 368, 393, 403, 404, 405, 412, 414, 415, 424.
MACÉDOINE. I; 127, 129 / III; 208.
MAC GUIRE. I; 216.
MACHAULT. I; 337.
MACHECOUL. II; 194.
MACHIARELLI. I; 68.
MACK (général). III; 273, 274.
MACKINTOSH. III; 56.
MADAGASCAR. I; 108, 381 / II; 43.
MADAIN. I; 437.
MADÈRE. I; 381 / II; 43.
MADRAS. I; 276, 349 / II; 48.
MADRID. II; 405, 406 / III; 339, 340, 341, 342, 343, 345, 346, 348, 429.
MAESTRELLO. II; 351.
MAESTRICHT. I; 402.
MAGDELBURG (duché). I; 252.
MAGDELEINE. II; 333, 334, 339, 340, 343, 344, 345, 346.
MAGELLAN (détroit). I; 394, 399 / II; 44.
MAGELLANIQUE (terre). II; 43.
MAGNA CHARTA. I; 177.
MAGNÉSIE. I; 128.
MAHADI. I; 444, 451.
MAHAN. I; 434.
MAHÉ. II; 47.
MAHOMET. I; 431, 432, 433, 435, 436, 437, 438, 441, 444, 452 / II; 207 / III; 225.
MAHOMET II. I; 271.
MAILLARD. II; 315, 316, 318, 324, 326, 328, 329 / III; 77.
MAILLEBOIS (comte). I; 338, 351.
MAILLI (M^{me} de). I; 341.
MAINE (duc de). II; 188.
MAINFROY. II; 221.
MAINONI. III; 251.
MAINTENON (M^{me} de). II; 188.
MAISON. III; 342, 346.
MAJORQUE. II; 43.
MALABAR. I; 383, 384, 395, 420 / II; 47, 206.
MALACCA. I; 384 / II; 44.
MALAGA. I; 322.
MALDIVES (Iles). I; 419 / II; 43.
MALEBRANCHE. I; 383.
MALEK. I; 433.
MALESHERBES (de). I; 282, 335, 340, 345.
MALMAISON. III; 441.
MALMESBURY. III; 24.
MALTE. I; 187, 401 / II; 43 / III; 158.
MAMOU. I; 445, 446.
MANCHESTER. I; 226.
MANÉ. III; 76.
MANFREDINI. III; 161.
MANIA. I; 122.
MANINI. I; 468.
MANNHEIM. III; 265.
MANOEL LE GRAND. I; 381.
MANOSQUE. I; 282.
MANTINÉE. I; 128.
MANTOUE. III; 141, 153, 154, 158, 165, 166, 169, 171, 175, 178, 183, 186, 193, 194, 198, 203, 205, 207, 233, 273.
MAONA. II; 114.
MARAT. III; 381.
MARATHON. I; 128, 146.
MARGARIA. III; 179.
MARC-AURÈLE. II; 206.
MARCHAND. III; 329.
MARGE. II; 195.
MARCO POLO. I; 385.
MARDUEL (curé). III; 61.
MARENGO. III; 36, 46, 48, 249, 253, 270, 274, 301, 328, 331, 433.
MARIANA. II; 157, 352.
MARIANO DI CAGGLIA. II; 98, 99.
MARIANNE. II; 43.
MARIENBURG. III; 372.
MARIENWERDER. III; 372.
MARIUS. II; 273.
MARLIN DE PRADES. II; 161.
MARK. I; 252.
MARMARA. II; 44.
MARMET. III; 177.
MARMONT (duc de Raguse). III; 125, 139, 161, 180, 196, 265, 266, 362, 365, 366, 392, 393, 394, 403, 404, 405, 407, 423, 427.
MARMONTEL. II; 161.
MARS. I; 137, 139.
MARSEILLE. I; 7, 276 / II; 111, 112, 208, 381, 383, 385, 387, 388, 392, 395, 396, 425.
MARSTON MOOR. I; 218.
MARTAVAN. I; 277.
MARTEL (Charles). I; 441.
MARTIN (légal du Pape). I; 182.
MARTINENGLI. I; 468.
MARTINET. I; 427.
MARTINIQUE. I; 352.
MASSÉNA. II; 460 / III; 46, 103, 105, 107, 108, 111, 118, 125, 129, 130, 138, 139, 140, 150, 166, 173, 174, 175, 176, 180, 183, 190, 195, 196, 197, 198, 352, 354, 356, 361, 362, 364, 365, 366, 367.
MASSEY. I; 220.
MASSINISSA. I; 112.
MASSON. I; Intr. XXII, XXIII.
MATHILDE (épouse d'Henri 1^{er} d'Angleterre). I; 171, 172.
MATHILDE (marquise de Toscane). II; 81.
MAUBERT. III; 206.
MAUPÉOU. I; 261, 334, 336.
MAUREPAS (comte). I; 263, 339, 340, 346.
MAUREPAS (comtesse). I; 351.
MAURES. I; 350.
MAURVILLE. I; 346.
MAURY (abbé). I; 341.
MAUVAIRANNAH. I; 445.
MAXIMIEN. II; 208 / III; 79.
MAXIMILIEN-JOSEPH. I; 258.
MAXIMIN. II; 208.
MAYA. II; 160.
MAYENCE. III; 239, 265.
MAYENNE. II; 154, 155.
MAYNON. I; 261.
MAZARIN. I; 226, 353, 468 / II; 160.
MAZIS (des). I; 6.
MAZULIPATAN. II; 48.
MEATH. I; 174.
MÈDES. I; 115, 116, 117, 120, 151.

- MEDICI. I; 468.
 MÉDICIS (Catherine de). I; 284.
 MÉDIE. I; 115, 116, 151, 445.
 MÉDINA SIDONIA. I; 207.
 MÉDINE. I; 431, 432, 438, 440.
 MÉDITERRANÉE. I; 397, 398, 399, 402 / II; 44, 124, 265, 339, 340, 356, 384.
 MÉGABYSE. I; 119, 120.
 MÉGALOPOLIS. I; 128.
 MÉGARE. I; 128, 149.
 MEILLERIE. II; 176.
 MÉLACTIN (prince de Meath). I; 174.
 MÉLANGRIE. II; 43.
 MELAS. III; 46, 247, 249, 273, 274.
 MELCHTAL (Arnold). II; 172.
 MELLA. II; 321.
 MELLITUS. I; 162.
 MEMMINGEN. III; 267, 274, 277.
 MENARD. III; 105, 106, 107, 135.
 MÉNÈS. I; 107.
 MENOU. III; 230.
 MENTZINGEN. II; 171.
 MERCATOR (Isidor). II; 209.
 MERCIER. I; 159, 164, 165, 166.
 MERCIER DE LA RIVIÈRE. I; 339.
 MERCURE. I; 146.
 MERELLO (Michel). I; 31.
 MEROË. I; 118.
 MÉROPE. II; 277.
 MERSENNE. II; 158.
 MERVAN I. I; 436, 439, 441, 442.
 MERVAN II. I; 442.
 NERVELDT (comte). III; 215.
 MESABATE. I; 121.
 MESOPOTAMIE. I; 114, 419, 440, 442, 445.
 MESSÈNE. I; 128.
 MESSÉNIE. I; 128.
 MESSINE. I; 147.
 METHONE. I; 128.
 METZ. I; 327.
 MEXIQUE. I; 257, 398 / II; 43.
 MEXIQUE (golfe du). II; 44.
 MEYRINGEN. II; 174.
 MEZERAY. II; 194.
 MEZZANE. III; 150.
 MEZZANA (la). II; 86.
 MILAN. II; 104, 105 / III; 17, 64, 79, 121, 122, 130, 139, 141, 145, 147, 158, 166, 173, 184, 186, 201, 205, 221, 247, 252, 253.
 MILHAUD. III; 436.
 MILLESIMO. III; 105, 106, 122, 137, 199.
 MILLON. I; 149.
 MILON. I; 172.
 MILORD. I; 77.
 MINCIO. III; 145, 149, 150, 151, 153, 154, 174, 176, 183.
 MINDEN. I; 252, 256.
 MINERVE. I; 147, 149 / III; 67.
 MINGLI-GUERAY. I; 271.
 MINORQUE. II; 43.
 MINOS. I; 130, 145, 146.
 MINSK. III; 383, 385, 388.
 MINTO. III; 71.
 MIRABEAU. I; 339 / II; 145, 324 / III; 22.
 MISAËL. I; 116.
 MISSISSIPPI. II; 44.
 MITHRA. I; 125.
 MITHRIDATE. I; 121.
 MOAVIAS. I; 436, 437, 438.
 MOÇANDON. I; 384.
 MODÈNE. III; 132, 147, 157, 158, 207.
 MOECKMULH. III; 266.
 MOELLENDOFF. III; 312.
 MOERIS (lac). I; 104.
 MOEURS. I; 252.
 MOGOL. II; 44, 48.
 MOÏSE. II; 129, 204 / III; 226.
 MOKTHAR. I; 439.
 MOLDAVIE. I; 271 / III; 371.
 MOLOCH. I; 110.
 MOLODETSCHNA. III; 383, 388.
 MOLOSSES. I; 127.
 MOLUQUES (Iles). I; 384, 385 / II; 43, 46.
 MONDOVI. II; 460 / III; 117, 118, 119, 122, 125, 171, 202, 301.
 MONFORT. I; 252.
 MONGE. III; 158.
 MONNIER. III; 139, 250.
 MONK. I; 223, 224, 226, 227.
 MONMOUTH (duc). I; 231, 233, 237.
 MONSON. I; 394.
 MONTA-FANEGA. II; 48.
 MONTAGNE. I; 229.
 MONTALTO. II; 98, 103, 114.
 MONTARÉ. II; 194.
 MONTAUBAN. I; 341.
 MONTAUSIER (de). I; 340.
 MONTAZET. I; 336.
 MONTBARREY (prince de). I; 346.
 MONTBIAZON (vicomte). I; 346.
 MONT-BLANC. II; 174, 435.
 MONTEBRUN. III; 340, 356.
 MONT-GENIS. II; 426.
 MONTE BALDO. III; 201.
 MONTEBELLO (duc). Cf. Lannes.
 MONTEBELLO. III; 249.
 MONTE-CRISTO. II; 270.
 MONTECHIARO. III; 150, 175.
 MONTECUCCOLI. I; 293, 294.
 MONTEGGIANI. II; 81.
 MONTEITH. I; 184.
 MONTEMARCIANO. II; 154.
 MONTENOTTE. II; 431 / III; 103, 105, 122.
 MONTEYQUIEU. I; 147 / II; 161.
 MONTEYNAUD. I; 262, 342.
 MONTEZEMOLO. II; 436 / III; 111, 113, 117.
 MONTFORT (colonel). III; 414, 415.
 MONTLAUSIER. II; 188.
 MONTLUC. I; 284 / II; 194.
 MONTMIRAIL. III; 428, 433.
 MONTMORENCY (Anne de). II; 194.
 MONTMORENCY (Hervé). I; 175.
 MONTMORENCY (ville). II; 193.
 MONTMORIN. I; 262.
 MONTELLIER. II; 379, 383, 390, 391, 395.
 MONT-SAINT-JEAN (Waterloo). III; 435, 436, 437, 438, 440.
 MONT-SAINT-MICHEL. I; 284.
 MONT-VISO. II; 426.
 MOORE. I; 216.
 MORAND. III; 311, 352, 354, 406, 439.
 MORAT. II; 178.

- MORAVIE. III; 349, 369.
MORRHAND. III; 57.
MOREAU. III; 36, 75, 214.
MORÉE. I; 128.
MORELLET (abbé). I; 267, 339.
MORGARTEN. II; 172, 283.
MORLA. III; 339, 343, 344, 345.
MOROGNE. I; 346.
MORTELLA. II; 357, 360, 361, 362.
MORTIER (duc de Trévis). III; 328, 329, 330, 380, 394, 406, 408.
MORTIMER (Roger). I; 187, 188.
MORUS (Thomas). I; 202.
MOSCOU. III; 375, 377, 378, 380, 381, 399, 429.
MOSCOVA (prince de la). Cf. Ney.
MOSCOVA (bataille). III; 375, 399, 428.
MOSCOVIE. I; 396 / II; 42.
MOSELLE. III; 186.
MOSSAR (frère de Abdallah). I; 439.
MOURAD-BEY. III; 229, 232.
MOWBRAY (Jean). I; 187.
MÜHLENTEN. III; 361.
MUIRON. III; 171, 198.
MULHOUSE. II; 179.
MÜLLER. III; 379.
MULTEDO. II; 374.
MUNICH. III; 270, 277.
MUNSTER. I; 228 / III; 266.
MURAT (maréchal) (roi de Naples, duc de Berg). III; 112, 119, 151, 161, 169, 170, 190, 208, 265, 266, 274, 285, 288, 289, 290, 291, 301, 302, 311, 312, 320, 328, 333, 378, 379, 389, 412.
MURATI (Achille). II; 143.
MURIALTO. II; 431.
MUSSLERBOURG. I; 204.
MUTUALIS. I; 273, 276, 277.
MUY (du). I; 341.
MYCÈNES. I; 128, 130.
MYCÉRIUS. I; 108.
MYLITTA. I; 126.
MYSCHELLUS. I; 144.
NABOPOLASSAR. I; 115.
NABUCHODONOSOR II. I; 116.
NAEFELS. II; 168.
NANCY. I; 322.
NANSOUTY. III; 290, 328, 356, 367, 368, 413.
NANTES. I; 56, 284, 334 / II; 194, 420.
NANTES (évêque). II; 191.
NANTOUILLET. II; 195.
NAPLES (roi). II; 208, 223.
NAPLES (roi). Cf. Murat.
NAPLES (royaume). III; 37, 38, 151.
NAPLES (ville). II; 158 / III; 26, 27, 186.
NARA. III; 378.
NARBONNE. II; 142, 143.
NARZINGUE. I; 383.
NASEBY. I; 219.
NATOLIE. I; 445.
NAUMBERG. III; 307, 308, 310, 312.
NAUPACTE. I; 128.
NAVARRÉ. II; 16.
NAKE. I; 144, 148.
NAYLOR. I; 226.
NEBBIO. II; 356, 375.
NÉCHAO. I; 104, 108.
NECHERN. III; 402.
NECKAR. III; 265.
NECKARELL. III; 265, 266.
NECKER. I; 7, 267, 296, 338, 346, 348, 349, 351, 353 / II; 15.
NECKER (M^{me}). I; 343, 344.
NEGRIS (Antonio). II; 113.
NEGREPONT. I; 129.
NELSON. III; 239.
NÉMÉE. I; 128.
NEMOURS (duchesse de). II; 177.
NEMROD. I; 114, 117.
NERESHEIM. III; 266, 274, 275.
NÉRON. I; 131 / II; 207, 273.
NESTOR. I; 128.
NETON (Henri). I; 222.
NEUCHÂTEL. II; 176, 177, 178, 179.
NEUCHÂTEL (prince). Cf. Berthier.
NEUFFELS. II; 283.
NEURAUSEN. III; 355.
NEUILLY (M^{lle} de). II; 154.
NEUSIDEL. III; 366, 367.
NEUSTAD. III; 352.
NEVERS (duc de). II; 156.
NEWCASTLE. I; 219.
NEWTON. II; 203.
NEY (prince de la Moscova, duc d'Elchingen). III; 309, 310, 311, 320, 321, 322, 328, 329, 330, 375, 377, 385, 387, 392, 393, 395, 403, 404, 405, 406, 412, 413, 424.
NIEL. II; 425 / III; 101, 130.
NICHOLSON (Jean). I; 203.
NICIAS. I; 150.
NICODEUM. III; 79.
NICOLAS V. II; 99.
NIEMEN. III; 333, 373.
NIGER. I; 396 / II; 44.
NIGRITIE. II; 43.
NIKOLSBURG. III; 290, 369.
NIL. I; 104, 105, 106, 107, 108 / II; 44 / III; 225, 230, 232, 233.
NIMÈQUE (paix). I; 324.
NIMES. II; 383.
NINGPO. I; 393.
NINIVE. I; 114, 115, 116.
NINUS. I; 114, 115.
NIOINSCHI. II; 101.
NOAILLES (cardinal de). II; 160, 161.
NOAILLES (marquise de). I; 342, 349.
NOË. I; 107.
NOERDLINGEN. III; 266, 274.
NOGENT. III; 419.
NOIRE (mer). I; 271, 382, 398 / II; 44.
NOIRMOUTIER (île). I; 344, 345.
NONZA. II; 357.
NORD (frontière). II; 405.
NORD (océan). II; 44.
NÖRDLINGEN. I; 72.
NORDMANN. III; 369.
NORFOLK (comté Angleterre). I; 159.
NORFOLK (duc de). I; 200, 202, 203.
NORMANDIE. I; 176, 195, 196 / II; 35.
NORTH (lord). I; 343.

NORTHAMPTON. I; 197.
 NORTHUMBERLAND (comte de). I; 194.
 NORTHUMBERLAND (comté). I; 159.
 NORTHUMBERLAND (duc). I; 205.
 NORTHUMBERLAND (roi). I; 163, 165.
 NORVÈGE. I; 169, 400.
 NORWICH (évêque). I; 176, 191.
 NOTHUS. I; 120.
 NOTRE-DAME-DE-VICO. III; 118.
 NOTTINGHAM (comte de). I; 192, 234.
 NOTTINGHAM (comté de). I; 189.
 NOUVEAU-MEXIQUE. II; 43.
 NOUVELLE-ANGLETERRE. I; 215.
 NOUVELLE-FRANCE. II; 43.
 NOUVELLE-GUINÉE. II; 43.
 NOUVELLE-HOLLANDE. II; 43.
 NOUVELLE-ZÉLANDE. II; 43.
 NOVELLO (Guy). II; 221, 222.
 NOVOSILTZOË. III; 294.
 NOYON. I; 337.
 NUBIE. II; 43.
 NUMIDIE. I; III.

OBEIDAH. I; 433, 434.
 OBEIDALLAH. I; 438.
 OBI. II; 44.
 OBY. I; 396.
 OCHUS. I; 120.
 ODER. III; 316, 317, 318, 372.
 OEBAZUS. I; 118.
 OETTINGEN. III; 266.
 OFFA D'ESSEX. I; 164.
 OGLIO. III; 149.
 OGYGES. I; 130.
 OHOD. I; 432.
 OIGNY (d'). I; 345.
 OKBAD. I; 438.
 OLAVIDÈS (comte d'). I; 352.
 OLÉNUS. I; 128.
 OLETTA. II; 138, 360.
 OLMUTZ. I; 255 / III; 285.
 OLYMPIA. I; 128.
 OLYNTE. I; 129.
 OMAR. I; 433, 434, 435, 440, 441 / II; 44.
 ONEILLE. II; 425 / III; III.
 OPHIR. I; 107.
 ORANGE (maison). III; 66.
 ORANGE (prince). I; 233, 234 / III; 312.
 ORANGE (seigneurie). I; 252.
 ORBE. II; 176.
 ORCHA. III; 385.
 ORCHOMÈNE. I; 128.
 OREZZA. II; 124.
 ORGEIA. II; 365.
 ORGON. II; 385.
 ORIANI. III; 158.
 ORIENT. I; 69, 70, 106, 418.
 ORIQUE. I; 127.
 ORLANDO. II; 89.
 ORLÉANS (ville). II; 35, 155.
 ORLÉANS (états). I; 336.
 ORLÉANS (Gaston d'). I; 70.
 ORMOND (duc). I; 221, 223, 228.
 ORMONT. I; 175.
 ORMUZ. I; 384.

ORNANO. II; 79.
 OROMASDE. I; 126.
 ORPHÉE. II; 206.
 ORSA. II; 358, 359.
 ORSONI (Giovanni). II; 313.
 ORTHE (vicomte de). I; 43, 50.
 ORTICONI. II; 124, 125.
 ORVILLIERS (comte d'). I; 350.
 OSBERT. I; 164.
 OSIRIS. I; 106.
 OSRED. I; 163.
 OSSA (en Thessalie). I; 128.
 OSSAT. II; 156.
 OTHMAN. I; 435, 436.
 OTHON (évêque de Bayeux). I; 171.
 OTTOBONI. I; 468.
 OUDINOT (comte, duc de Reggio). I; 352 / III; 290, 330, 352, 361, 362, 366, 368, 385, 386, 387, 402, 403, 404, 405.
 OUESSENT. I; 350.
 OUGLY. II; 49.
 OUYAROFF. III; 333.
 OXFORD (statuts). I; 180, 181, 182.
 OXFORD (Université). I; 165, 218.
 OXFORD (ville). I; 219, 230.
 OXUS. I; 382.
 PACHIMÈRE. II; 206.
 PACIFIQUE (océan). I; 390 / II; 44.
 PADoue. I; 466.
 PADoue (duc de). Cf. Arrighi de Casanova.
 PALAIS ROYAL. I; 6, 55, 57.
 PALATIN. I; 341.
 PALENCIA. I; 200.
 PALESTINE. I; 116, 440, 445.
 PALISSY. I; 394.
 PALLAS. I; 147.
 PALLÈNE. I; 129.
 PALMYRE. I; 382.
 PALUS MÉOTIDES. II; 25.
 PANAMA. II; 44.
 PANATHÉNÉE. I; 152.
 PANDOLFE. I; 177.
 PANNOMIE. II; 26.
 PANTALÉON SA. I; 225.
 PAOLI. I; 26, 27, 29, 72, 73 / II; 56, 72, 134, 135, 139, 144, 260, 265, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 388.
 PAOLI (Clemente). II; 137.
 PAPIRIUS. II; 75.
 PARAGUAY. II; 43, 44, 46.
 PARIS (archevêque). I; 337 / III; 61.
 PARIS (diacre). II; 161.
 PARIS (Muséum). III; 207.
 PARIS. I; 56, 61, 162, 174, 195, 286, 334, 340, 346, 350 / II; 11, 13, 28, 33, 153, 154, 155, 392, 396 / III; 24, 50, 51, 56, 77, 78, 203, 208, 265, 299, 303, 308, 351, 372, 407, 421, 431.
 PARME. II; 221 / III; 158.
 PARME (duc de). III; 127, 147, 208.
 PARNASSE. I; 128.
 PAROS. I; 129.
 PARTRA. III; 142, 413.
 PARTHÉNON. I; 147.
 PARTOUNEAUX. III; 386.

- PARYSATIS. I; 120, 121.
 PASCAL. I; 172 / II; 160.
 PASSARIANO. III; 219.
 PATRAS. I; 128.
 PATRAULT. I; 6.
 PATRIMONIO. II; 357, 358, 359, 360, 365.
 PATRO. II; 222.
 PAU. II; 12.
 PAUL 1^{er}. III; 23, 33, 39.
 PAUL III. I; 202.
 PAUL V. I; 344.
 PAULIN. I; 163.
 PAUSANIAS. I; 136, 147 / II; 75.
 PAVIE. III; 130, 134, 139, 145, 158, 166.
 PAYS-BAS. II; 43.
 PÉDARÈTE. I; 74.
 PÉGAU. III; 392.
 PÉGU. I; 396, 420.
 PÉKIN. II; 204.
 PELARD. III; 191.
 PÉLION. I; 128.
 PELLA. I; 129.
 PELLEGRINI. III; 108.
 PELLETIER. II; 154.
 PÉLOPONNÈSE. I; 127, 128, 133, 134, 148, 149, 151, 152.
 PÉLOPS 1^{er}. I; 130.
 PÉLUSIAQUE (golfe). I; 276.
 PÉNA. III; 347.
 PENDA. I; 164.
 PÉNÉE. I; 128.
 PENN. I; 224, 225.
 PENTA. II; 138.
 PENTHIÈVRE (prince de). I; 336.
 PÉPIN LE BREF. II; 30, 31, 32, 33, 208.
 PERALDI. II; 321.
 PÉRÉCOP. II; 44.
 PERETTI. II; 311, 312.
 PÉRIANDRE. I; 146.
 PÉRICLÈS. I; 138, 141, 146, 147, 148.
 PÉROU. I; 394, 395, 402 / II; 43, 279.
 PERPIGNAN. II; 396.
 PERREGAUX. III; 51.
 PERRERS (Alice). I; 190.
 PERSE. I; 70, 107, 108, 117, 118, 123, 124, 125, 126, 281, 382, 384, 385, 419, 445 / II; 43, 44, 207, 293.
 PERSIQUE (golfe). I; 349, 398 / II; 44.
 PESCHIERA. III; 149, 150, 151, 153, 174, 183, 184, 206.
 PESEVING-BACHI. I; 277.
 PÉTAU. II; 159.
 PETERSBOURG. III; 23, 39, 372.
 PÉTION. II; 145.
 PETRETA. II; 110.
 PETROWNA (Élisabeth). I; 257.
 PEYERIMOFF. III; 362.
 PEYRI. III; 403.
 PEZAY (marquis de). I; 346, 351.
 PFAFFENHOFEN. III; 269, 352.
 PHAORTE. I; 116.
 PHARÈS. III; 76.
 PHARNABASE. I; 122.
 PHARSALE. I; 128.
 PHÉDRE. II; 277.
 PHÉRON. I; 108.
 PHIDIAS. I; 147.
 PHILIPPE II (roi de Macédoine). I; 68, 142 / II; 136.
 PHILIPPE (fils de Henri 1^{er}). II; 193.
 PHILIPPE L'ARABE (empereur romain). II; 208.
 PHILIPPE-AUGUSTE. I; 177, 178, 281, 283, 285 / II; 193, 293.
 PHILIPPE LE BEL. I; 186, 283, 286.
 PHILIPPE (duc de Bourgogne). I; 195.
 PHILIPPE (roi d'Espagne). I; 205.
 PHILIPPE LE HARDI. I; 183.
 PHILIPPE V (d'Espagne). II; 188.
 PHILIPPE DE VALOIS. I; 281, 283, 285, 286.
 PHILIPPEAUX. I; 6.
 PHILIPPE (ville de Macédoine). I; 129 / II; 274.
 PHILIPPEVILLE. III; 439.
 PHILIPPINES (Iles). I; 108, 384, 399 / II; 43, 46.
 PHILOCTÈTE. II; 277.
 PHOCÉE. I; 129.
 PHOCÉENS. I; 149.
 PHOCIDE. I; 128.
 PHORONÉE. I; 130.
 PHYIE. I; 128.
 PIANELLI. II; 312.
 PICARDIE. I; 195 / II; 187.
 PICHEGRU. III; 75, 77.
 PICOTÉ. II; 159, 160.
 PICTES. I; 159.
 PIE II. I; 402.
 PIÉMONT. II; 405, 406, 407, 408, 426 / III; 66, 146, 147, 202.
 PIERRE (évêque de Winchester). I; 179.
 PIERRE III. I; 257.
 PIERRE LE GRAND (czar). II; 161.
 PIERRE LE VÉNÉRABLE (abbé). II; 192.
 PIJON. III; 176.
 PILPAY. II; 205.
 PINAEUS. I; 420.
 PINDARE. I; 130.
 PINELLI. II; 123.
 PINKENCLEIGH. I; 204.
 PIOMBINO. I; 105.
 PIRNA. I; 254.
 PISCO. I; 402.
 PISE. I; 128 / II; 79, 80, 81, 83, 223.
 PISTOIA. III; 157, 161.
 PITT. I; 257 / II; 19 / III; 23, 24, 25, 26, 27, 28, 37.
 PITHOU. II; 155.
 PIZZIGHETONE. III; 206.
 PLAISANCE. III; 130, 131, 133.
 PLAISANCE (duc de). III; 127.
 PLAISANCE (seigneurs de). III; 138.
 PLATÉE. I; 128, 147, 149.
 PLATON. I; 71, 116, 130, 373, 409 / II; 206, 282.
 FLECHTCHENNITSY. III; 388.
 PLINE. I; 389, 402.
 PLISTONAX. I; 149.
 PLUTARQUE. I; 69, 134.
 FLÜDERHAUSEN. III; 266.
 PÔ. I; 112, 395, 396 / II; 44 / III; 127, 128, 129, 130, 131, 133, 135, 137, 147, 154, 157, 191, 249.
 POITIERS (bataille). I; 190.
 POITOU. I; 344.
 POISSY. II; 11.
 POLÉMARQUE. I; 373, 374.
 POLIGNAC (Armand de). I; 6.
 POLLUX. I; 134.

- POLO (Marco). I; 385.
 POLO DELLA ROCCA. II; 97, 104, 105, 108.
 POLOGNE. I; 253, 258 / II; 43, 44, 204, 405 / III; 38, 203, 317, 318, 371, 373.
 POLYBE. I; 128.
 POLYCRATE. I; 118.
 POMÉRANIE (duché). I; 252, 254.
 POMPADOUR (marquise). I; 336, 339, 341.
 POMPILIANI. I; 31.
 PONDICHÉRY. II; 48 / III; 318.
 PONIATOWSKI (prince). III; 378, 379, 412, 414, 415.
 PONT. I; 116 / II; 176 / III; 419.
 PONTAVERI. II; 272.
 PONTE CORVO (prince de). Cf. Bernadotte.
 PONTE DI NAVA. II; 426.
 PONTE NUCETTO. III; 113.
 PONTE SAN MARCO. III; 175, 176.
 PONT-EUXIN. I; 117, 137, 445.
 POO (Fernando). I; 399.
 POPE. II; 249.
 PORT-LOUIS. II; 11.
 PORTO LEGNAGO. III; 174, 198, 201.
 PORTO-VECCHIO. II; 312, 339, 340, 346.
 PORT-ROYAL. II; 160.
 PORTSMOUTH. I; 159, 350.
 PORTUGAL. I; 225, 226 / II; 43, 204, 206 / III; 38, 66, 337, 344, 347, 348.
 PORTUGAL (Catherine du). I; 226.
 PORTUS-MURIS. I; 106.
 POSEN. III; 317.
 POSERN. III; 392.
 POSSODIBORGO. II; 370, 373.
 POSTHENEN. III; 328.
 POTSDAM. III; 315.
 POUVILLE. I; 402 / II; 219.
 POURAILLER. III; 177.
 POYNTZ. I; 220.
 PRADILLA. III; 153, 169, 170.
 PRADES. III; 341.
 PRAGUE. I; 254.
 PRASLIN (de). I; 261, 333, 338.
 PRASUTAGUS. I; 158.
 PRATZEN. III; 291.
 PREGEL. III; 322, 325.
 PREITITZ. III; 405, 406.
 PRESBOURG. III; 299.
 PRESTON. I; 204, 221.
 PRETASPE. I; 118.
 PREUSSICH-EYLAU. III; 319.
 PRINCE NOIR. I; 190.
 PROBSTHEYDA. III; 412, 413.
 PROCLÈS. I; 134.
 PROTAGORE. I; 150.
 PROVENCE. I; 282, 354, 369, 370 / II; 12, 384.
 PROVERA. III; 106, 107, 108.
 PRUSIAS. I; 112, 113.
 PRUSSE. I; 251, 252, 253, 255, 256, 257, 258 / II; 43, 161, 177, 178, 435 / III; 24, 25, 38, 39, 65, 72, 316, 372.
 PRUSSE (roi de). III; 65, 69, 307, 315, 391, 395, 399, 401, 419.
 PRUSSE (garde royale). III; 395.
 PRAMMÉTICUS. I; 104.
 PTOLÉMÉE. I; 104, 107, 381 / II; 75.
 PTOLÉMÉE SOTER. I; 434.
 PTOLÉMÉE II. I; 276.
 PUISET (Hugues de). II; 192.
 PULAWI. III; 372.
 PULTENEY (Guillaume). I; 229.
 PUSEY. I; 174.
 PUYSGEUR. I; 336.
 PYLE. I; 128.
 PYM. I; 215, 216, 217.
 PYRÉNÉES. I; 111, 112, 395 / II; 407, 427 / III; 347.
 PYRRHUS. I; 113, 127.
 PYTHAGORE. I; 144, 145, 149 / II; 204, 205.
 PYTHIUS. I; 118, 119.
 QUENZA. II; 83, 311, 312, 321, 323.
 QUESNAY (de). I; 339.
 QUESNEL. II; 160, 161.
 QUESNIN. III; 106.
 QUEYSSAC. I; 355.
 QUIMPER. I; 334.
 QUITO. I; 396.
 RAASDORF. III; 365, 366.
 RABAUD. II; 391.
 RAFAELLI. I; 32.
 RAFAELLO DA LECCA. II; 100, 101, 102, 103.
 RAGALGATE. I; 400.
 RAGUSE. III; 366.
 RAIBURY. I; 164.
 RAIGERN. III; 289.
 RAJAMUNDRY. II; 48.
 RALEIG (Sir Gautier). I; 210.
 RAMBAUT. I; 354.
 RAMPON. III; 108, 230.
 RAOUL. I; 172.
 RAPP. III; 293.
 RASTADT. III; 25, 26, 221.
 RATISBONNE. III; 64, 214, 352, 355, 356.
 RAVAILLAC. II; 157, 159.
 RAVENNE. II; 208, 209.
 RAVENSBERG. I; 252.
 RAY. I; 402.
 RAYNAL. I; 282, 376, 379, 280 / II; 161, 258.
 RÉAUMUR. I; 394.
 REGGIO (duc de). Cf. Oudinot.
 REGGIO EMILIA. III; 157, 161.
 REGINALD. I; 176.
 RÉGULUS. I; 150 / II; 285.
 REICHENBACH. III; 407, 408.
 REILLE. III; 108, 140, 367.
 REIMS. III; 419.
 REIMS (duc). I; 337.
 RÉMY (Pierre). I; 283.
 RENNES (évêque). I; 334, 354.
 RENUCCIO DELLA ROCCA. II; 102, 103, 104, 108.
 RENUCCIO DI LECCA. II; 105, 106, 107, 108.
 REPNINE. III; 293.
 RETIRO. III; 341, 342, 343, 346.
 REUDNITZ. III; 413.
 REUSS. II; 173.
 REYNIER (général). III; 229, 403, 408.
 RHÈGE. I; 144.
 RHEINSBERG. I; 251.
 RHEINTHAL. II; 168.

- RHIN. I; 253, 255, 296 / II; 44, 173 / III; 25, 77, 121, 173, 180, 184, 186, 202, 203, 213, 214, 239, 245, 261, 265, 266, 269, 277, 297, 338, 373, 399, 428.
- RHIN (armée). II; 405, 435.
- RHIN (confédération). III; 434.
- RHODES. I; 402, 436 / II; 43.
- RHÔNE. I; 112 / II; 173, 175, 269, 373, 380.
- RICARD (général). III; 393.
- RICHARD (Daniel-Jean). II; 177.
- RICHARD 1^{er} CŒUR DE LION. I; 175, 176, 190.
- RICHARD II. I; 190, 196.
- RICHÉLIEU (cardinal). I; 216, 254, 255, 340, 342, 468 / II; 158, 159, 293, 294 / III; 57.
- RICHER. II; 157, 158.
- RIVA. III; 149.
- RIVAUD. III; 290.
- RIVOLI. III; 151, 191, 198, 201, 365, 366, 367, 368.
- RIVORELLA. I; 73.
- ROBERT (général). III; 177, 197, 198.
- ROBERT (archevêque de Cantorbéry). I; 169.
- ROBERT (dauphin d'Auvergne). II; 193.
- ROBERT 1^{er} (roi de France). II; 192.
- ROBESPIERRE (Augustin). II; 145.
- ROBINS. I; 7, 293, 294, 306, 307, 310, 311, 312, 318.
- ROBINSON CRUSOÉ. II; 54.
- ROCCA. II; 79.
- ROCCA DELLA SERRA. II; 312, 313.
- ROCCA-BARBENA. II; 431.
- ROCCAVINA. III; 103.
- ROCHAT. II; 176.
- ROCHEFORT (Guy de). II; 192.
- ROCHEFORT. I; 354.
- ROCHESTER (comte). I; 208, 234.
- ROCHERT. I; 297.
- ROCROL. I; 72.
- RODERIC. I; 175.
- RODOLPHE 1^{er} DE HABSBURG. II; 168, 172, 178.
- ROHAN (prince de). I; 336 / II; 161.
- ROHR. III; 355.
- ROLLIN. I; 140.
- ROLLON. II; 35.
- ROMAGNE. II; 219.
- ROMAIN-MOUTIER. II; 176.
- ROME. I; 67, 112, 113, 148, 163, 164, 166, 176, 177, 182, 185, 274, 344, 401 / II; 70, 75, 76, 77, 78, 80, 99, 144, 153, 156, 160, 188, 207, 208, 209, 219, 265, 270, 274, 407 / III; 26, 79, 80, 132, 141, 161, 199, 337, 429.
- ROMESCOT. I; 164.
- RONDEAU (chef de brigade). III; 112.
- RONCO. III; 195.
- ROQUEFEUIL (comte de). I; 346.
- ROSE (évêque de Senlis). II; 154.
- ROSENBACH. II; 157.
- ROSENBERG. III; 353, 355, 367.
- ROSIN. I; 184.
- ROSSBACH. I; 254 / II; 177 / III; 307.
- ROSSI. II; 137.
- ROSTINO. II; 93, 113.
- ROTHER (comte de). I; 215.
- ROTTENBURG. III; 355.
- ROUEN (archevêque). I; 176.
- ROUGE (mer). I; 106, 107, 110, 276, 381, 398, 400 / II; 44.
- ROUGEMONT (de). I; 285.
- ROUSSEAU. I; 6, 41, 42, 44, 46, 47, 48, 51, 52, 282, 349, 350 / II; 161, 182, 239, 280.
- ROUSSILLON. III; 344.
- ROUSSILLON (concile). II; 192.
- ROUSTAN. I; 6, 42, 43, 44, 47, 48, 52.
- ROUX. I; 338.
- ROVERBELLA. III; 174.
- ROYERETO. III; 191.
- ROXANE. I; 121.
- RUFFOLI (Ubaldo). II; 222.
- RUPERT. I; 219, 227.
- RUSCA (général). III; 112, 138, 149, 174.
- RUSSEL. I; 233, 237, 238, 239.
- RUSSE. I; 254, 258, 271, 272, 341, 353 / II; 44, 161, 204 / III; 26, 27, 38, 64, 66, 72, 285, 286, 287, 292, 293, 294, 297, 334, 347, 371, 373, 374.
- RUSSE (empereur). III; 26, 372, 380, 395, 419.
- RUTZENDORF. III; 365.
- RUYTER. I; 223, 227.
- RYBURGH (Ulrich de). II; 178.
- RYE. I; 231.
- SAALBURG. III; 307.
- SAALE. III; 307, 315, 411, 412.
- SABAT (marquise de Langeac). I; 340.
- SABINUS TITURIUS. III; 81.
- SACHSENGANG. III; 364.
- SAGRES. I; 381.
- SAHARA. II; 43, 46.
- SAHUC. III; 370.
- SAINT-ALBAN. I; 170.
- SAINT-ALBANS (abbaye). I; 191, 197, 220.
- SAINT-ANDRÉ. II; 363.
- SAINT-AUGUSTIN. I; 402 / II; 159.
- SAINT-BERNARD. II; 425, 426, 427, 431.
- SAINT-CAST. I; 334.
- SAINT-CLOUD. III; 255, 372.
- SAINT-CYRAN (abbé). II; 159.
- SAINT-DOMINGUE. III; 43.
- SAINT-DOMINIQUE. II; 363.
- SAINT-ESPRIT. II; 381, 387.
- SAINT-ÉTIENNE. II; 333, 343.
- SAINT-FLORENT. II; 355, 356, 357, 358, 360, 361, 362, 372, 373, 374, 375.
- SAINT-FLORENTIN. I; 334, 340.
- SAINT-FRANÇOIS. II; 317, 358, 359, 360, 361, 363, 364, 365.
- SAINT-GALL. II; 167, 179.
- SAINT-GEORGES. III; 153, 154, 155, 170, 193, 205, 233.
- SAINT-GERMAIN. I; 5, 159, 341, 342 / II; 360, 365.
- SAINT-GERVAIS. I; 327.
- SAINT-GOTHARD. I; 396 / II; 173.
- SAINT-HELENS (lord). III; 39.
- SAINT-HILAIRE. III; 178, 190, 291, 293, 319, 320, 352, 356.
- SAINT-HUBERT. I; 7.
- SAINT-JACQUES. II; 363, 431.
- SAINT-JAMES. I; 343.
- SAINT-JAMES (cabinet). III; 395.

- SAINT-JEAN. I; 216 / III; 111.
 SAINT-JEAN D'ACRE. III; 237.
 SAINT-LAMBERT. I; 339.
 SAINT-LAURENT (golfe). II; 44.
 SAINT-LOUIS. I; 286 / II; 35.
 SAINT-MALO. I; 334.
 SAINT-MARC. I; 459.
 SAINT-MICHEL. III; 118.
 SAINT-NICOLAS. II; 356.
 SAINT-PETERSBOURG. III; 294.
 SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON. I; 352.
 SAINT-PIERRE-DE-ROME. II; 270.
 SAINT-POL-DE-LÉON. I; 334.
 SAINT-RÉMY (Surirey de). I; 7, 321, 323, 326.
 SAINT-ROCH (curé). III; 61.
 SAINT-SULPICE. III; 356, 357.
 SAINT-THOMAS. II; 43.
 SAINT-VRAIN. I; 342.
 SAINTE-CROIX. III; 361, 362, 370.
 SAINTE-FOIX. I; 353.
 SAINTE-HÉLÈNE. II; 43, 47.
 SAINTE-LUCIE. II; 352.
 SAINTE-MARGUERITE. III; 106.
 SAÏTE AMYRTÉE. I; 105.
 SALAMANQUE. II; 160 / VIII; 347.
 SALAMINE. I; 129, 146.
 SALE. III; 130.
 SALEH. I; 439, 442.
 SALICETI. II; 141, 208, 372.
 SALISBURY (comte de). I; 197.
 SALISBURY (évêque de). I; 196.
 SALISBURY (parlement). I; 188.
 SALISBURY (sir). I; 192.
 SALMANAZAR. I; 115.
 SALNESE. II; 88, 89.
 SALO. III; 149, 173, 174, 175, 176, 178, 179.
 SALOMON. I; 107.
 SALSETT. II; 47.
 SAMBRE (Reuve). III; 439.
 SAMBRE-ET-MEUSE. III; 428.
 SAMBRUCO. II; 436.
 SAMBUCUCCIO D'ALANDO. II; 85, 92, 94, 93, 104.
 SAMOS. I; 129.
 SAMPIERO (Alphonse). II; 112, 113, 114, 115, 119.
 SAMPIERO DE BASTELICA. II; 109, 110, 111, 112, 113.
 SAN BONIFACIO (village). III; 198.
 SANDAL. I; 197.
 SANDWICH. I; 178.
 SAN FIORENZO. II; 110.
 SAN GERMANO. II; 357.
 SAN GIOVANNI. II; 427, 460.
 SAN GIULIANO. III; 250.
 SAN MARCÓ. III; 179.
 SAN NICOLAO. II; 138.
 SAN PANCRAZIO. II; 123.
 SANSEVERINO. II; 321.
 SANSON. III; 171, 206.
 SAN STEFANO. III; 129.
 SAN-STEPHANO. II; 345.
 SANTA-MANZA. II; 346.
 SANT'ANGELI. II; 360.
 SANTAREL. II; 158.
 SANTORIN. I; 402.
 SAPHO. I; 130, 146.
 SARACUS. I; 115.
 SARDAIGNE. I; 111, 208, 253, 283, 466 / II; 43, 75, 167, 207, 333, 334, 339, 340, 343, 344, 346, 371, 406, 426, 435 / III; 26, 66, 108, 119, 127, 129, 130, 131, 132, 150, 208, 347.
 SARDANAPALE. I; 115, 117.
 SARGANS. II; 168.
 SASSELLO. III; 105.
 SATURNE. I; 110, 411.
 SAURET. III; 166, 173, 174, 175, 176.
 SAVARY. III; 285, 330.
 SAVOIE (duc de). I; 468.
 SAVOIE. I; 252 / II; 176, 182, 425 / III; 66.
 SAVONE. II; 414, 431, 459, 460.
 SAXE. III; 303.
 SAXE (électeur). I; 253.
 SAXE (maréchal de). I; 297.
 SAXE (région). I; 154, 255, 256, 257.
 SAY. I; 216.
 SCHAFFOUSE. II; 165, 167.
 SCHERID. I; 439.
 SCHIPPENBEIL. III; 328.
 SCHLEIZ. III; 307.
 SCHMETTAN (général). III; 312.
 SCHMODITTEN. III; 321, 322.
 SCHOENKIRCHEN. III; 368.
 SCHROEDLER. III; 108.
 SCHUPPACH (Michel). II; 181.
 SCHWEIDNITZ. I; 255, 256, 257.
 SCHWÉRIN. I; 254.
 SCHWIEBUS. I; 251.
 SCHWITZ. II; 165, 168, 170, 171, 172, 173.
 SCIPION. II; 269 / III; 148.
 SCRIBANIUS. II; 156.
 SCRIVIA. III; 249.
 SCYTHIE. I; 118.
 SEBASTIANI. III; 293, 378, 379.
 SERRA. I; 163.
 SEBERT. I; 163.
 SECKINGEN. II; 168.
 SEÏD. I; 277.
 SEIGNEUR. I; 45.
 SEINE. I; 195 / III; 419.
 SELIM. I; 275.
 SELLEY. I; 163.
 SEMIRAMIS. I; 114, 115.
 SÉMONVILLE. II; 371.
 SEMPACH. II; 179.
 SENARMONT. III; 329, 342.
 SENNACHÉRIB. I; 108, 115.
 SENS. I; 173, 190.
 SERAPANA. I; 382.
 SERAS. III; 370.
 SERURIER. III; 111, 112, 113, 117, 118, 125, 126, 130, 150, 154, 165, 166, 169, 170, 179, 180, 183, 205.
 SESOSTRIS. I; 104, 108.
 SETHON. I; 108.
 SEURRE. I; 7.
 SÉVILLE. I; 352.
 SEXTUS. II; 76.
 SEYMOUR (comte François). I; 213, 233.
 SEYMOUR (Jeanne). I; 202, 203.
 SEYROS. I; 129.
 SHAFTESBURY (comte). I; 229, 230.
 SHALFER. I; 383.

- SHREWSBURY. I; 194.
 SIAM. II; 44, 205.
 SIBÉRIE. II; 386.
 SICILE. I; 111, 144, 147, 401 / II; 43, 76, 97 / III; 26, 302.
 SICYONE. I; 128, 130.
 SIDNEY (lord). I; 230, 233, 237.
 SIDON. I; 277.
 SIEGENBURG. III; 354.
 SIENNE. II; 221 / III; 161.
 SIERRA LEONE (cap). I; 381.
 SIERRA MORENA. I; 352.
 SIGEBERT. I; 164.
 SIGEBERT II. II; 30.
 SIGISMOND. I; 194.
 SILÉSIE (région). I; 251, 252, 253, 255, 257 / III; 354, 372, 412, 413.
 SILURES. I; 159.
 SIMON DELLA TOSCA. II; 223.
 SIMON DE MONTFORT. I; 180, 181.
 SIMONE DA MARE. II; 97, 97.
 SIMONIDE. I; 373.
 SINCUELLO DELLA ROCCA. II; 82, 83, 84, 86, 87, 88, 89, 101, 102, 114.
 SION. I; 277 / II; 174, 175.
 SIONVILLE. II; 141.
 SI SALEM. I; 435.
 SIXTE V. II; 153, 154, 200.
 SKIPPON. I; 220, 222.
 SMOLENSK. III; 383, 385, 428.
 SMYRNE. I; 129, 402.
 SOBIESKI. III; 318.
 SOCRATE. I; 130, 373, 375 / II; 206, 274, 278, 285.
 SOGDIEN. I; 120.
 SOISSONS. II; 25.
 SOKOLNITZ. III; 290, 291.
 SOLAGNA. III; 190.
 SOLEURE. III; 165, 177, 178, 179, 182.
 SOLFERINO. III; 178, 180, 190.
 SOLIMAN. I; 439, 440 / II; 111, 115.
 SOLON. I; 132, 133 / II; 134, 265.
 SOMERSET. I; 197.
 SOMISE. II; 388.
 SOMO SIERRA. III; 342, 347, 348.
 SONDE. I; 385.
 SONGIS. III; 181.
 SOOR. I; 253.
 SOPHOCLE. I; 152.
 SORBIER (général). III; 414.
 SOUABE. II; 167.
 SOUBISE. I; 254.
 SOUHAM (général). III; 393.
 SOULT (duc de Dalmatie). III; 265, 266, 274, 290, 291, 309, 310, 311, 319, 328, 404, 406, 409.
 SPANDEN. III; 327.
 SPANOCCHI. III; 162.
 SPARTE. I; 67, 69, 73, 74, 128, 134, 135, 136, 141, 142, 145, 147, 148, 150 / II; 265.
 SPIGNO. III; 107.
 SPINOLA (Antonio). I; 32 / II; 101, 102, 103, 104, 114.
 SPITZBERG. I; 396 / II; 43.
 SPONTONE. II; 363.
 SPORADES. I; 129.
 SPREE. III; 402, 403, 404, 405.
 STADELAU. III; 365, 367.
 STADION. III; 285.
 STAFFORD (duc). I; 394.
 STAGIRE. I; 129.
 STAIKI. III; 388.
 STAMBOL-EFFENDISSY. I; 274.
 STANZ. II; 178.
 STATHOUDER. III; 347.
 STATIRA. I; 120, 121, 122.
 STATLER. III; 119.
 STEIN. III; 108, 404.
 STEUGEL. III; 119.
 STEYER. III; 48.
 STIGAND (archevêque de Cantorbéry). I; 170.
 STIRLING (comté). I; 184, 186, 223.
 STOCK. III; 191.
 STOETTERITZ. III; 412.
 STOKHALBER. II; 176.
 STOLBERG. I; 257.
 STODIENKA. III; 386.
 STRABON. I; 137, 390.
 STRASBOURG. I; 294, 295 / III; 261, 265.
 STRATFORD (lord Jean). I; 189, 230.
 STROUD. I; 217.
 STUART (Maison). I; 184.
 STUART (Marie). I; 207.
 STURA. III; 125, 126, 127.
 STUTTGART. III; 265, 266.
 STYMPHALE. I; 128.
 STYRIE. III; 37.
 SUARÈS. II; 158.
 SUCHET. III; 289, 309.
 SUDBURY. I; 191.
 SUÈDE. I; 52, 254 / II; 42, 44, 204 / III; 26, 38, 64, 347.
 SUEZ. I; 384 / II; 44.
 SUFFOLK (comte de). I; 191, 192.
 SUFFOLK (comté). I; 159.
 SUFFOLK (duc de). I; 196.
 SUGNY. III; 139.
 SUISSE. I; 45, 52, 315 / II; 43, 165, 168, 173, 175, 180, 181, 182 / III; 38, 63, 69, 70, 127, 280.
 SUMATRA. I; 349 / II; 43, 49.
 SUND. I; / II; 44 / III; 33.
 SURREY. I; 191.
 SUSSEX. I; 191.
 SYBARIS. I; 144, 148.
 SYDNEY. III; 46.
 SYLLA. II; 273.
 SYLVERIUS. II; 208.
 SYMMAQUE. II; 208.
 SYRACUSE. I; 71, 72, 143, 144, 148, 150.
 SYRIE. I; 107, 116, 277, 382, 432, 438, 440, 445 / II; 44, 46 / III; 238.
 SYRIE (Calife). I; 439.
 SYRTE. I; 112.
 TABARESTAN. I; 445.
 TABOUREAU. I; 346.
 TACHTE. II; 273.
 TAGE. II; 44 / III; 338.
 TAHAREYA. III; 385.

- TAÏTI. II; 272.
 TAGANROG. I; 271.
 TAGLIAMENTO. III; 213.
 TALAMAN. II; 173.
 TALLANO. II; 307.
 TAMISE. I; 227 / II; 44.
 TANARO. II; 426 / III; 111, 113, 118, 125, 126.
 TANGER. I; 227.
 TANJAOR. II; 47, 206.
 TARASCON. II; 269, 383, 385.
 TARENTE (duc de). Cf. Macdonald.
 TARGET. I; 355.
 TARQUIN LE SUPERBE. I; 146 / III; 122.
 TARSIS. I; 107.
 TARTARIE. I; 272, 393, 397 / II; 44, 205, 207.
 TARTARIE (grande). II; 43.
 TARTARIE (petite). I; 271.
 TARTAROLI. II; 309, 317.
 TASSE. II; 258.
 TASSILLON. II; 32.
 TAURUS. I; 395.
 TAVERA. II; 321, 322, 323.
 TAVERNIER. I; 420.
 TAYGÈTE. I; 120.
 TÉGÉE. I; 128.
 TEIL (baron du). I; 359, 365.
 TEKLEMBOURG. I; 252.
 TELL (Guillaume). II; 72, 170, 171, 172.
 TELLAR. I; 436, 437.
 TELMITZ. III; 290.
 TEMPÉ. I; 128.
 TEMPLE. I; 229.
 TÉNASSÉRIM. II; 44.
 TENDE. II; 356, 426 / III; 202.
 TÉOS. I; 129.
 TERCÈRE. I; 402.
 TERDAPPPIO. III; 130, 133.
 TERNANO. II; 312.
 TERNAY (chevalier de). I; 346.
 TERRAY. I; 261, 262, 334, 348.
 TERRE. I; 162, 163.
 TERRE-FERME. II; 43, 46.
 TERRE DE FEU. II; 43.
 TERRE MAGELLANIQUE. II; 43.
 TERRE-NEUVE. I; 352 / II; 43.
 TESCHEN. I; 258.
 TESSIN. II; 173, 405 / III; 130, 134, 147.
 TETOLA. II; 358.
 TEUTATES. I; 162.
 TEUTSCH. III; 108.
 TEWKESBURY. I; 198.
 TEXEL. I; 224.
 THABOR. III; 237.
 THALÈS. I; 146.
 THALNA. II; 75.
 THANN. III; 352.
 THATER. I; 445.
 THEBAULT. III; 293.
 THÈRES. I; 128, 152 / II; 113, 293.
 THECEL. III; 76.
 THEMISTOCLE. I; 70, 125, 141, 146 / II; 104.
 THÉOCRITE. I; 130.
 THÉODEBALD. II; 30.
 THÉODORE. I; 77.
 THÉODORIE. II; 208.
 THÉODOSE. II; 208.
 THÉOPHILE DE VIAU. II; 159.
 THÉOPHRASTE. I; 389.
 THERMOPYLES. I; 69, 128, 130, 131, 141.
 THESPIES. I; 128.
 THESPROTIENS. I; 127.
 TRESSALIE. I; 128, 127, 133.
 TRESSALONIQUE. I; 129.
 THIBET. III; 43.
 THIERRY. II; 29.
 THIMOTHÉE (père). II; 161.
 THOIRET. III; 140.
 THOMAS BECKET (archevêque de Cantorbery).
 I; 173, 193, 203, 446.
 THOMAS DE MARLE. II; 192.
 THOR. I; 162.
 THOROULT. II; 192.
 THONIN. III; 158.
 THORN. III; 322, 372.
 THRACE. I; 119, 127, 136, 148, 150.
 THRASÉAS. II; 285.
 THRASYBULE. I; 144, 146, 152.
 THRASYMAQUE. I; 373, 374.
 THUCYDIDE. I; 130.
 THUGUT. III; 65.
 THURINGE. III; 391.
 THURSIUM. I; 144.
 THYMBRÉE. I; 117, 123.
 THYUS. I; 122.
 TIBÈRE. I; 402 / II; 207.
 TIBET. I; 108 / II; 205 / III; 43.
 TIGRE. I; 439, 443 / II; 44.
 TILSIT. III; 333, 334, 373.
 TIRNÉE. I; 409.
 TINE. I; 157.
 TISSAPHERNE. I; 121, 122, 150.
 TISSOT. I; 6.
 TITHRAUSTE. I; 122.
 TITUS. II; 203 / III; 81.
 TITUS OATES. I; 228.
 TIZZANO. II; 346.
 TOMASINO DI CAMPO FREGOSO. II; 104.
 TONNERRE. I; 353.
 TORBAY. I; 233.
 TORNE. II; 44.
 TORONE. I; 129.
 TORQUEMADA. I; 284.
 TORTONE. III; 127, 129, 145, 157, 166.
 TOSCA (Simon della). II; 223.
 TOSCANE (grand-duc). III; 26, 132.
 TOSCANE (roi). III; 64.
 TOSCANE (ville). III; 157.
 TOSCANE. I; 253 / II; 80, 219, 221, 222.
 TOTILA. II; 219.
 TOTLEBEN. I; 256.
 TOULON (ville). I; 329, 349, 354 / II; 385, 425 /
 III; 121, 148, 223.
 TOULOUSE (comte de). II; 188.
 TOULOUSE (ville). I; 173 / II; 158.
 TOURNAY. II; 25.
 TOURNEFORT. I; 389.
 TOURS. I; 196, 441 / II; 154.
 TOURTON (M^{me}). I; 343.
 TRAJAN. I; 402.
 TRANSOXANE. I; 440.
 TREFANA. I; 393.
 TREGUIER. I; 334.

- TRENTE (concile). II; 155.
TRENTE (ville). II; 432 / III; 185, 186, 189, 201, 202.
TRÉSILIAU. I; 192.
TRÉVISE (duc). Cf. Mortier.
TRÉVISE. I; 466.
TRÉZEN. I; 128.
TRIESTE. III; 185, 186.
TRINACRIE. I; 144.
TRIPOLI (de Syrie). I; 277.
TROIE. I; 129, 133, 134, 143, 151.
TROITSKOË. III; 380.
TROMP. I; 223, 224, 227.
TROYES. I; 195 / III; 419.
TUDELA. III; 347, 348, 428.
TUNIS. I; 322 / II; 111, 114, 115.
TURENNE. I; 68, 72, 74 / II; 143, 193.
TURGOT. I; 262, 339, 340, 344, 345, 346, 349.
TURGOVIE. II; 179.
TURIN. I; 294 / II; 432 / III; 26, 121, 122, 126.
TURKESTAN. I; 440.
TURQUIE D'EUROPE. II; 204.
TURQUIE. I; 108, 124, 206, 214, 281, 417, 418, 419 / II; 43.
TYLER. I; 191.
TYR. I; 107, 110, 148, 277 / II; 71.
TYRIUS. II; 154.
TYROL. II; 405, 435 / III; 65, 149, 151, 153, 165, 174, 178, 184, 185, 195, 198, 201, 213, 267, 273, 274, 372.
TYRREL. I; 199.

UBALDIN. II; 158.
UBERTI. II; 220, 221.
UDIASTE. I; 121.
UDINE. I; 466.
UFANO (Diego). I; 321.
UGUCCIONE. II; 223.
ULM. I; 266, 273, 274, 276, 277, 279, 283, 309, 428.
ULSTER. I; 174.
UNTERWALD. II; 171, 173, 179.
UNTERWALDEN. II; 165, 172.
URANIE. I; 110.
URBAIN II. II; 79.
URBAIN IV. I; 182.
URBAIN VIII. II; 159.
URL. II; 165, 172, 173.
URSINS (M^{me} des). II; 188.
UTRECH. II; 188.

VADO. II; 415, 425, 426, 431, 436, 459.
VALACHIE. III; 371.
VALAIS. I; 402 / II; 174, 179.
VALEGGIO. III; 150, 151, 183.
VALENCE (Italie). III; 129, 130, 131, 133, 249.
VALENCE (évêque). I; 179.
VALENGIN. II; 178.
VALENTINIE^{re}. I; 402.
VALETTE. III; 175.
VALHUBERT. III; 293.
VALID I^{er}. I; 441.
VALID (fils d'Abdalmelek). I; 440.
VALINCO. II; 113.

VALLIÈRE (marquis de). I; 7, 293.
VALLISMIERI. I; 408.
VALLORIA. II; 436.
VALMY (duc). Cf. Kellermann.
VALOIS. II; 153.
VALOIS (maison). I; 281, 283, 285, 286.
VALSINGHAM. I; 207.
VALTELINE. I; 403.
VANDAMME. III; 290, 291, 354.
VANDELIN. III; 198.
VANE. I; 216, 219, 226, 227.
VANINA. II; 112, 113, 114, 115.
VANINI. II; 158.
VANNES (comte). II; 191.
VANNES. I; 334.
VAR. II; 393.
VARADE. II; 155.
VARS. I; 197.
VARSOVIE. I; 258 / III; 372.
VASCO DE GAMA. I; 381, 383.
VATICAN. I; 166, 177.
VAUBOIS. III; 157, 161, 162, 198, 199.
VAUD. II; 176, 180, 181.
VAUX (comte). II; 139.
VECCHIAJA. II; 358, 359, 360.
VEDAM. I; 383.
VENDÉE. II; 388, 420 / III; 46, 56, 203.
VENDRAMIN. I; 468.
VENIER. I; 463.
VENISE (patriarche). I; 465.
VENISE. I; 200, 457, 468 / II; 180, 219 / III; 25, 139, 159, 166, 183.
VENTADOUR (duchesse). II; 188.
VENTI. II; 204.
VÉNUS. I; 126.
VÉRA (Fernando de la). III; 345.
VERDIER. III; 177, 180, 181, 189, 190, 195, 196, 330.
VEREYA. III; 380.
VERGNAUD. II; 390.
VERI (abbé de). I; 339.
VERMEILLE (mer). I; 400 / III; 44.
VERNANT. II; 160.
VERNE. III; 196, 198, 201.
VERNEUIL. I; 195.
VÉRON. I; 466 / III; 175, 183, 185, 189, 195, 198, 372.
VERONICA (fille de Guglielmo). II; 86, 87, 88, 89.
VERSAILLES. I; 5, 6, 340, 345, 347 / 70, 141, 144.
VESAIE. I; 420.
VESCOVATO. II; 113, 133, 137, 138.
VESPASIEⁿ. I; 401.
VÈSUVE. I; 401 / III; 26.
VEVAY. II; 176.
VIAL. III; 199, 230.
VICENCE (duc). III; 424.
VICENCE (ville). I; 466 / III; 191, 198.
VICO. II; 101, 102, 104, 105 / III; 119.
VICTOR (général). III; 112, 184, 308, 328, 329, 341, 342, 386, 387.
VIENNE. II; 407 / III; 25, 65, 202, 203, 208, 213, 214, 245, 270, 276, 353, 359, 370, 429.
VIENNE (concile). I; 186.
VICTOR AMÉDÉE DE SARDAIGNE. III; 26.
VIGNOLLE. III; 101, 112, 169, 181, 196, 370.

- VILLAFRANCA. III; 150.
 VILLANOVA. III; 195, 198.
 VILLATTE. III; 342.
 VILLEFRANCHE. II; 415.
 VILLENAUXE. III; 419.
 VILLENEUVE. II; 380, 381.
 VILNA. III; 372, 381, 388.
 VINCENNES (château). I; 5, 281, 285.
 VINCENTELLO D'ISTRIA. II; 96, 97, 102, 114.
 VINCIGUERRA. II; 104, 108.
 VINKOVO. III; 379.
 VIRGINIE. I; 418.
 VISO. II; 426.
 VISTULE. III; 318, 323, 325, 337, 372, 387, 399.
 VITEBSK. III; 375.
 VITIKIND. II; 209.
 VIVARAIS. II; 384.
 VOCHYNIE. III; 383, 385, 387.
 VODIN. I; 162.
 VOGHERA. III; 130.
 VOLGA. II; 44.
 VOLNEY. II; 145.
 VOLTAIRE. I; 349, 355 / II; 207.
 VORONO. III; 379.
 VORTIGERN. I; 159.
 VORTIMER. I; 159.
 VULCAIN. I; 108.
- WACHAU. III; 411, 414.
 WAGRAM. III; 361, 366, 367, 368, 369, 428, 433.
 WAIFRE (duc d'Aquitaine). II; 191.
 WALCHER (évêque de Durham). I; 170.
 WALDSTAETTER-SEE. II; 172.
 WALLACE. I; 184.
 WALLER. I; 219, 220.
 WALTER. I; 191, 222.
 WALTHER (dragon). III; 289, 293.
 WARHAM (archevêque). I; 201.
 WARING (Max). I; 212.
 WARTA. III; 317.
 WARWICK (comte de). I; 192, 197, 198, 205, 218.
 WASHINGTON. II; 72.
 WASSERBURG. III; 276.
 WASSERTRÜDINGEN. III; 266.
 WATERFORD. I; 174.
 WATERLOO. III; 433, 435.
 WATIER. III; 327.
 WATSON. II; 48.
 WEDEL. I; 256.
 WERLAU. III; 327.
 WEIMAR. III; 308, 311, 312.
 WEISSENBERG. III; 404, 407.
 WEISSENBURG. III; 266.
 WEISSENFELS. III; 391, 393, 412.
 WEISSENSTEIN. III; 266.
 WEISSIG. III; 403.
 WELLS. I; 200.
 WENTWORTH (Thomas comte de Strafford). I; 213, 215, 216.
 WERNECK. III; 274.
 WERNER DE STAUFFACH. II; 172.
 WERTINGEN. III; 271.
 WESPHALIE. II; 159.
 WESSEX. I; 159, 163, 165.
- WESTMINSTER (palais parlement abbaye). I; 179, 180, 183, 186, 187, 188, 189, 193, 200, 210, 222, 253.
 WESTMORELAND. I; 159.
 WEXFORD. I; 174.
 WHISTON. I; 391.
 WHITCHALL. I; 222.
 WICLEF. I; 194.
 WIGHT (île de). I; 163, 220, 221.
 WILBERFORCE. II; 19, 21.
 WILFRED (évêque de Selley). I; 163, 164.
 WILHEM. III; 108.
 WILKOWYSZKI. III; 373.
 WILMOT. I; 219.
 WINCHELEY (archevêque). I; 187.
 WINCHESLEY (combat naval). I; 190.
 WINCHESTER (évêque). I; 172, 179, 188, 196.
 WINCHESTER (parlement). I; 191.
 WINCHESTER (ville). I; 164, 178, 183, 232.
 WINDHAM. III; 46, 47, 71.
 WINDSOR. I; 222.
 WINKERBRIED. II; 171, 285.
 WINNINGTON. I; 229.
 WINZIGEROD. III; 380.
 WISCHAU. III; 285, 286.
 WITT (amiral). I; 224, 227.
 WITTAU. III; 362.
 WOERNITZ. III; 266.
 WOLKERSDORF. III; 361, 369, 370.
 WOLSEY (évêque de Lincoln). I; 200, 201, 204.
 WOODWARD. I; 392.
 WORCESTER (comté). I; 172.
 WORCESTER (évêque). I; 167.
 WREDE. III; 354, 370.
 WREN (évêque de Norwich). I; 215.
 WURSCHEN. III; 404, 406, 407, 428.
 WURMSER. III; 166, 174, 175, 178, 179, 180, 185, 189, 190, 191, 193, 202, 203, 273.
 WURTEMBERG (électeur). III; 266.
 WURTEMBERG (maison). III; 64.
 WURTEMBERG (prince). II; 125.
 WURZBURG. III; 265, 266, 307.
 WYAT. I; 206.
- XANTIPPE. I; 150.
 XENOPHON. I; 130.
 XERXÈS. I; 118, 119, 120.
 XUTHUS. I; 133.
- YÉÇO. I; 397.
 YEDESAN. I; 271.
 YEMEN. I; 276.
 YERMOUK. I; 434.
 YESID. I; 438, 441, 440, 442.
 YETITCHÉKOULÉ. I; 271.
 YPRES (évêque). II; 159.
 YORK (archevêque). I; 173, 191, 192, 194, 198, 199.
 YORK (comté). I; 159, 165, 175.
 YORK (duc). I; 193, 196, 197, 229, 237, 239, 243 / III; 27, 403.
 YORK (famille). II; 390.
 YORK (maison). I; 208.

YOUKINNA. I; 434.

YRIARTE (Bernardo). III; 343.

ZABACH (mir). II; 44.

ZABUL. I; 445.

ZACH (général). III; 251.

ZACHARIA. II; 88.

ZACHARIE (pape). II; 31.

ZACYNTHÉ. I; 129.

ZAFRE. II; 44, 277.

ZAÏNAB. I; 432.

ZAMA. III; 223.

ZAMORE. II; 278, 279.

ZANCLÉ. I; 144.

ZANGUEROR. II; 46.

ZANTE (île). I; 129, 466.

ZEITZ. III; 392.

ZELEUCUS. I; 145.

ZÉNIS LE DARDANIEN. I; 122.

ZESCHAU. III; 413.

ZOBÉIR. I; 436, 437.

ZOPYRE. I; 118.

ZORNDORFF. I; 255.

ZUCCI. I; 32.

ZUG. II; 165, 170, 171.

ZULGIMIN. I; 442.

ZURICH. II; 165, 168, 169, 170, 171, 178, 179.

ZWENKAU. III; 392.

ZWINGLE. II; 169.

ZOROASTRE. I; 125 / II; 207.

Table générale

TOME I. MANUSCRITS

1786-1789.

Préface de Marcel Dunan.	xI
Introduction.	xvii
Avertissement.	3
Chronologie.	5
I. Le chien, le lapin et le chasseur.	9
II. Mémoire sur les écoles militaires.	15
III. Sur le cours de mathématiques de Bezout.	21
IV. Sur la Corse.	25
V. Sur le suicide.	35
VI. Défense de Rousseau.	39
VII. Une rencontre au Palais-Royal.	53
VIII. Introduction à une histoire de la Corse.	59
IX. Parallèle entre l'amour de la gloire et l'amour de la patrie.	65
X. Théodore à Milord Walpole.	75
XI. A la Saint-Huberti.	79
XII. Constitution de la Calotte du régiment de la Fère.	83

XIII. Notes tirées de l' <i>Histoire Ancienne</i> de Rollin.	99
XIV. Notes tirées de l' <i>Histoire d'Angleterre</i> de Barrow.	153
XV. Le comte d'Essex.	235
XVI. Sur l'autorité royale.	245
XVII. Sur Frédéric II.	249
XVIII. Notes tirées des <i>Mémoires</i> de l'abbé Terray.	259
XIX. Sur la compagnie des Indes.	265
XX. Notes tirées des <i>Mémoires</i> du baron de Tott.	269
XXI. Notes tirées des <i>Lettres de cachet</i> par le comte de Mirabeau.	279
XXII. Notes d'artillerie tirées du marquis de Vallière.	289
XXIII. Deuxième cahier d'artillerie.	303
XXIV. Histoire de l'artillerie.	319
XXV. Notes tirées de l' <i>Espion anglais</i> .	331
XXVI. Mémoire sur la manière de disposer les canons pour le jet des bombes.	357
XXVII. Rapport sur l'armement des côtes de Provence.	367
XXVIII. Notes tirées de la <i>République</i> de Platon.	371
XXIX. Notes tirées de l'abbé Raynal.	379
XXX. Notes tirées de Bernardin de Saint-Pierre et de Buffon.	387
XXXI. Notes tirées de l' <i>Histoire des Arabes</i> de l'abbé Marigny.	429
XXXII. Le masque prophète.	449
XXXIII. Notes sur le gouvernement de Venise.	455
Table des illustrations.	471

TOME II.
MANUSCRITS ET ŒUVRES IMPRIMÉES
1789-1796.

Avertissement.	3
Chronologie.	5
XXXIV. Notes tirées du <i>Compte Rendu</i> de Necker.	9
XXXV. Sur l'esclavage.	17
XXXVI. Notes tirées des <i>Observations sur l'Histoire de France</i> de M. l'abbé Mably.	23
XXXVII. Notes tirées de la <i>Géographie</i> de Lacroix.	39
XXXVIII. <i>Nouvelle Corse</i> .	51
XXXIX. Lettres sur la Corse à M. l'abbé Raynal.	65
XL. Notes tirées des <i>Écritures saintes</i> .	127
XLI. Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco; député de la Corse à l'Assemblée nationale.	131
XLII. Impressions de voyage.	147
XLIII. Notes tirées de l' <i>Histoire de la Sorbonne</i> .	151
XLIV. Notes tirées du <i>Voyage en Suisse</i> de M. William Coxe.	163
XLV. Notes tirées des <i>Mémoires</i> de Duclos.	185
XLVI. Notes tirées de l' <i>Histoire de la Noblesse</i> de Dulaure.	189
XLVII. <i>Esprit de Gerson</i> .	197
XLVIII. Notes tirées de l' <i>Essai sur les mœurs</i> par Voltaire.	201
XLIX. République ou monarchie.	211
L. Notes tirées de l' <i>Histoire de Florence</i> par Machiavel.	217
LI. Dialogue sur l'amour.	225

LII. Notes sur le <i>Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes</i> par Jean-Jacques Rousseau.	239
LIII. Notes pour le discours de Lyon.	247
LIV. Discours sur la question proposée par l'académie de Lyon.	253
LV. Règlement pour la police et le service du bataillon des gardes nationales volontaires.	299
LVI. Mémoire justificatif du bataillon des volontaires sur l'émeute du mois d'avril.	305
LVII. Protestation des volontaires au sujet de l'abandon de la contre-attaque de la Sardaigne.	331
LVIII. Mémoires sur les Iles de la Magdelaine.	337
LIX. Projet pour la défense du golfe d'Ajaccio.	347
LX. Projet pour la défense du golfe de Saint-Florient.	353
LXI. Position politique et militaire du département de la Corse au 1 ^{er} juin 1793.	367
LXII. <i>Le souper de Beaucaire.</i>	377
LXIII. Mémoire au comité de Salut public.	399
LXIV. Note sur Gênes.	411
LXV. Note sur l'artillerie de l'Ouest.	417
LXVI. Mémoire sur l'armée d'Italie.	423
LXVII. Instruction pour Kellermann.	429
LXVIII. Instruction pour les représentants du peuple et le général en chef de l'armée d'Italie.	433
LXIX. <i>Clisson et [Eugénie].</i>	437
LXX. Note sur l'armée d'Italie.	457
Table des illustrations.	465

TOME III.
ÉCRITS MILITAIRES

1796-1815.

Avertissement.	3
I. NAPOLEON, MEMBRE DE L'INSTITUT.	5
II. NAPOLEON, JOURNALISTE : <i>les articles du Moniteur.</i>	11
I. La France vue de l'armée d'Italie.	17
II. Le <i>Courrier de l'Égypte.</i>	19
III. Le manifeste du coup d'État.	21
IV. Contre Pitt.	23
V. Sur le luxe du Premier Consul.	29
VI. Sur la mort de Paul 1 ^{er} .	33
VII. Sur le bombardement de Copenhague.	35
VIII. Diatribe contre Pitt.	37
IX. Sur l'escadre de Brest.	43
X. Sur la paix d'Amiens.	45
XI. Réponse à Windham.	47
XII. Contre les journaux anglais.	55
XIII. Sur le curé de Saint-Roch.	61
XIV. Sur la presse anglaise.	63
XV. Contre les menées anglaises.	69
XVI. Hymne à la paix.	71
XVII. Contre le gouvernement anglais.	73
XVIII. Parallèle entre le Premier Consul et le roi d'Angleterre	75
XIX. Sur le duc d'Enghien.	77
XX. Contre Paris.	79
XXI. Note sur la catastrophe de Baylen. 1808.	81
XXII. Sur le pouvoir impérial.	83

III. NAPOLEON, CHEF DE GUERRE : <i>rapports au Directoire, proclamations, bulletins de la Grande Armée.</i>	87
1. Les armées de la République.	95
I. Proclamation à l'armée d'Italie.	99
II. Premier ordre du jour.	101
III. La victoire de Montenotte.	103
IV. La bataille de Millesimo.	105
V. La bataille de Dego.	111
VI. La bataille de Mondovi.	117
VII. Proclamation à l'armée.	121
VIII. La chute de Cherasco.	125
IX. L'armistice de Cherasco.	127
X. A la poursuite de Beaulieu.	129
XI. Le passage du Pô.	133
XII. La bataille du pont de Lodi.	137
XIII. Nécessaire unité de commandement.	141
XIV. L'organisation de l'Italie.	145
XV. Proclamation à ses frères d'armes.	147
XVI. Le passage du Mincio.	149
XVII. Le siège de Mantoue.	153
XVIII. L'exploitation de l'Italie.	157
XIX. Bonaparte à Florence.	161
XX. Manœuvres autour de Mantoue.	165
XXI. Continuation du siège.	169
XXII. La bataille de Castiglione.	173
XXIII. Le combat de Peschiera.	183
XXIV. Manœuvre de diversion contre Trieste.	185
XXV. La bataille de Bassano.	189
XXVI. L'offensive d'Alvinzy.	193
XXVII. La bataille d'Arcole.	195

XXVIII. Avant Rivoli.	201
XXIX. La chute de Mantoue.	205
XXX. Proclamation.	207
XXXI. La marche sur Vienne.	213
XXXII. L'armistice.	215
XXXIII. La préparation du coup d'État de fructidor.	217
XXXIV. Le succès du coup d'État.	219
XXXV. La paix.	221
XXXVI. L'expédition d'Égypte.	223
XXXVII. Débarquement à Alexandrie.	225
XXXVIII. Les pyramides.	229
XXXIX. L'an VII de la République.	233
XL. Devant Saint-Jean-d'Acre.	237
XLI. Aboukir.	239
XLII. Adieux à l'armée d'Orient.	241
XLIII. Proclamation avant la deuxième campagne d'Italie.	245
XLIV. Débuts de la campagne.	247
XLV. La bataille de Marengo.	249
XLVI. Après Marengo.	253
XLVII. Ordre du jour sur le suicide.	255
2. La Grande Armée	257
I. Première proclamation à la Grande Armée.	261
II. Premier bulletin de la Grande Armée	265
III. Avant Ulm.	269
IV. Ulm.	273
V. Après Ulm.	279
VI. Avant Austerlitz.	283
VII. Austerlitz.	285

VIII. Après Austerlitz.	297
IX. La paix de Presbourg.	299
X. Contre Naples.	301
XI. La formation de la quatrième coalition.	303
XII. Iéna.	307
XIII. Entrée en guerre des forces russes.	315
XIV. Proclamation de Posen.	317
XV. Eylau.	319
XVI. Au lendemain d'Eylau.	325
XVII. Friedland.	327
XVIII. L'entrevue de Tilsit.	333
XIX. La guerre d'Espagne.	337
XX. Le siège de Madrid.	339
XXI. La cinquième coalition.	349
XXII. Eckmühl.	351
XXIII. A Vienne.	359
XXIV. Wagram.	361
XXV. Les origines de la campagne de Russie.	371
XXVI. L'entrée en guerre.	373
XXVII. La Moscova.	375
XXVIII. La chute de Moscou.	377
XXIX. La retraite.	383
XXX. Lützen.	391
XXXI. Entre Lützen et Bautzen.	399
XXXII. Bautzen.	401
XXXIII. Leipzig, la bataille des nations.	411
XXXIV. La campagne de France.	419
XXXV. Devant Paris.	421
XXXVI. L'abdication.	423
XXXVII. Les adieux de Fontainebleau.	425

XXXVIII. Le vol de l'Aigle.	427
XXXIX. A Paris.	431
XL. Avant Waterloo.	433
XLI. Waterloo.	435
XLII. Seconde Abdication.	441
Table des illustrations.	443
Bibliographie.	445
Index.	449

Le tome 3 de cette première édition critique des Œuvres littéraires et des écrits militaires de Napoléon Bonaparte a été achevé d'imprimer le 2 mars 1968 sur les presses de l'Istituto Italiano d'Arti Grafiche à Bergame. Le texte en caractères Didot a été composé par les soins de Firmin-Didot et C^{ie}. Papier vergé à l'ancienne de la Cartiere del Garda. Reliure pleine peau frappée à l'or fin au dos et aux plats de fers de l'époque.



1 Mapă verde
de peiele cu 9
piese de arse infactura

lei 15976

